

La Trahison

Guy Des Cars

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



GUY DES CARS

le grand monde

2 - la trahison



Le Grand Monde 2- La Trahison

Guy des Cars

J'ai Lu (1961)

Né à Paris en 1911, Guy des Cars débute par le journalisme. Lieutenant d'infanterie, il reçoit la Croix de Guerre pour sa conduite au front et, démobilisé, écrit L'Officier sans nom. C'est le début d'une prodigieuse carrière de romancier, marquée par le succès universel d'une série d'ouvrages qui, tous, présentent l'étude profondément humaine d'un cas psychologique ou pathologique : L'impure, La brute, La tricheuse, Le château de la juive, La corruptrice, La demoiselle d'Opéra, etc.

Dans L'Alliée, 1^{er} tome du Grand Monde, le lecteur a suivi la mission périlleuse de Jacques Fernet et Serge Martin dans le Saïgon trouble de 1955. Il a aussi découvert la passion envoûtante qu'inspira à Jacques une énigmatique taxi-girl chinoise, Maï. Mais un attentat a rendu Jacques aveugle et Paris a exigé son retour.

Serge poursuit seul le combat et traque Maï, qu'il suspecte, jusqu'aux frontières de la Chine.

À Paris, Jacques lutte contre une mystérieuse maladie. Est-ce Maï qui, à Saïgon, avait commencé de l'empoisonner lentement ? Déchiré entre l'amour et la haine, il veut savoir la vérité et repart pour l'Indochine.

Les passions apparaissent alors dans tout leur déchaînement et le rythme du récit se tend à l'extrême jusqu'au dénouement surprenant et tragique.

2- La Trahison

— Cher ami, qu'est-ce qui vous arrive ? demanda la voix de l'antiquaire, provenant de la porte donnant sur l'escalier intérieur. Seriez-vous souffrant ? À vous voir tourner ainsi en rond dans ce salon, on pourrait s'imaginer que vous ne possédez plus tout à fait votre équilibre mental !

— Je me sens devenir fou ! hurla l'aveugle. Et il y a de quoi !

— Ne criez pas si fort, je vous en prie... Il est inutile que les observateurs du commissaire Xi-Dien, s'ils rôdent dans les parages, s'imaginent que nous nous disputons !

— S'ils étaient près d'ici, vous le sauriez mieux que moi ! Ce ne sont pas eux qui rôdaient, mais vous ! Vous seul qui êtes encore en train de m'épier !

— J'avoue ne vous avoir pas quitté une seule seconde pendant le charmant entretien que vous venez d'avoir ! Mais n'ayez aucune crainte : la belle enfant ne s'est pas plus aperçue de ma présence que vous ! Si elle possède le don assez rare de pouvoir entrer et ressortir d'une maison sans faire le moindre bruit, j'ai, moi, la chance de savoir me rendre invisible... Ceci sans que vous ayez été dans l'obligation de m'avalier et de me recracher comme ces personnages dont elle vous a raconté les aventures... Quelle admirable histoire ! J'avoue que je ne la connaissais pas ! Comme quoi, on a toujours à apprendre quand on sait écouter aux portes ou derrière les paravents de laque !

— Dans ces conditions, je pense inutile de vous faire part de notre conversation ?

— Ce serait du temps perdu !

— C'était ça, votre promenade mystérieuse ?

— C'était ça !... Je sens que vous me le reprochez ! Vous avez tort ! Si j'ai feint un départ, c'est uniquement pour que votre

charmante visiteuse puisse acquérir la conviction que je n'étais pas là... Bien m'en a pris ! Elle s'est montrée infiniment plus loquace qu'au cours de votre précédente entrevue. De plus, je me doutais un peu qu'elle ne me portait pas trop dans son cœur : maintenant j'en ai la certitude. Il vaut toujours mieux savoir à quoi s'en tenir avec les femmes !

— Vous saviez qu'elle viendrait ?

— Je n'en étais pas certain. J'ai joué les probabilités... Tout dépendait des aspirations de son cœur. Si la balance penchait nettement en votre faveur, j'ai pensé qu'elle n'attendrait pas vingt-quatre heures. Les amoureuses sont ainsi faites qu'elles n'hésitent pas à prendre tous les risques ! Notez bien que le choix de son heure de visite a été judicieux. Elle s'est dit — et j'espérais qu'elle agirait de cette manière — : « J'ai moins de chance de tomber sur l'ami-que-je-déteste si je viens au début de l'après-midi. S'il doit s'absenter, ce sera plutôt à ce moment-là que le soir où sa surveillance risque d'être plus vigilante. » C'est pourquoi j'ai fait semblant de m'éloigner ! Elle a dû attendre de voir la Chevrolet franchir le portail d'entrée avec moi pour unique passager. Ce qu'elle ne pouvait prévoir, c'est que la voiture n'irait pas loin et que, moi aussi, je suis encore assez agile pour sauter par-dessus un mur et traverser un jardin à pas de loup avant de revenir en cachette dans ma demeure. J'avais laissé entrouverte l'une des fenêtres du rez-de-chaussée. J'ai comme cela une série de petites astuces à ma disposition...

— Ce qu'elle a dit au sujet de la disparition de Kim vous rassure ?

— Ça ne m'effraie pas. Elle saura se taire... par amour ! Parce que nous avons maintenant une autre certitude : elle est folle de son « protecteur » ! La prochaine fois qu'elle reviendra...

— Si elle revient !

— Soyez tranquille. N'a-t-elle pas dit : « Je vais te quitter, mais je reviendrai... » Donc, quand vous la reverrez — et cela ne saurait tarder — il faudra jouer le grand jeu. Un cœur, c'est un peu comme un fer : il faut le battre pendant qu'il est chaud ! Après que vous lui aurez laissé raconter l'une de ces légendes ou réciter l'un de ces poèmes dont elle semble être férue, vous lui direz, répondant en cela à une citation des paroles de Bouddha qu'elle vous a faite, qu'en effet vous êtes tout à fait d'avis que « *la liberté est dans l'abandon de la maison* » et que, par voie de conséquence, vous aimeriez bien la quitter, cette maison, de temps en temps, pour reprendre ces promenades que vous aviez l'habitude de faire, soit avec moi, soit

avec Kim pour pilote. Malheureusement, depuis la disparition de ce dernier, n'ayant pas pu lui trouver encore un successeur, je suis très handicapé pour vous servir de guide : ne dois-je pas, en effet, m'occuper des soins domestiques en même temps que de mon commerce d'antiquités ? Aussi ne serait-ce pas merveilleux pour vous qu'elle consentît à vous servir de guide l'après-midi ? Cela ne l'empêcherait pas de continuer à remplir ses fonctions de *taxi-girl* le soir au *Grand Monde* et de dormir le matin.

» Si, par bonheur, elle savait conduire une voiture, je lui prêterais bien volontiers la Chevrolet que j'ai l'intention de mener dès demain chez un carrossier de Saigon pour qu'il fasse disparaître les traces d'un combat sans gloire... Si elle ne sait pas tenir un volant, les taxis et surtout les cyclopoûsses ne sont pas là pour rien. Naturellement, nous lui paierons tous ses frais et même, si cela pouvait l'arranger puisqu'enfin cette jeune femme, comme elle me l'a expliqué, ne travaille au *Grand Monde* que pour gagner de l'argent, nous serions tout disposés à lui accorder une très sérieuse rémunération. Peut-être resterait-il un dernier point à régler : ce serait qu'elle reçût de la direction du *Grand Monde* l'autorisation de vous accompagner ainsi dans la journée. Mais je ne crois pas que M. Sun pourrait me la refuser, ni la *taï-pan* que j'essaierai d'amadouer à nouveau à coups de piastres. Que pensez-vous de ma petite idée ?

— Elle est irréalisable.

— Pourquoi ?

— Maï n'acceptera jamais !

— Si elle vous aime réellement autant qu'elle le dit, elle sera la plus heureuse des femmes d'avoir une raison d'être quotidiennement auprès de vous !

— Même si elle acceptait, je refuserais.

— Par fierté ? Auriez-vous à nouveau peur d'évoquer la vision attendrissante du mutilé qui se promène au bras de sa belle infirmière ? Mais cessez une fois pour toutes de vous occuper du qu'en-dira-t-on ! Tout le monde vous connaît maintenant à Saigon et dans la région. Contrairement à ce que vous pensez, les gens trouveront votre couple très sympathique, émouvant même ! Vos innombrables amis anonymes — qui sont les plus sûrs — seront enchantés à l'idée que vous avez enfin repris goût à la vie et que cette résurrection est due à une jeune femme de race jaune... Elle sera jalousée par toutes les belles Saïgonnaises qui rêvent encore de s'occuper de vous ! Et Maï n'aura rien d'une infirmière ! Elle saura se montrer la plus exquise des « public-relations » ! N'est-ce pas normal

qu'un peintre, dont l'œuvre ne cesse de se valoriser, ait ainsi à ses côtés la plus charmante des collaboratrices ?... Pour vous, ce sera tout de même plus agréable que de continuer à vous promener avec un vieux raisonneur comme moi dont, à certains moments, vous ne pouvez même plus supporter la présence ! Je le sens ! Voilà enfin pour vous l'occasion inespérée de vous libérer de Serge Martin au moins pendant une partie de la journée !

— Je reconnais que si un argument devait me décider à accepter, ce serait bien celui-là !

— Bravo ! Nous allons finir par nous entendre... Et merci pour votre franchise ! Elle me fait un peu de peine mais pas trop, parce qu'il y a déjà longtemps que je rêve de vous voir moins malheureux... Dites-vous bien que mon plus cher désir aurait été de vous renvoyer en France aussitôt après l'accident ! Si je ne l'ai pas fait, c'est uniquement parce que j'ai dû obéir à des ordres. Contrairement à cette jolie Maï qui vous a dit se considérer désormais comme étant rivée à vous par la volonté de Bouddha, nous ne le sommes, vous et moi, que par la volonté des hommes... Et malheureusement, je crains qu'ils ne soient plus féroces qu'un Dieu ! Lui, au moins, a su vous choisir une alliée agréable ! Remerciez-le et dites-moi que vous êtes d'accord.

— Vous croyez qu'à Paris ils admettront cela ?

— Ils admettront tout ! Je me charge de Paris... Qui pourrait m'empêcher d'égayer votre jeunesse et votre solitude ?

— C'est véritablement le seul but que vous visez en me soumettant cette idée ?

— Vous savez très bien quel objectif final nous devons atteindre tous les deux : le document ! Mais la chance veut que, pour la première fois depuis le début de cette aventure, nous puissions enfin mêler l'utile à l'agréable... N'est-ce pas extraordinaire ? Ces promenades avec Maï vont vous permettre de mieux la connaître, de découvrir peu à peu sa mentalité, ses pensées véritables, son cœur peut-être. Ce jour-là, je vous le répète, elle vous dira tout ! Et quand vous saurez d'où elle tient ses renseignements, nous finirons bien par arriver jusqu'à la tête de l'organisation adverse. Il nous faut connaître nos vrais ennemis avant d'abattre les cartes maîtresses !

— Vous voulez que je joue un rôle ignoble ! N'est-ce pas déjà assez d'avoir fait de moi le témoin impuissant d'un assassinat ! Le jour où j'ai accepté ma mission à Paris, il n'en avait pas été question : je n'ai jamais signé un contrat de tueur !

— Quand vous avez donné votre parole au colonel Sicard,

vous acceptiez tout, Fernet ! Maintenant, vous devez séduire cette fille ! C'est là, de loin, le plus grand service que vous puissiez nous rendre ! Si je pouvais le faire moi-même, je n'hésiterais pas une seconde malgré mes cheveux blancs ! Mais c'est vous qu'elle veut. Nous nous comprenons ?

Vers 20 heures, la sonnerie du téléphone retentit. C'était un appel du commissaire Xi-Dien qui demandait si Kim était revenu.

— Je vous ai promis, répondit Serge Martin, de vous prévenir immédiatement si cela se produisait... Et vous, avez-vous progressé dans votre enquête ?

Après avoir entendu la réponse, il raccrocha en confiant à Jacques, sur un ton d'ironie :

— Il ne progresse pas... Le contraire m'eût étonné !

Une heure plus tard, ils rejoignirent leurs chambres respectives.

— Je pense, avait dit l'antiquaire, que le mieux pour nous ce soir, est de nous coucher tôt pour essayer de récupérer les heures de sommeil qui nous manquent... Malgré le désir que vous avez peut-être de retourner au *Grand Monde* pour y retrouver la *taxi-girl* n° 7, il est préférable de rester ici. Ce serait une erreur de vous précipiter trop vite : laissez-la venir... Et cette nuit, promettez-moi de ne pas me faire de scène si je dors encore avec ma carabine à portée de la main. Ce n'est pas que je sois aussi inquiet qu'avant-hier soir : nous avons conjuré momentanément le mauvais sort puisque vous êtes encore vivant après l'apparition de la nouvelle lune ! Mais on ne sait jamais si les mânes de Kim ou de l'inconnu abattu à la Pointe des Blagueurs n'auront pas l'idée de venir nous ennuyer.

Malgré cette appréhension, la nuit fut calme. Jacques s'était endormi en pensant à la visite de Maï. Sa plus grande souffrance était de savoir qu'il ne pourrait jamais connaître le visage de celle qu'il sentait à la fois si proche et si lointaine... Tout aurait dû le séparer de cette petite Maï et cependant il l'avait trouvée... Si seulement il avait pu la connaître avant de perdre la vue ! C'est tellement difficile de croire à la sincérité de ceux que l'on ne voit pas ! Mais, malgré tout, à chaque fois qu'il évoquait en imagination « son alliée », il éprouvait une réelle sensation d'apaisement. Il croyait même entendre à nouveau la voix douce racontant d'admirables légendes...

Le lendemain, pendant qu'il savourait l'excellent petit déjeuner préparé par Serge Martin, celui-ci demanda :

— Vous ne me reprocherez pas trop de vous quitter dans quelques minutes pour ne revenir qu'à la tombée de la nuit ?

— Si ce n'est qu'une feinte pour m'épier comme hier, il était inutile de me poser une telle question !

— Ce ne sera pas comme hier, bon ami... Réellement, je dois me rendre à Saigon pour faire réparer les dégâts sur la voiture. J'ai téléphoné à un carrossier qui m'a promis qu'elle serait prête en fin de journée mais comme je me méfie de la façon de travailler de ces gens-là, je préfère rester avec eux pour les surveiller. Il serait très gênant pour nous de ne pas avoir notre moyen de locomotion immédiat en cas d'urgence ; aussi est-il préférable que tout soit terminé dès ce soir. Je reviendrai avec un beau parebrise tout neuf qui embellira un peu mon vieux tacot ! Si vous avez faim, vous trouverez tout ce qu'il faut, préparé dans le réfrigérateur de l'office. Je vous laisse le même revolver : glissez-le dans votre poche. On ne sait jamais ! Enfin, j'ai téléphoné au commissaire Xi-Dien pour l'informer que Kim n'était toujours pas rentré. Il m'a répondu qu'à son avis, nous n'avions plus beaucoup de chances de le revoir vivant, et qu'il avait dû être exécuté par les Viêt-Minh. Je me suis bien gardé de le détromper et j'ai profité de cet appel pour lui demander, étant donné que je devais passer la journée à Saigon, de faire assurer une protection discrète de ma maison où vous seriez seul jusqu'à mon retour.

— Vous êtes fou ?

— Je serai plus tranquille... Mais j'ai fait promettre au commissaire que ses hommes ne resteraient pas plantés devant l'entrée du jardin et se rendraient pratiquement invisibles.

— Comme vous hier ?

— Comme moi... Je lui ai confié également qu'il était possible que vous receviez cet après-midi la visite d'une charmante jeune femme, grande amie à nous, et qu'il serait aussi déplacé pour ses hommes de l'interroger que de vous déranger pendant qu'elle serait ici...

— Charmant ! Vous allez me faire une de ces réputations !

— Quelle réputation ? Vous avez tout de même bien le droit de recevoir des visites ! Vous n'êtes ni au couvent ni en prison !

— Par moment, je me le demande !

— Ne soyez pas injuste ! Je fais tout ce que je peux pour

adoucir votre sort...

— À condition que de mon côté je fasse le maximum !

— Le maximum de cet après-midi risque de ne pas être tellement désagréable...

— Mais rien ne dit que Maï reviendra tout à l'heure !

— Ayez confiance ! Hier il n'y avait que cinquante pour cent de chances. Aujourd'hui j'estime qu'il y en a soixante-quinze pour cent... Vous progressez ! À ce soir, cher ami...

Pour la première fois, depuis qu'il avait été emporté dans le tourbillon de l'aventure insensée, Jacques avait la sensation de marquer un temps d'arrêt. Les heures de la matinée s'étaient écoulées pour lui avec une lenteur désespérante, puis l'après-midi avait commencé, morne... Tour à tour enfoncé dans un fauteuil ou marchant de long en large dans le salon, grillant cigarette sur cigarette, l'aveugle vivait une attente exaspérée. Comme elle était longue à se manifester, la femme de ses nouveaux rêves ! Et il se prenait à maudire ce Serge Martin qui lui avait presque garanti qu'elle viendrait ! Progressivement l'attente se transformait en souffrance : pourquoi Maï le faisait-elle languir, elle qui avait promis de venir à chaque fois qu'elle le sentirait seul ? Elle, qui semblait tout deviner, ne devrait-elle pas être déjà là depuis longtemps ? Il ne trouvait même plus la force de penser ou de méditer : avant tout il lui fallait la présence aimée...

Alors qu'il commençait à désespérer de jamais la revoir, ses narines furent brusquement dilatées par un étrange parfum d'encens où se mélangeaient les odeurs du bois de santal, du cyprès et de la cannelle... Il comprit que des *josticks* commençaient à brûler dans la pièce. Il savait que ce mot anglais, adopté par tout le Sud-Est Asiatique, désignait des objets rituels, venus de Chine et vieux comme elle, destinés à accompagner les fastes et les cérémonies, à embellir les prières, à symboliser toujours — par-delà les croyances différentes — l'aspiration de l'âme consumée... Sous leur forme la plus courante, les *josticks* n'étaient que des bâtonnets qui, une fois allumés, se tordaient en spirales enrobées de lumière blonde et dégageant une fumée irréelle, légère, fugitive... Dans les pagodes, sous les voûtes des sanctuaires d'Asie, partout sur les autels, brûlaient des *josticks*. Attiré par la morsure de la flamme, le mélange savant pouvait dégager les fragrances où s'expriment une supplique et un espoir venus du fond des âges, éternels comme le cœur de l'homme.

Grisé par le parfum, l'aveugle cria :

— Maï !

Elle était entrée, cette fois, dans la maison en révélant sa présence de la manière la plus subtile que puisse trouver une imagination de femme. Presque aussitôt il entendit la voix tendre murmurer en chinois :

Comment puis-je être sûre de votre cœur

Puisque vous-même, lorsque vous allez

À la pêche avec la grande pirogue

Vous n'êtes pas maître du courant

De ce grand fleuve ?

Le moucheron vit, comme il peut,

Des libéralités de la nature.

Mais comment l'éléphant blanc

Peut-il s'attarder

Auprès de l'humble touffe de bambou ?

Il ne comprit que très imparfaitement le poème, mais il demanda, suppliant :

— Encore, petite Maï ! J'aime ta voix quand elle s'exprime dans cette langue dont nous les Blancs, nous ne sommes même pas capables de soupçonner les beautés !

La fille reprit :

Quoique séparés, nous restons unis,

L'absence étreint mon cœur d'une poigne fort dure,

Par le feu dévorant

Qui me brûle nuit et jour,

J'oublie, en ma douleur, même la nourriture,

Et mon cœur alangui s'épuise en mal d'amour !

Puis elle dit, en français et dans un éclat de rire :

— Tu es heureux de me retrouver ?

— Très heureux !

— Tu t'aperçois que je connais des façons très différentes de te faire comprendre que Maï est tout près de toi ! J'ai pensé qu'aujourd'hui tu aimerais que ma visite commençât par des poèmes pendant que se répandraient des parfums...

— Tu n'as vu personne en venant ici ?

— Personne ! J'ai utilisé un cyclo-pousse qui m'attend sur la route, devant le portail, et qui me ramènera ce soir à Cholon quand tu me diras comme hier : « Va-t'en ! »

— Je ne parlerai plus jamais ainsi !

— Jamais est un mot que vous employez en France un peu à tort et à travers ! Nous sommes plus prudents ! En Asie nous ne le prononçons que rarement mais à bon escient...

— Si je l'ai dit, c'est parce que je te demande de ne plus me quitter.

— Tu voudrais que je sois tout le temps auprès de toi ?

— Oui.

— C'est donc que, toi aussi, tu obéis à la volonté de Bouddha. Je resterai...

— Mais ton métier de danseuse ?

— Je danserai pour toi seul...

— Et le *Grand Monde* ?

— Je peux le quitter quand je veux. Crois-tu que j'aime faire la *taxi-girl* pour des touristes ou des boutiquiers enrichis ?... J'ai préparé le thé : voici ta tasse...

— Tu étais depuis longtemps dans la maison ?

— Je l'ai entièrement visitée pendant que tu croyais, dans ce salon, que je t'avais oublié et que je ne reviendrais pas !

— Je ne t'ai absolument pas entendue...

— Tu ne m'entendras que quand cela te fera plaisir. Désormais tu es mon maître dont je dois exaucer les désirs mais ne crois pas que nous soyons pour autant des femmes serviles ! Si tu ne me parles pas pendant des heures, je ne t'en demanderai pas la raison... Si tu me réveilles plusieurs fois pendant mon sommeil pour me faire préparer une boisson rafraîchissante ou pour me demander

n'importe quoi, je ne me révolterai pas... Quand tu seras las et fatigué, je te masserai...

— Mais tu es la compagne idéale ! Et tu me serviras de guide quand j'irai me promener ?

— Je serai ton seul guide : avec moi à tes côtés, tu ne courras plus aucun danger... Bois ton thé.

— Je n'aime pas beaucoup le thé !

— Bientôt tu l'aimeras et tu ne pourras plus t'en passer...

Elle avait approché la tasse de ses lèvres et il commença à boire par petites gorgées, comme un malade qui se laisse dorloter, ou un enfant...

— Le fait est, reconnu-il, qu'il est excellent ! Que mets-tu donc dans cette tisane pour lui retirer toute fadeur ?

— Rien. En Chine nous savons faire le thé.

— Tu avoues enfin que tu es chinoise ?

— Mes ancêtres et mon âme sont de Chine...

— Et ton cœur ?

— Il n'est plus qu'à toi...

— À combien d'hommes as-tu dit les mêmes paroles ?

— Même si elle a offert son corps à d'autres, la Fille de Bouddha ne peut appartenir qu'à son protecteur... Veux-tu encore du thé ?

— Sans doute vais-je te surprendre, mais j'avoue que j'en boirais volontiers une autre tasse...

— Je savais que tes goûts changeraient très vite ! Je sais aussi qu'aucune femme avant moi n'a cherché à satisfaire tes goûts.

— Chez nous les femmes pensent d'abord à elles...

— Comment peuvent-elles être heureuses si elles ne font pas le bonheur de leur maître ? Maintenant que mon thé t'a réconforté, veux-tu que je te raconte une légende ?

— C'est inutile : ne suis-je pas en train d'en vivre une ?

— Peut-être préfères-tu une histoire vraie ?

— Dis-moi la tienne...

— Puisque tu le désires, je vais essayer... Quand tu voyais, avais-tu pris la peine de regarder avec attention les panneaux de laque

du grand paravent ?

— Non. Et je sens que tu vas me le faire regretter ! Quand on possède la vue, on croit que l'on aura toujours le temps de contempler les belles choses et l'on regarde plus volontiers des objets sans valeur... Un jour survient où l'on ne peut plus voir et on s'aperçoit qu'on a été stupide ! Tout ce que je sais de ce paravent, c'est ce que m'en a dit Serge Martin...

— T'a-t-il expliqué que l'histoire qui y est racontée est celle d'une danseuse ?

— Oui.

— Et que c'est l'une de nos vingt-quatre histoires chinoises qui sont à la base de tout ?

— Martin me l'a dit.

— Comme tu ne peux plus voir les personnages de l'histoire, je vais t'aider à les découvrir... Approche-toi du paravent... Donne-moi tes deux mains...

Elle lui prit les mains et leur fit caresser doucement le premier panneau du paravent en disant :

— Tu sens, sous tes doigts, le relief des personnages ? Leurs visages d'ivoire ?... C'est sur ce panneau que commence l'histoire... En ce moment, tes doigts suivent les contours d'une belle maison bâtie sur pilotis... Sous sa véranda extérieure, des femmes et des hommes regardent une enfant qui danse, accompagnée par les accents du *Khène* dont se sert la vieille nourrice qui l'a élevée... Sens-tu comment sont placés les bras de l'enfant pendant la danse ?

— Oui...

— Je vais prendre la même attitude qu'elle... Sens maintenant la position de mes bras et de mes mains... Je vais danser devant toi comme si j'étais la petite fille d'ivoire...

Et elle commença la danse... De temps en temps elle reprenait les mains de l'aveugle pour leur faire effleurer son corps qui ondulait. Bien qu'il n'y eût aucun accompagnement, Jacques avait l'impression d'entendre une musique en gouttes d'eau, plaintive, irréelle, qui martelait le cerveau... De panneau en panneau, de laque en laque, de personnage en personnage — dont elle transposait dans sa réalité vivante, au fur et à mesure du déroulement de l'histoire, les gestes et les attitudes — Maï parvint à lui raconter la vie de la petite fille chinoise dont le destin avait toujours été de danser parce que ses parents l'avaient consacrée à Bouddha et qui avait su persévérer dans

son art malgré les embûches et les innombrables ennemis rencontrés sur sa route. La fin de l'histoire, racontée sur le dernier panneau de droite, se passait sur les marches d'une pagode où la danseuse, devenue une merveilleuse jeune femme, s'avavançait vers une gigantesque statue du dieu...

— Maintenant, elle va rentrer dans le sein de son Père, expliqua Maï en s'arrêtant de danser. Elle a accompli la mission qui lui avait été confiée pour son temps de passage sur terre... Elle a droit à la béatitude...

— Mais quel est cet autre personnage, que caressent mes doigts et qui semble l'accompagner tout le long de sa vie ?

— C'est son protecteur choisi par Bouddha. C'est grâce à lui que, dans les panneaux du centre, elle a pu triompher du mal. Sur le cinquième panneau, ce protecteur s'est métamorphosé en Dragon. C'est juste puisqu'il en a la force et la vigilance. Il n'a pas la malignité de la Souris, l'obstination du Buffle, la violence du Tigre qui rallume la guerre, l'hypocrisie du Chat, la perfidie du Serpent, la résignation du Cheval, la puanteur du Bouc, l'ineptie du Singe, la témérité irréfléchie du Coq... Il représente l'espérance... Son caractère figuratif ne comporte-t-il pas les éléments « aile » et « eau » ? Cela signifie que le Dragon monte au Ciel qui le pourvoit de dons célestes et qu'il est aussi d'essence ondine, donc ennemi du feu, et, par suite, de la guerre elle-même. Il est le plus grand de tous ! Pour se détendre, il peut s'allonger sur les chaînes de montagnes, puis se replier, au repos, dans un antre profond et mystérieux... Il sait aussi se cacher dans les nues floconneuses et ne se montrer — comme c'est le cas pour la vie de cette danseuse sacrée — que dans les grands moments de l'histoire aux Grands Sages qui en meurent. Chaque année, aussi, à l'équinoxe d'automne, il se meut dans les profondeurs inaccessibles de la mer. Ce n'est qu'au troisième mois lunaire, qui porte son nom, qu'il tressaille d'aise dans l'immensité bleue : ses contorsions et ses circonvolutions brassent les nuages, font le tonnerre qui ébranle le monde, l'éclair qui sillonne l'espace et l'orage en courroux qui se résorbe finalement en une pluie abondante qui arrose et féconde la rizièrre assoiffée : le Dragon fait ainsi la prospérité de la Terre et des hommes... Puisque tu es mon protecteur, s'il le fallait, toi aussi, tu aurais la force du Dragon !

— La petite danseuse, c'est toi ?

Elle ne répondit pas.

Exalté, il dit dans un souffle :

— Grâce à toi, Maï, je l'ai vue, la danseuse ! Merci ! Sans toi,

je n'aurais jamais attaché d'importance à son histoire... Je comprends maintenant que tu sois restée fascinée quand tu t'es trouvée devant ce paravent avant-hier !

— Ce n'était pas la première fois que je le voyais...

Étonné, il demanda :

— Tu ne vas pas me dire que tu étais déjà venue dans cette maison ?

— Non. Mais j'ai vu ce paravent ailleurs, il y a des années, quand j'avais l'âge de la danseuse-enfant...

— Où cela ?

— Dans une pagode...

Puis elle ajouta calmement :

— ... Une pagode où il a été volé...

— Tu es sûre de ce que tu dis ?

— Oui.

— Cela signifierait que Serge Martin serait un voleur ?

— Sans doute n'a-t-il pas été le prendre lui-même mais il est de toute façon le complice des voleurs puisqu'il le conserve chez lui.

— Peut-être ne sait-il pas qu'il a été volé ?

— Il le sait très bien ! C'est un recéleur...

— N'est-ce pas le cas de beaucoup d'antiquaires qui le deviennent sans même s'en douter après avoir acheté de bonne foi très cher des objets rares ?

— Serge Martin n'est pas de bonne foi... C'est pourquoi je ne l'aime pas ! Mais un jour — je l'ai promis au dieu dont je suis la Fille chérie — ce paravent retournera là où il a toujours été et où il doit être !

Elle avait prononcé cette affirmation avec une force et une détermination surprenantes mais, très vite, sa voix redevint douce :

— M'approuves-tu maintenant d'avoir répandu ici le parfum des *josticks* ? N'était-ce pas nécessaire pour que tu croies à mon histoire ?

— Approche... dit-il.

Elle vint contre lui, frémissante, voluptueuse.

Les mains tremblantes, il lui prit le visage mais au moment

où leurs lèvres allaient s'effleurer dans une première étreinte, elle murmura :

— Non... Ce n'est pas ainsi que nous devons échanger notre serment...

Elle avait approché son nez pour le frotter contre le sien avec une douceur infinie...

— Amour de ma vie, dit-elle, il va falloir maintenant procéder à mon installation ici... Je voudrais qu'elle soit terminée quand Serge Martin reviendra. Crois-tu que ça va lui faire plaisir de me voir dans ce qu'il appelle « son musée » ?

— Je ne sais pas... Il a un caractère tellement bizarre !

Il n'eut pas le courage d'expliquer que c'était l'antiquaire lui-même qui lui avait « conseillé » — pour ne pas dire « donné l'ordre » — de brusquer le plus possible les choses. À quoi bon attiser la haine secrète qu'elle lui portait ? Jacques était heureux qu'elle se fût offerte spontanément de devenir son guide et de ne pas avoir à lui avouer que c'était aussi une idée de Serge Martin. Mais il était assez inquiet : entre faire d'elle son public-relations ou même sa maîtresse pour lui arracher tous ses secrets et la laisser s'installer en permanence dans la demeure, il y avait un pas immense ! Aussi demanda-t-il :

— Tu pourrais te libérer facilement du *Grand Monde* ?

— Je n'y retournerai plus jamais ! Et quand je dis cet adverbe, tu sais que c'est vrai... Ce *Grand Monde* me fait horreur ! J'ai honte d'y être restée aussi longtemps, mais il me fallait gagner beaucoup d'argent.

— Tu aimes donc tant que cela l'argent ?

— Quelle est la femme qui n'en a pas besoin ?

— Ne trouves-tu pas que ce goût s'harmonise mal avec celui de la Beauté et de la Poésie ?

— Si j'ai voulu amasser une fortune, ce n'est pas pour moi mais pour réparer, selon mes humbles moyens terrestres, le plus grand des affronts qui ait été fait à mon Père...

— À Bouddha ?

— Oui. Plus tard peut-être comprendras-tu et me donneras-tu raison ? Pour le moment, je t'en supplie : ne me pose plus de questions !

— Mais si tu abandonnes le *Grand Monde* pour vivre auprès de moi, tu cesseras de gagner tout cet argent. Je ne suis pas riche !

— Je dois accepter la pauvreté avec toi puisque tu es mon protecteur. Accorde-moi seulement ton cœur : je serai comblée ! Je t'aiderai de ma présence, de mes pensées, de mon amour encore plus grand que le tien mais l'argent que j'ai pu mettre de côté pendant les quatre années où j'ai fait la *taxi-girl*, je n'ai pas le droit d'en distraire une piastre pour faciliter notre bonheur. Je dois le garder : c'est un trésor sacré.

— Du moment que tu le dis, je te crois... Alors M. Sun ne fera pas de difficultés ?

— Aucune.

— Je ne l'ai jamais vu, ce M. Sun, mais je déteste sa voix mielleuse !

— Tu le détesterais encore plus si tu le voyais !

— Pourtant Serge Martin m'a dit qu'il avait une certaine allure et qu'il ne manquait pas d'élégance vestimentaire ?

— Comme si ça comptait ! Serge Martin ne peut pas voir les gens avec les mêmes yeux que toi et moi...

— Et au *Piccadilly* ?

— Nous allons nous y rendre tout de suite dans le cyclo-pousse qui m'attend à l'entrée pour y prendre mes affaires personnelles...

— Tes robes... De quelle couleur est la jupe de soie brodée que tu portes aujourd'hui ?

— Elle est d'or... Il le fallait aussi pour te raconter l'histoire de la danseuse...

— Je t'aime !

— Tu n'auras qu'à m'attendre devant l'hôtel. Je ne serai pas longue.

— Et le directeur, que dira-t-il s'il te voit partir brusquement ?

— Que veux-tu qu'il dise ? Puisque c'est lui qui m'a conseillé avant-hier de vous accompagner ici, il devrait être enchanté !

— Maï chérie, je n'aime pas non plus cet homme !

— Je t'ai déjà dit qu'il était ignoble ! Mais puisque nous le savons, ce n'est plus dangereux pour nous... Il ne peut rien faire contre un bonheur voulu par Bouddha ! Nous partons ?

— Avec toi, gentille alliée, j'irais au bout du monde !

— Ne le dis pas trop ! Peut-être t'y emmènerai-je si c'est notre destin ?

Il n'avait jamais utilisé de cyclo-pousse, ayant toujours circulé en auto avec Serge Martin. Et pourtant, ce mode de locomotion — évoquant pour lui l'époque où Paris était occupé par les Allemands — le fascinait. Mais si, à Paris, le cyclo-pousse avait quelque chose d'indécent, au Viêt-Nam il semblait indispensable au paysage. N'apportait-il pas dans les rues de Saïgon tout le pittoresque de la circulation ?

Sans le voir, il imaginait l'homme qui pédalait pendant qu'ils restaient blottis l'un contre l'autre sur le siège capitonné de l'étrange tricycle. Ce coolie, monté d'un échelon social par rapport à ceux qui erraient sur le port, était communément appelé « cyclo ». Pour le héler dans les rues où il évoluait sans bruit en un glissement furtif, il suffisait de pousser ce cri lapidaire : « Clo ! »

Dès qu'il l'avait compris, Jacques avait baptisé de ce nom les cyclo-pousses qui étaient tous devenus pour lui des « Clo »... Tous étaient coiffés d'un feutre délavé, d'un casque colonial vermoulu ou d'une serviette-éponge roulée en turban. Leur chemisette était le plus souvent usée jusqu'à la corde, déchirée, trempée de sueur. Un caleçon noir laissait apparaître de longues jambes brûlées de soleil et musclées. Les jours de grande pluie, ils s'en allaient torse nu, de l'eau jusqu'à mi-roue, quand la ville ou sa banlieue était inondée. Cela ne les empêchait pas de rire aux éclats sous l'averse, d'interpeller joyeusement les collègues, de tancer les automobilistes frappés de paralysie parce que le moteur de leur véhicule était noyé. Les cyclos, eux, ne s'arrêtaient jamais.

Ils étaient les rois du pavé, rois incontestés qui, sous l'écrasante chaleur du onzième parallèle, faisaient la loi. La rue était à eux. Chaque piéton qui passait devenait pour eux une proie possible. Quand le cyclo maraude, il paraît dormir au sommet de sa selle et il n'appuie que d'un pied, pour se reposer, sur la pédale de son engin. Mais l'œil, son petit œil noir et pétillant, incrusté dans l'amande de l'orbite, reste aux aguets. On dirait un serpent guettant sa victime... Il semble sonder la foule, provoquant le passant pressé ou exténué d'un mouvement imperceptible de la paupière, ou d'un grand geste de la main. Quand le client se laisse choir sur la banquette après avoir mordu à l'appel, le cyclo ressuscite ! Une vigueur insoupçonnée se répand soudain dans ses membres : son impétuosité est telle qu'avant

même de connaître le but de sa course, il roule déjà bon train, droit devant lui...

C'était dans un tel équipage, dont il découvrait les délices, que Jacques roulait en compagnie de la petite Maï vers Cholon ! Ce fut la plus merveilleuse des promenades... La Chevrolet n'aurait pas convenu : quand on est éperdument amoureux d'une fille d'Asie, il faut le cyclo !

— Tu utilises souvent ce mode de locomotion ? demanda-t-il à sa compagne.

— Tous les jours. Sen ne travaille que pour moi...

— Il s'appelle Sen ?

— Oui... Il vient me chercher chaque soir au *Piccadilly* pour me conduire au *Grand Monde* où il m'attend pendant toute la nuit s'il le faut. Ensuite il me ramène à l'hôtel. Le reste du temps, il dort : il couche dans sa machine, en pleine rue... Il est très attentionné : c'est pourquoi je l'ai gardé. Je le soupçonne aussi d'être un peu amoureux de moi. Tu ne vas pas être encore jaloux ?

— Pas de lui !

— Et tu peux avoir confiance en Sen ! Il n'est pas comme Kim... Entre lui et moi, maintenant tu seras protégé. Si tu avais pu voir son sourire quand il m'a vue monter avec toi dans son engin ! Il est flatté ! Tu es très connu et très populaire chez les humbles de Saigon.

— Je n'ai pourtant rien fait pour cela.

— Tu as essayé, quand tu voyais, de peindre les paysages qu'ils aiment...

L'aveugle aurait tout souhaité, sauf qu'elle parlât de « sa » peinture ! Il se demandait surtout si elle y croyait, si elle savait même qu'il n'était pas peintre. Et il dit :

— Sincèrement, tu appréciais ce que je faisais ?

— J'ai surtout admiré la toile que tu as peinte sur l'estuaire...

Il n'osa pas insister.

— Voici le *Piccadilly*, dit-elle. Attends-moi dans le cyclo, je ne serai pas longue. Je pense que tu n'as aucune envie de voir M. Jojo ?

— Aucune, en effet !

— Sen va rester auprès de toi.

Avant d'entrer dans l'hôtel, elle ordonna au coolie :

— Dès que tu vois un autre cyclo, retiens-le : il nous suivra en portant mes bagages.

Pendant tout le temps où elle avait été blottie contre lui, il n'avait plus réfléchi mais maintenant qu'il se retrouvait seul, l'attendant, il se demandait si ce n'était pas une lourde erreur de laisser cette fille — totalement inconnue de lui et surtout de Serge Martin trois jours plus tôt — s'introduire dans l'intimité de la maison de l'antiquaire. Bien qu'elle se prétendît Fille du Dieu parce qu'elle avait été consacrée à Bouddha pendant son enfance, il ne savait pratiquement rien d'elle. Tout ce qu'elle avait dit pouvait être sujet à caution. Certes, Maï était cultivée, artiste, connaissant beaucoup de choses... Elle en savait même trop, spécialement sur Serge Martin et sur la disparition de Kim ! Son calme apparent semblait toujours dissimuler une menace sourde. Et ce don qu'elle avait d'entremêler le rêve à la réalité, en rattachant les moindres actes de la vie à des poèmes ou à des légendes, prouvait qu'elle était très capable de plaider le faux pour savoir le vrai. Cette hâte même, dont elle avait fait preuve pour se rendre immédiatement indispensable, n'avait-elle pas un côté choquant ? Ces façons de s'introduire dans une demeure, de la visiter en cachette, d'y répandre des parfums et de préparer le thé sans que personne le lui eût demandé étaient pour le moins surprenantes.

À moins qu'elle ne fût réellement l'une de ces créatures étranges dont la folie est faite de mysticisme et du besoin irraisonné de rendre service à quelqu'un ? Alors elle devenait infiniment plus sympathique. Peut-être était-elle sincère, malgré tout ? Peut-être était-elle véritablement amoureuse ?

Lui-même, Jacques, l'était-il ? Il devait s'avouer que, dès la première danse au *Grand Monde*, il s'était senti irrésistiblement attiré, subjugué même, par la séduisante créature dont la douceur savait cacher une extraordinaire autorité. Mais que se passerait-il quand le moment viendrait où cette volonté se trouverait en conflit avec celle, inexorable, d'un Serge Martin ? Il était à peu près certain que deux caractères de cette trempe ne pourraient s'affronter sans heurts. Le choc serait terrible !

En réalité Jacques ne savait plus très bien où il en était. En écoutant Maï, en faisant semblant d'entrer dans son jeu, n'avait-il pas suivi les conseils de l'antiquaire ? Celui-ci devrait donc être satisfait de voir que les choses avaient progressé avec une extraordinaire rapidité.

Mais Jacques n'avait-il vraiment été que le dissimulateur, jouant les séducteurs ? N'était-il pas devenu, au contraire, après cette quatrième entrevue avec Maï, la proie inconsciente ? Ne s'était-il pas laissé prendre au piège de la séduction ? Qui, d'elle ou de lui, avait triomphé de l'autre ?

Pour le moment, il avait l'impression d'être à égalité, mais le combat ne faisait que commencer. Il serait rude et se déroulerait sous l'égide d'un arbitre diabolique : Serge Martin. L'issue, qui ne pouvait être que l'abdication complète de Maï par la révélation de tout ce qu'elle savait, paraissait encore très incertaine...

Perdu dans ses réflexions, Jacques n'avait pas remarqué qu'une présence nouvelle s'était approchée du cyclo-pousse dans lequel il était toujours assis. Et il sursauta quand la voix détestée de M. Jojo dit, aimable :

— Alors, monsieur Fernet, c'est ainsi que vous enlevez la plus belle cliente de mon hôtel ?

— Je ne l'enlève pas, monsieur le directeur ! C'est elle qui m'a offert, de son plein gré, de me servir de guide à l'avenir.

— Je sais, et je l'approuve ! Jamais vous ne trouverez de collaboratrice plus sûre ! Maï est véritablement une admirable jeune femme ! Elle a tous les dons : la beauté, le charme, la grâce, l'intelligence surtout ! Je crois qu'avec elle à vos côtés, vous pourrez être très heureux... Comment va ce cher M. Martin ?

— Comment un pareil homme pourrait-il ne pas bien se porter ?

— Il doit être enchanté de la décision prise par Maï ?

— Apprenez que ni elle ni moi ne lui avons demandé son avis ! Bien que Serge Martin se soit toujours montré pour moi un excellent ami, je me suis toujours arrangé pour conserver une entière indépendance.

— Vous avez bien fait ! Les conseillers ne sont jamais les payeurs... Vous avez été, hélas, tristement placé pour vous en apercevoir... Mais voici votre charmante conquête...

Maï ne prêta aucune attention au compliment et, après avoir surveillé l'entassement de ses bagages dans le deuxième cyclo hélé par Sen, elle monta à côté de Jacques en ordonnant au coolie :

— Va !

M. Jojo courut pendant quelques secondes à côté du véhicule, qui commençait à rouler, en demandant à Maï :

— Devrons-nous faire renvoyer votre courrier chez M. Martin ?

— Vous savez bien que je ne reçois aucun courrier !
répondit-elle sèchement.

— À bientôt, monsieur Fernet ! cria encore le directeur.

Lorsque le cyclo eut pris de la distance, Jacques demanda :

— Pourquoi ne lui as-tu pas dit au revoir ?

— Ce porc ne mérite aucune marque de politesse. Je ne lui dois rien ! Lui et moi nous sommes quittes...

— Tu ne passes pas au *Grand Monde* pour prévenir M. Sun ?

— C'est inutile. M. Jojo s'en chargera...

— Comme tu sembles mépriser tous ces gens-là !

— À l'avenir, je ne respecterai que toi.

Quand les deux cyclo-pousses s'arrêtèrent devant le perron de la maison de Serge Martin, la voix de l'hôte dit, aimable :

— Je vous attendais... Quel charmant équipage ! En tête, les amoureux... Derrière, les innombrables bagages de Madame ! Je reconnais que c'est une arrivée très réussie !

Maï avait sauté à terre et, tout en aidant l'aveugle à descendre du cyclo, elle demanda, gracieuse, à l'antiquaire :

— Ça ne vous ennuie pas trop de me voir m'installer chez vous avec une telle désinvolture et sans avoir même pris le temps de vous en demander l'autorisation ?

— Gentille jeune femme, jamais je n'aurais espéré une pareille joie ! Vous nous comblez, Jacques et moi ! Souvenez-vous que je vous ai dit que mon plus cher souhait était que vous vous sentiez chez vous ici. Votre arrivée ce soir me prouve qu'il est réalisé ! Malheureusement, ayant perdu mon boy, je crains que le service ne laisse à désirer !

— Je suis venue pour remplacer Kim, dit-elle.

Puis elle précisa, avec un sourire étrange :

— Pour le remplacer... en tout !

— Vraiment ? Dans ces conditions, je vais vous demander d'avoir la gentillesse de nous servir les whiskies destinés à saluer votre arrivée.

— Le vôtre, si vous y tenez... Quant à Jacques, il prendra du

thé comme moi.

— Du thé ? s'exclama l'antiquaire. Seriez-vous déjà parvenue, en si peu de temps, à modifier ses goûts ?

— Je n'aime pas le voir boire et je méprise ceux qui boivent trop...

— Alors je sens que vous allez me détester !

Pour toute réponse, les lèvres de la jeune femme n'eurent qu'une moue que l'on pouvait interpréter de différentes manières. Mais Serge Martin était beaucoup trop subtil pour paraître y attacher la moindre importance. Ce soir il cherchait à se montrer aimable, très aimable, presque mondain... Il était le monsieur qui reçoit une jolie femme. Aussi Jacques l'écoutait-il avec une certaine inquiétude. Mais le vieil homme fut si habile, si enjoué, si gai même que très vite l'atmosphère se détendit.

— Ma chère enfant, dit Serge Martin, j'ai pensé — puisque vous avez eu l'exquise gentillesse d'accepter aussi spontanément et aussi rapidement de remplir à l'avenir le rôle de public-relations pour notre ami — qu'il serait préférable que votre chambre ici fût voisine de la sienne... C'était jusqu'à ce soir celle que j'occupais mais je vais déménager tout de suite mes affaires personnelles pour que vous puissiez vous y installer.

— Et où logerez-vous ? demanda Jacques.

— Au rez-de-chaussée, dans l'ancienne chambre de Kim, à côté de la cuisine.

— Mais enfin, Martin, c'est une chambre indigne de vous ! s'exclama le peintre.

— Je ne trouve pas... Je n'aime pas les trop grandes pièces. Celle où donnait Kim est intime... Je trouve aussi qu'il n'est pas mal que quelqu'un habite au rez-de-chaussée, ne serait-ce que pour le surveiller... Avec Maï à côté de vous au premier étage, je serai tout à fait tranquille !

Une demi-heure plus tard, le déménagement de l'antiquaire et l'installation de l'ex-taxi-girl étaient terminés. Pendant que Maï s'affairait dans la cuisine pour préparer le premier repas que l'étrange trio allait prendre en commun, l'antiquaire dit à Jacques en servant deux whiskies au salon :

— J'ose espérer, mon cher, que votre nouveau « gouvernement » ne fera pas d'opposition à ce que vous ingurgitiez ce breuvage ?

— Vous avez fini de vous moquer de moi ?

— Je pensais que vous n'auriez plus droit qu'au thé !... Cette petite restriction de votre liberté d'homme mise à part, je tiens à vous féliciter pour la façon magistrale avec laquelle vous êtes parvenu à mettre en cage la charmante enfant.

— Je n'ai aucun mérite : c'est elle-même qui m'a offert de venir ici.

— Voilà qui est encore plus intéressant ! Ça prouve qu'elle est beaucoup plus amoureuse que je ne le pensais... Aussi, mon cher, cette nuit, pas d'hésitations ! Dévouez-vous pour la cause de « la vieille chouette » !

— C'est bien le dernier personnage auquel je penserais en un moment pareil !

— Vous avez pu constater que je vous ai facilité les choses en logeant la Belle à côté de vous... Une fois de plus la porte de communication intérieure pourra rester ouverte...

— Ça ne vous ennue pas qu'elle se soit installée chez vous ?

— Cela m'enchant ! Nous allons gagner beaucoup de temps ! Vous ne vous voyez pas allant faire sa conquête dans sa chambre du *Piccadilly* ou dans celle d'un quelconque hôtel ! Il fallait l'atmosphère de cette demeure...

— Si nous avons des choses assez confidentielles à nous dire, vous et moi, je crains qu'elle ne soit toujours là pour les écouter.

— Bon ami, quand deux hommes ont entre eux des secrets d'hommes, ils parviennent toujours à se les confier ! À votre santé !

Maï revint de la cuisine, annonçant :

— Dans quelques instants, le dîner sera prêt.

— Chère petite Maï ! s'extasia l'antiquaire. Je suis dans l'admiration... À tous les dons incomparables que la nature vous a prodigués, vous ajoutez celui de maîtresse de maison ! Il y a bien longtemps déjà que je me disais : « Ce qui te manque, dans ta vie de vieil ours solitaire, c'est une femme qui apporterait à cette triste demeure un peu de la chaleur humaine qui lui manque... »

Le repas fut une réussite. Alors qu'il touchait à sa fin, Maï demanda :

— Suis-je meilleure ou plus mauvaise cuisinière que Kim ?

— Vous régalez ! répondit le maître de maison. Dites-vous

bien que c'est là un compliment que je n'aurais jamais cru pouvoir faire !

Quand ils se retrouvèrent dans le salon, une fois encore, la jeune femme resta en contemplation muette devant le paravent. L'antiquaire finit par dire :

— Décidément, il vous fascine ?

— Oui... Comment avez-vous pu vous le procurer ?

— Je constate que vous avez de la suite dans les idées ! Mais je vous ai déjà dit que je ne pouvais pas livrer les petits secrets de ma profession... Un whisky, chère amie ?

— Volontiers...

Mais au moment où Jacques allait, lui aussi, en boire un, elle lui dit avec douceur :

— Non ! Je sais que tu en as déjà bu un avant le repas... Je vais t'apporter le thé que tu m'as dit trouver bon.

Pendant sa courte absence, Serge Martin confia :

— Je finis par croire que vous aviez raison : même quand elle n'est pas dans une pièce, elle sait tout ce qui s'y passe... À l'avenir, quand nous aurons à parler, il sera préférable d'aller au fond du jardin : l'ombre du sycomore me paraît tout indiquée pour abriter nos secrets...

Dès qu'elle fut de retour, il dit :

— Jacques a beaucoup de chance de vous avoir rencontrée, Maï ! Personne au monde ne saura mieux que vous s'occuper de lui.

— Je le sais, répondit-elle, très sûre d'elle.

— Savez-vous que, moi aussi, j'aimerais bien goûter à ce breuvage préparé par vous ?

— Le thé ne vous convient pas, monsieur Martin.

— Pas plus qu'à vous sans doute puisque vous prenez également du whisky ?

— Ne dois-je pas goûter les boissons que vous m'offrez pour vous faire honneur ?

— Quelle légende allez-vous nous raconter ce soir, Maï ?

— Aucune... Jacques et moi avons besoin de repos. Cela fait tant d'années, avec la profession que j'exerçais au *Grand Monde*, que je ne me couchais pas avant le lever du jour ! Ce doit être merveilleux de

ne plus lutter contre la nuit !

— Alors récitez-nous un tout petit poème et je vous laisserai tranquille...

— Seriez-vous comme les enfants auxquels il faut raconter une belle histoire chaque soir si l'on veut qu'ils s'endorment ?

— En vieillissant, je crois en effet que mon âme se rapproche de celle des enfants... Nous vous écoutons. N'aimeriez-vous pas devenir pour nous une Shéhérazade d'Asie aux Mille et Une Histoires ?

— Pas ce soir !

— Je n'insiste pas et ce sera moi qui, en guise de bonsoir, dirai à notre ami Jacques un proverbe chinois qui me paraît de circonstance ; mais je le lui traduirai en français : « *Pour faire la rizière, profite du moment où la terre est chaude... Pour prendre une femme, profite du moment où ton cœur est chaud...* » Il ne me reste plus, ajouta-t-il en inclinant légèrement la tête devant la jeune femme, qu'à vous souhaiter à tous deux la plus agréable des nuits sous mon toit.

Maï répondit :

— À mon tour, monsieur Martin, de vous dire un autre proverbe chinois encore plus court que le vôtre : « *Quand le tigre s'accroupit, ne dis pas qu'il te salue !* » Bonsoir !

L'antiquaire la regarda avec un étrange sourire pendant qu'elle montait l'escalier en compagnie de Jacques qui, lui, était resté silencieux...

Le soleil était déjà haut, le lendemain, quand l'aveugle descendit l'escalier.

— Cette nuit s'est-elle bien passée ? demanda Serge Martin.

— On ne peut mieux ! répondit Jacques, laconique.

Son interlocuteur comprit immédiatement que ce n'était pas le moment de poser d'autres questions et il ajouta, très détendu :

— Voici déjà plus d'une heure que notre gentille amie est partie faire des courses à Saigon pour notre ravitaillement... Je dois dire que l'apparition de cette jeune beauté est de loin la vision matinale la plus agréable que l'on puisse avoir ! Elle était véritablement rayonnante et m'a dit, avec beaucoup de gentillesse, avoir passé chez moi l'une des meilleures nuits qu'elle eût connues depuis longtemps... C'est un compliment qu'un maître de maison aime

entendre ! Je lui ai offert de la conduire en voiture à Saigon mais elle a refusé, me disant que son cyclo-pousse attitré l'attendait sûrement devant la porte... un certain Sen : celui qui est déjà venu hier. C'était vrai. Je m'en suis aperçu quand j'ai accompagné Maï jusqu'au portail : ce Sen était là, tout réjoui. Il a dû passer la nuit à l'attendre, en dormant dans son véhicule... Au fond ce n'est pas si mal : n'avons-nous pas en lui un gardien improvisé qui est infiniment moins voyant que les motards du commissaire Xi-Dien ? Seulement le fait que votre belle amie ait décidé de conserver ce cyclo en permanence à son service, prouve qu'elle tient à garder une certaine indépendance pour ses déplacements... Ce qui m'inclinerait à croire qu'elle a peut-être l'intention de se rendre périodiquement à certains rendez-vous dont elle ne veut pas que nous connaissions l'adresse... Ce matin, par exemple, il se pourrait très bien que, sous le couvert d'emplottes alimentaires à faire, elle ait été donner à ses amis un compte rendu de la première nuit qu'elle vient de passer ici ?

— Vous n'allez pas commencer à l'espionner dans tous ses déplacements ?

— Je m'en garderai bien ! Pourquoi perdre ainsi mon temps quand je sais que vous parviendrez facilement à tout lui faire avouer avant peu ?

— Vous êtes trop optimiste, Martin ! Si, véritablement, Maï sait beaucoup de choses, je ne pense pas qu'elle ait l'intention de nous les confier... Mais je commence à me demander si vous n'aviez pas raison...

— Sur quel point ?

— Maï n'est venue ici que parce qu'elle est amoureuse... Elle n'a aucune autre idée en tête.

— Tant mieux ! Cela prouverait qu'elle est sincèrement votre alliée. Et même en supposant — ce dont je doute fort ! — que nous nous soyons trompés et qu'elle ne sache rien d'intéressant pour nous, elle aura au moins eu le mérite de vous faire passer quelques moments agréables...

— Et à vous ?

— Vous oubliez qu'elle n'est pas du tout amoureuse de moi ! Rappelez-vous aussi qu'elle n'ignorait pas que l'on voulait vous assassiner ! Il ne devait pas exister tant de gens à le savoir !

Jacques ne répondit pas.

— C'est assez curieux, dit l'antiquaire sur un ton dont on ne pouvait savoir s'il était amusé ou agacé, de voir comme une seule nuit

suffit pour vous transformer un bonhomme ! Hier soir, vous ne parliez pas parce que vous désiriez intensément cette fille... Ce matin vous vous taisez parce que vous estimez que vos secrets d'alcôve ne regardent personne ! Seulement là, vous vous trompez ! Vous ne vous figurez tout de même pas que j'ai laissé cette charmante créature s'installer chez moi uniquement pour qu'elle puisse apporter un piment à votre existence ?

— Ne m'aviez-vous pas dit que vous vouliez adoucir par tous les moyens ma lamentable condition humaine ?

— Vous êtes beaucoup trop intelligent pour ajouter foi à tout ce que je vous raconte ! Et vous savez très bien que ce que vous apprendrez dans le lit m'intéresse au plus haut point !

— J'ai toujours pensé que vous aviez l'âme d'un tenancier...

— Je sais : vous m'avez déjà comparé à M^{me} Tchang, de défunte mémoire ! Maintenant, répondez-moi franchement : oui ou non, avez-vous appris quelque chose ?

— Rien !

— C'est normal pour la première nuit : celle de la prise de possession... Je l'admettrai également pour la deuxième, la troisième et même les quelques nuits qui vont suivre : elles vous permettront de parachever la conquête... Mais il ne faudrait pas que ce petit jeu durât trop longtemps, sinon il risquerait de devenir dangereux...

— Pour qui ? Pour elle... ou pour moi ?

— Pour les deux !

— Vous êtes trop pressé, monsieur l'antiquaire ! N'est-ce pas vous qui m'avez expliqué que dans ces régions, il fallait savoir attendre et que le temps n'y comptait pas ?

— L'ennui, c'est que je ne suis pas encore parvenu à faire partager ce point de vue par ceux dont nous dépendons, vous et moi... C'est à Paris qu'on s'impatiente... Pendant que vous étiez cette nuit dans les bras de votre belle amie, j'ai été faire un petit tour dans ma cave...

— Vous êtes entré en contact avec « nos amis » lointains ?

— Pourquoi vous le cacherais-je ?

— ... Et vous leur avez annoncé triomphalement, en langage codé : « *Tout va bien. Le peintre est en train de faire l'amour avec la Chinoise. Stop. Nous sommes sur la bonne piste.* » Malheureusement, si ce message est parti, il est faux ! Quelle preuve avez-vous que je sois

devenu l'amant de cette femme ?

— Votre silence ce matin... Que vous soyez devenu son amant, cela ne me déplairait pas mais que ce fût elle qui ait réussi à devenir votre maîtresse, cela m'ennuierait ! Votre précédent passage dans un Service de Renseignement aurait dû vous apprendre que quand un agent est contraint à l'acte d'amour par ordre de ses chefs, il doit toujours savoir rester maître de la situation... Je vous ai prévenu que la femme chinoise est très dangereuse parce qu'elle sait être une maîtresse. Et quand elle l'est, elle peut devenir féroce ! Ce sera mon dernier avertissement. Je ne vous poserai plus la moindre question, estimant que c'est à vous de me donner les renseignements au fur et à mesure que vous progresserez... Ce cyclo-pousse qui vient de franchir le portail nous ramène vos amours... Sachons les accueillir avec toute la gentillesse dont nous pouvons être capables...

Il avait ouvert la porte du vestibule pour s'avancer sur le perron d'où il dit à Maï qui descendait du véhicule, les bras remplis de paquets :

— Avez-vous fait un bon marché ? Que nous rapportez-vous de succulent ?

— Ce sera une surprise pour vous, répondit-elle. Mais il y en a eu une pour moi tout à l'heure à Saïgon...

— Vraiment ? Laquelle ?

— Comme j'habitais l'hôtel, il y avait bien longtemps que je n'avais fait le marché... Aussi suis-je effondrée de constater combien les prix y ont augmenté !

— C'est exactement, chère amie, ce que mon boy me disait tous les jours ! Vous avez discuté, au moins ?

— Ce n'est pas pour rien que j'ai des origines chinoises ! dit-elle en riant.

Pendant qu'elle rentrait dans la maison, Serge Martin lui cria :

— Petite Maï, connaissez-vous cet autre proverbe de votre pays : « *Les mets savoureux, ne les garde pas pour demain. L'épouse que tu soupçonnes, ne la fais pas marcher derrière toi...* » ?

Le rire de la jolie fille cessa instantanément.

Une semaine, puis deux, suivies d'un mois, puis de deux, passèrent pendant lesquels les journées semblèrent à Jacques s'écouler

avec une incroyable rapidité. Lui — qui s'était tant de fois demandé, depuis l'accident, comment il pourrait continuer à endurer cette existence d'homme sans cesse à la merci du bon vouloir et des décisions d'un Serge Martin — avait l'impression de s'être complètement évadé de l'influence du personnage démoniaque. Ceci grâce à la présence attentive de Maï.

Maï, qui ne le quittait qu'à de très rares intervalles, et de moins en moins, pour aller faire des emplettes. Maï, qui était devenue la petite fée de la grande demeure triste. Maï, dont la grâce ailée et la gentillesse intelligente avaient réussi à tout éclairer pour l'homme perdu dans sa nuit.

Elle était presque parvenue à émousser la méfiance de l'antiquaire qui finissait par confier à son compagnon :

— Elle est véritablement étonnante ! Jamais je n'aurais cru que son amour pour vous pût atteindre un tel degré de désintéressement et de dévouement !

Mais périodiquement aussi, avec une obstination tenace, il ne cessait de demander :

— Que vous a-t-elle appris d'intéressant pour « notre » travail ?

Invariablement la réponse de l'aveugle était :

— Rien !

Chaque après-midi, Maï et Jacques partaient, dans le cyclo du fidèle Sen, faire de longues promenades, tantôt dans la campagne, tantôt à Saïgon, tantôt à Cholon. Ils étaient retournés danser au *Grand Monde*, et même s'asseoir à la terrasse du café installé à la Pointe des Blagueurs... Jamais rien de fâcheux ne s'était passé. C'était comme si Maï était pour Jacques une sorte de bouclier humain le protégeant contre ses ennemis. Il semblait que ceux-ci eussent disparu ou renoncé à s'en prendre à lui. Maï avait eu raison de dire :

— Quand je serai auprès de toi, tu seras bien protégé.

Ceux qui les voyaient ainsi déambuler les saluaient avec sympathie. La prédiction de Serge Martin s'était réalisée : « Vous verrez que vos admirateurs seront dans la joie de voir cette idylle entre le peintre blanc aimé de tous et sa maîtresse de race jaune. »

Toutes les nuits, précédées de soirées passionnantes où la jeune femme et l'antiquaire faisaient preuve d'une immense connaissance de la Chine éternelle en récitant à tour de rôle des poèmes ou en racontant des légendes imprégnées d'une étrange

philosophie, Jacques les passait avec celle qui avait su s'affirmer dès le premier soir la plus voluptueuse des maîtresses. Il y avait, dans le corps et dans l'âme de Maï, quelque chose d'extrêmement fragile, qui le fascinait. Et la peau, extraordinairement lisse, était toujours belle, douce à caresser...

Dans l'acte d'amour, elle savait se dominer pour ne jamais montrer son plaisir : c'était chez elle une preuve de bonne éducation. Dans le monde asiatique — comme dans le monde arabe — l'homme ne trouverait-il pas très choquant que celle à qui il fait l'honneur d'accorder ses faveurs, eût un autre comportement ? Chez une Maï, obéissante et soumise, le seul but à atteindre était le plaisir de son protecteur.

Ce que Jacques, s'abandonnant de plus en plus à ses sens, n'était plus en état de comprendre après deux mois de cette liaison, était que la femme jouait avec lui le jeu le plus subtil, le mieux calculé pour augmenter de jour en jour, et même d'heure en heure, son emprise. Très vite, le combat était devenu inégal : sans qu'il s'en fût même rendu compte, l'homme blanc n'était déjà plus qu'un vaincu face à celle qu'il croyait sa plus sûre alliée.

Il avait cependant des sursauts de révolte pendant les très rares instants où il se retrouvait seul, sans avoir auprès de lui Maï ou Serge Martin. À ces moments-là, il souhaitait presque être très loin, revenu en France, débarrassé de la double tutelle dont l'une lui semblait trop douce pour être tout à fait sincère et l'autre trop machiavélique pour ne pas le conduire un jour à l'anéantissement complet de sa propre personnalité. Il se reprochait sa faiblesse pour Maï et sa lâcheté devant l'antiquaire... Il ne parvenait même plus à se reconnaître, à retrouver ce garçon, épris d'aventure et de risques, qu'il avait été quand il avait accepté la mission au Japon... Et pourtant ! lorsqu'il avait découvert — dans le bureau anonyme de la C.I.R.M. — que « la vieille chouette » était ce colonel grisonnant qui lui demandait de s'engager dans une nouvelle aventure, il n'avait pu résister. Il s'était laissé entraîner, emporter par la fabuleuse histoire du cargo englouti avec son prodigieux secret... Et il était parti dès le lendemain, sans plus réfléchir, acceptant de nouveaux risques et peut-être aussi tous les sacrifices. Mais sans doute avait-il trop escompté des bénéfices matériels ? Maintenant qu'il avait une petite fortune, l'attendant dans une banque à Paris, il se demandait à quoi elle pourrait bien lui servir et s'il aurait même la possibilité d'en jouir. Il était vrai qu'il avait encore une maman, dont il se devait d'assurer la tranquillité financière et qui l'avait engagé à accepter l'offre tentante. N'était-elle pas un peu fautive aussi, cette mère ambitieuse qui avait passé des années — depuis la fin de la guerre — à lui répéter qu'il

n'avait pas une situation en rapport avec ses connaissances et ses qualités ? À chaque fois qu'il repensait à sa mère, il se sentait moins coupable d'avoir signé l'étrange contrat.

Ce qui le terrifiait, au moment où allait se terminer une année entière déjà passée au Viêt-Nam, était l'idée fixe — s'ancrant de plus en plus dans son cerveau torturé — qu'il avait trop présumé de sa force morale... Surtout depuis qu'il avait perdu la vue, il se sentait terriblement handicapé. Malgré toutes les exhortations et tous les encouragements de Serge Martin, qui n'avait cessé de lui redire qu'aveugle « il pouvait être le plus extraordinaire des agents secrets », il n'avait plus confiance. Le sentiment d'être un homme inutile, qui ne fait que piétiner sur place et que tourner en rond au lieu d'aller de l'avant, finissait par devenir chez lui une hantise. Il se sentait ballotté, dans l'impossibilité d'agir seul, pris alternativement en remorque — telle l'épave du cargo — par la sollicitude grandissante de Maï ou la volonté d'acier de Serge Martin. Une épave humaine tirillée tour à tour par le charme mystérieux de l'Asie et par la rouerie cynique de la vieille Europe.

Le drame — le seul qu'il parvenait à analyser parfaitement dans ces quelques instants de réflexion — était que Maï était assez habile pour conserver tout son mystère et que Serge Martin ne se départissait jamais de sa froide lucidité. Tous deux savaient enrober, avec un art consommé, leur force cachée sous les facettes trompeuses de l'amour et de l'amitié. Tous deux parvenaient même à donner l'impression qu'ils avaient fini, à force de vivre sous le même toit, par avoir une réelle estime l'un pour l'autre ! Mais l'aveugle savait qu'il était l'enjeu de la sinistre comédie. Ce qui le révoltait.

Révoltes qui étaient de courte durée et de plus en plus rares. Il ne pouvait plus s'arracher à la femme et il ne trouvait plus la force de tenir tête à Serge Martin, comme il avait tenté de le faire au moment de l'assassinat de Kim. Ce jour-là, il avait commencé à faire preuve sinon de lâcheté, du moins de manque de courage. Depuis, il n'avait fait que descendre la pente, acceptant tout, ne sachant même plus ce qu'il attendait, ni pourquoi il était là.

À chaque fois qu'il pouvait converser seul avec Serge Martin et que celui-ci le questionnait, il se sentait gêné. De plus en plus fréquemment, le vieil homme lui reprochait de ne pas parvenir à arracher à la femme ses secrets et, à chaque fois, il promettait de faire un effort. Mais quand il se retrouvait avec sa maîtresse, il se sentait annihilé, craignant de la perdre s'il lui posait trop de questions précises. Il savait aussi qu'elle ne répondrait pas. Le cycle devenait infernal.

Un après-midi où la jeune femme était partie seule à Saigon pour aller, avait-elle dit, discuter avec des marchands de tableaux, qui voulaient organiser une nouvelle Exposition des toiles de Jacques Fernet dont la valeur avait décuplé, il avait eu, en se promenant dans le jardin, une longue discussion avec l'antiquaire.

Celui-ci qui, jusqu'à ce jour, avait semblé faire preuve d'une réelle patience et d'une extrême compréhension, s'était montré brusquement plus acerbe. Tout en restant poli et doux, son ton n'avait plus été le même :

— Vous reconnaîtrez, avait-il commencé, que je vous ai laissé du temps pour parachever la conquête aussi bien commencée. Seulement je crois — et ceux dont nous dépendons pensent comme moi — que la plaisanterie a suffisamment duré... En termes clairs, si nous vous avons permis de savourer les délices d'une liaison que nous estimions nécessaire, non seulement pour vous faciliter « le travail » mais aussi pour vous redonner le goût des plaisirs terrestres, ce n'a jamais été avec la pensée que les choses s'éterniseraient... Pendant deux mois, mon cher, vous vous êtes laissé endormir... La fille est adroite : ce n'est pas elle qui s'est livrée, c'est vous qu'elle a eu !

— Elle ne sait absolument rien de moi et me considère toujours comme n'étant qu'un artiste... La preuve en est cette nouvelle Exposition de mes œuvres pour laquelle elle s'est rendue aujourd'hui à Saigon.

— Pourquoi diable ne vous a-t-elle pas demandé de l'accompagner ?

— Très justement, elle m'a dit qu'elle serait mieux placée pour discuter hors de ma présence et faire encore monter les prix.

— En somme, elle défend vos intérêts dans tous les domaines ? Félicitations ! Mais franchement, croyez-vous qu'une femme, aussi artiste et aussi au courant de la vraie beauté et de la valeur véritable des choses de l'art, se fasse quelques illusions sur la qualité de votre peinture ? Si c'était vrai, ce serait à désespérer de ses bases culturelles ! Et celles-ci sont grandes ! Je m'en suis aperçu pendant toutes ces soirées, assez étonnantes, où elle et moi avons fait assaut de poésie et d'érudition chinoise... Qu'elle soit maintenant persuadée que je connais ce dont je parle, c'est certain mais que je sois convaincu qu'elle n'a appris autant de choses que pour le plaisir de l'art pur, j'en suis moins persuadé ! Ce n'est qu'en laissant parler les autres qu'on peut les observer, les étudier et se faire une opinion... Vous reconnaîtrez également que, depuis qu'elle vit avec nous, j'ai su me montrer beaucoup moins bavard. C'est surtout elle qui a parlé : je

l'ai écoutée.

» Eh bien, mon cher, elle est prodigieuse, cette jolie fille ! Je puis vous garantir qu'elle a été à rude école et qu'au moment où elle vous a spontanément offert de devenir votre public-relations, elle savait très bien dans quel traquenard elle s'aventurait ! C'est pourquoi j'ai tenu à lui donner l'illusion — et je pense n'avoir pas trop mal réussi ! — que moi aussi, tout vieux cheval de retour que je sois, j'étais complètement subjugué par son charme et par son intelligence artistique... Elle a fini par mordre à cet hameçon : maintenant, ici, elle se sent complètement chez elle et maîtresse absolue de la situation ! Autrement dit, à moins que je ne me trompe, bientôt vous la verrez passer à l'attaque... Ce jour-là, mon petit Jacques, vous perdrez sans doute quelques illusions de plus sur la sincérité féminine ! Mais vous êtes quand même devenu assez grand garçon pour placer cette déconvenue sur le compte « profits et pertes ».

» Comment attaquera-t-elle ?... Le plus simplement du monde ! En effet, se sachant votre maîtresse absolue — car elle l'est ! — elle s'arrangera pour vous poser quelques questions auxquelles vous répondrez...

— Pour qui me prenez-vous ?

— Pour un garçon de valeur qui, malheureusement, est devenu un faible ! J'avoue que je suis le premier responsable d'un tel état de fait et que si j'avais pu prévoir le résultat de l'aventure sentimentale vers laquelle je vous ai orienté voici deux mois, jamais je ne l'aurais tentée ! Je reconnais m'être trompé et être doublement déçu : d'abord je pensais que votre force de caractère serait plus grande face au doux sexe, ensuite je croyais sincèrement que la belle enfant tomberait éperdument amoureuse de vous. Sans doute ai-je trop surestimé votre charme puisque c'est exactement l'inverse qui s'est produit !

— Elle m'aime ! Je le sais...

— Je ne nie pas qu'elle puisse avoir pour vous un réel penchant, disons même un certain faible... Cela se sent quand elle vous regarde... Il est regrettable que vous ne puissiez pas vous en rendre compte, car il y a, dans son regard brillant, d'admirables lueurs de tendresse. Mais de là à affirmer qu'elle vous aime, il y a, hélas ! une marge assez sérieuse !

— Vous n'êtes qu'un destructeur, Martin ! Vous n'admettez pas que les autres puissent être sincères puisque c'est un sentiment que vous avez toujours ignoré !

— Je suis prêt à tout admettre ici-bas, sauf la sincérité de la

belle Maï !

L'aveugle s'était arrêté de marcher et, d'un geste irraisonné, il avait saisi son compagnon à la gorge. Celui-ci, avec une poigne de fer, réussit à écarter les doigts qui commençaient à se resserrer puis il dit, calme :

— Vous voulez m'étrangler, maintenant ? Et cela uniquement à cause d'une femme ? Mon bon ami, je vous l'ai dit : ça ne tourne plus rond chez vous ! Si vous voulez continuer à travailler avec nous, il faudra faire preuve de plus de maîtrise ! Je suis effondré, non pas du geste que vous venez d'avoir à mon égard, mais du fait qu'il ait suffi qu'une fille devienne votre maîtresse pour que vous deveniez un tout autre homme ! C'est grave, cela, mon petit !

— Dites tout de suite que je suis un traître !

— Généralement, nous prenons nos dispositions pour faire disparaître les gens avant qu'ils ne puissent manquer à leur devoir d'agent secret... C'est préférable pour eux et pour nous ! Cela nous permet de faire savoir à leurs familles qu'ils sont morts en service commandé et qu'ils n'ont nullement démerité de leur pays. Je ne voudrais quand même pas, étant donné la très grande estime en laquelle je continue à vous tenir, en venir à une pareille extrémité. Mais je dois cependant vous avouer que je n'hésiterais pas une seconde si vous n'accomplissiez pas ce que j'appellerai « un rétablissement immédiat ».

Cela avait été dit sur un ton qui n'admettait aucune réplique.

— Maintenant écoutez-moi sagement. J'ai acquis la preuve formelle que cette fille — qui, selon vous, vous adore — est la maîtresse de M. Jojo et cela, depuis des mois !

— Vous mentez ! hurla Jacques. Ce personnage ignoble qu'elle déteste et dont elle ne peut même pas entendre prononcer le nom !

— Justement ! À moi aussi, elle m'a dit tout le mal possible de lui. Ce fut là sa première erreur !

— Si vous saviez ce qu'elle pense de vous !

— Tout... même que je suis un voleur de paravent chinois !

Jacques demeura interloqué.

— Vous voyez que je suis admirablement renseigné... Donc vous devez me croire quand je vous certifie que lorsque notre belle amie se rend à Saigon, dans le cyclo du dénommé Sen, sous prétexte

d'emplètes, d'achat de nourriture au marché ou même d'Exposition future de vos œuvres passées, ce n'est que pour y retrouver dans un endroit très discret le directeur du *Piccadilly*... Et là, savez-vous ce qui se passe ?

— Taisez-vous !

— Rassurez-vous : je ne blesserai pas votre orgueil de mâle qui a le plus grand tort de se croire bafoué ! Il arrive simplement que la belle créature fait à M. Jojo — qui ajoute à ses qualités d'amant en titre le prestige d'être chef de cellule — un rapport détaillé sur notre activité à tous les deux... Vous avouerez que j'avais déjà subodoré, au commencement de votre idylle, que les choses se passeraient ainsi !

— Ce que vous dites ne tient pas debout ! Que pourrait-elle lui raconter ?

— Rien, absolument rien, mon cher ! Ceci pour l'excellente raison que, depuis deux mois, notre activité a été volontairement réduite au néant. Il était indispensable que nous ne fissions rien d'autre que de paraître occupés, vous à faire l'amour et moi à pratiquer mon commerce d'antiquités que j'avais quelque peu négligé depuis votre arrivée... Comme je sais que vous ne lui avez pas fait la moindre confidence sur la raison véritable de votre présence ici, elle n'est pas plus renseignée sur nous que nous ne le sommes sur elle ! Ce qui doit quelque peu la dérouter ! Quant à M. Jojo, il doit trépigner d'impatience... mais comme il est chinois, il continue à cacher son dépit sous des sourires. Seulement il est harcelé par Pékin qui voudrait bien savoir où nous en sommes de nos recherches ! Et comme je suis assailli moi-même de messages radio de « la vieille chouette », nous sommes *ex æquo*... Oui, je n'ai pas voulu trop vous ennuyer pendant les débuts de votre crise amoureuse, mais aujourd'hui je suis dans l'obligation de vous révéler le texte du dernier message reçu de Paris cette nuit... Écoutez : « *Urgence absolue avoir toutes précisions sur détenteurs actuels document. Stop. Si impossibilité aboutir par intermédiaire peintre, prendre mesures pour le remplacer.* » Ceci me paraît un ordre net... Et à vous ?

Jacques resta muet.

— J'avoue être assez ennuyé... Non pas pour vous remplacer : je sais déjà qui pourrait vous succéder immédiatement... Mais qui dit « remplacement » dans notre métier, dit aussi « suppression » de l'agent devenu inutile.

— Ça ne vous gênerait guère de me faire subir le sort de Kim ?

— S'il le fallait, je crois que j'aurais assez de force d'âme

pour étouffer mes scrupules et même mes regrets. Mais vous ne méritez nullement le même sort que celui qui nous a trahis en cherchant à vous faire assassiner. Vous n'avez rien d'un traître, mon cher Jacques ! Actuellement, vous ne pourriez guère trahir que par amour. Mais je ne pense pas que vous iriez jusque-là.

— Et si j'avais déjà choisi ? Si je préférerais une femme, que j'adore, à la mission pour laquelle vous m'avez maintenu de force dans ce pays malgré ma cécité ? Depuis que je ne vois plus, je sais très bien que je suis incapable de continuer à rendre certains services. Je vous l'avais dit quand j'étais encore à l'hôpital. C'était à ce moment-là qu'il fallait me liquider ! Maintenant, c'est trop tard parce que j'aime, Martin ! J'aime passionnément ! Et je ne crois pas un seul mot de tout ce que vous venez de me raconter sur Maï ! Vous avez inventé cette histoire de liaison avec M. Jojo uniquement pour tenter de la démolir à mes yeux ! Seulement vous avez eu tort d'oublier que j'étais aveugle ! Je ne peux plus et je ne veux plus rien voir de toutes vos machinations ! Mon cœur aussi est aveugle ! Vous comprenez ?

— J'ai peur de trop bien comprendre, mon petit...

— Ah, je vous en prie ! Pas de « mon petit » ! J'ai horreur de ce ton paternel que vous prenez avec moi et qui est ridicule ! Vous semblez oublier que j'ai quarante ans !

— Il fut quand même un temps, quand vous étiez sur votre lit d'hôpital, où vous ne paraissiez pas détester que je me montre un peu moins ours. Elle vous a bien changé, cette Maï ! Je vais finir par croire qu'elle a des dons de sorcière ou les pouvoirs d'une vraie Fille de Dieu !

— Justement parce qu'elle est Fille de Dieu, elle ne peut pas se moquer de moi.

— Auriez-vous oublié ce que l'on vous a enseigné quand vous faisiez vos Humanités ? La Mythologie ne fourmille-t-elle pas d'exemples de Dieux ou de Déesses qui n'hésitaient pas à descendre de leur Olympe pour se commettre avec d'humbles mortels auxquels ils jouaient les plus vilains tours ?

— Vous êtes odieux !

— J'aimerais tellement mieux pouvoir me montrer gentil avec vous, cher Jacques !... Peut-être ne voulez-vous plus aussi que je vous appelle par votre prénom ?... Désormais ce sera donc à « Jacques Fernet », agent secret se camouflant sous l'étiquette d'artiste peintre que je m'adresserai ! Et je lui dirai simplement ceci : « Si vous ne faites pas parler la belle Maï cette nuit, quand vous vous retrouverez dans sa troublante intimité, et si demain à midi... — vous voyez que

je pousse la mansuétude jusqu'à vous laisser faire la grasse matinée après cette nuit d'amour exceptionnelle qui se prépare ! — ... Si demain à midi, vous ne m'apportez pas un renseignement précis sur ceux qui ont subtilisé le document dans la coque du cargo coulé, je serai dans la regrettable obligation d'exécuter scrupuleusement les ordres reçus de Paris et qui vous concernent. » Je pense que nous n'avons plus rien à nous dire avant demain ?

— C'est également mon avis.

— Je vais tout faire pour vous faciliter la tâche. La Chevrolet est devant le perron : je m'absente jusqu'à demain midi. Vous serez le maître incontesté de la maison... et de la situation !

— Me donnez-vous votre parole d'honneur que vous ne serez vraiment pas là, ni dans la maison ni dans le jardin, caché ou rôdant pour nous épier ? Je ne peux pas « travailler » dans de pareilles conditions ! Vous ne savez pas ce que c'est pour moi, qui connais aussi bien mon métier d'agent que vous, de me dire sans cesse : « Je suis auprès d'elle... Je l'aime... Elle est ma maîtresse... Mais je sens qu'il est toujours là en train de me surveiller. » J'en ai assez, Martin ! Pardessus la tête ! Vous m'entendez ?

— Inutile de crier aussi fort, cher ami ! Personne ne vous « surveillera » cette nuit mais n'oubliez pas que votre seule protection sera la présence de Maï !

— Avec elle à mes côtés, je me sens en complète sécurité.

— Tant mieux ! À demain, midi...

Resté seul dans le jardin, l'aveugle attendit d'avoir entendu démarrer la voiture pour se diriger vers la maison.

Maï ne revint de Saigon qu'à la tombée de la nuit. Jacques avait eu tout le temps de réfléchir pendant cette nouvelle attente. Les paroles de l'antiquaire avaient eu, cette fois, une résonance menaçante. Le connaissant, le peintre pouvait être certain qu'il ferait exactement ce qu'il avait annoncé si la jeune femme continuait à s'enfermer dans son mystère. Jacques était torturé entre sa conscience qui lui ordonnait de remplir sa mission d'agent jusqu'au bout et son cœur qui redoutait de perdre la femme adorée.

La crainte d'être tué par Serge Martin — qui avait déjà dû supprimer tant d'autres êtres humains avant lui — ne l'effleurait même pas. Après tout, disparaître d'un monde où il ne rencontrait plus que pitié ou hostilité, ne serait-il pas la meilleure solution ? Mais aurait-il le courage de s'arracher aux caresses et à la tendresse de

l'amante ?... Il essaierait quand même, cette nuit, de la faire parler. Si cette dernière tentative échouait, il n'attendrait même pas d'être « liquidé » par l'antiquaire et saurait se supprimer lui-même. Serge Martin n'avait-il pas dit, quand il lui avait fait tenir Kim en joue pendant qu'il le ligotait dans le salon : « *Pas besoin de viser quand le canon est plaqué contre le corps ! Il n'y a plus qu'à appuyer sur la gâchette...* »

Ainsi il aurait accompli son devoir sans avoir renié son amour.

Mais si Maï se décidait enfin à parler ? Aurait-il l'autre courage : celui de tout relater à Serge Martin ? Ne serait-ce pas signer l'arrêt de mort de la jeune femme ? La loi des Services de Renseignement est terrible, pire que celle de la jungle ! Elle n'admet pas la pitié ; quand un agent ou un indicateur a livré tout ce qu'il sait, il est pratiquement « fini », aussi bien aux regards de ceux qui l'emploient qu'à ceux de ses ennemis. Il devient nuisible ou inutile : la seule vraie solution est de le faire disparaître. Kim avait été tué parce qu'il avait refusé de parler, Maï pourrait mourir parce qu'elle parlerait trop...

Dès qu'il la revit, il lui dit avec une voix qu'il s'efforça de rendre joyeuse :

— Maï chérie, ce soir et toute cette nuit nous serons seuls dans la maison : Serge Martin ne reviendra pas avant demain midi. Il est parti en tournée pour acquérir de nouveaux objets rares...

— Qui auront presque sûrement été volés, eux aussi, comme le paravent !

— Je crois que tu as tort de considérer Serge comme étant un recéleur. Il a, je le reconnais, beaucoup de défauts mais pas celui-là !

— Tu n'as pas besoin de prendre sa défense devant moi : tu le détestes encore plus que moi ! Puisque nous avons la chance de ne pas être obligés de supporter sa présence jusqu'à demain, ne parlons pas de lui. Oublions-le ! N'avons-nous pas tellement de choses plus intéressantes à nous dire ?

Pendant le dîner, il fut cependant peu loquace.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle. Soucieux ?

— Moi ? Je suis très heureux, au contraire, petite Maï ! Je savoure mon bonheur en silence !

Aussitôt après le repas, ils rejoignirent leurs chambres communicantes que Maï n'avait pas été longue à transformer en un petit appartement où Jacques retrouvait la tiédeur de l'intimité à deux.

« Ici, nous sommes chez nous ! » avait-elle dit.

Très vite, il s'était rendu compte que c'était vrai : sa jeune maîtresse avait su créer pour lui une atmosphère qu'il n'avait encore jamais connue en France : un foyer.

Bien sûr, vivant avec sa mère, il n'avait pas souffert de la solitude complète dont l'homme a une horreur instinctive parce qu'il n'a pas été créé pour elle, mais il comprenait, depuis que Maï était entrée dans sa vie, que tout ce qu'il avait cru être une forme de bonheur n'avait été qu'illusion. La tendresse maternelle ne peut pas remplacer la sollicitude d'une compagne ; la piété filiale est peu de chose en comparaison de l'amour.

Elle lui avait préparé la tasse de thé dont il ne pouvait plus se passer et qui était devenue pour lui une sorte de drogue... Il aimait ce geste de soumission de Maï qui s'agenouillait, devant le fauteuil ou devant le lit où il était étendu, dans l'attitude de la servante amoureuse qui apporte à son seigneur et maître la boisson bienfaisante.

Ce soir, plus que tous les autres, il la sentait frémissante, toute proche... Il aurait voulu s'abandonner à ses caresses sans plus attendre mais il savait ne pas en avoir le droit avant de l'avoir amenée à dire ce qu'elle savait... Ne paraissait-elle pas prête à l'aveu, tellement elle semblait amoureuse ? Une fois de plus, c'était à croire que l'antiquaire avait deviné que ce serait cette nuit qu'elle parlerait, ou jamais...

Il demanda avec douceur :

— Petite Maï, tu m'as souvent questionné sur ma mère restée en France mais pourquoi ne m'as-tu pas parlé de la tienne ? Vit-elle toujours ?

— Je n'ai plus de famille.

— Vous étiez nombreux ?

— Je n'ai jamais connu mon père qui est mort quelques mois après ma naissance.

— Fille unique ?

— J'avais un frère, qui était mon aîné de dix années, et que j'adorais... Pour lui, j'étais un jouet... Bien qu'il fût encore très jeune,

il était devenu le chef de ma famille depuis que mon père n'était plus. Ma mère m'a toujours dit qu'il avait très bien compris ses responsabilités... Il l'a prouvé quand les Japonais ont envahi mon pays...

— La Chine ?

— Nous habitions à Lao-Kay, juste à la frontière qui sépare le Tonkin de la Chine... Nous y avions une très belle demeure : mon père était un mandarin très puissant et très riche... Comme Lao-Kay se trouve sur la ligne de chemin de fer qui relie le golfe du Tonkin au Yunnan, les Japonais se sont montrés terribles, surtout avec les familles originaires de Chine. Quand ils sont entrés dans notre maison, mon frère, qui avait alors seize ans, s'est placé devant ma mère et moi, qui n'en avais que six, pour nous protéger... Les Japonais l'ont assommé à coups de crosse de fusil devant nous... Il était étendu sur le sol, agonisant, saignant, mais il trouva quand même la force de compter à haute voix en chinois : 1, 2, 3, 4... Chez nous, quand un voleur pénètre dans une maison, nous comptons ainsi... S'il n'est pas ressorti avant que nous ayons fini de compter, il mourra en franchissant le seuil de la porte... Les Japonais se conduisaient en voleurs... Mais mon frère est mort avant d'avoir pu finir de compter... Et les voleurs sont restés. Ils nous ont chassées, ma mère et moi, et nous sommes parties avec des milliers de réfugiés... Pendant des jours et des jours nous avons marché... Souvent ma mère me portait sur son dos, mais j'étais déjà très lourde... Nous n'avions rien à manger... Nous sommes arrivées épuisées à Yen-Bay : là ma mère a pu me faire monter avec elle dans un train militaire qui revenait vide après avoir transporté du matériel de guerre japonais au Yunnan. Ce train nous a permis d'atteindre Hanoï. Ma mère y est décédée quelques semaines plus tard : elle ne pouvait se consoler de la mort de mon frère. La veille de sa mort, une amie, qu'elle avait retrouvée à Hanoï et qui nous avait recueillies, m'a conduite auprès d'elle. Ce fut la première fois que j'entendis la prière des agonisants :

» Le corps de l'homme ne vit pas longtemps ; lorsqu'il s'éteint, ce n'est plus qu'une matière inerte abandonnée dans le monde... La vie d'un homme n'est pas limitée : personne ne peut en préciser la durée... On vient au monde et on en sort suivant les desseins de Bouddha. Il faut se hâter de l'honorer et d'acquérir des mérites !

» Des branches de pêcher avaient été apportées dans la pièce où ma mère allait mourir : c'est le talisman souverain contre les esprits

du Mal qui viennent rôder, autour de ceux qui vont rendre le souffle... Malgré mon jeune âge, je comprenais que bientôt je serais seule au monde, sans père, sans mère, sans frère. Mais j'avais tellement pleuré quand j'avais vu tuer mon frère et pendant notre longue fuite que je sentais tarier toutes mes larmes. On me fit agenouiller devant la natte où ma mère était allongée pour mourir à même le sol... Elle trouva encore la force de réouvrir les yeux et de me dire :

» — Tu ne resteras pas seule au monde, ma fille bien-aimée ! Dès que je ne serai plus là, mes amis vont te conduire dans une pagode où tu seras consacrée à Bouddha... Quand tu seras devenue la Fille du Dieu, tu apprendras à danser pour glorifier celui qui a bien voulu faire de toi son enfant et en qui tu apprendras à distinguer le bien du mal... Mais comme ton frère n'est plus, tu vas devenir aussi chef de notre famille et tu te devras de venger sur les Japonais la mort de ce fils chéri. Ce ne sera que quand tu l'auras fait que tu auras droit au bonheur terrestre avant de connaître la félicité éternelle... Ce bonheur de ton passage sur terre, Bouddha te l'accordera : un jour tu rencontreras celui que le Dieu a choisi pour être ton protecteur et qui viendra d'au-delà des mers. Il ne sera pas de notre race mais tu lui obéiras avec amour jusqu'au jour où Bouddha te reprendra pour bien te montrer que lui seul a le droit de disposer de ta vie... Jusqu'à ce que tu retournes à la terre, toi aussi, tu continueras à danser pour glorifier le dieu ton père ! Telles sont mes volontés, Ngô-Thi-Mai-Khanh... »

La jeune femme s'était tue. Jacques caressa son visage sur lequel il recueillit à nouveau quelques perles de larmes.

— Continue, petite Mai ! supplia-t-il.

La voix de la Fille du Dieu reprit, s'infléchissant comme un chant d'amour :

— L'amie de ma mère m'a emmenée très loin, vers une pagode géante, construite au fond d'une grotte dans la province de Phu-Ly, pour me faire consacrer par un bonze. Je compris alors que je ne reverrais plus ma mère dans ce monde... Et je commençai à apprendre les danses sacrées.

» Quand les Japonais évacuèrent le continent, l'un de mes oncles, frère de mon père, vint de Chine pour me chercher et me ramener avec lui au Yunnan, mais comme la guerre civile y faisait rage, il jugea plus sage de me laisser au Viêt-Nam. Je voulais devenir une femme instruite. Pour parfaire mon éducation, je suppliai mon oncle de me faire entrer dans l'un de ces innombrables collèges que dirigeaient alors des religieuses françaises. Mon oncle hésitait

beaucoup parce que nous étions bouddhistes et ce ne fut que quand les religieuses lui eurent donné l'assurance qu'elles n'essaieraient pas de me convertir au catholicisme que j'entrai dans l'un des couvents pour jeunes filles les plus célèbres de Hué. J'y retrouvai un milieu qui était le mien : toutes mes camarades étaient d'excellente famille. Celles qui, comme moi, étaient d'origine chinoise, étaient aussi filles de mandarins. Mais aucune n'avait été consacrée à Bouddha.

» Ce fut dans ce collège que j'appris le français et l'anglais sans pour cela négliger la danse sacrée que j'allais perfectionner les jours de congé dans une pagode. Je dois dire que les religieuses surent se montrer merveilleusement compréhensives à mon égard et contribuèrent, par leur largeur d'esprit, à me faire aimer la France plus que tous les autres pays d'Europe ! Quand je quittai ce couvent à dix-huit ans, la guerre contre le Viêt-Minh avait commencé. Après l'accord de Genève, séparant le pays en deux zones d'influences opposées, j'aurais pu rester à Hué, qui était situé au-dessous du 18^e parallèle mais l'afflux de réfugiés du Nord était tel que je ne voulais plus y séjourner et connaître à nouveau les horreurs de l'exil que j'avais vécues étant petite fille. Tous les biens qui me restaient à Lao-Kay avaient été pris par le Viêt-Minh. N'ayant plus rien, je descendis vers le Sud et m'installai à Saigon.

» Au début ce fut très dur pour moi mais un jour je rencontrai une ancienne amie de pension, chinoise elle aussi, qui me conseilla, si je voulais gagner rapidement de l'argent, d'aller travailler au *Grand Monde* de Cholon où les *taxi-girls* chinoises étaient beaucoup plus recherchées et appréciées que les Vietnamiennes. J'étais jolie... Pourquoi n'aurais-je pas accepté l'offre que me fit M. Sun ?

— Cet horrible personnage ?

— Pendant ces quelques années passées au *Grand Monde*, j'ai réussi à mettre de côté des économies que jamais je n'aurais pu gagner dans un autre métier ! Le défilé incessant — renouvelé chaque nuit — d'amateurs de *taxi-girls*, m'a permis de découvrir la mentalité d'hommes de tous les pays : de Français, d'Anglais, d'Américains surtout... Mais à aucun moment, je n'oubiai deux choses : que j'étais Fille du Dieu et que je devais venger mon frère... Une nuit, mon numéro de *taxi-girl*...

— Le n° 7 ?

— Je n'ai toujours eu que ce chiffre... Une nuit, il m'amena à danser avec un Japonais qui avait fait exactement la même chose que Serge Martin le premier soir où tu es venu avec lui : il avait acheté un carnet entier de tickets et je dus rester avec lui pendant

toute la soirée... Tu ne peux imaginer quelles furent ma souffrance et mon humiliation ! Moi, fille de mandarin chinois, danser et tenir compagnie à un homme qui appartenait à la race des assassins de mon frère ! Néanmoins, je cachai ma honte, pensant que ce devait être le dieu mon père ou les mânes de ma mère qui mettaient ce Japonais sur ma route pour me permettre d'accomplir enfin la vengeance. Ce serait lui qui paierait pour sa race ! Rentrée à mon hôtel, je pleurai, mais le lendemain soir, quand je retournai au *Grand Monde*, ma décision était prise. L'homme m'avait dit que je lui plaisais et qu'il reviendrait. Il était déjà là, au bar, quand je m'y installai. Comme la veille, il avait acheté un carnet complet de tickets n° 7. Il revint tous les soirs et je découvris qu'il avait beaucoup d'argent. Il me fit de très beaux cadeaux, ne cessant de me demander de devenir sa maîtresse. À la fin je cédai, sachant que je pourrais mieux réaliser ma vengeance quand il serait à ma merci.

— N'as-tu pas cru aussi à ce moment, demanda l'aveugle d'une voix altérée, qu'il était l'homme-d'au-delà-des-mers qui t'était destiné pour protecteur terrestre ?

— Je ne pouvais pas penser cela ! Mon protecteur ne peut être que mon ami et les Japonais sont les plus grands ennemis de la Chine... Au *Grand Monde*, les autres *taxi-girls* de ma race ne me parlaient plus depuis qu'elles savaient que j'étais la maîtresse d'un Japonais, mais cela m'était indifférent : je tenais enfin ma vengeance, que je voulais terrible ! Un jour elles me rendraient raison.

— Et M. Sun, que disait-il ?

— M. Sun aime avant tout l'argent. Et comme mon amant dépensait sans compter, aussi bien au jeu qu'au dancing, il était satisfait. La *taï-pan* aussi. Un jour — il y a de cela plus d'une année — où j'étais avec mon amant dans le luxueux appartement qu'il occupait à l'hôtel *Majestic*, comme tous les trafiquants internationaux qui viennent à Saïgon, il me révéla des choses étranges... Jusqu'à ce moment-là, il m'avait toujours dit faire partie d'une mission commerciale japonaise qui importait au Viêt-Nam des marchandises de toutes sortes, mais je ne l'avais toujours cru qu'à moitié, sentant qu'il était là pour d'autres raisons. Est-ce que tu sais le japonais ?

— Non, répondit-il catégoriquement.

— Moi non plus. Mais mon amant parlait couramment le chinois. Comme tu ne connais pas suffisamment ma langue natale, que je parviendrai un jour à très bien t'apprendre, je vais te raconter en français cette conversation que nous eûmes dans l'appartement du *Majestic*...

Jacques se crut brusquement transporté dans l'atmosphère douillette du luxueux palace, assistant, témoin invisible et anonyme, au dialogue entre la fille du Céleste Empire et le fils de l'Empire du Soleil Levant...

*

« — Ngô-Thi-Mai-Khanh, veux-tu devenir ma compagne pour toujours ?

» — Cela dépendra de beaucoup de choses, Kova-Sako...

» — Je vais être l'un des hommes les plus riches du monde ! Je pourrai t'offrir tout ce que tu voudras mais il faudra qu'avant la prochaine lune, nous ayons quitté ce pays...

» — Où irons-nous ?

» — Où cela te fera plaisir : aux États-Unis, si tu le désires, ou dans cette France que tu me dis tant aimer ! Je connais bien Paris : c'est la plus merveilleuse des villes pour une jolie femme ! Tout y est luxe, joie, plaisir...

» — Tu ferais de moi, une Chinoise, ta vraie femme ?

» — Je t'aime, Ngô-Thi-Mai-Khanh...

» — Pourquoi veux-tu être encore plus riche ? Ne l'étais-tu pas assez ?

» — Pas suffisamment pour combler tes moindres caprices... Écoute-moi, toi qui as su devenir mon adorable maitresse... Contrairement à ce que tu penses, je ne suis pas venu dans ce Viêt-Nam pour y faire du commerce mais pour y reprendre quelque chose qui nous appartenait, à nous les Japonais... Cela valait plus cher que tous les trésors du monde et c'était enfoui dans la coque d'un navire coulé dans l'estuaire de la rivière de Saigon depuis des années... C'est un plan. Celui qui serait capable de le récupérer pourrait le vendre à n'importe quel pays riche... Cela, je le savais depuis la dernière guerre contre l'Occident : je faisais partie de l'équipage de l'un de nos sous-marins qui avait capturé le navire sur lequel était le plan mais, à cette époque, mes compatriotes n'avaient pas eu le temps de le découvrir dans sa cachette, aménagée entre deux cloisons étanches, avant que les avions américains n'aient réussi à couler le navire là où je t'ai dit. Ainsi le plan est resté au fond de la mer où il se trouvait toujours à un mille du cap Saint-Jacques. Quand la paix est revenue, j'ai été rendu à la vie civile : j'étais très pauvre comme tous ceux qui avaient fait la

guerre, mais je me suis juré qu'un jour je retournerais vers l'estuaire où dormait la fortune. J'ai recruté trois de nos plongeurs, qui recueillent les perles au large de nos côtes et qui sont les meilleurs nageurs sous-marins du monde. Personne n'a jamais pu les égaler ! Après un entraînement de plusieurs mois et après les avoir équipés d'un matériel que m'a cédé un Américain dont j'ai su faire mon ami...

» — N'as-tu pas volé ce matériel aux Américains ?

» — Qu'est-ce que cela peut te faire ? Les Américains sont les ennemis des Japonais et ne sont plus les amis des Chinois... Tu devrais être doublement contente puisque tu m'aimes !

» — Je t'aime, en effet, Kova-Sako... Mais parfois, je dois me cacher de mes compatriotes ! Ils me reprochent d'être la maîtresse d'un ennemi héréditaire de mon pays...

» — C'est pourquoi tu as tout à gagner à t'enfuir avec moi dès que j'aurai reçu l'argent que l'on va me payer en dollars dans une banque de Hong-kong...

» — Sans doute partirai-je avec toi, mon maître, mais à condition que tu me donnes la preuve que tout ce que tu me dis est vrai.

» — Voici la preuve, Ngô-Thi-Mai-Khanh !

» Kova-Sako avait sorti d'une serviette en cuir, qu'il avait été prendre dans le coffre-fort privé de l'appartement, un plan qu'il dépla devant sa maîtresse. Celle-ci après l'avoir regardé superficiellement, avait demandé :

» — Qu'est-ce qui est indiqué sur ce plan ?

» — L'emplacement du plus grand gisement d'uranium du monde ! Celui qui le possède peut ébranler la tranquillité des peuples ou devenir l'homme le plus riche de la terre ! Ayant pris, comme tous mes compatriotes, la guerre en horreur, j'ai choisi la seconde solution... Je préfère vendre ce plan contre un paiement de millions de dollars. Pendant que ceux qui vont l'acheter prépareront des armes atomiques, moi je vivrai enfin heureux et tranquille avec toi dans le pays qui nous plaira !

» — Mais si vraiment ceux qui vont te l'acheter font une nouvelle guerre, ne crains-tu pas d'en devenir aussi la victime ?

» — Non, parce que je vais le vendre au seul peuple qui peut le garder et l'utiliser sans jamais avoir l'intention de faire la guerre...

» — Il n'existe pas de peuple aussi sage !

» — Si : les États-Unis !

» — Tu crois vraiment à la sincérité des pires ennemis de ton pays ? De ceux qui se sont servis les premiers de l'uranium pour fabriquer les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki ? De ceux qui ont tué en quelques secondes des centaines de milliers de tes compatriotes ? Tu es fou, Kova-Sako !

» — Je crois surtout aux monnaies solides ! Toi aussi, Ngô-Thi-Mai-Khanh, qui aimes tant les beaux cadeaux !

» — Comment as-tu pu prendre ce plan dans le navire englouti ?

» — Grâce à mes trois plongeurs... Ce fut très long et très difficile parce qu'il ne fallait attirer l'attention de personne et surtout pas de la police vietnamienne. Elle ne s'est pas méfiée parce que nous n'avons travaillé que la nuit et sans gros navire de surface. Mes hommes se relayaient sans cesse et plongeaient d'une barque plate... Dès que le jour apparaissait, nous rejoignons la terre et mes hommes allaient dormir dans une hutte où ils restaient cachés toute la journée. Moi, je revenais seul à l'hôtel *Majestic*. Qui aurait pu se douter que l'honorable Kova-Sako, importateur patenté et agréé aussi bien par les autorités de son pays que par celles du Viêt-Nam, pouvait diriger une telle entreprise ? Je suis fier que nous les Japonais, nous ayons récupéré ce que nous avions déjà réussi à prendre pendant la guerre !

» — Si tu pousses à ce point la fierté nationale, tu devrais offrir ce plan à ton gouvernement plutôt qu'à celui des États-Unis.

» — La récente guerre m'a enseigné qu'un grand patriotisme n'est jamais récompensé ! Tous nos pilotes-suicide sont morts pour rien et ceux qui ont fait leur devoir de Japonais ont été condamnés ou jugés comme traîtres. Nous sommes très nombreux, au Japon, à avoir compris ces vérités... Désormais notre patriotisme sera toujours « éclairé »... Mon gouvernement est trop pauvre pour pouvoir me payer le prix de mes longs efforts. Et comment oserait-il acheter un tel plan quand il proteste à longueur de journée contre l'emploi de la bombe atomique par d'autres peuples ? Il serait en contradiction avec lui-même ! Je n'ai même pas voulu le mettre devant un tel cas de conscience... Mais comme il se peut qu'il apprenne un jour que c'est moi qui ai trouvé le plan et qui l'ai vendu aux U.S.A., je crois plus sage de ne plus retourner dans mon pays. D'ailleurs, telle que je te connais, petite maîtresse, tu ne pourrais pas t'acclimater à la vie japonaise ! Il te faut la liberté de l'Occident !

» — Il y a longtemps déjà que tu as ce plan ?

» — Mes plongeurs ne me l'ont rapporté que la semaine

dernière.

» — Quand nous avons fait connaissance au *Grand Monde*, tu ne l'avais donc pas ?

» — Pas encore... Mais j'étais sûr de réussir !

» — Comment faisais-tu pour avoir quand même autant d'argent ?

» — Je me suis endetté... Je n'en ai toujours pas mais j'ai rendez-vous demain avec les acheteurs américains pour le paiement. Ils sont arrivés hier soir dans cet hôtel. C'est pour cela que je peux t'offrir aujourd'hui de partager ma richesse... Acceptes-tu ?

» — Oui... Quand tu auras touché l'argent.

» — Alors prépare-toi pour prendre après-demain l'avion pour Hong-kong où les dollars m'attendent. Là je les ferai virer dans le pays que tu choisiras pour vivre...

» — Où sont tes trois compagnons ?

» — Tu crains qu'ils ne parlent ? Rassure-toi : ils se tairont !

» — Tu les as payés très cher ?

» — Je leur ai fait croire que nous partagerions les dollars... Mais ce n'aurait tout de même pas été normal que de pauvres pêcheurs de perles devinssent tout à coup aussi riches ! Ils n'auraient même pas su comment employer tant d'argent ! Il y a une telle différence entre le yen et le dollar qu'ils auraient pu en mourir suffoqués ! Aussi ai-je jugé plus charitable de leur éviter tous ces ennuis qu'apporte la trop grande richesse à ceux qui ne sont pas nés pour elle... Après la découverte du plan, nous avons fêté tous les quatre cette victoire par un repas pris dans la case où ils s'étaient cachés pendant des mois... Ils ont beaucoup apprécié le *saké*, notre alcool national dont j'avais apporté une bonne bouteille... Ils en ont bu, heureux... J'avais mêlé du poison à l'alcool. Ils se sont endormis pour toujours, rejoignant le Paradis des Héros ! Comme j'étais le seul à ne pas avoir bu de *saké*, j'ai pu sortir leurs corps de la case et je les ai brûlés. Il n'est resté de mes trois pêcheurs qu'un petit tas de cendres... Ce n'est pas grave : dans leurs villages, au Japon, personne ne s'inquiétera ! Il y a tant de pêcheurs de perles qui ne remontent jamais à la surface...

» — J'admire ton calme, Kova-Sako !

» — J'apprécie ta beauté, Fleur de Sérénité ! Es-tu certaine de ne pas regretter ta vie à Cholon ?

» — Non. Et toi, ton pays ?

» — Tu es toute ma vie, Ngô-Thi-Mai-Khanh ! Et tu sais que seul le Vent d'Est apporte la félicité...

*

La voix douce continua pour Jacques :

— Ce qui m'avait toujours intéressée dans le caractère de Kova-Sako était son orgueil démesuré : comme la plupart de ses compatriotes, il se prenait pour un être d'essence supérieure. Je savais que c'était là son plus grand point faible et qu'un jour je l'aurais par la flatterie. Sa suffisance lui faisait croire que jamais je ne pourrais le trahir puisqu'il m'avait fait l'honneur de faire de moi sa maîtresse ! J'avais su être à la fois humble et esclave. Il était persuadé d'être devenu mon maître absolu alors que je le tenais complètement ! Toi qui es mon amour, tu sais que je puis être une maîtresse si je le veux...

— Mai adorée, tes paroles sont terribles ! Je crois que tu m'aimes mais je suis affolé à l'idée que tu peux faire croire à d'autres que tu les aimes alors que tu les hais ! Jure-moi devant Bouddha que tu as toujours été sincère avec moi !

— Si je ne l'étais pas, te raconterai-je mon passé ? Mais laisse-moi tout te dire ! Je savais bien qu'il faudrait que je me confie à quelqu'un en qui j'aurais confiance. J'ai toujours été seule depuis l'âge de six ans : à qui d'autre qu'au protecteur choisi par Bouddha aurais-je pu révéler mes secrets ? Après t'avoir attendu pendant des années, je t'ai enfin rencontré ! Mais j'ai jugé plus sage de patienter pendant des semaines avant de me livrer à toi comme je le fais ce soir... Je voulais d'abord bien te connaître... Je voulais aussi que tu ne puisses plus te passer de moi ! Maintenant que ces deux conditions sont remplies, je peux parler...

Puis elle ajouta, avec l'intonation d'une épouse attentive :

— Prends une autre tasse de thé, mon amour...

Pendant qu'il dégustait le breuvage, elle poursuivit l'étrange confession :

— Bien que je ne me sois pas rendu compte sur le moment de l'importance de ce plan que Kova-Sako venait d'étaler sous mes yeux et qui traînait sur une table, j'eus l'intuition que si je parvenais à me l'approprier, je pourrais enfin mettre ma vengeance à exécution... Aussi fallait-il éviter par n'importe quel moyen qu'il ne le remît dans

le coffre-fort de l'appartement... Dès qu'il m'eut dit que seul le Vent d'Est apportait la félicité, je me montrai encore plus femme que je ne l'avais été jusqu'alors... Très vite il ne pensa plus qu'à être une fois de plus mon amant... J'étais décidée à épuiser toute sa vitalité, à ce qu'il n'ait plus la force de penser à rien, n'étant même plus capable de bouger de la couche où je lui aurais prodigué mes caresses. Ainsi, il oublierait que le plan était toujours là, à portée de ma main... Quand je le sentis déjà prêt à sombrer dans le sommeil qui succède à l'amour, je lui racontai une légende qui pouvait flatter à la fois son orgueil de Japonais et sa vanité de mâle assouvi...

— Une légende ? Je pensais que tu ne les avais réservées que pour moi, ton protecteur ?

— Celles que je te raconte ne sont destinées qu'à t'aider... Celle que j'ai dite ce matin-là à Kova-Sako n'était faite que pour le détruire un peu plus en l'endormant...

— Je veux la connaître, Maï ! Comme cela, si un jour tu me la racontais, je saurais que c'est pour me conduire à ma perte, moi aussi !

— Elle ne peut pas te concerner ! Écoute plutôt : « Il fut un homme dont les ongles des pieds étaient devenus brillants à force d'avoir été frottés contre les crêtes étincelantes de diadèmes qu'il avait le pouvoir d'acheter et d'offrir à ses maîtresses... Bien qu'étant venu de l'Empire du Soleil Levant, cet homme était une Lune incomparable pour fermer les lotus des races hostiles... Comme il aimait humilier tous les autres, ce fils du Soleil Levant provoquait la passion dans l'esprit des plus belles de toutes les jeunes femmes. Mais il possédait assez d'intelligence pour réaliser la paix dans son propre cœur...

» Comme si elle avait été une femme ayant pour vêtement flottant l'océan, ayant pour ceinture les vagues agitées et ornées d'une multitude de bijoux, ayant pour fesses les larges montagnes et pour visage le parasol immaculé, il réussit à prendre son plaisir avec la Terre qui s'était donnée à lui...

» Bien que constamment plongé dans l'océan ambrosié des anciens préceptes, il pratiquait comme conduite l'union avec cette autre belle femme qu'est la Fortune...

» Le voyant comblé de tout, le Créateur s'écria, l'esprit confondu : « Ah ! Me voici vraiment en proie à l'affolement causé par l'amour de cet être si beau ! » La science elle-même qui, chez les autres hommes, était constamment amaigrie par le feu de la douleur, retrouvait en lui son embonpoint parce qu'il avait su boire l'ambrosie de la compréhension universelle...

» Il sut vaincre ses adversaires dans les combats les plus audacieux comme si ceux-ci n'avaient été pour lui que des amusements...

» Le roi des Éléphants, fendu en deux par lui au cours d'une bataille, se mit aussitôt, comme pour manifester la joie que lui procurait l'excellence d'une aussi violente coupure, à l'honorer des deux côtés avec un corps dédoublé...

» Posant son pied vainqueur sur la tête des puissants inclinés, détruisant l'éclat de ses rivaux, éclairant de sa lumière les taches de points cardinaux, il fut le premier homme à ressembler au Soleil ! »

» Quand j'eus fini de raconter ce conte, Kova-Sako, à demi inconscient, repu d'amour et d'orgueil me dit :

» — Oui... Grâce à ma fortune, je serai maintenant le seul à ressembler au Soleil Levant !

» Et il s'endormit d'un profond sommeil.

» Aussitôt, j'abandonnai sa couche et après m'être vêtue en hâte, je quittai l'appartement de l'hôtel *Majestic* en emportant le plan... Je n'avais aucune idée de ce que j'en ferais et je pensais même, un moment, m'en débarrasser en le déchirant en morceaux et en le jetant à la rivière : puisque Kova-Sako m'avait dit que c'était là toute sa fortune future, je trouvais juste de le ruiner sans plus attendre... Mais, finalement, estimant plus urgent de venger mon frère, je gardai le plan. Ne voulant pas le conserver sur moi ni dans ma chambre du *Piccadilly*, je l'ai porté chez l'une de mes amies chinoises, très sûre, qui possède un petit appartement. Quand je le lui ai remis, je lui ai simplement dit que c'était un ingénieur qui me l'avait confié pour quelques jours mais que je ne pensais pas que ça offrait un grand intérêt ! Je savais que mon amie n'était pas curieuse et que, même si elle jetait un regard sur ce plan comme je l'avais fait moi-même, elle n'y verrait que des cotes, des dessins et aucun nom mentionné. Je ne savais même pas de quel territoire ni de quel lieu de la terre il était question sur ce plan !

» En sortant de chez mon amie, je suis entrée dans un bar où j'ai rédigé en vietnamien, et en contrefaisant mon écriture pour que l'on ne pût faire aucun recoupement, une lettre adressée au chargé d'Affaires du Japon au Viêt-Nam. Je l'y informai que le dénommé Kova-Sako, se disant importateur et demeurant à l'hôtel *Majestic*, s'appêtait à trahir son pays en revendant le lendemain à des envoyés américains, arrivés la veille dans le même hôtel, un plan qu'il avait réussi à voler dans une épave coulée au large du cap Saint-Jacques. Je

lui disais aussi que c'était un criminel qui n'avait pas hésité à tuer quelques jours plus tôt trois pauvres pêcheurs de perles dont il avait utilisé les services pour prendre ce document au fond de l'eau. Je terminais en disant que Kova-Sako était actuellement endormi dans son appartement du *Majestic*, et que, s'ils ne perdaient pas une seconde, ils pourraient l'y trouver pour le faire avouer. J'indiquai enfin le numéro de cet appartement, avant de signer « un ami du Japon ».

» J'allai au consulat japonais et j'y remis au premier employé que j'y vis la lettre en le priant de la donner de toute urgence au chargé d'Affaires qui l'attendait. Dès que l'homme eut disparu en emportant la lettre, je m'enfuis... Ensuite j'ai erré dans la ville, ne voulant pas retourner à mon hôtel avant de connaître la suite des événements... Le soir, je n'ai pas été non plus travailler au *Grand Monde*, craignant que Kova-Sako, s'étant réveillé avant l'arrivée de ses compatriotes ne se fût aperçu que j'avais volé ce qu'il appelait « sa fortune »... Il serait venu immédiatement me retrouver ! J'ai préféré traîner de bar en bar jusqu'au lever du jour. Je n'aurais pas pu dormir ! Plus les heures passaient et plus mon anxiété grandissait... Ce ne serait que le matin que je pourrais savoir si ma vengeance avait réussi. Ayant appris à connaître les Japonais quand ils avaient envahi mon pays et après les avoir vus assassiner mon frère, je pouvais leur faire confiance sur le sort qu'ils réserveraient à Kova-Sako s'ils avaient pris ma lettre au sérieux et s'ils étaient arrivés à temps à l'hôtel... J'éprouvais même une certaine délectation à la pensée que celui qui avait eu le front de croire que je pouvais l'aimer serait exécuté par ses propres compatriotes ! Aucun supplice ne me paraissait assez cruel pour lui faire expier les affronts qu'il m'avait fait subir pendant des semaines... Ne lui avais-je pas tout donné ? Avant de le rencontrer, j'étais pure... Je n'avais consenti au sacrifice de ma chair que pour mieux l'atteindre ensuite dans la sienne.

— Pourquoi ne l'as-tu pas tué toi-même quand il s'est endormi ?

— Bouddha interdit de tuer son prochain, même si celui-ci est ton pire ennemi ! Ne valait-il pas mieux laisser ces tigres se dévorer entre eux ? La Fille du Dieu ne peut avoir du sang sur les mains...

» Le lendemain, dès la première heure, je courus acheter les journaux et j'y lus avec délectation que l'on avait trouvé, dans un luxueux appartement du *Majestic*, le corps d'un puissant exportateur japonais qui s'était suicidé en se faisant hara-kiri avec son rasoir...

Ainsi était mort celui qui — un an avant les puissantes

équipes spécialisées des Soviets, des Anglais, des Italiens et des Français — avait réussi, avec pour seuls collaborateurs trois obscurs pêcheurs de perles, à s'approprier le document recherché par tous les services secrets du monde ! C'était à la fois fantastique et risible, incroyable et simple... Et tout ce merveilleux travail avait été anéanti en quelques heures par la dénonciation d'une femme qui ignorait l'importance du plan et qui ne cherchait qu'à venger la mort d'un frère tué quinze années plus tôt à la frontière du Yunnan ! Maï, qui s'était enfuie en ne sachant même pas ce qu'elle pourrait faire du plan et en se demandant si elle ne devrait pas le détruire tout de suite ! C'était peut-être cela le plus insensé de la longue aventure !

Malgré lui, Jacques se demanda si vraiment Bouddha, dans sa clairvoyante sagesse, n'était pas le maître du Destin. Bouddha qui possédait le pouvoir de renvoyer vers l'Empire des ténèbres éternelles celui qui avait commis l'affront de se croire comparable au Soleil Levant...

Ces pensées avaient déferlé dans l'esprit de l'aveugle en quelques secondes. Maintenant, il n'entendait plus que la voix de Maï qui continuait :

— L'article du journal se terminait par un commentaire disant qu'il fallait sans douter attribuer ce suicide, d'après les premiers résultats de l'enquête de police, au fait que l'exportateur japonais se trouvait dans une situation financière désastreuse. Je pensai aussitôt aux emprunts que Kova-Sako m'avait dit avoir contractés pour payer les frais de son long séjour et de celui de ses trois compagnons pendant la durée de leurs travaux secrets sous la mer. Je fus satisfaite à l'idée que ceux qui lui avaient accordé des crédits, et qui ne devaient pas valoir mieux que lui, ne seraient jamais remboursés ! Les seuls que j'aurais pu plaindre étaient les pauvres pêcheurs de perles... Mais pourquoi s'être laissé entraîner dans une aventure aussi hasardeuse par un forban tel que Kova-Sako ? Eux aussi avaient été attirés par l'appât du gain futur. Bouddha dit : *« Celui qui gagne indûment de l'argent est toujours puni... Les richesses du monde ne doivent servir qu'à soulager les misères ou à bâtir des pagodes... Seul celui qui reviendra pauvre dans mon sein aura droit à l'éternel bonheur ! »*

— Bouddha, dont tu vénères tant la sagesse infinie, n'a-t-il pas dit aussi que *« le Sage ne doit pas laisser son cœur envahir par l'esprit de vengeance »* ?

— Bouddha l'a dit en effet... Mais je devais donner satisfaction aux mânes inassouvies de ma mère. Je savais qu'en

dénonçant Kova-Sako, j'avais enfreint la loi de Bouddha mais je savais aussi que je pourrais réparer en consacrant le reste de mon existence à glorifier le Dieu dont je suis l'enfant.. C'est pour cela que, le soir même, je suis retournée au *Grand Monde* pour continuer à y gagner de l'argent... Argent qui est sacré mais que je méprise pour moi... Un jour viendra où cette fortune, que je conserve soigneusement cachée, me permettra, à moi aussi, de glorifier le Dieu !

— Aurais-tu l'intention de faire édifier une nouvelle pagode ?

— Une pagode coûte trop cher ! Je n'en aurais pas les moyens... Mais je puis, à une époque où la foi et les croyances se perdent de plus en plus dans le monde, contribuer à leur résurrection...

La voix douce avait pris un accent enflammé, fait d'un mélange de mysticisme et de ferveur.

— Comment réussiras-tu ce miracle ?

— C'est mon secret... Celui que je porte en moi depuis que j'ai été consacrée... Et ce sera toi, mon protecteur, qui m'aideras à le réaliser quand le moment sera venu.

Il resta un long moment silencieux. Tout ce qu'il venait d'apprendre, sans avoir rien demandé et parce qu'elle seule avait décidé de parler, était à la fois ahurissant et émouvant. Jamais en Europe, ni peut-être dans aucun autre lieu du monde, il n'aurait pu rencontrer une créature qui eût en elle un tel mélange de candeur admirable et de cruauté secrète, de franchise et de mystère, de rêve et de réalisme... Il y avait, dans cette petite Maï, tous les sentiments poussés à l'extrême, tous les frémissements de l'âme, toutes les aspirations et toutes les soumissions. Quelle femme pouvait être aussi complète et aussi enfant ? Aussi désirable et aussi seule ? Jacques se sentait vraiment « le protecteur » indispensable. Bientôt il finirait par croire qu'il n'était, lui aussi, qu'un instrument de la volonté de Bouddha...

Il eût souhaité que cette longue confession — qui, chez elle, prenait la forme d'une délivrance nécessaire — s'écourtât, se terminât même... Mais il devait continuer à jouer le rôle, de plus en plus odieux pour lui, du confident qui recueille tout pour pouvoir ensuite s'en servir. Se faisant de plus en plus horreur à lui-même, il dut faire un réel effort pour demander :

— Quand tu es revenue ce soir-là au *Grand Monde*, on ne t'a pas posé de questions ?

— Si. La police était là... Le commissaire Xi-Dien que tu connais aussi bien que moi...

— Comment sais-tu que je le connais ?

— N'est-ce pas grâce à sa protection que l'homme, qui avait reçu l'ordre de te tuer, a été abattu à la Pointe des Blagueurs ?

— Mais c'est grâce à ce que tu m'avais dit la veille au soir que j'ai pu le faire avertir du danger qui me menaçait... Comment avais-tu été informée ?

— Tu me l'as déjà demandé et je t'ai répondu que je ne te le dirais que quand le moment serait venu... Le moment est arrivé mais auparavant je dois te révéler d'autres choses qui te permettront de mieux me comprendre...

— Parle...

— Xi-Dien était au bar. Son enquête sur le suicide de Kova-Sako lui avait révélé que j'étais la maîtresse du Japonais. Les autres *taxi-girls* chinoises, qui me le reprochaient, ne s'étaient pas gênées — quand elles avaient appris par les journaux le suicide de celui qui se croyait mon amant — pour bavarder... C'est normal : la haine des femmes, peut-être aussi leur jalousie parce qu'elles pensaient que Kova-Sako était très riche, est stupide ! Xi-Dien me demanda quand j'avais vu le Japonais pour la dernière fois. Je lui répondis : « Avant-hier soir ici au *Grand Monde*. » Il me dit alors : « Mais ce soir-là, tu es partie avec lui au *Majestic* ? » Comme je prenais toujours mes précautions quand j'allais dans son appartement, je savais très bien que personne ne m'avait vue entrer par une porte de service cette nuit-là. Jamais je n'arrivais avec Kova-Sako qui entraît, lui, toujours par la grande porte du hall. Je répondis que j'avais quitté le Japonais en sortant du *Grand Monde* et que Sen m'avait ramenée directement à mon hôtel, le *Piccadilly*, où j'étais allée me coucher. Il fit venir Sen, qui confirma mes dires.

» À chaque fois que je devais aller rejoindre Kova-Sako au *Majestic* je me faisais d'abord conduire au *Piccadilly* et je n'en ressortais que longtemps après, quand je savais que mon cyclo était parti.

— Ta réponse était dangereuse : le portier ou le veilleur de nuit du *Piccadilly* pouvait très bien dire au commissaire qu'il t'avait vue ressortir plus tard dans la nuit.

— Il y a un tel va-et-vient pendant toute la nuit au *Piccadilly* que l'on ne peut pas remarquer les gens qui y entrent ou qui en sortent.

— Même le directeur, M. Jojo ? À chaque fois que nous nous sommes rendus, Serge Martin et moi, à son hôtel, il était toujours là, dans le hall, pour nous y accueillir... J'ai l'impression que rien ne lui échappe ?

— Tu as raison : lui m'avait vue à chaque fois que je ressortais... Mais il ne m'avait jamais fait la moindre remarque, se contentant de m'adresser un sourire amical...

— Le fameux soir, il t'a adressé le même sourire ?

— Le même sourire...

— Et le lendemain ?

— Je t'ai dit que le lendemain, je n'étais pas plus rentrée au *Piccadilly* que je n'étais retournée travailler au *Grand Monde*... Ce fut la deuxième question que me posa Xi-Dien : « Où étiez-vous la nuit dernière ? » Je répondis que j'étais souffrante et que je ne m'étais pas senti le courage de venir danser... Mais comme j'avais perdu depuis longtemps l'habitude de me coucher tôt, j'avais préféré aller me promener de bar en bar : je lui ai donné les noms exacts de tous les établissements où j'ai traîné cette nuit-là sans lui expliquer, naturellement, que si j'avais agi ainsi, ce n'était que parce que j'appréhendais une vengeance éventuelle de Kova-Sako au cas où il se serait réveillé plus tôt... Le commissaire est reparti et a pu vérifier que j'avais été effectivement dans tous les bars indiqués par moi. Depuis, convaincu que j'avais dit la vérité, il ne m'a plus jamais ennuyée... Une seule fois, j'ai été convoquée, une semaine plus tard, à la direction de la police où l'on m'a demandé si j'étais au courant des activités de Kova-Sako. J'ai fait celle qui ignorait tout. Quand on m'eut expliqué qu'il ne laissait que des dettes, je jouai la surprise de celle qui était au contraire persuadée qu'il était très riche ! Les beaux cadeaux qu'il m'avait faits n'étaient-ils pas pour moi une preuve suffisante de richesse ?

— On ne t'a pas obligée à restituer ces cadeaux ?

— Pourquoi l'aurait-on fait ? On n'en avait même pas le droit. Personne ne se permettrait de reprendre les cadeaux faits à une honnête *taxi-girl*...

— En France les choses ne se seraient pas passées exactement ainsi ! On aurait pu t'accuser de complicité et de recel.

— Kova-Sako laissait des dettes qu'il avait contractées légalement et qu'il aurait sûrement remboursées après avoir touché l'argent des Américains. C'était un aventurier ambitieux mais pas un voleur...

— C'était un assassin !

— Beaucoup d'autres que lui n'auraient pas hésité à tuer trois pêcheurs pour s'approprier le plan...

— S'approprier ! Il l'a volé, ce plan !

— Et toi, si tu avais eu la chance de le trouver, n'aurais-tu pas agi comme lui ?

— Pourquoi me serais-je intéressé à ce plan ?

— Le monde entier s'y est intéressé, sauf moi qui l'ai eu pendant près d'une année en ma possession.

— Tu t'en es débarrassée ?

— Je l'ai échangé...

— Contre quoi ?

— Toi...

Il crut n'avoir pas compris et répéta :

— Contre moi ?

— Oui.

— Mais... c'est de la folie !

— Ta vie ne valait-elle pas ce bout de papier ?

Manquant de suffoquer, il dut faire un nouvel effort pour paraître conserver son calme et dire :

— Continue à parler...

— Après le départ du commissaire, le soir où il m'avait interrogée au bar du *Grand Monde*, j'ai dû jouer le rôle de la femme qui est désespérée par la mort de son amant... Si j'avais laissé paraître ma joie, on aurait pu me soupçonner d'être la responsable... En me lamentant, en pleurant, je trompai tous ceux qui m'observaient avec méfiance : M. Sun, la *tai-pan* et surtout mes camarades *taxi-girls* chinoises qui me détestèrent un peu plus ! Pour elles j'étais traître à mon pays. Mais Bouddha m'a donné la force d'âme et la volonté nécessaires pour triompher... Prétextant ma douleur et mon chagrin, je refusai de danser avec plusieurs clients et je me fis reconduire par Sen au *Piccadilly*... Cette nuit-là, je ne quittai pas l'hôtel comme j'avais pris l'habitude de le faire pour rejoindre Kova-Sako.

» J'étais dans ma chambre depuis plus d'une heure quand j'entendis frapper : c'était M. Jojo. Après avoir refermé avec soin la porte derrière lui, il me demanda dans notre langue :

» — Vous ne ressortez pas, Ngô-Thi-Mai-Khanh ?

» — Non. J'ai trop de chagrin...

» — La mort de Kova-Sako ? Je savais depuis longtemps par M. Sun qu'il était votre amant... Je vous fais toutes mes condoléances mais il ne faut pas trop le regretter... Ce n'était pas un homme pour votre grande beauté ! Et comment avez-vous pu accepter un Japonais pour amant ?

» — Il me faisait de très beaux cadeaux !

» — Moi aussi, Ngô-Thi-Mai-Khanh, je pourrais vous en faire ! Je suis riche, très riche ! Et je suis de votre race...

» — Il faudrait que vous me plaisiez, monsieur Jojo !

» — Quelle est celle, à Cholon, qui ne rêve pas d'être la maîtresse du directeur du *Piccadilly* ?

» — Toutes sans aucun doute, à l'exception de moi !

» — Vous avez tort, belle Ngô-Thi-Mai-Khanh, car je suis votre plus grand ami...

» — Pourquoi mon ami ? Je ne vous dois rien : j'ai toujours bien payé ma chambre dans votre hôtel.

» — Ça, je le sais... Mais il y a des services que l'on peut rendre à une femme dans l'ennui sans qu'elle s'en doute... Tout à l'heure par exemple, alors que vous étiez encore au *Grand Monde*, le commissaire Xi-Dien est venu m'interroger à votre sujet...

» Je compris à cette minute que de la réponse de cet homme infâme dépendait ma liberté ou mon arrestation, mais je sus me montrer assez sûre de moi pour dire avec calme :

» — Que vous a-t-il demandé ?

» — Si vous aviez l'habitude, après que le cyclo-pousse de Sen vous avait ramenée du *Grand Monde*, de ressortir la nuit.

» — Et qu'avez-vous répondu ?

» — Que vous étiez la plus sage de mes clientes, chère Ngô-Thi-Mai-Khanh, et que vous ne bougiez jamais de votre chambre avant le lendemain après-midi... Ai-je bien répondu ?

» — Très bien... Pourquoi avoir fait ce mensonge puisque vous m'avez vue sortir toutes les nuits ?

» — J'ai pensé que ce mensonge pourrait vous aider. Dormez tranquille, belle Ngô-Thi-Mai-Khanh ! Votre ami Jojo veille désormais

sur vous !

» Dès qu'il eut quitté la chambre, je compris qu'il ferait peser sans cesse sur moi la menace. Le chantage a toujours été sa meilleure arme. Que pouvais-je faire ? Il était et il est toujours puissant à Cholon... Le lendemain, les jours suivants, il continua à me saluer quand je sortais de l'hôtel ou à m'y accueillir, quand j'y rentrais, avec son horrible façon de sourire que je déteste ! De jour en jour et surtout de nuit en nuit, je sentais que ce sourire forcé était de plus en plus hypocrite et qu'il signifiait : « Si vous ne cédez pas à mon désir, bientôt je dirai au commissaire Xi-Dien que, la nuit précédant la mort du Japonais, vous avez été le rejoindre et que vous n'avez pas reparu à mon hôtel pendant quarante-huit heures ! »

» Je dus m'incliner, me montrer plus aimable, répondre à ses sourires, accepter d'aller boire du *schoum* avec lui dans son appartement privé, devenir finalement sa maîtresse... Cela dura pendant des mois... Comme Kova-Sako, il me comblait de cadeaux mais, bien qu'il fût de ma race, je crois que je l'ai haï encore plus que le Japonais ! C'était l'homme le plus fourbe et le plus sournois que j'eusse jamais rencontré ! Il était étrange aussi, difficile à comprendre. Par moments, il savait se montrer enjoué, souriant, fastueux comme un homme dont l'existence n'est qu'un perpétuel bonheur. À d'autres, au contraire, plus rares, il devenait taciturne, méfiant, inquiet comme si un danger inconnu et terrible le menaçait... Je remarquai qu'il était toujours dans cet état second quand il s'était absenté de l'hôtel pendant quelques heures, parfois même pendant une journée entière. Quand je lui demandais, à son retour, s'il avait eu des ennuis, il me répondait invariablement : « Aucun ! » mais je savais que, là aussi, il mentait. On aurait dit un homme traqué par un ennemi invisible, un homme qui a peur... Parfois, il était brusquement appelé au téléphone. Il s'enfermait alors dans son bureau et en ressortait, quelques minutes plus tard, le front couvert de sueur... À ces moments-là, il me donnait toujours l'impression d'être un condamné à mort en sursis. Ses gouttes de sueur ressemblaient à celles d'une agonie... Mais, très vite aussi, il parvenait à redevenir normal, avec son sourire commercial qui savait accueillir les clients... Il y avait, dans sa vie, un mystère que je ne parvenais pas à comprendre.

» Tous les soirs, je continuais à aller au *Grand Monde* avec l'espoir qu'un jour enfin, je verrais y entrer celui que le dieu mon Père m'avait choisi pour protecteur. Ce ne pouvait être ce M. Jojo qui ne venait pas d'au-delà des mers... Ma mère, en mourant, m'avait prédit que ce serait un homme d'une autre race que la mienne.

» Un matin, en ouvrant le journal, je vis en première page ta

photographie. Tout de suite je compris que mon protecteur ne pouvait être que toi ! Et je commençai à lire avidement les lignes où l'on parlait de toi et où l'on vantait ton œuvre... Pendant des semaines, je dévorai avec passion tous les articles publiés sur ce Jacques Fernet. Quand la presse annonça que tu arrivais à Saigon pour inaugurer l'exposition de tes œuvres, je crus mourir de joie ! Je m'agenouillai devant le petit autel de mes ancêtres que j'avais installé dans ma chambre et, après avoir allumé des *jossticks*, je les suppliai de te conduire jusqu'à moi.

» Je ne pus résister au désir de te voir à la galerie de peinture le jour du vernissage... Entouré de tout ce monde, et de toutes ces jolies femmes, tu n'as pu me remarquer, perdue dans la foule de tes admirateurs... Mais dès que je t'ai vu dans la réalité, j'ai su que je ne m'étais pas trompée et que Bouddha ne t'avait fait traverser les océans que pour me satisfaire, moi, sa fille bien-aimée... Les semaines passèrent, à la fois exaltantes et terribles pour moi ! J'étais contrainte de continuer à faire le plaisir de M. Jojo alors que je ne pensais qu'aux caresses que je saurais te prodiguer ! Seulement je devais attendre le jour et le moment fixés par Bouddha. Celui qui veut agir plus vite que la volonté du Dieu est voué à l'échec et peut être rejeté à jamais des félicités éternelles !

» Quand j'ai vu dans un journal la reproduction du premier tableau que tu avais peint sur l'estuaire, j'ai été aussitôt l'admirer à la Galerie où il avait été exposé au milieu de tes œuvres antérieures. Le jour même où l'Exposition a pris fin, je l'ai acheté très cher. Je l'ai rapporté dans ma chambre du *Piccadilly* où je l'ai accroché au mur à côté d'une photographie de toi que j'avais découpée dans un journal. Tous les soirs, avant de m'endormir, je regardais ton visage et le tableau ; tous les matins, en me réveillant, je te saluais, toi qui étais déjà le maître de mon cœur et de ma destinée terrestre.

» Un soir, M. Jojo, qui ne venait jamais dans ma chambre parce qu'il préférait que j'aille le rejoindre dans son appartement, frappa à nouveau à ma porte. Dès qu'il y fut entré, il me dit, en désignant le tableau :

» — Pourquoi avez-vous acheté cela ?

» — J'aime cette toile...

» — Et sans doute celui qui l'a signée puisque vous avez conservé sa photographie ?

» — Je trouve qu'il a du talent...

» — Vraiment ? Si vous connaissiez son véritable talent, vous seriez assez surprise, Ngô-Thi-Mai-Khanh !

» — Il est très possible en effet qu'un tel homme ait tous les talents...

» — Même celui d'être le plus grand ennemi de la Chine !

» — Pourquoi serait-il l'ennemi de notre pays ?

» — C'est un espion envoyé au Viêt-Nam par les Français pour essayer d'y voler un document... Seulement, ils se trompent, lui et son ami l'antiquaire, s'ils croient qu'ils réussiront !

» — L'antiquaire ? Quel antiquaire ?

» — Un trafiquant d'objets anciens.

» — Ne l'êtes-vous pas aussi ?

» — Moi je ne travaille que pour un idéal ! Le même que le vôtre : celui de la plus Grande Chine maîtresse du Monde ! Tandis que l'antiquaire n'exerce son commerce que pour cacher sa véritable profession d'agent secret. Il n'est pas plus antiquaire que Fernet n'est peintre !

» — Et vous, monsieur Jojo, n'êtes-vous réellement qu'hôtelier ?

» — Vous n'avez aucune question à me poser : la femme doit obéir aveuglément à son amant...

» — Ceci est vrai quand l'amant est juste avec elle. Mais vous ne l'êtes pas !

» — Ne vous ai-je pas offert les plus beaux cadeaux ?

» — Les cadeaux ne remplacent pas les élans du cœur...

» — Ne vous ai-je pas évité d'être arrêtée par la police vietnamienne pour la mort de Kova-Sako ?

» — J'ai payé ma dette de reconnaissance en vous accueillant dans ma couche et en vous accordant mes faveurs...

» À ce moment il se radoucit :

» — Je continue à les apprécier, Fleur de Sérénité ! Pourquoi nous disputer à propos d'un étranger ?... Peut-être me suis-je laissé aveugler par la jalousie ? C'est là un sentiment vil que Bouddha réprouve... Faisons la paix, voulez-vous ? »

» Je fis celle qui l'acceptait et je lui offris une tasse de thé. Puis je dus subir une fois de plus ses caresses, mais quand il m'eut quittée, j'avais compris deux choses : d'abord ce document, dont il avait parlé, ne pouvait être que le plan trouvé par les hommes de

Kova-Sako dans l'épave coulée et qui était toujours dans la cachette où je l'avais laissé chez mon amie. Je me félicitai de ne pas l'avoir détruit... Ensuite, malgré sa colère, Jojo ne pouvait plus se passer de ma présence ! Il était mon prisonnier charnel comme l'avait été le Japonais. Si je savais me montrer habile, peut-être parviendrais-je à lui arracher tous ses secrets ? Quand je les connaîtrais, j'aurais enfin le moyen de me débarrasser de lui comme je l'avais fait avec Kova-Sako...

— Petite Mai, aurais-tu pour principe de faire mourir tous les amants dont tu ne veux plus ?

— Kova-Sako et M. Jojo n'ont toujours été pour moi que de faux amants : eux seuls croyaient qu'ils l'étaient ! Pas moi !... Mon véritable amant ne pouvait être que toi, mon protecteur... Ce soir-là, j'ai regardé ta photographie avec un amour encore plus grand !

» Quelques jours plus tard, j'ai appris par les journaux l'attentat dont tu avais été la victime. Je fus horrifiée et bouleversée mais je ne laissai rien paraître de mon état d'âme à M. Jojo. J'étais à peu près certaine que c'était lui le responsable : la preuve en était que l'attentat s'était produit une heure à peine après que Serge Martin et toi vous étiez venus lui rendre visite au *Piccadilly*. C'était lui qui avait tout machiné, mais comme il est rusé, il n'avait pas voulu que ça se passât dans son hôtel. Réponds-moi : est-ce lui qui vous a conseillé de vous rendre dans la maison de rendez-vous de M^{me} Tchang ?

— C'est lui, en effet.

— Le lendemain de l'attentat, il est revenu dans ma chambre pour me dire, en ricanant devant ta photographie et le tableau : « J'ai bien peur que ce Jacques Fernet ait moins de succès auprès de ses admiratrices maintenant qu'il est aveugle ! Il ne pourra plus leur faire ses yeux doux d'Européen !... Cela m'étonnerait aussi qu'il puisse continuer à inonder le Viêt-Nam de ses toiles ! » Puis il ajouta, sarcastique : « Au fond, peut-être avez-vous bien fait d'acheter ce tableau de l'estuaire ? Maintenant que son auteur ne pourra plus peindre, même si ses toiles sont mauvaises, elles risquent de prendre une certaine valeur ! Vous êtes une remarquable femme d'affaires. »

» J'ai eu envie de lui crever les yeux, mais une fois encore je me contins et je lui répondis :

» — Rien ne prouve que ce peintre ne retrouvera pas la vue s'il est bien soigné.

» — Il vaut mieux souhaiter pour lui qu'il ne la retrouve pas ! Grâce à cette infirmité, il sera certainement rapatrié en France et, comme il cessera de s'occuper de ce qui ne le concerne pas, il aura

quelques chances de vie.

» — Et s'il restait au Viêt-Nam ?

» — Il n'y restera que s'il guérit : dans ce cas je ne donnerais pas cher de sa peau ! Mais il ne guérira pas ! Et comment voulez-vous utiliser un espion aveugle ? Il s'en ira...

» Je savais, moi, que tu ne repartirais pas parce que tu m'étais destiné. Je savais aussi que je devais continuer à patienter et que le moment viendrait où, enfin, le Dieu te mettrait sur ma route... Tous les jours j'allais à l'hôpital, où tu étais soigné, pour prendre discrètement de tes nouvelles sans que ni toi ni ceux qui t'entouraient et te gardaient jalousement, pussent se douter que Ngô-Thi-Mai-Khanh ne pensait qu'à toi ! Tous les soirs, je brûlais des *josssticks* devant l'autel de mes ancêtres pour qu'ils t'apportent la guérison... Je voulais que tu puisses me voir le jour de notre première rencontre... Mais quand j'appris que tu ne retrouverais jamais la vue, d'après le diagnostic du grand spécialiste venu t'examiner, je fus désespérée ! Se pouvait-il que mon protecteur fût aveugle ?

» Je priai encore davantage Bouddha. Un soir, la lumière — la vraie — se fit dans mon esprit : si le Dieu mon Père ne permettait pas que tu retrouves la vue, c'était pour que tu puisses continuer à vivre ! Sinon tes ennemis te tueraient ! Aveugle, ils ne te considéreraient plus comme étant dangereux pour eux... Et tu aurais toujours besoin de quelqu'un auprès de toi pour t'aider et pour guider tes pas : ce serait moi ! Je fus comblée de joie à l'idée que tu ne pourrais plus te passer de ta petite Mai et que tu m'aimerais non pas avec tes yeux, mais avec ton cerveau et ton cœur ! N'était-ce pas encore plus beau ? N'est-ce pas ce qui s'est produit ?

— Oui...

— Des jours passèrent pendant lesquels mon anxiété fut immense... Jamais tu ne venais au *Grand Monde* ! Je savais pourtant que tu avais quitté l'hôpital et que l'on te voyait un peu partout, te promenant à Saigon, tantôt avec Serge Martin, tantôt conduit par un boy... Un jour, je t'aperçus dans la voiture de l'antiquaire, sur le port... J'eus une envie folle de courir vers toi mais Bouddha me conseilla dans mon cœur : « Attends, ma fille chérie... Ce n'est pas encore le moment... » Et je laissai la voiture s'éloigner.

» Plus jamais je n'avais parlé de toi avec M. Jojo mais le soir de cette rencontre, je ne pus résister à la joie de lui dire :

» — J'ai vu le peintre Fernet qui se promenait dans une voiture conduite par un boy dans Saigon : contrairement à ce que vous pensiez, je l'ai trouvé encore plus beau qu'avant ! Bien qu'ils ne voient

plus, ses yeux sont toujours d'un bleu d'azur et restent grand ouverts comme s'ils cherchaient maintenant à contempler l'infini...

» — Il n'aurait pas dû rester au Viêt-Nam ! répondit M. Jojo. Pour lui, c'est comme s'il avait signé son arrêt de mort ! Avant que ne revienne la nouvelle lune, il aura cessé de vivre...

» — On lui en veut donc encore ?

» — Il est plus dangereux aveugle que lorsqu'il voyait...

» — Mais qui oserait s'en prendre à un infirme que tout le monde aime et respecte ?

» Il prononça alors une phrase qui me glaça le cœur :

» — Il a surtout tort de faire confiance à ceux qui lui servent de guide.

» Sur le moment, je pensai à Serge Martin mais, très vite, je rejetai cette idée : M. Jojo ne m'avait-il pas dit que l'antiquaire était aussi un agent secret des Français ? Si Serge Martin continuait à te loger et restait auprès de toi, ce ne pouvait être que pour te protéger... Mais il y avait le boy. Je demandai à Sen, mon fidèle cyclo qui m'était tout dévoué, s'il connaissait ce boy. Il me répondit que non, mais qu'il pourrait très vite se renseigner. Les cyclos, qui circulent partout et qui sont des milliers à Saigon, arrivent à tout savoir et à tout connaître avec une rapidité prodigieuse. Quelques jours plus tard Sen me dit :

» — Ngô-Thi-Maï-Khanh, ce boy qui conduit l'aveugle dans la voiture de l'antiquaire se nomme Kim. Avant d'être au service de M. Martin, il a appartenu au Viêt-Minh. Des coolies amis m'ont dit qu'il était toujours affilié à une cellule communiste et qu'il détestait tous les Européens.

» Entre-temps, j'avais enfin réalisé qu'à chaque fois que M. Jojo recevait l'un de ces appels téléphoniques, qui le mettaient dans l'état de l'homme qui a peur, c'était parce qu'il recevait des ordres de chefs qu'il craignait. Les seuls qui soient vraiment craints actuellement par la colonie chinoise de Cholon, ce sont les communistes qui obéissent directement à Pékin. Et je compris que M. Jojo, tout directeur du *Piccadilly* qu'il fût, devait appartenir lui aussi à une cellule, comme ce Kim en qui l'antiquaire et toi aviez pleine confiance. Je fus affolée ! D'autant plus qu'il ne restait plus que deux jours avant la nouvelle lune.

» Je décidai d'attendre encore une nuit, mais si ce soir-là tu ne venais pas au *Grand Monde* — où je m'étonnais que Serge Martin et toi, qui circuliez partout, n'ayez pas encore mis les pieds — j'irais dès le lendemain matin à la maison de l'antiquaire pour t'avertir du

nouveau danger qui t'attendait. J'étais prête, pour te sauver, à transgresser la loi de Bouddha qui interdit que l'on agisse avant lui.

» Mais le Dieu n'a pas voulu que sa fille lui désobéisse une nouvelle fois comme elle l'avait fait pour exercer sa vengeance sur Kova-Sako. Il s'est montré clément en t'inspirant de venir le soir même au *Grand Monde*.

— Ce n'est pas moi que le Dieu a inspiré mais Serge Martin qui me sentait désespéré. Je voulais repartir pour la France !

— Bouddha connaissait tes pensées et n'a pas voulu que tu t'éloignes de moi ! Bouddha est grand ! Il s'est seulement servi de Serge Martin. Dès que je t'ai vu à une table du *Grand Monde*, j'ai compris que le moment était venu et je n'ai plus cessé, tout en dansant avec un Américain, de vous regarder, toi et l'antiquaire. Je savais que tu ne pouvais pas me voir, mais j'avais confiance : Bouddha t'a prêté ce soir-là les yeux de Serge Martin...

Bouleversé, Jacques restait doublement confondu par l'étonnante simplicité avec laquelle la jeune femme venait de parler et par la prodigieuse perspicacité de l'antiquaire dont les moindres décisions semblaient avoir été réellement guidées par Bouddha pour l'amener progressivement — lui, qui se croyait devenu un homme inutile — jusqu'à cette nuit où tout s'éclairait enfin.

Il était ébloui aussi par la franchise de Maï. Pour atteindre à une telle sincérité, il fallait qu'elle l'aimât vraiment de toute son âme ! Le récit de son comportement au cours de ces événements le prouvait. Tout n'avait été dicté chez elle que par l'amour. Au point où elle en était de la confession, elle ne reculerait plus et irait jusqu'au bout de l'aveu.

Avec encore plus de douceur qu'il n'en avait eu pour poser les questions précédentes, il demanda :

— Tu as été véritablement heureuse quand tu as appris le lendemain que, grâce à toi seule, l'attentat de la Pointe des Blagueurs avait échoué ?

— J'avais envie de crier ma joie à tous ceux que je rencontrais ! Mais comme j'étais sûre que tu viendrais me remercier le soir même au *Grand Monde*, j'ai jugé plus prudent de ne pas y aller. Il fallait que personne ne se doutât que c'était moi qui t'avais prévenu ! Au *Grand Monde*, tous m'épiaient : les filles étaient jalouses de mes succès, les hommes me désiraient, M. Sun était l'ami intime de M. Jojo dont il savait que j'étais la maîtresse. S'il avait pu découvrir notre joie ou apprendre par des espions — qu'il place un peu partout dans la salle du dancing — que tu m'avais remerciée, il aurait tout de suite

compris et aurait averti le directeur du *Piccadilly*. J'ai préféré simuler une maladie et attendre dans ma chambre en priant Bouddha qu'il te conduise une nouvelle fois vers moi. Il l'a fait.

— N'était-ce pas très dangereux ? Tu étais chez M. Jojo...

— Il ne m'a pas soupçonnée une seule minute ! Ceci parce qu'il est presque aussi orgueilleux que ne l'était le Japonais. Pas un instant, il ne s'est imaginé qu'une femme, qui — croyait-il — lui appartenait, pouvait divulguer les secrets qu'il lui avait confiés ! De plus je le tenais physiquement. Même s'il avait eu une velléité de révolte, je l'aurais dominé par l'amour.

— Justement, puisque tu avais acquis un tel empire sur lui, comment a-t-il réagi quand Serge Martin, que j'accompagnais, est venu en pleine nuit lui dire que nous voulions t'inviter parce que tu me plaisais ?

— Que vous a-t-il répondu, à vous ?

— Que tu n'étais qu'une cliente de l'hôtel et que tu avais le droit d'y entrer et d'en sortir à l'heure où tu voulais. Il était très gêné aussi parce qu'il nous avait proposé, au cours d'une précédente visite que nous lui avions faite, de nous envoyer des femmes à domicile pour distraire ma solitude ! Serge Martin a été assez habile pour le lui rappeler.

— Je t'ai dit et redit que M. Jojo est très intelligent. Il a saisi l'occasion inespérée qui se présentait pour lui d'introduire dans votre intimité quelqu'un en qui il avait toute confiance : moi, sa propre maîtresse ! Quand il est monté m'expliquer que vous m'attendiez dans le hall, j'ai feint la surprise et la colère en lui disant : « J'ai fait, en effet, connaissance hier soir au *Grand Monde* avec Serge Martin et M. Jacques Fernet, mais ce n'est pas une raison pour que j'accepte d'aller chez eux ! »

» — Depuis le temps que vous rêvez de ce peintre, m'a-t-il répondu, cette rencontre hier soir et cette demande aujourd'hui devraient pourtant vous combler d'aise ?

» — Non. Je suis très déçue ! Maintenant que j'ai vu de près ce Jacques Fernet, je n'ai plus aucune envie de le revoir ! Je regrette même d'avoir acheté aussi cher ce tableau !

» Et, pour prouver mon affirmation, j'ai déchiré devant lui ta photographie que j'avais accrochée au mur. Il eut aussitôt un sourire enchanté et me dit :

» — Ngô-Thi-Mai-Khanh adorée, vous venez de me donner la plus belle preuve de votre amour. C'est pourquoi je vais vous

demander de me rendre un grand service : acceptez l'invitation de ces hommes qui sont « nos » ennemis. Ce soir montrez-vous très gentille, surtout avec le peintre ! Si vous le pouvez, faites-le parler pour essayer de savoir comment la police a pu être avertie de l'attentat qui a échoué cet après-midi. Il faut absolument que vous parveniez à savoir qui nous a trahis.

» — Ce que vous exigez de moi me répugne. Je suis heureuse d'être votre amante mais je me sens incapable d'interroger ces Français.

» — Vous êtes très fine, Ngô-Thi-Mai-Khanh : vous réussirez ! Il le faut pour la grandeur de la Chine !

» — J'essaierai. Mais peut-être se méfieront-ils de moi si je pose trop de questions...

» — Si vous sentiez le moindre risque de ce côté, n'insistez pas et contentez-vous de faire d'eux vos grands amis pour qu'ils vous réinvitent. Ainsi, peu à peu, vous parviendrez à savoir. Si vous aviez la chance de pouvoir connaître dès cette nuit le nom du traître, je vous offrirais dès demain ce collier de perles fines dont vous rêvez, belle Ngô-Thi-Mai-Khanh !

» — Vraiment vous me l'offririez ? Si vous saviez comme mon amour pour vous grandit de jour en jour ! Vous êtes le seul homme de Cholon qui ait compris que la vraie beauté doit être mise en valeur par les plus belles parures ! Cette nuit, je vous promets de tenter l'impossible. Même si, pour réussir, je dois faire de ce Jacques Fernet mon amant. Vous m'y autorisez ?

» — Il ne pourra jamais être votre amant puisque vous m'avez ! Mais je sais que vous saurez le transformer en esclave ! Je connais vos merveilleuses armes.

» — Vous ne me le reprocherez pas plus tard ?

» — Comment le pourrais-je puisque vous n'agirez que pour m'aider.

» — J'aime votre stoïcisme ! Vous êtes le plus digne des fils du Ciel !

» — Pendant que je redescends les faire patienter au bar, faites-vous très belle !

» — Je vais me vêtir en danseuse sacrée : hier soir, pendant notre conversation au *Grand Monde*, j'ai compris que l'antiquaire aimerait me voir ainsi. Il me trouvera tellement attirante qu'il décrira mon costume à son ami et celui-ci n'en deviendra que plus amoureux !

» — Ngô-Thi-Mai-Khanh, j'admire ce raffinement de vos pensées qui vous permet de prévoir les moindres détails !

» — Allez vite les rejoindre ! Mais n'oubliez jamais que vous me demandez ce soir le plus grand des sacrifices : celui de livrer mon corps à un homme qui ne peut même pas le voir !

» Pardonne-moi si j'ai été contrainte de faire ce mensonge qui me faisait horreur ! Tu sais aujourd'hui que je suis heureuse que tu ne puisses pas me contempler : ainsi tu continueras à m'aimer, même quand je deviendrai vieille et laide !

» Quand Serge Martin et toi m'avez ramenée en voiture au petit jour, M. Jojo m'attendait dans ma chambre. Sa première question fut :

» — Qu'avez-vous appris ?

» — Rien ! répondis-je. Mais je sais déjà, que l'aveugle est amoureux de moi.

» — C'est très bien, cela ! gloussa M. Jojo.

» — Il m'a demandé de me revoir et l'antiquaire m'a dit que sa maison me serait toujours ouverte.

» — Toujours ouverte ? Vous y retournerez dès demain après-midi, belle Ngô-Thi-Mai-Khanh ! Mais il faudra faire preuve de beaucoup de discrétion. Je sais que leur maison est protégée par la police... Les hommes de Xi-Dien ne devront pas vous voir. Vous irez dans le cyclo-pousse de Sen qui ne fait aucun bruit quand il glisse sur une route et que l'on n'entend pas approcher. Vous ne le ferez pas s'arrêter devant le portail d'entrée et vous resterez cachée. Vous ne pénétrerez dans le jardin que si les policiers ne montent pas la garde et qu'après avoir vu la voiture de l'antiquaire s'éloigner. Je connais les habitudes de Serge Martin : presque tous les après-midi, dès que le soleil est moins chaud, il se rend à Saigon. Si le peintre est à ses côtés dans la voiture, vous reviendrez ici mais si l'antiquaire était seul dans l'auto, cela indiquerait que son ami est resté dans la demeure. Alors vous irez le rejoindre !

» — Mais il y aura aussi le boy dans la maison ?

» — Kim ? Dans quelques heures, quand il sortira pour aller faire le marché en ville, il sera prévenu par mes soins de votre visite. Et il ne dira rien ! Au contraire, il surveillera même la porte pour vous prévenir d'un retour éventuel de l'antiquaire. Maintenant, prenez du repos : vous en avez grand besoin pour être encore plus belle cet après-midi.

» Au moment où j'allais monter dans le cyclo de Sen pour venir te rejoindre, M. Jojo me fit signe de l'accompagner dans son bureau et là il me dit, retrouvant brusquement son visage inquiet dès qu'il eut refermé la porte :

» — Kim n'est pas venu aux ordres ce matin ! Il n'est pas sorti de la maison pour aller faire le marché. Il ne peut y avoir que deux raisons à cela : ou bien il n'a pas osé se présenter à nouveau devant nous et c'est la preuve que c'est lui qui nous a trahis, ou bien ils l'ont gardé prisonnier pour le faire avouer et peut-être même l'ont-ils tué ! Dans ce cas, ils ont déjà fait disparaître son corps : l'antiquaire connaît très bien son métier ! Ce qui me porte à croire que cette seconde hypothèse est la vraie, c'est que je viens d'apprendre que la police fait partout des recherches pour retrouver Kim. C'est donc qu'elle a été informée par Serge Martin qu'il n'est plus dans la maison. Et je ne puis pas croire que Kim se soit conduit en traître à notre égard ! C'était le plus fidèle, le plus dévoué, le plus sincère de tous nos hommes ! Nous avons mis des années à le former.

» — Que dois-je faire, monsieur Jojo ?

» — Exactement ce que je vous ai dit à l'aube. Mais il faudra faire preuve d'une prudence encore beaucoup plus grande, puisque Kim ne sera pas là pour vous avertir du retour de l'antiquaire.

» — S'il rentrait avant que je n'aie quitté l'aveugle, que pourrait-il faire ou me dire puisque c'est lui-même qui m'a demandé de revenir le plus tôt possible ?

» — Rien, évidemment ! Mais n'oubliez quand même pas que vous serez dans une demeure où l'on a presque sûrement fait mourir l'un des nôtres.

» — Je n'ai pas peur. Bouddha et votre amour me protègent.

» — Bonne chance, Ngô-Thi-Mai-Khanh !

Après un nouveau silence, Jacques lui demanda :

— C'est ainsi que tu as appris que le boy était mort ?

— Non, parce que je n'en étais pas certaine. Connaissant mieux M. Jojo et ceux avec qui il travaillait, je pensais que c'était lui ou ses complices qui avaient exécuté Kim parce que l'attentat avait échoué. Mais j'ai voulu quand même avoir l'âme rassurée : je ne pouvais pas croire que toi, mon protecteur que j'adorais déjà, tu avais participé à un crime ! Bouddha ne l'aurait pas permis. C'est quand j'ai compris, une heure plus tard, que tu me mentais au sujet de ce boy que tu prétendais pouvoir appeler en frappant sur le gong, que j'ai eu la certitude que Serge Martin l'avait tué. C'est toi-même qui t'es trahi

devant moi !

— Sur tout notre immense amour, je te jure, petite Maï, que je n'ai pas participé à la mort de Kim !

— Mais tu n'as rien fait pour l'empêcher !

— J'ai tenté de le délivrer pour qu'il puisse s'enfuir, murmura l'aveugle dans un souffle.

— Je t'en crois capable : c'est pourquoi je ne t'ai fait aucun reproche... Je savais aussi que Bouddha ne pouvait donner à sa fille un assassin pour protecteur ! Je t'aime.

— Je n'ai fait qu'agir comme toi au moment de la mort de Kova-Sako.

— Ni toi ni moi n'avons du sang sur les mains.

— Tout cela est affreux, Maï !

— Ce qui compte, c'est que toi, tu sois vivant, auprès de moi.

— Je sais que je te le dois : ne m'as-tu pas dit tout à l'heure que tu avais fait l'échange de ma vie contre le plan ?

— Si c'était à refaire, je recommencerais. Souviens-toi qu'après ma troisième visite ici — l'après-midi où je t'ai expliqué l'histoire de la danseuse racontée par le paravent — je t'ai offert de devenir ton guide et de rester auprès de toi...

— J'ai accepté avec joie !

— Parce que tu ne pouvais pas te douter que c'était M. Jojo qui avait eu cette idée ! En effet, se rendant compte, après la deuxième visite que je t'avais faite, que je ne pouvais obtenir aucun renseignement intéressant sur votre activité à tous deux, il me dit : « Vous n'arriverez à un résultat que si vous vivez complètement dans l'intimité de ces hommes. Il faut que vous passiez auprès de l'aveugle non seulement les journées, mais les nuits. Vous allez vous proposer pour lui tenir compagnie et le guider pendant ses promenades. Comme ils n'ont plus de boy, ils seront enchantés de votre offre. » J'ai répondu que cette idée me semblait intelligente mais que je me refusais à t'accompagner dans tes promenades hors de la maison si je n'avais pas la certitude qu'aucun autre attentat n'aurait lieu contre toi ! Je prétextai qu'une balle s'égare vite et que je ne tenais nullement à courir le risque d'être tuée à tes côtés !

« — Ngô-Thi-Maï-Khanh adorée, s'écria M. Jojo, je tiens trop à ma petite maîtresse pour consentir à la perdre ! Tant que vous serez

apprès du peintre, il ne se passera rien. Ce ne sera que quand vous le quitterez, après lui avoir arraché tous ses secrets, qu'il faudra l'abattre pour qu'il ne puisse pas les livrer à d'autres ! »

Jacques était assez étonné que M. Jojo ait eu la même idée que Serge Martin pour atteindre le même but ! Le machiavélisme de ces deux personnages devait être identique : sans doute était-ce pourquoi ils continuaient à faire ensemble le commerce d'objets anciens. Se craignant trop réciproquement, ils devaient préférer s'observer avec le sourire commercial.

— Le soir même, continua Maï, je t'emmenai avec moi à Cholon dans le cyclo de Sen pour venir y chercher mes vêtements. Si je t'ai demandé alors de m'accompagner, c'était parce que je te savais protégé quand j'étais auprès de toi. Sur ce point, je pouvais compter sur la parole de M. Jojo qui tenait doublement à moi : n'étais-je pas la maîtresse dont il ne pouvait plus se passer et sa meilleure espionne ? Ce qu'il ne pouvait savoir, c'était que j'étais bien décidée à ne plus jamais te quitter ! Cette nuit aussi je devins ta femme comme l'avait voulu Bouddha et je fus certaine que plus rien au monde ne pourrait nous séparer ! Même quand nous aurons terminé notre temps de passage sur terre, nous nous retrouverons dans le sein de mon Père.

— Bien que tu me dises être devenue ma femme dès notre première nuit, tu as tout de même continué à aller retrouver M. Jojo quand tu te rendais en cyclo à Saigon sous prétexte d'y faire le marché ?

— Je le revoyais en effet mais de moins en moins et pas pour ce que tu crains ! Sur les mânes de mes ancêtres vénérés je te jure que je ne me suis plus jamais donnée à l'homme immonde à dater de la nuit où je suis devenue tienne ! Comment pourrais-je avoir envie de te tromper, toi qui es tout pour moi : mon protecteur et mon amour ? Comment oserais-je enfreindre la loi de Bouddha qui dit : « *Celle qui trompe l'homme auquel elle a été destinée de toute éternité, n'aura plus droit aux félicités éternelles.* »

» Je ne revoyais le directeur du *Piccadilly* que pour lui faire croire que je continuais à vous espionner méthodiquement. Mais, à chaque fois que je le retrouvais, je ne savais pas quoi lui raconter d'intéressant sur toi et sur Serge Martin ! Je ne pouvais pas lui dire que nous passions tous les trois de merveilleuses soirées où nous racontions et écoutions de vieilles légendes et des poèmes. Il m'était impossible de lui confier aussi que plus nous étions amants et plus nous nous aimions ! Je le sentais de plus en plus jaloux et furieux. Jaloux de toi, furieux que je ne parvienne pas à lui rapporter le moindre renseignement ! Mais même si j'en avais recueilli de vous, je

les aurais gardés pour moi. Si je n'avais eu affaire qu'à l'antiquaire, sans doute aurais-je tout dit parce que je hais cet homme qui est l'ennemi de ce qui est Saint et Sacré ! Mais comme tu vivais avec lui, mes révélations auraient pu te porter tort. Pensant d'abord à toi et uniquement à toi, je me serais tue.

» Un matin, à Saigon, M. Jojo, excédé après les semaines que j'avais déjà passées ici sans résultat appréciable pour lui, me dit :

» — Je ne peux pas croire que, dans les conversations qu'ils ont entre eux, tu n'aies pas entendu l'antiquaire et le peintre parler d'un plan ?

» — Quel plan ? fis-je en simulant celle qui ne comprenait rien. Car je n'avais jamais parlé à M. Jojo du plan que j'avais pris à Kova-Sako et qui était toujours caché chez mon amie.

» — Un plan pour lequel « le peintre » est spécialement venu de France ! Il y en a beaucoup d'autres aussi qui sont venus de loin : des Anglais, des Italiens, même des Russes ! Tous recherchaient ce plan mais ils sont repartis quand ils ont su que le plan n'était plus là où l'on croyait qu'il se trouvait ! Tous sont repartis à l'exception du peintre. S'il est resté, c'est parce qu'il a une idée : il doit savoir où se trouve ce plan et qui a réussi à se l'approprier un an avant tout le monde ! Il nous a gênés, ce faux peintre ! Quand nous l'avons vu rôder dans Cholon avec l'antiquaire, nous avons compris qu'il pouvait même devenir dangereux.

» — Pourquoi ? C'est donc vous qui détenez ce plan ?

» — C'est ce que doivent penser les Français. Malheureusement, nous ne l'avons pas, et comme eux, nous voulons le retrouver !

» — Ce plan a donc une telle importance ?

» — Celui qui saura l'utiliser pourra imposer sa volonté et ses lois au reste de la terre ! Le seul pays qui doit atteindre à ce résultat est le nôtre, Ngô-Thi-Mai-Khanh ! Seule notre Chine peut régner sur le monde ! Pendant des centaines d'années, elle a paru s'engourdir dans la léthargie de l'isolement et dans le souvenir de sa splendeur passée ! Mais son nouveau régime politique l'a enfin sortie de cette torpeur. Elle s'est réveillée avec une force décuplée par des siècles de sommeil ! Sa civilisation millénaire s'est modifiée et modernisée pour s'adapter au rythme des temps actuels. Rien ne pourra plus l'arrêter ! La Chine redevient la nation du progrès et des inventions... C'est pour cela qu'il lui faut ce plan ! Et vous pouvez nous aider, Ngô-Thi-Mai-Khanh ! Votre grande beauté a séduit l'un de ces Français... Les Français sont connus pour ne pas savoir résister à la

Beauté ! Maintenant que vous en avez un en votre pouvoir, il faut qu'il vous confie tout ce qu'il sait !

» — Croyez-vous vraiment, puisque vous me dites qu'il recherchait aussi ce plan, qu'il soit mieux renseigné que vous ?

» — Il est très habile ! Si le plan s'était trouvé là où il était resté enfoui pendant dix-sept années, ce Jacques Fernet aurait fini par l'avoir ! Il a même réussi à tromper les Russes grâce à sa fausse profession de peintre...

» — Comment avez-vous pu savoir ces choses ?

» — Nous avions un homme à nous, Hô, qui pilotait la jonque utilisée par le Français sur l'estuaire sous prétexte d'y peindre cette toile que vous avez achetée et que je vous ai interdit d'emporter avec vos affaires personnelles dans la maison de l'antiquaire ! Si je l'ai gardée, cette toile, c'est parce qu'un jour elle me servira peut-être à prouver que Jacques Fernet est incapable de l'avoir peinte ! Ce jour-là, il sera confondu aux yeux de tous ! Il n'aura plus d'admirateurs, plus personne pour le plaindre d'être devenu aveugle. Il sera plus mort que si nous avions réussi à le tuer ! Il cessera définitivement de nous gêner !

» — C'est parce qu'il vous a gêné dans vos propres recherches que vous avez essayé de le supprimer à deux reprises ?

» — C'étaient les ordres reçus.

» — Ce Hô, qui conduisait la jonque, qu'est-il devenu ?

» — Il est mort.

» — Comme Kim ? Les Français se sont débarrassés de lui ?

» — Ce ne sont pas les Français, mais nous ! Il a été châtié pour nous avoir trahis !

» — Il a parlé aux Français ?

» — Il a aidé un homme, qui savait beaucoup de choses sur la disparition du plan, à s'enfuir.

» — Un homme de quel pays ?

» — Un Polonais qui s'est réfugié dans la demeure de l'antiquaire. Et là, il a sûrement parlé aux Français ! Mais à nous il n'a rien voulu dire !

» — Ce Polonais est donc venu vous trouver après les Français ?

» — C'est nous qui avons été le trouver, Ngô-Thi-Mai-Khanh

! Nous avons profité de ce que l'antiquaire et le peintre s'étaient absentés de leur demeure pendant quelques heures pour y entrer et aller jusqu'à la chambre où dormait le Polonais. Kim nous a aidés et servis de guide. C'était le plus sûr des collaborateurs, Kim ! Nous avons tout essayé pour faire parler le Polonais ! D'abord en lui offrant beaucoup d'argent, puis par la persuasion. Sachant qu'il détestait les Russes, nous lui avons fait comprendre que sa plus grande vengeance à leur égard serait de nous aider, nous les Chinois, le seul peuple que les Russes craignent ! La seule nation qui possède une réserve d'hommes suffisante pour les écraser un jour ! Mais comme le Polonais ne parlait toujours pas, nous l'avons menacé des pires supplices. Il n'a toujours rien dit ! Le malheur a voulu que nous ayons eu très peu de temps devant nous : les Français pouvaient revenir d'un instant à l'autre, d'autant plus qu'ils venaient certainement de découvrir la mort du sampanier, décapité sur sa jonque. Nous n'avons pas pu faire subir au Polonais les grands supplices qui finissent par délier les langues les plus silencieuses ! Mais comme nous ne voulions pas qu'il puisse dire avoir reçu notre visite — ce qui aurait révélé aux Français que Kim était l'un des nôtres — nous l'avons entraîné au fond du jardin et nous l'avons décapité comme le sampanier. Kim nous a dit le lendemain que les Français l'avaient enterré sur place. Nous pouvions être certains qu'ils ne diraient rien de cette disparition car ils ne tenaient nullement à ce que la police vietnamienne se mêlât de leurs affaires ! Ils sont comme nous : ils n'aiment pas les polices officielles. Ils règlent leurs comptes eux-mêmes !

» Pendant que M. Jojo me racontait, presque avec le sourire, tous ces crimes, j'étais horrifiée ! Mais, une fois encore, Bouddha m'aidera à conserver assez de sérénité pour dire :

» — Si vous êtes persuadés que les Français en savent plus que vous sur ce plan qu'ils n'ont cependant pas, et si eux croient que c'est nous les Chinois qui le détenons, il n'y a aucune raison pour que vous parveniez, les uns ou les autres, à un résultat ! Ne pensez-vous pas que le plan pourrait se trouver en d'autres mains ?

» — Vos raisonnements sont toujours judicieux, belle Ngô-Thi-Mai-Khanh ! Il est certain que si les Français avaient réussi à s'approprier le plan, ils ne seraient pas restés au Viêt-Nam — tout au moins le peintre — pour continuer à courir des risques inutiles !

» — Pourquoi, dans ce cas, l'antiquaire ne serait-il pas reparti, lui aussi, pour la France ?

» — Tel que je crois le connaître, ce Serge Martin ne quittera jamais ce pays. Il y vit depuis trop longtemps ! Il est un peu comme moi : comment pourrais-je abandonner Cholon ! Il aime autant sa

demeure que moi mon hôtel ! Nous sommes rivés à nos professions.

» — Celles d'antiquaire et d'hôtelier ?

» M. Jojo eut un sourire avant de me répondre :

» — Je suis persuadé que Serge Martin ne se fait pas plus d'illusions sur ma véritable activité que je ne m'en fais sur la sienne ! Mais ceci n'a aucune espèce d'importance ! Quand on se connaît bien entre adversaires, on peut à la rigueur se supporter, faire du commerce ensemble et même se saluer amicalement ! L'essentiel, c'est que l'on ne puisse jamais être tout à fait certain que l'ennemi a participé à un coup ou à la liquidation d'un gêneur. Je sais, très bien, par exemple, que l'antiquaire se doute que je suis l'instigateur du premier attentat qui a rendu aveugle son ami Fernet, mais il n'en a aucune preuve ! À l'inverse, je suis à peu près certain que c'est lui qui a fait disparaître Kim, mais moi aussi, je n'en ai pas la preuve ! Une fois de plus nous sommes quittes et contraints de nous tolérer réciproquement !

» — Cette lutte secrète et hypocrite peut durer jusqu'à quand ?

» — Charmante maîtresse, elle continuera bien après nous ! Il y aura toujours, tant que le monde durera, des « antiquaires » et des « hôteliers ». À moins qu'une nation, plus forte et plus intelligente que les autres, ne parvienne, comme je vous l'ai dit, à imposer sa loi. Ce ne pourra être que la nôtre ! Ce jour-là, Ngô-Thi-Mai-Khanh, vous serez encore plus fière d'être chinoise !

» Je laissai M. Jojo avec ses rêves d'hégémonie. Moi-même j'avais besoin de réfléchir pendant une nuit encore avant de lui faire une offre qui certainement le stupéfierait. Cette nuit-là, pendant que je te prodiguais mes caresses et que tu m'adorais, je compris que Bouddha avait voulu que ce fût de moi seule, sa fille bien-aimée, que dépendît notre bonheur terrestre, à toi et à moi. Grâce aux voies détournées du destin qui, un jour, m'avait mise sur la route de Kova-Sako, je tenais le moyen, non seulement de me libérer à jamais de M. Jojo, mais aussi d'assurer ta sérénité future. Et, dans ce que m'avait dit M. Jojo, sans qu'il s'en doutât, il y avait une grande vérité : si Bouddha, dans sa clairvoyance infime, avait voulu que ce plan — convoité par tous les peuples du monde — échouât entre les mains d'une humble Chinoise telle que moi, cela voulait dire que je ne pouvais remettre ce plan qu'à mon pays.

— Mais, s'exclama Jacques, le régime communiste de la Chine actuelle est le pire ennemi du bouddhisme dont il cherche la destruction par tous les moyens !

— Plus la foi est attaquée, plus elle reparaît forte ! Pour qu'une religion subsiste, elle doit subir les assauts de ses ennemis ! Ne vous a-t-on pas également appris cela dans votre christianisme ? Seul le feu purifie tout ! Des cendres peut naître une vie nouvelle ! Plus le

communisme chinois montera aux sommets et plus son effondrement sera grand ! Bouddha n'a-t-il pas dit : « *Celui qui cherche à s'élever au-dessus de la Sagesse retombera dans les abîmes du Néant !...* » Ce sera le moment où ceux qui auront conservé la foi pourront enfin conquérir le monde par la bonté et par l'amour !

— Malheureusement, petite Maï, entre-temps, il y aura eu des millions, peut-être même des centaines de millions de morts !

— Qu'importe si quelques justes restent !

— Une telle mystique est très dangereuse ! Si la Chine, avec sa puissance et sa population immense, acquiert enfin, grâce à ce plan, le pouvoir de tout détruire, rien ne prouve qu'ensuite elle pourra reconstruire !

— La Chine est éternelle ! Et je donnerai toujours raison à mon pays !

— Tu préfères être patriote plutôt qu'amante ? Si je t'épouse, tu deviendras française !

— Sans que tu t'en doutes, tu m'as déjà épousée devant mes ancêtres et sous la loi bouddhique. Tu n'as plus à le recommencer ! Jamais je ne serai française, alors que toi tu es devenu mon protecteur. Je n'avais pas le droit de trahir mon pays, ni mon amour. Aussi ai-je agi avec sagesse quand j'ai revu M. Jojo le lendemain à Saigon.

*

» — Monsieur Jojo, je crois savoir où est le plan que vous recherchez.

» — Vous avez réussi à faire parler l'aveugle ?

» — Pas plus que son ami Serge Martin, il ne sait où se trouve ce plan et j'ai acquis la conviction que ça ne l'intéresse que médiocrement.

» — Mais il n'est venu de France que pour le voler !

» — Il n'est venu de France que pour peindre !

» — Vous êtes crédule, belle Ngô-Thi-Maï-Khanh ! Qui alors, selon vous, aurait ce plan ?

» — Il pourrait être en votre possession d'ici une heure si vous acceptiez mes conditions.

» — Vos conditions ?

» — Sinon peut-être le remettrai-je à d'autres ?

» — Vous, ma maîtresse adorée, vous auriez ce plan et vous me posez des conditions ? Ceci dépasse l'entendement ! Je vous écoute quand même.

» — La première, c'est que vous me juriez de ne plus jamais, vous et vos amis, attenter à la vie de Jacques Fernet.

» — L'aimeriez-vous donc autant que cela ?

» — Je l'aime. Il est celui que Bouddha m'a destiné. Ma deuxième condition, c'est que plus jamais vous n'exigerez de moi que je vous offre mon corps ou mes caresses.

» — Vous me quitteriez, Ngô-Thi-Mai-Khanh ?

» — Je ne veux plus appartenir qu'à Jacques Fernet !

» — Mais qu'a donc fait cet homme aveugle pour vous transformer ainsi ? Vous, notre compatriote, vous lier à un Européen !

— Si vous acceptez ces deux conditions, vous aurez le plan.

» — Et si je les refusais ?

» — Vous deviendriez le plus grand traître de toute la Chine et je vous dénoncerais à ceux que vous craignez.

» — À moins que je ne vous étrangle tout de suite, belle Ngô-Thi-Mai-Khanh ?

» — Cela ne vous donnerait pas le plan !

» — Il m'est relativement facile d'accepter la première condition. Après tout, si ce Français n'est vraiment venu au Viêt-Nam que pour y faire de la peinture, je ne vois aucun inconvénient à ce que nous le laissions tranquille ! Mais la seconde me fait une peine immense ! Comment pourrais-je me passer de vous maintenant ?

» — Votre consolation sera d'avoir enfin le plan. Ne pensez-vous pas qu'elle vaut toutes les femmes de la terre ? Vous deviendrez l'homme le plus célèbre de Chine ! Vous serez félicité et récompensé par Pékin.

» — Pourquoi me donneriez-vous ce plan ? Vous n'avez pas nos idées ! Vous chérissez la vie capitaliste !

» — Nous sommes de la même espèce, monsieur Jojo ! Nous aimons le luxe, vous et moi ! Vous ne demandez qu'à rendre service à notre pays mais vous aimez vivre à Cholon ! Pour rien au monde vous

ne voudriez retourner de l'autre côté de la frontière et vous avez peur que l'on ne vous oblige à la franchir si vous ne trouvez pas le plan ! Mais si nous recherchons tous les deux la richesse, nous ne sommes pas non plus de mauvais patriotes ! Nous voulons la grandeur et la suprématie de la Chine éternelle : c'est pourquoi je préfère vous donner le plan plutôt qu'à d'autres qui risquent de s'en servir contre notre pays. Il aurait pu vous coûter très cher ! Je suis cependant prête à vous l'offrir pour rien, sans vous demander une seule piastre, si vous acceptez également la deuxième condition.

» — Rien ne me prouve que vous l'avez, ce plan...

» — Je l'ai ! Ngô-Thi-Maï-Khanh ne ment pas !

» — Pourrais-je savoir comment vous vous l'êtes procuré ?

» — Par Kova-Sako qui, lui, l'avait pris dans le cargo coulé.

» — Vous l'aurait-il donné en dot ?

» — Il s'est suicidé quand il s'est aperçu que je me l'étais approprié.

» — La nuit où vous n'êtes pas rentrée au *Piccadilly* ?... Savez-vous que je pourrais vous dénoncer ?

» — Vous n'auriez aucun intérêt ! Avant que je ne vous remette le plan, cela vous empêcherait définitivement de l'avoir et après, mes précautions seront prises.

» — Quelles précautions ?

» — Si vous me dénonciez ou cessiez de respecter les deux conditions, vous seriez immédiatement arrêté par la police vietnamienne pour le double assassinat du sampanier Hô et du Polonais. Vous savez très bien que si vous étiez accusé de ces meurtres, vos chefs de Pékin vous désavoueraient aussitôt et vous abandonneraient à votre sort. Ils n'aiment pas que leurs agents se montrent maladroits.

» — Je dois donc me résigner à ne plus vous revoir, Ngô-Thi-Maï-Khanh.

» — J'ai toujours pensé que vous étiez le plus intelligent des hommes, monsieur Jojo ! Allez m'attendre au bar du *Majestic*. Dans une demi-heure je vous y apporterai le plan.

» — J'y serai. Mais ne pensez-vous pas que vous pourriez me remettre ce plan tout en restant ma maîtresse ? N'allez-vous pas, une fois encore, trahir notre race en associant votre existence à un étranger ? Déjà, on vous avait reproché votre liaison avec le Japonais !

» — Mais je n'ai reçu aucune félicitation pour être devenue votre maîtresse ! Et il y a une grande différence entre un Japonais et un Français ! Les Français ne sont pas les ennemis héréditaires de la Chine.

» — Pourtant, celui que vous choisissez a agi en ennemi !

» — Cela ne l'a pas empêché d'être devenu très populaire au Viêt-Nam !

» — Parce qu'il a su tromper tout le monde !

» — Tout le monde sauf moi, monsieur Jojo ! Il m'aime ! À tout à l'heure !

*

Effaré, Jacques avait écouté le récit de l'incroyable tractation. Maï n'avait pas menti quand elle lui avait dit avoir échangé le plan contre lui-même ! C'était à la fois grandiose et insensé. Grandiose parce qu'en agissant ainsi, la jeune femme avait donné la plus extraordinaire preuve de la sincérité de son amour. Insensé, si l'on mesurait les conséquences du geste ! Hébété, ne sachant plus que penser, il entendit, comme s'il était dans un autre monde, la voix douce continuer :

— Je lui ai remis au bar du *Majestic* le plan que j'étais allée chercher chez mon amie.

— Quand as-tu fait cela ?

— Cet après-midi.

— C'était cela le projet de nouvelle exposition de mes œuvres dans une galerie ?

— Oui... Comment aurais-je pu te dire la vérité ?

— Alors pourquoi me l'as-tu révélée cette nuit ?

— Parce que tu ne cours plus aucun risque d'être tué et que je me sais libérée d'une liaison dont j'avais honte. Je te devais toute la vérité, dès ce soir. Tu m'en veux ?

— Comment pourrais-je t'en vouloir, petite Maï ? Tu n'as agi que par amour pour moi, sans même te rendre compte de la folie que tu as faite !

— Quelle folie ?

— Ce plan, que tu as donné à cet homme, va apporter à la Chine ce qui lui manquait encore pour pouvoir écraser le monde !

— N'est-ce pas préférable que ce soit mon pays qui l'ait plutôt qu'un autre ?

— Tu es complètement inconsciente !

— Tu ne vas tout de même pas me faire croire que, toi aussi, tu voulais ce plan et que tu n'es venu de France que pour essayer de le prendre ?

Il ne répondit pas.

— Alors, c'est vrai ce qu'a dit M. Jojo sur toi et sur Serge Martin ?

— Maï chérie, dans toute cette aventure je ne sais plus ce qui est vrai et ce qui est faux ! Où est le mal et où est le bien ? Où sont ceux qui ont raison et ceux qui ont tort ? Ce qui m'inquiète, c'est la confiance dont tu as fait preuve à l'égard de celui dont tu as été la maîtresse. Comment peux-tu être sûre, maintenant qu'il a enfin ce qu'il cherchait, qu'il n'essaiera pas de te reprendre et, si tu refuses, qu'il ne te nuira pas ?

— Il ne bougera pas pour deux raisons... D'abord, j'ai laissé chez l'amie qui avait caché le plan, une lettre que je lui ai dit de remettre au commissaire Xi-Dien s'il m'arrivait quelque chose... Dans cette lettre je raconte tout sur Kova-Sako et sur M. Jojo que je dénonce comme assassin... Ensuite, je connais la façon d'agir des dirigeants de Pékin : dès qu'ils auront le plan, ils sauront faire disparaître M. Jojo comme ils l'ont fait avec M^{me} Tchang quand elle a été libérée par la police vietnamienne. Après son succès, orgueilleux comme il l'est, le directeur du *Piccadilly* se montrera trop exigeant : Pékin n'aime pas les agents qui sont gourmands ! Tu verras que bientôt, nous n'entendrons plus parler de M. Jojo qui sera absorbé par la Chine éternelle.

— Je te sais gré de ta franchise mais ne crains-tu pas que je n'utilise tous les renseignements que tu viens de me donner ?

— Que pourrais-tu en faire maintenant ?

— Si Serge Martin m'interrogeait ?

— Tu ne lui dois aucun compte ! N'es-tu pas un homme libre ?

— Je l'étais avant de te rencontrer.

— Aurais-tu des regrets ?

— Non. Tes liens sont doux.

— Si j'ai parlé ce soir, c'est parce que je sais aussi que tu ne pourras plus te passer de moi ! Tu es à la fois mon protecteur et mon prisonnier. Si tu me quittais seulement pendant quelques semaines, tu ne pourrais plus vivre !

— Et toi, petite Maï ?

— J'en mourrais aussi mais je n'aurais le droit de retourner dans le sein de Bouddha qu'après l'avoir suffisamment glorifié sur terre.

Elle s'était blottie contre lui.

Le corps de l'homme fut à nouveau embrasé par la fièvre qui le dévorait depuis qu'il était devenu l'amant de la Fille du Dieu. Une fois de plus il s'abandonna. L'antiquaire n'avait-il pas dit : « *C'est une nuit exceptionnelle qui se prépare ?* » Ce fut la plus grisante de toutes les nuits. Rassasié de caresses, Jacques oublia vite tout ce qu'il venait d'entendre pour ne plus être qu'un homme...

Serge Martin tint sa promesse. Il ne revint en voiture qu'à midi. Jacques l'attendait dans le salon. La première question de l'antiquaire fut :

— La nuit s'est-elle bien passée ?

L'aveugle ne répondit pas.

— Vous paraissez grave ? continua Serge Martin. La belle Maï serait-elle encore là-haut, en train de dormir ?

— Il y a plus d'une heure qu'elle est partie en cyclo pour Saïgon.

— Comme j'aime cette discrétion ! Peut-être a-t-elle pensé que nous allions avoir tous deux une conversation importante ? À moins que ce ne soit vous qui ayez eu l'habileté de lui conseiller de s'éloigner ?

— Je n'ai pas eu à prendre cette peine. Elle ne tenait pas à vous revoir avant ce soir.

— Me détesterait-elle à ce point ? Et moi qui pensais que, depuis longtemps, nous avions fait la paix ! Mais puisque nous sommes seuls, je vous écoute.

— Je n'ai pas grand-chose à vous raconter à l'exception d'un détail qui pour vous et pour Paris aura sans doute de l'importance. Je

sais entre les mains de qui est le plan depuis hier après-midi.

— Qui ?

— Votre grand ami et complice en trafic d'antiquités : l'honorable M. Jojo.

— Vous êtes sûr de ce que vous me dites ?

— C'est bien là le renseignement que vous cherchiez ? Alors vous pouvez être satisfait.

— Très satisfait, en effet. Pourtant, il y a une chose qui m'intrigue : vous m'avez bien dit que M. Jojo n'aurait le document que depuis hier après-midi ?

— Oui.

— Après tout, c'est possible ! Il est probable que s'il l'avait eu avant, il ne serait déjà plus directeur du *Piccadilly* ! Il aurait eu de l'avancement dans le Parti et aurait peut-être déjà été élu membre du Comité directeur de Pékin !

— Croyez-vous qu'il y tienne vraiment ? N'est-il pas infiniment plus tranquille en pays capitaliste ?

— Je ne le pense pas : s'il reste à Cholon, je ne lui accorde pas un long brevet de vie.

— Pourquoi ? Il peut continuer à y rendre de grands services à ses amis ?

— Non, mon cher, parce que je vais m'occuper personnellement de lui ! Vous souvenez-vous qu'avant de vous faire découvrir Cholon, je vous ai dit — alors que nous venions de contempler avec une certaine mélancolie l'admirable panorama de l'estuaire où ne restait plus que le *San Giovanni* qui s'apprêtait, lui aussi, à lever l'ancre : « *Les Jaunes, c'est ma spécialité !* »

— Je m'en souviens, en effet.

— Comme M. Jojo ne peut renier ses origines, je me charge de lui ! Mais il n'y a pas une minute à perdre !

— Et moi, qu'est-ce que je deviens ?

— Vous, bon ami ? J'estime que votre mission est terminée. À la rigueur, connaissant leur langue, vous auriez pu vous débrouiller avec les Russes, mais avec les Chinois, vous n'êtes pas de taille !

— Pourtant ?

— Pourtant quoi ? N'avez-vous pas été envoyé ici pour

découvrir le document ? Vous venez de me dire où il se trouvait. C'est une réussite complète ! Mes félicitations ne font que précéder celles que vous recevrez sous peu à Paris.

— Je ne veux pas retourner en France !

— Mon cher, les agents proposent et « la vieille chouette » dispose ! Comme je dois lui câbler le brillant résultat de votre mission, je ne manquerai pas non plus de lui faire part du désir que vous venez d'exprimer. Sincèrement, vous aimeriez rester au Viêt-Nam ?

— Oui. Mais plus comme agent de renseignement ! Maintenant que j'ai réussi, comme vous le dites, je demande qu'on me rende mon entière liberté.

— Qu'en ferez-vous ?

— Je vivrai avec celle que vous m'avez jetée dans les bras.

— Évidemment, c'est une façon de vivre comme une autre. Même moins désagréable que beaucoup d'autres ! Seulement je me demande si on acceptera cela là-bas.

— Ma vie privée ne les concerne pas !

— Votre vie privée, mon cher, a tout de même été organisée ici par nos soins.

— Seulement votre « organisation » n'avait pas prévu qu'un véritable amour pourrait naître. J'aime Maï et je ne la quitterai pas !

— Cette jeune personne est véritablement magicienne ! Notez que je comprends très bien qu'on puisse tomber éperdument amoureux d'elle ! Puisqu'il en est ainsi, pourquoi ne pas l'emmener avec vous, en France ?

— Elle s'y refusera, elle veut rester en Asie.

— Enfin, Fernet, vous ne vous voyez pas passant le reste de votre existence dans ce pays, en compagnie de cette créature ?

— Il n'y a plus de pays qui compte quand on est heureux !

— Vous l'êtes ?

— Avec Maï, pleinement !

— J'accepte de vous croire. L'ennui, c'est que vous avez signé un contrat de trois années avec la C.I.R.M. et qu'il avait été convenu que lorsque vous auriez terminé votre temps ici, vous retourneriez à Paris pour y occuper un poste important à la direction générale de cette grande entreprise.

— Et travailler sous les ordres de M. Ekko ? Je préfère Maï ! Et n'oubliez pas que je suis aveugle. Je suis d'accord pour que l'on résilie purement et simplement mon contrat.

— Sans indemnité ?

— Je me contenterai de l'année d'appointements d'avance qui m'a été versée avant mon départ et que j'ai déjà abandonnée à ma mère.

— Justement, madame votre mère ! Vous ne pouvez tout de même pas la laisser seule, aussi loin de vous ! Et que dira-t-elle quand elle apprendra que vous vivez ici avec une Chinoise ? Ne craignez-vous pas que l'émotion soit trop forte pour elle ?

— Quand ma mère rêvait de ma réussite financière, elle pensait d'abord à sa propre tranquillité future !

— Peut-on le lui reprocher ? Beaucoup de mères sont ainsi ! Enfin, comme vous me paraissez décidé, je vais immédiatement descendre à la cave pour transmettre vos désirs à Paris... S'ils sont agréés, vous pourrez vous considérer comme étant désormais libre d'agir à votre guise.

— Je quitterai immédiatement cette maison.

— Cette Ngô-Thi-Maï-Khanh a même réussi à ce que vous me haïssiez !

Et comme l'aveugle restait silencieux, il continua :

— Elle est encore plus forte que je ne le pensais !

— Comprenez-moi, Martin : maintenant que j'ai rempli ma mission, je n'ai pas le droit de trahir un tel amour !

— Je vous ai toujours considéré comme étant un homme de devoir. Puis-je vous poser une dernière question ? Êtes-vous parvenu à savoir comment M. Jojo s'était procuré le document ?

— Il lui a été remis par Maï.

L'antiquaire eut un moment de surprise avant de répéter :

— Par Maï ? Décidément, cette jeune beauté me stupéfie de plus en plus ! Vous n'allez tout de même pas me dire que c'est elle qui a plongé à dix-sept mètres de fond pour aller le chercher dans l'épave ?

— Elle l'a pris aux Japonais qui, eux, savaient plonger.

— Des Japonais ? Voyez-vous ça ! Je reconnais avoir eu le plus grand tort de ne pas croire à leurs possibilités. On devrait

toujours se méfier de ces gens-là ! Cela me remet en mémoire qu'un jour vous m'avez dit : « *Ne serait-ce pas les Japonais qui auraient pris le document ?* » C'est vous qui aviez raison ! Ceci prouve aussi que « la vieille chouette » avait vu juste en vous désignant, vous qui connaissez bien les Nippons, pour cette aventure. Je vais à la cave. Ensuite nous pourrons déjeuner. La belle Maï nous fera-t-elle l'honneur de rentrer pour ce repas ?

— Sûrement pas ! Elle m'a dit qu'elle ne serait pas de retour avant la tombée de la nuit.

— Que peut-elle bien faire encore à Saigon ? C'est toujours pour cette future exposition ?

— Non. Elle cherche un logement pour elle et moi.

— Quelle maîtresse femme ! Elle ne perd pas de temps !

— Je n'en perdrai pas non plus ici, Martin ! Dès que la réponse de Paris sera arrivée, je vous quitterai.

— Aussi vite, après toutes les émotions que nous avons connues ensemble ? Seriez-vous un ingrat ?

— Je vous remercie sincèrement de tout ce que vous avez fait pour moi mais j'aurais préféré de beaucoup ne vous avoir jamais connu !

— Et voilà comment on vous enterre un bonhomme !

— Vous enterrer ? Mais vous êtes un personnage immortel !

— Je vais finir par croire que Bouddha ne veut vraiment pas de moi dans son sein !

Quand il revint de la cave, il dit simplement :

— Le message est transmis. Je pense n'avoir rien oublié en ce qui vous concerne. Ne comptez pas sur la réponse avant deux ou trois heures. Si elle dit que votre demande est acceptée, vous pourrez partir aussitôt. Mais comme je connais les difficultés de logement, qui sont peut-être encore plus grandes à Saigon qu'à Paris, il est très possible que votre belle amie ne parvienne pas à trouver rapidement le nid d'amoureux qui vous convienne. Dans ce cas, bien que je sache que cela ne vous fasse aucun plaisir à l'un et à l'autre, je me ferai un devoir de continuer à vous héberger chez moi jusqu'à ce que vous soyez logés. Les règles de la bienséance et de la civilité ne sont-elles pas valables sous toutes les latitudes ?

— Même si Maï revenait ce soir sans avoir réussi, nous irions nous installer à l'hôtel.

— C'est en effet une idée. J'en connais un excellent : le *Piccadilly* !

— Il sera toujours préférable à une demeure dont le jardin pue le cadavre !

— Merci.

La journée se passa, morne et pénible pour l'aveugle. Pendant le déjeuner, pris avec Serge Martin, pas une parole n'avait été prononcée. Les deux hommes ne s'étaient-ils pas tout dit ?

Après le repas, l'antiquaire était allé s'enfermer dans sa chambre, celle où avait logé Kim, et Jacques était resté dans le salon. Les heures s'étaient écoulées avec cette même lenteur désespérante qu'il avait déjà connue l'après-midi où il attendait un retour improbable de Maï. Mais, cette fois, il savait que sa maîtresse reviendrait le soir de Saigon ayant trouvé une nouvelle habitation. Il n'avait aucune inquiétude à ce sujet. Par contre, l'attente de la réponse de Paris avait quelque chose d'exaspérant. Plusieurs fois, il avait été frapper à la porte de la chambre de Serge Martin en demandant à travers la cloison :

— Ne croyez-vous pas que vous devriez vous remettre à l'écoute ?

— C'est inutile ! J'ai ici, dans cette pièce, un voyant lumineux qui s'allume pour m'avertir que l'on veut me transmettre un message. Dès qu'il sera au rouge, je descendrai à la cave, mais pour le moment, il n'y a rien.

Une heure, deux heures, trois heures, quatre heures plus tard, il n'y avait toujours rien : le voyant ne s'allumait pas. Vers 18 heures, Jacques n'y tint plus et retourna devant la porte de la petite chambre en criant :

— Martin, ouvrez !

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda celui-ci en apparaissant dans l'entrebâillement de la porte.

— Il m'arrive que je ne comprends pas pourquoi ils mettent autant de temps à répondre ! Maï sera bientôt de retour, ayant certainement trouvé un logement. Et je ne pourrai rien lui dire !

— Comme vous êtes pressé de vous enfuir avec elle ! Ne soyez pas aussi nerveux, Fernet ! Actuellement, jusqu'à ce que Paris nous ait répondu, vous faites encore partie de nos services : donc vous devez rester calme et conserver le contrôle de vous-même qui est la

qualité dominante de tout agent de renseignement. Il est tout à fait normal que « la vieille chouette » réfléchisse ! Aucune clause du contrat n'avait prévu que vous demanderiez sa résiliation deux ans avant son expiration ! Parce qu'enfin, vous n'êtes resté qu'un an ici ?

— Un an ! Alors qu'ils m'avaient presque garanti rue Saint-Lazare que je ne serais pas absent plus de deux ou trois mois !

— Mais ils avaient quand même pris soin de vous payer une année d'appointments d'avance ! Sans doute pressentaient-ils que les choses n'iraient pas toutes seules ?

— Et vous, qu'est-ce que vous fichez ici, allongé dans cette chambre, au lieu d'essayer de reprendre le document à M. Jojo quand il en est encore temps ? Le jour où le plan sera en Chine, ce sera fini !

— Regretteriez-vous de ne plus vous occuper de cette affaire ? Avouez que vous vous sentez un peu l'âme d'un déserteur ? Déserteur par amour, mais quand même déserteur !

— Taisez-vous ! J'ai fait mon devoir en vous apportant le seul renseignement important.

— Votre devoir ? Avouez qu'il n'a pas été si désagréable depuis quelque temps.

— Vous me dégoûtez.

— Je le sais mais je ne vous en veux quand même pas : vous ne savez plus ce que vous dites depuis que cette femme a établi son règne... Que se passerait-il à votre avis si la réponse de Paris était : « *Rapatriez immédiatement Jacques Fernet !* »

— Je refuserais de partir.

— Je ne pense pas, d'ailleurs, que Paris se montrera aussi cruel ! Sous des dehors bourrus, « la vieille chouette » sait avoir le cœur sensible.

— On pourrait en douter à la façon dont elle a accueilli la nouvelle de l'attentat qui m'a fait perdre la vue ! Pas un mot de sympathie ! Pas une lettre ! Rien ! Uniquement cette réponse : « *Continuez à chercher. Restez au Viêt-Nam !* »

— Dites plutôt que c'est remarquable de perspicacité ! Si vous aviez été rapatrié à l'époque, comme vous le réclamiez à cor et à cri, vous n'auriez pas pu rencontrer la belle Maï. Avouez que cela aurait été dommage pour tout le monde ! « La vieille chouette » a très bien agi en vous obligeant alors à rester. Aujourd'hui, je reconnais que c'est différent : votre présence ici est devenue parfaitement inutile !

Jacques était reparti en claquant la porte. Avec son ironie désabusée et son sarcasme perpétuel, l'antiquaire serait parvenu à faire se départir de son calme l'homme le plus paisible du monde ! Véritablement, c'était un être odieux !

Et Maï qui ne revenait toujours pas ! La nuit était déjà tombée ! Comme si la jeune femme n'aurait pas dû être là pour l'aider ! Entre le vieillard, enrhumé dans sa chambre, et la maîtresse absente, Jacques se sentait devenir fou.

Brusquement, le bruit d'une voiture, franchissant le portail, l'arracha à sa torpeur inquiète. Serge Martin était déjà dans le salon, disant :

— Serait-ce enfin votre belle amie ? Je la croyais partie en cyclo-pousse ?

— Sans doute a-t-elle voulu revenir vite pour me libérer plus tôt de votre présence ?

— Réellement, mon cher Jacques, vous êtes de plus en plus aimable ! Pensez-vous qu'une telle hargne soit absolument nécessaire quand nous sommes peut-être en train de passer nos derniers moments ensemble ?

— Et Paris ?

— Paris reste toujours muet !

La porte du vestibule s'était ouverte, livrant passage au commissaire Xi-Dien, accompagné du lieutenant Dàng-Ngoc-Tuê et de quatre hommes armés de mitraillettes.

— Messieurs, quelle entrée ! s'exclama l'antiquaire. Elle m'a tout l'air de ressembler à ce qu'on appelle vulgairement « une descente de police » ?

— C'en est une en effet, monsieur Martin, répondit froidement le commissaire. Nous avons un mandat d'expulsion immédiate pour M. Jacques Fernet.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Si vous voulez bien en prendre connaissance et le lire à votre ami ?

Après avoir parcouru rapidement la pièce qui lui était présentée, Serge Martin remarqua :

— Et c'est signé de votre ministre de l'Intérieur. Ça me paraît sérieux. Mais enfin, monsieur le commissaire, pour quelle raison cette expulsion ?

— Je l'ignore, monsieur Martin. Nous ne faisons qu'exécuter des ordres... Nous devons emmener M. Fernet et le conduire directement à l'aéroport de Tan-Son-Nhut où part dans une heure pour Paris l'avion régulier d'Air France.

— Mais enfin qu'est-ce qu'on me reproche ? s'écria Jacques qui, jusqu'à cet instant, avait écouté, médusé.

— Je l'ignore aussi, monsieur Fernet La seule chose que je puisse vous dire est que vous êtes considéré comme indésirable au Viêt-Nam et que vous devez avoir quitté notre territoire avant minuit.

— Je ne l'admets pas ! J'exige des explications !

— Il n'y a aucune explication à vous donner, monsieur Fernet.

— J'ai tout de même le droit de demander la protection de l'ambassade de France ?

— L'ambassade de France, consultée, a donné son plein accord à votre expulsion.

— Mais... Ce n'est pas vrai ? balbutia l'aveugle. C'est une plaisanterie ? Enfin, Martin, faites quelque chose !

— Que voulez-vous que je fasse, cher ami, contre un ordre qui émane du gouvernement de ce pays ?

— Messieurs, dit le commissaire, il reste très peu de temps avant le départ de l'avion où une place a été retenue. Si vous le permettez, monsieur Fernet, le lieutenant Dàng-Ngoc-Tuê et deux hommes vont vous accompagner dans votre chambre pour vous aider à faire rapidement vos bagages !

— Je refuse de partir ! hurla Jacques.

— Si vous nous y obligez, nous serons contraints, à notre plus grand regret, de vous emmener de force ! Évitez-nous cette pénible formalité.

— Mais enfin, dit l'aveugle, il n'y a que moi qu'on expulse ? Pourquoi moi plutôt que Serge Martin ?

— Il n'y a aucune raison d'expulser M. Martin qui réside au Viêt-Nam depuis plus de cinquante années tandis que vous, monsieur Fernet, n'avez qu'un visa de touriste étranger dont vous avez largement profité pendant une année et que notre gouvernement refuse de renouveler. C'est très simple !

— Cher ami, dit l'antiquaire à Jacques d'une voix conciliante, vous savez aussi bien que moi qu'il n'y a jamais rien à

comprendre en pareil cas ! Les explications viendront plus tard et vous pouvez compter sur mon amitié pour qu'elles soient nettes ! Sincèrement je crois que le mieux pour vous serait de vous incliner pour le moment.

— Vous vous figurez que ça s'arrangera quand je serai en France, à des milliers de kilomètres ? Je reste ici !

— Je vous demande d'être raisonnable ! insista Serge Martin. Allons dans votre chambre : je vais vous aider à faire vos bagages. Vous m'y autorisez, monsieur le commissaire ?

— Certainement, monsieur Martin. Mais nous sommes contraints de vous faire accompagner par deux hommes. Le lieutenant et moi nous attendrons dans ce salon. Seulement, faites vite ! Vous n'avez plus que dix minutes.

L'antiquaire prit l'aveugle par le bras et l'entraîna dans l'escalier, suivi des deux hommes. Jacques tenta de se débattre mais son compagnon serra l'étau de sa main en disant :

— Ne faites pas l'enfant, voyons ! Je vous promets de tout arranger dès demain matin.

— Demain matin ? Je serai loin !

— Avant huit jours, vous serez de retour parmi nous.

— Huit jours ? Et Maï ?

— C'est vrai : la pauvre petite ! J'allais l'oublier ! Eh bien ! rassurez-vous : je m'occuperai d'elle pendant votre absence...

— Qu'est-ce qu'elle peut faire ? Pourquoi n'est-elle pas là ? Elle devrait être rentrée depuis longtemps !

— Oh ! vous savez : ces histoires d'appartement, c'est toujours très long ! Je vous avais dit que ce ne serait pas facile, même pour une jolie femme !

— Si je ne la revois pas avant mon départ, que lui direz-vous ?

— Que vous allez revenir parce que vous l'aimez.

Ils étaient dans la chambre. Sur le palier, les hommes, toujours armés, continuaient à les surveiller.

Avec une rapidité vertigineuse, Serge Martin remplit deux valises. Au moment de les fermer, il dit :

— Inutile d'emporter vos toiles vierges : elles ne vous serviraient à rien !

— Assez d'ironie, je vous en prie ! Dites-moi à quoi vous attribuez cette expulsion ?

— Franchement, je suis perplexe. Demain je le saurai.

— Encore demain ! Mais ce sera trop tard, Martin !

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

La voix suave avait prononcé cet axiome avec un ton étrange qui frappa l'aveugle. Et brutalement, la lumière se fit dans son esprit. Lumière aveuglante qui lui fit dire d'une voix rauque :

— C'est vous, Martin ! C'est votre travail ! Je comprends maintenant le silence de Paris. C'est vous seul qui avez tout manigancé pour me faire expulser ! Vous vous taisez ? Ayez au moins la franchise de dire la vérité ?

— C'est moi, répondit avec calme l'antiquaire.

— Pourquoi avoir agi ainsi ?

— Pourquoi ? Parce que la réponse de Paris est arrivée au début de l'après-midi. Elle est formelle : « *Rapatriez immédiatement le peintre.* » Cela veut dire qu'on n'accepte pas là-bas votre démission pour raison d'amour. Seulement un ordre pareil, c'est relativement facile de le transmettre par câble mais infiniment plus difficile à exécuter sur place ! Vous connaissant et sachant surtout à quel degré vous êtes maintenant attaché à cette femme, je n'avais qu'une solution : vous dénoncer au gouvernement vietnamien pour qu'il vous fasse immédiatement expulser. N'est-ce pas un moyen élégant et radical pour vous obliger à quitter le pays ?

— Me dénoncer ? Que leur avez-vous dit ?

— Que vous êtes, comme chacun le sait au Viêt-Nam, le plus sensible et le plus merveilleux des artistes. Mais que, malheureusement, vous vous êtes laissé mettre le grappin par une Chinoise communiste !

— C'est faux ! Jamais Maï n'a été communiste ! Elle ne se consacre qu'au bouddhisme dont les principes mêmes sont à l'opposé du communisme !

— Quelle fougue pour la défendre ! Cher ami, il est inutile de chercher à me convaincre sur les véritables sentiments de votre belle amie. Je sais tout aussi bien que vous qu'elle n'a rien d'une affiliée du P.C. !

— Et le sachant, vous l'avez quand même dénoncée sous cette étiquette ?

— Il le fallait bien pour la faire arrêter au Viêt-Nam !

Jacques suffoquait.

— Arrêter ?

— Ceci a été fait en plein Saigon, cet après-midi à 15 heures, au moment où « notre » amie sortait d'un immeuble qu'elle venait de visiter et où elle a même réussi à retenir un appartement libre ! Avouez qu'il était grand temps d'agir, sinon vous seriez reparti d'ici, ce soir, avec elle, sans même tenir compte des ordres arrivés de Paris ! Vous m'auriez placé dans une très fâcheuse position ! Tandis que maintenant tout est tellement plus facile : la belle enfant est sous les verrous et vous prenez l'avion pour la France dans une heure. La séparation sera totale !

Pour la seconde fois de sa vie, l'aveugle agrippa le cou de l'antiquaire qu'il serra de toutes ses forces en hurlant :

— Je savais que vous étiez un monstre ! Vous allez le payer !

— Cela suffit, Fernet ! Vous me faites mal ! dit le vieil homme.

Mais Jacques s'acharnait, continuant à serrer et criant :

— Je veux revoir Maï ! Je veux que vous vous rétractiez pour qu'on la délivre immédiatement !

Attirés par les vociférations de l'aveugle, les policiers, qui montaient la garde sur le palier, firent irruption dans la pièce pour délivrer l'antiquaire. En quelques secondes, Jacques se retrouva les menottes aux mains.

— Eh bien ! constata Serge Martin reprenant son souffle. Jamais je n'aurais cru que vous aviez une poigne pareille, Fernet ! Vous voilà bien avancé maintenant : le commissaire Xi-Dien et moi-même aurions voulu éviter que l'on vous voie à l'aérodrome avec de tels bracelets ! Cela risque de produire un effet désastreux sur les autres voyageurs ! Mais rassurez-vous : on vous les retirera juste avant le départ de l'avion car vous n'êtes nullement un condamné de droit commun ou même un prévenu ! Vous êtes devenu indésirable au Viêt-Nam : c'est tout ! Quant à votre belle amie, ne vous inquiétez pas trop pour elle ! Dès demain matin, quand votre avion sera déjà loin, je la ferai libérer en disant que je me suis trompé. Elle aura droit à toutes mes excuses, ajoutées à celles de la police. Vous avez compris également pourquoi elle mettait tant de temps à revenir ce soir ?

— Vous êtes le plus fort actuellement, Martin ! Vous avez tous les atouts parce que vous savez très bien que je ne puis rien dire.

Mais puisque vous m'expédiez à Paris, je vous garantis que là-bas les choses ne se passeront pas comme vous l'espérez ! Ils seront bien obligés d'accepter la résiliation de mon double contrat : celui de la C.I.R.M. et celui que vous connaissez. Dès que ce sera fait, je reviendrai ici, libre, pour retrouver celle que j'aime et pour vous faire payer le talion !

— Il serait très dangereux pour vous, cher ami, de revenir au Viêt-Nam tant que l'ordre d'expulsion vous concernant ne sera pas rapporté ! Vous risqueriez d'être immédiatement arrêté !

— Vous êtes vraiment plein de sollicitude ! Ne vous inquiétez pas pour mon avenir ! La vérité, vous voulez que je vous la dise ? Vous n'avez agi ainsi que parce que vous êtes fou de rage à l'idée que Maï et moi nous nous aimons sincèrement, profondément, et que plus rien au monde — même la police et des menottes — ne pourra nous séparer ! Vous êtes incapable de comprendre ces choses ! J'ai vu comment vous vous êtes conduit à l'égard de quelqu'un que vous prétendiez aimer et dont je n'ai pas à donner le nom ici parce que nous ne sommes pas seuls ! Je ne sais ce qui me retient de vous cracher au visage comme l'a fait celui qui n'est plus ! Je ne vous dis pas adieu parce que je sais que nous nous retrouverons.

— C'est mon souhait le plus cher ! murmura doucement l'antiquaire. Peut-être ce jour-là me remercieriez-vous d'avoir agi ainsi ? Bon voyage, Jacques Fernet !

Quelques instants plus tard, la voiture de police dans laquelle « le peintre » avait pris place, encadré par le commissaire Xi-Dien et le lieutenant Dàng-Ngoc-Tuê, fonçait dans la nuit, sur la route de Saigon, précédée par le hululement des sirènes des motards. Malgré lui, Jacques ne put s'empêcher de se souvenir d'un certain retour de la Pointe des Blagueurs dans la Chevrolet au pare-brise troué de balles, avec d'autres motards qui ouvraient le chemin : Kim était au volant, terrorisé par le canon de l'arme que Serge Martin maintenait contre son dos.

Malgré lui aussi, quand la voiture atteignit l'aérodrome, l'aveugle se remémora la réception qu'il y avait reçue le jour de son arrivée une année plus tôt. Il croyait réentendre le discours d'accueil de l'Attaché Culturel français saluant en lui « le peintre des rizières ». Il croyait revoir les belles Saïgonnaises et, au moment où il était sorti du bâtiment de la douane, la silhouette inquiétante de l'homme, aux cheveux blancs et à la barbe taillée en pointe, dont les premiers mots avaient été : « *Ne vous avait-on pas prévenu à Paris que quelqu'un vous*

attendrait ? » Mais Paris avait soigneusement évité de l'avertir que ce « quelqu'un » ne le quitterait plus pendant toute la durée de son séjour au Viêt-Nam...

Quand la voiture s'arrêta, le commissaire Xi-Dien — qui n'avait pas dit un mot pendant le parcours — lui expliqua : — Nous sommes sur l'aire d'embarquement. J'ai donné l'ordre que la voiture aille jusqu'à l'avion. Nous sommes juste devant la passerelle. L'hôtesse d'Air-France vous y attend pour vous conduire jusqu'à votre place. Pour que personne ne remarque rien, je vais vous retirer les menottes avant que vous ne descendiez de la voiture mais je veux que vous me donniez votre parole d'honneur que vous monterez directement dans l'avion. Si vous esquissez la moindre tentative de fuite, mes hommes ont reçu l'ordre de tirer. Dès que vous serez dans l'avion, vous vous trouverez en territoire français et vous ne dépendrez plus de nous.

Jacques n'avait rien répondu. Le commissaire le débarrassa quand même des menottes avant d'ouvrir la portière. Au moment où il la franchissait, l'aveugle sentit une main gantée, une main de femme, qui prenait la sienne pendant qu'une voix claire disait :

— Suivez-moi, monsieur Fernet... Je vous précède sur la passerelle.

Tel un somnambule, avec des gestes d'automate, il se laissa conduire par l'hôtesse dans l'avion jusqu'à un pullman dans lequel il s'enfonça, ahuri, incapable de réaliser encore ce qui lui arrivait. Avec une vitesse prodigieuse, des images défilaient devant ses yeux éteints : images créées par son imagination et qui ne se différenciaient que par leur résonance auditive. Ce fut ainsi qu'il entendit bourdonner successivement dans sa tête les voix gutturales du commissaire Xi-Dien et du lieutenant Dàng-Ngoc-Tuê, de Kim le boy, de Sen le « cyclo », de M. Jojo, de tous ceux qui venaient d'être les acteurs de l'aventure à Cholon. Alors que les Russes avaient été les principaux personnages du premier acte, dans le décor de l'estuaire, les Chinois avaient triomphé dans le second... Quelles seraient les vedettes du troisième dont l'action le ramenait en France ?

Mais au-dessus de toutes ces voix, les dominant en surimpression sonore, il y en avait deux, celles de l'« antiquaire » et de la *taxi-girl*, qui revenaient, lancinantes. Deux voix dont l'une, ironique et détestée, ne cessait de répéter : « *Pour moi, mon cher, les femmes — qu'elles soient jaunes ou blanches — ne seront jamais que des objets de curiosité...* » alors que l'autre, douce et adorée, semblait murmurer : « *Aie confiance en Bouddha qui ne peut abandonner celui qui*

est venu d'au-delà des mers pour être le protecteur de sa fille bien-aimée... Si nous subissons l'épreuve de la séparation, c'est parce que le Dieu l'a voulu pour nous faire comprendre que rien, ni le temps ni l'éloignement ne pourront détruire notre amour !... Je vais continuer à brûler des jossticks devant l'autel de mes ancêtres et bientôt tu me reviendras, plus amoureux que jamais ! »

Au moment où l'avion commençait à rouler sur la piste d'envol, une voix inconnue — celle de l'homme qui était assis dans le pullman voisin — dit discrètement en français :

— Monsieur Fernet ? J'ai la mission de veiller sur vous jusqu'à l'arrivée à Paris. Si vous aviez besoin de la moindre chose, je suis à votre entière disposition.

En entendant ces paroles qui le ramenaient à la réalité, Jacques tressaillit : il venait de comprendre que le personnage essentiel du troisième acte serait « la vieille chouette »...

Dans cinq minutes, l'avion atterrirait à Orly.

Pendant le voyage, Jacques n'avait pas dit un mot à son voisin auquel il n'avait même pas répondu lorsque celui-ci s'était présenté discrètement au départ de Tan-Son-Nhut. Quand l'aveugle avait eu besoin de quelque chose, il s'était adressé à l'hôtesse, marquant ainsi sa volonté d'ignorer le nouvel « ange gardien » qu'on lui avait imposé. Mais il avait la conviction que l'homme avait reçu des instructions très précises à son sujet.

Entre deux somnolences, Jacques n'avait fait que penser à Maï qui, seule, continuait à occuper complètement son esprit et son cœur comme si tous ceux qu'il avait connus pendant cette année passée au Viêt-Nam ne comptaient plus, n'avaient pas existé... Même la prodigieuse personnalité de l'antiquaire s'estompait devant celle de la jeune femme, dont l'aveugle n'avait cependant jamais vu le visage. Il n'y avait plus que la voix douce de Maï racontant des légendes, les caresses de Maï asservissant de plus en plus l'amant et développant sa sensualité jusqu'à un degré qu'il n'aurait jamais cru pouvoir atteindre, la volonté de Maï exigeant la présence continue de « son protecteur » auprès d'elle, ses dernières paroles enfin qui lui revenaient en mémoire : « *Si tu me quittais seulement pendant quelques semaines, tu ne pourrais plus vivre !* » Quelques semaines ? Mais il ne pourrait même plus se passer d'elle pendant deux semaines ! Avant huit jours, il serait

de retour.

Déjà dans l'avion, à un détail en soi bénin, il s'était rendu compte que sa maîtresse lui était indispensable : le thé, apporté par l'hôtesse, lui avait paru imbuvable et il avait préféré se remettre au whisky dont Maï était cependant presque parvenue à le déguster.

L'homme, qui allait retrouver son pays, n'était plus du tout celui qui en était parti, animé par l'enthousiasme de l'aventure. C'était à peine s'il se souvenait avoir quitté le même aérodrome d'Orly sous l'étiquette de « peintre » ! Ce n'était plus Jacques Fernet qui revenait, mais Pierre Burtin, l'ingénieur à qui sa véritable profession semblait bien peu de chose en comparaison de tout ce qu'il venait de découvrir dans la Femme.

Quand l'avion s'immobilisa enfin, son voisin — à l'égard duquel il avait quand même une certaine reconnaissance parce qu'il avait su se taire et respecter son besoin d'isolement — lui dit avec le même ton confidentiel qu'il avait déjà eu au départ :

— Une voiture nous attend au bas de la passerelle pour vous éviter toutes les formalités interminables de l'arrivée.

— La douane a donc confiance en moi ? demanda Jacques sarcastique.

— Par principe, la douane n'a confiance en personne ! Seulement des ordres ont été donnés.

Quelques instants plus tard, précédé de l'hôtesse et suivi de son « surveillant » l'aveugle descendait la passerelle.

Quand il se retrouva installé au fond de la voiture dont la portière fut très vite refermée, il constata qu'il ne s'y trouvait pas seul : un autre « compagnon » l'y attendait. Dès que la voiture démarra, celui-ci dit d'une voix rude :

— Mon petit, je suis enchanté de vous récupérer ! Il y a eu des moments où j'ai bien cru que nous ne nous reverrions jamais !

L'aveugle, qui avait immédiatement reconnu « la vieille chouette », ne répondit pas et le début du parcours entre Orly et Paris fut aussi silencieux que l'avait été le voyage en avion.

Enfin le colonel Sicard reprit :

— Dites-moi, mon garçon, vous n'avez pas l'air très enthousiaste de me retrouver ! Moi, à la rigueur, je le comprends. Mais la France, et Paris ?

— Si je vous disais le contraire, vous me considéreriez comme un menteur ! Et j'y reviens dans de telles conditions !

— Évidemment. J'ai été très affecté de ce qui vous est arrivé. Il m'était impossible de vous le faire savoir à distance mais vous pouvez croire qu'il n'y a pas eu une seule journée, depuis votre départ et surtout depuis « l'accident » dont vous avez été la victime, où je n'aie pensé à vous. Je tenais à vous le dire tout de suite pour bien mettre les choses au point.

— Je vous remercie de cette sollicitude tardive.

— Vous n'auriez tout de même pas voulu que je vous adresse des télégrammes de condoléances ou que je vous fasse envoyer des roses à l'hôpital par l'intermédiaire d'« Interflora » ? Vous semblez oublier que nous n'étions pas censés nous connaître ! Et je vous savais en d'excellentes mains.

— Ce cher antiquaire !

— Un homme remarquable.

— ... que l'on peut difficilement oublier quand on a eu le plaisir de faire sa connaissance ! Il y a longtemps que vous ne l'avez vu, mon colonel ?

— Des années ! Mais cela ne nous a pas empêchés, lui et moi, de rester en relations suivies.

— Je m'en suis aperçu.

— D'ailleurs il ne doit pas tellement changer d'aspect, malgré le temps écoulé. Je l'ai toujours connu vieux : il n'y a que ces gens-là qui ne vieillissent pas ! Porte-t-il toujours cette barbe taillée en pointe qui lui donnait une apparence méphistophélique ?

— Il l'avait la dernière fois où je l'ai approché de très près.

— De très près ?

— Je ne pouvais plus le voir !

— C'est vrai ! Je ne suis qu'une vieille bête ! Savez-vous, mon petit, que l'on jurerait que vous y voyez encore ! C'est vrai : vos yeux sont toujours aussi clairs et n'ont pas changé.

— Serge Martin me l'a déjà dit...

— Ainsi, vous l'avez approché de « très près » ?

— Pour l'étrangler !

— Il y a longtemps ?

— Avant-hier soir. C'était tout ce qu'il méritait !

— Je crains que vous ne soyez très injuste. Il est vrai que vous avez quelques excuses ! Étrangler ce pauvre Serge ! Quelle vilaine pensée ! J'espère au moins que vous n'avez pas réussi ?

— Vous le savez très bien ! Sinon je ne serais pas ici ! Mais je peux vous garantir que ce n'est que partie remise.

— Notre ami vous a donc fait tant de mal pour que vous lui en vouliez à ce point ?

— Il a tout fait pour ruiner mon bonheur.

— Nous reparlerons de cela un peu plus tard, quand vous aurez retrouvé ce calme que j'aimais tant chez vous et qui semble maintenant vous faire complètement défaut ! Nous sommes arrivés.

— Où cela ? Devant les bureaux de la C.I.R.M. ?

— Devant le vieil immeuble du XV^e arrondissement où j'habite depuis trente-quatre années. Il n'est pas luxueux, je le reconnais. Il n'a pas d'ascenseur et sa concierge balaie rarement l'escalier ! Mais peu importe puisque je m'y plais ! Venez. Mon appartement n'est heureusement qu'au deuxième étage. Voulez-vous que je vous donne le bras ?

— C'est inutile ! Je sais encore tenir une rampe !

« La vieille chouette » avait dit la vérité : une odeur de moisissure se dégageait de la cage de l'escalier. Arrivé sur le palier, l'aveugle entendit le colonel introduire une clef dans une serrure. Dès que la porte fut ouverte, il dit :

— Excusez-moi si je passe le premier : voici mon vestibule. Si vous voulez vous débarrasser de votre manteau ? Et voici une pièce qui me sert à la fois de salon et de salle à manger. Elle communique avec une autre dont j'ai fait mon cabinet de travail et qui donne elle-même sur ma chambre. De l'autre côté du vestibule, vous avez une cuisine où règne, pendant quelques heures par jour, ma femme de ménage : Amélie. Vous voyez que tout cela est très modeste. Mais c'est amplement suffisant pour un vieux garçon qui n'a pas fait fortune dans notre sacré métier ! Asseyez-vous dans ce fauteuil. Que diriez-vous d'un cigare ?

— Non, merci.

— Eh bien ! moi, je ne résiste pas à la tentation. Il y a quand même quelque chose que vous ne refuserez pas : un verre de champagne.

Il cria par la porte restée entrouverte sur le vestibule :

— Amélie ! Apportez-nous la bouteille que je vous ai dit de mettre au frais avant mon départ. Et joignez-y quelques gâteaux secs.

Quand Amélie eut apporté le plateau et fut retournée vers sa cuisine, il ferma la porte donnant sur le vestibule avant de dire :

— J'estime que le premier geste de tout Français qui retrouve son pays après une longue absence, et surtout après avoir connu quelques aventures lointaines — comme c'est votre cas — devrait être de déboucher une bouteille de ce nectar incomparable !

— Je constate que vous avez les mêmes goûts que Serge Martin.

— Vraiment ? Lui aussi boit du champagne quand il s'agit de prendre une décision sérieuse ? C'est un sage !

En faisant sauter le bouchon, il demanda :

— Cette détonation sympathique ne vous réjouit-elle pas le cœur ?

— Elle m'en rappelle une autre...

— Décidément je ne commets que gaffe sur gaffe à votre égard ! Je suis confus, mon petit. Acceptez quand même ce verre auquel j'attache une grande importance. Ne scelle-t-il pas d'abord une amitié de longue date entre « la vieille chouette » et l'ex-agent 2884 pour lequel j'ai toujours eu la plus grande estime ? Ensuite il fête votre complète réussite dans la nouvelle mission qui vous avait été confiée : grâce à vous, nous savons enfin où se trouve ce que nous recherchions depuis des années ! Sincèrement, Pierre Burtin, je vous remercie et je vous félicite pour le remarquable travail accompli. Vous avez bien mérité de votre pays qui saura vous récompenser.

— De quoi, mon Dieu ! D'avoir joué les Don Juan pour faire parler une femme ? Si vous saviez comme j'en ai honte !

— Vous avez tort ! Parce qu'enfin vous n'avez pas joué un rôle : vous avez été et vous êtes encore sincèrement épris de cette jeune femme. C'est même la seule raison pour laquelle vous en voulez à Serge Martin de vous avoir fait rapatrier d'urgence.

— En me faisant expulser et en dénonçant injustement une innocente pour qu'on l'arrête !

— Peu important les moyens employés dans notre métier ! Ce qui compte, c'est le résultat.

— Oh ! Je me doute que Serge Martin n'a pas dû attendre

longtemps, après mon départ, pour s'occuper de celui qui a réussi à s'approprier le document ?

— Le fameux M. Jojo ? Notre ami, en effet, n'a pas perdu de temps : son dernier message reçu ce matin m'indiquait qu'il était à la frontière du Yunnan et qu'il s'apprêtait à passer en Chine.

— À la frontière du Yunnan ? répéta Jacques, surpris.

— Cela vous étonne de Serge Martin ? Vous devriez pourtant savoir qu'il n'est pas homme à tergiverser quand il y a une décision importante à prendre ! Depuis hier — pendant que vous étiez dans les airs — je savais qu'il avait quitté le Viêt-Nam pour franchir le 18^e parallèle et s'enfoncer en plein pays Viêt-Minh. L'un de nos agents de Hanoï nous a signalé son passage en précisant que « *tout allait bien* ». Ceci semblerait indiquer que le sieur Jojo a dû quitter précipitamment la direction de son hôtel à Cholon pour porter lui-même à ses grands patrons le précieux plan. Nous pouvons faire confiance à notre cher antiquaire lorsqu'il suit une piste.

— Mais alors, il a abandonné sa maison ?

— Peut-être a-t-il confié la garde de ses collections à un ami sûr ?

— Ou à la police vietnamienne avec laquelle il m'a toujours paru être en excellents termes ?

— Si l'on veut aboutir à quelque chose, on ne peut pas être l'ennemi de tout le monde ! Et parmi les amis, il faut d'abord mettre la police locale. Les nationalistes vietnamiens savent aussi qu'ils n'ont pas chez eux d'hommes de la classe d'un Serge Martin ; aussi doivent-ils être enchantés de lui rendre parfois quelques services en se disant qu'il pourra leur être utile un jour.

— Selon vous, quand, exactement, Serge Martin a-t-il quitté sa demeure ?

— Avant-hier soir, aussitôt après votre départ dans la voiture qui vous conduisait à l'avion. Ce jour-là, il m'a adressé à 23 heures un message que j'ai encore sur moi et que je vais vous lire : « *Colis réclamé expédié. Je rejoins immédiatement Hanoï.* » Le colis, c'est vous : j'espère que vous ne vous en formaliserez pas ! Quant au voyage de Martin, le nouveau message reçu de Hanoï prouve qu'il ne s'est pas éternisé dans cette ville : il doit talonner M. Jojo...

— Et il a oublié Maï ! Contrairement à ce qu'il m'avait promis, il ne l'a certainement pas fait sortir de prison !

— S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'en a pas eu le temps. Cela

prouve aussi qu'il est homme à accomplir les devoirs de sa profession avant de s'occuper des jolies femmes ! Il n'est pas comme vous, Burtin !... Si je vous rends votre nom véritable, c'est parce que j'estime que le rôle du peintre Jacques Fernet est définitivement terminé. Vous m'avez bien fait transmettre par Martin une double demande de démission et de résiliation pure et simple du contrat qui vous liait pour deux années encore à la C.I.R.M. ?... Apprenez qu'elle est acceptée.

— Vous n'auriez pas pu me le faire savoir alors que j'étais encore là-bas ?

— Je tenais à vous l'annoncer moi-même après vous avoir félicité.

— C'est l'unique raison pour laquelle vous m'avez fait revenir ?

— Non, mon petit. J'ai également estimé que votre aventure sentimentale ne devait pas se prolonger après que vous aviez obtenu le renseignement essentiel. Pierre Burtin, il ne faut pas revoir cette femme !

Ces mots avaient été prononcés d'un ton grave. Ils furent suivis d'un long silence pendant lequel le vieil officier observa l'aveugle : celui-ci sut rester aussi impassible que le jour où il avait subi un examen similaire dans le bureau de la rue Saint-Lazare.

— C'est bien, Burtin ; je vois que vous possédez encore assez de maîtrise de vos nerfs pour ne pas laisser apparaître vos véritables sentiments. Je vous en félicite d'autant plus que je les connais, ces sentiments ! Un Service, comme celui dont j'ai la responsabilité, m'oblige presque toujours à m'imaginer que je suis à la place de ceux à qui je dois parfois demander l'impossible ! Pour vous, qui êtes un chic type et un garçon sensible, je sais très bien que le plus grand sacrifice n'est pas de risquer votre vie — vous venez, au cours de cette mission, de le prouver à nouveau — mais de renoncer à ce que vous croyez sincèrement être le grand amour... Sachez que s'il y a un sentiment que je respecte plus que tous les autres, c'est bien celui-là ! Mais je maintiens que cette jeune Chinoise, toute charmante qu'elle soit, ne peut pas être une compagne pour vous... Votre erreur, excusable étant donné votre état et les circonstances assez exceptionnelles qui vous ont permis de faire sa connaissance, a été d'aller trop loin.

— Si je ne l'avais pas fait, jamais je n'aurais pu vous rapporter le renseignement sur le plan ! Mais ne m'a-t-il tout dit que lorsque sa confiance en moi a été totale et qu'elle a eu la certitude que

je l'aimais.

— J'en suis persuadé mais vous n'auriez pas dû prendre les choses aussi au sérieux !

— Je me sens incapable de mentir dans ce domaine !

— Êtes-vous, oui ou non, l'un de nos agents ayant accepté volontairement de tout endurer pour mener à bien la tâche qui lui a été confiée ?

— Je l'ai été.

— Vous l'avez été jusqu'au moment où je vous ai dit, dans ce salon, que votre démission était acceptée. Mais avant, même quand vous vous trouviez dans l'avion qui vous ramenait en France, vous n'étiez encore qu'un soldat d'une armée silencieuse où le mot « obéissance » prend encore plus de force et de valeur que dans n'importe quelle autre arme officielle ! Vous n'aviez donc ni à discuter les ordres qui vous ont été donnés ni à juger ceux qui — tel Serge Martin — ont eu la mission difficile de vous les imposer ! Je vous ai dit que je connaissais « l'antiquaire » depuis des années, depuis bien plus longtemps que vous ! C'est un homme d'une trempe supérieure qui aura toujours ma confiance parce qu'il n'a jamais confondu le devoir et l'amitié. Il s'en est fallu de quelques heures pour que vous, vous commettiez cette erreur ! Avez-vous seulement réfléchi, pendant votre voyage de retour, à ce qui se serait passé si vous étiez resté — selon votre désir insensé — au Viêt-Nam ou quelque part en Asie avec cette femme ?

— J'ai eu en effet tout le temps de réfléchir. Mais à quoi cela aurait-il servi puisque je ne peux plus me passer de Maï ?

— Vous ne pouvez plus ! C'est ce qu'on dit quand la blessure n'est pas encore cicatrisée. Et puis les choses finissent par s'arranger avec le temps ! Les meilleurs souvenirs s'estompent. Vous êtes un homme jeune, Burtin ! Vous pouvez très bien refaire votre vie !

— Sans voir ?

— Je suis persuadé qu'il y a chez nous des femmes qui ne demanderaient qu'à vous rendre heureux !

— Même si j'accomplissais le tour du monde pour trouver ce type de femme rare, aucune n'atteindrait au degré de perfection amoureuse que je viens de connaître. Et contrairement à ce que vous croyez, ce n'est pas un homme tel que vous, mon colonel, qui peut se mettre dans ma peau ! Ne m'avez-vous pas dit vous-même que vous viviez en vieux garçon solitaire ? Comme Serge Martin ! Je pense d'ailleurs que ce doit être indispensable pour faire votre métier.

— Qui était le vôtre il n'y a pas encore si longtemps ! Mais là vous êtes dans le vrai : il nous faut le célibat ! Le métier d'agent, c'est une sorte de sacerdoce. C'est bien pourquoi, quand j'ai su que vous étiez tellement épris, j'ai décidé de vous rendre votre liberté. Maintenant, vous agirez comme bon vous semblera ! Vous pouvez même faire venir cette précieuse personne ici. Je ne vous conseille pas, dans votre intérêt, de retourner là-bas : vous êtes toujours sous le coup d'un mandat d'expulsion et vous auriez du mal à continuer à faire croire à vos admirateurs vietnamiens que vous êtes Jacques Fernet « le peintre des rizières » si nous ne sommes plus auprès de vous pour accréditer cette légende artistique ! Je ne vous imagine pas non plus repartant immédiatement pour Saïgon sous votre véritable identité ! Ça ne ferait pas sérieux. Et je me demande même si la dame de vos pensées ne serait pas très déçue...

— Elle ne s'est jamais fait la moindre illusion sur mes capacités de peintre ! Cela va sans doute vous étonner, mais elle m'aime pour moi, sans avoir cherché à savoir qui j'étais réellement !

— En êtes-vous bien sûr ?

— Oui... Elle m'aime parce que, de toute éternité, j'ai été désigné par Bouddha pour être son protecteur !

— Par Bouddha ? Et « son protecteur » ? Elle vous a complètement fait perdre la tête, mon pauvre garçon ! Enfin, ceci ne me regarde plus. Encore un peu de champagne ?

— Non, merci.

— Je vous rends le contrat, que vous aviez signé avec le président de la C.I.R.M., pour vous prouver que nous le considérons comme étant terminé. Cependant, si vous désiriez rester à la direction de cette Société à Paris, comme le président Ekko vous l'avait offert, celui-ci est toujours prêt à vous accueillir. Ne serait-ce pas pour vous très sage de conserver, au moins pendant les deux années restant encore à courir, une aussi belle situation ? Ce n'est pas parce que vous n'y voyez plus que votre compétence technique ne peut pas être utilisée.

L'ingénieur prit le contrat et le déchira sans la moindre hésitation.

— J'enregistre cette réponse, dit simplement le colonel.

— Puisque je suis maintenant libéré de mes obligations, puis-je vous demander la permission de me retirer ?

— Il reste encore une question à régler. J'estime que nous ne sommes pas tout à fait quittes à votre égard. En effet, quand vous avez

perdu la vue, vous étiez en service commandé. Malheureusement, n'ayant pas pu vous inscrire officiellement sur les listes de nos effectifs pour des raisons que vous connaissez, vous n'êtes pas censé avoir fait partie de nos cadres. Vous ne pouvez donc pas compter sur une pension de grand mutilé que vous allouerait le gouvernement. Il ne vous est pas possible non plus d'espérer qu'un attentat dans une maison très accueillante de Cholon puisse être considéré par la C.I.R.M. comme étant un « accident du travail » ! Maintenant que vous avez démissionné, je crains, si une telle affaire était plaidée, qu'elle ne se retourne contre vous ! D'ailleurs nous ne saurions autoriser un tel procès qui risquerait de jeter une lumière indiscrete sur notre organisation. Mais nous ne pouvons tout de même pas vous abandonner à votre sort avec, pour seule compensation, la première année d'appointments que vous avez touchée d'avance. Ce serait suffisant si vous étiez revenu dans l'état où vous vous trouviez en partant. Comme ce n'est pas le cas, nous avons décidé de vous verser une indemnité forfaitaire qui vous permettra d'entrevoir l'avenir avec moins d'appréhension et surtout de réfléchir en vous reposant. Je ne désespère pas que, de cette période de méditation, finisse par jaillir en vous la vraie lumière qui vous permettra de redevenir le garçon énergique que vous étiez. Voici donc — et vous allez me faire le plaisir de l'enfouir immédiatement dans votre portefeuille — un chèque important. Je vous avoue que ce n'est pas sans mal que j'ai pu obtenir en haut lieu que l'on vous alloue ce capital, prélevé sur ce qu'on appelle « les fonds secrets » ! Je suis très heureux d'avoir réussi : pour une fois, ces fameux fonds seront judicieusement employés. Prenez ce chèque, mon petit. Et n'ayez surtout aucun scrupule ! Il ne s'agit pas de le déchirer, comme le contrat, dans un grand geste désintéressé. Vous avez droit à cette compensation que je persisterai à trouver infime par rapport au préjudice physique que vous avez subi.

— Je vous remercie, dit Pierre Burtin en prenant le chèque. J'accepte beaucoup plus pour ma mère que pour moi !

— Bravo ! Justement, votre maman... Nous n'avons pas encore parlé d'elle. Mais est-ce bien utile puisqu'elle est là, attendant avec anxiété, dans ma chambre où je lui ai demandé de ne pas bouger jusqu'à ce que j'aie pu parler avec vous. Ne pensez-vous pas que son supplice a assez duré ? Hier après-midi, je suis allé moi-même lui rendre visite pour lui annoncer votre retour et la préparer à vous retrouver dans l'état où vous êtes. Selon nos conventions, elle a tout ignoré de votre véritable activité là-bas. Je vous rappelle qu'elle n'a jamais su que vous étiez devenu peintre, ni entendu parler de Jacques Fernet. Pour elle, vous êtes resté le fils adoré : « son » Pierre. Jusqu'à ma visite d'hier, elle a également ignoré que vous aviez perdu la vue :

n'était-ce pas préférable ?

— Je vous remercie d'avoir agi ainsi.

— Vous devez vous douter que quand je le lui ai appris hier, ce fut pour elle un choc terrible ! Mais très vite, elle a fait mon admiration par la façon dont elle a su réagir. C'est une maîtresse femme qui m'a presque aussitôt demandé comment ce malheur était arrivé. J'ai répondu qu'il s'agissait là d'un accident stupide : que l'une des chaudières d'un navire, sur lequel vous vous trouviez pendant des essais, avait éclaté. Cette version des faits m'a paru s'harmoniser avec l'exercice de votre profession d'ingénieur du Génie Maritime. Je vous la transmets pour que nos récits concordent. Il m'a semblé inutile que votre chère mère connaisse les circonstances exactes : elle pourrait se demander ce que vous étiez allé faire dans la maison de la dame Tchang ? Inutile aussi de lui parler de la liaison que vous avez eue. Elle comprendrait difficilement que son fils ait pu tomber éperdument amoureux d'une Chinoise ! Pour une maman de race blanche, c'est là un fait qui dépasse les limites de l'entendement ! À chaque fois qu'il s'est produit dans une famille n'ayant pas séjourné en Extrême-Orient, ou en Asie, il n'a engendré que des drames. Essayons d'éviter celui-ci ! Maintenant que je pense vous avoir tout dit au sujet de madame votre mère, je vais la délivrer de sa longue attente.

Après avoir traversé la pièce, communiquant directement avec le salon et qui lui servait de cabinet de travail, il ouvrit la porte donnant sur la chambre, en annonçant :

— Votre fils vous attend, madame.

Ce fut d'abord une étreinte silencieuse entre la mère et le fils, puis la voix brisée de M^{me} Burtin commença à dire doucement :

— Mon petit... Mon petit ! Tout cela est de ma faute... Jamais je n'aurais dû te laisser partir là-bas !

— Mais, maman, le même accident aurait très bien pu se produire en France !

— Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenue plus tôt ?

— C'est moi qui ne l'ai pas voulu, maman. Vous connaissant, je savais que vous vous seriez imaginé des choses pires. Je n'y vois plus mais, à part cela, je suis en excellente santé !

— Oui, mon chéri.

— Madame Burtin, dit le colonel, si cela peut vous rendre service, j'ai donné l'ordre au chauffeur qui nous a ramenés d'Orly d'attendre pour vous reconduire avec votre fils à votre domicile.

— Je vous remercie, colonel.

— Vos bagages, Burtin, sont d'ailleurs restés dans la voiture. Il me reste, cher ami, à vous souhaiter d'oublier le cauchemar que vous venez de vivre pour ne plus penser qu'à l'avenir.

— L'avenir ? répéta machinalement l'aveugle.

— Il peut être encore souriant si vous savez apprécier la présence de votre chère maman à vos côtés ! Madame, nous vous rendons votre fils et surtout, nous vous le confions ! Après tout ce qu'il vient de connaître, je crois qu'il a d'abord un immense besoin de tendresse. Mes hommages, madame. Au revoir, Burtin, et à bientôt, j'espère ? Madame votre mère vous donnera mon adresse ici et mon numéro de téléphone privé : vous pourrez toujours venir me voir ou m'appeler si vous avez besoin du moindre service. Ce sera pour moi un plaisir de vous le rendre. Sans rancune ?

L'ingénieur eut une courte hésitation avant de répondre :

— Pourquoi, après tout, aurais-je de la rancune à votre égard ? Comme vous me l'avez très bien fait comprendre, je sais que, vous aussi, vous n'avez fait qu'obéir à des ordres.

— Dites-moi aussi que vous en voulez un peu moins à l'ami que vous avez laissé là-bas ?

— L'ami ?

— Mais oui ! C'est précisément dans les moments où vous avez eu l'impression du contraire qu'il a fait preuve de la plus grande amitié !

— Quel ami ? demanda M^{me} Burtin.

— Un vieil antiquaire, maman...

— J'aimerais tant, continua le colonel, pouvoir lui faire savoir — la prochaine fois où j'entrerai en contact avec lui dans un message — que vous avez enfin compris ?

Il y eut un nouveau silence avant que Pierre ne dise :

— Mère, soyez gentille d'aller m'attendre dans la voiture où je vous rejoins dans un instant.

— Mais, mon petit, tu as besoin de moi pour descendre l'escalier...

— Rassurez-vous ! répondit l'aveugle. Je me débrouille admirablement tout seul ! Je n'ai même pas de canne !

— C'est vrai, et quand tu me regardes, j'ai l'impression que

tu me vois encore...

— Je vous verrai toujours, ma petite maman...

Dès qu'il se retrouva seul avec le colonel, il lui dit :

— Tout à l'heure vous m'avez demandé quelque chose de bien difficile... Mais peut-être finirai-je un jour par comprendre que vous et Serge Martin n'avez agi que dans mon intérêt si vous me promettez de faire immédiatement le nécessaire auprès du gouvernement vietnamien pour que Ngô-Thi-Mai-Khanh soit remise en liberté.

— Vous aussi, vous me demandez là quelque chose de très difficile ! Enfin, je vais essayer.

— Quand ce sera fait, je vous demande de me communiquer son adresse.

— Vous ne l'avez donc pas ?

— Comment pourrais-je l'avoir ? Je ne pense pas qu'elle retournera habiter dans la maison de Serge Martin maintenant que ne n'y suis plus !

— Il y a peu de chances, en effet. D'autant plus que l'absence du propriétaire va peut-être se prolonger !

— Croyez-vous qu'il pourra revenir de Chine ?

— Vous vous intéressez à nouveau à lui ? Cela me fait un rude plaisir ! Et vous avez suffisamment appris à le connaître pour savoir que si un pays ne lui fait pas peur, c'est bien le Céleste Empire ! Il y est chez lui !

— Je sais. Il me l'a dit : « *Les Jaunes, ça me regarde !* » Pourtant, je crains que, cette fois, il n'y trouve quelques embûches de taille.

— Ce sera certainement très dur pour lui, mais je le crois encore plus fort que les événements ou les catastrophes. Il ira jusqu'au bout de la mission que vous avez si bien commencée et il nous rapportera le document !

— Bouddha vous entende !

— Encore Bouddha ? Mais dites-moi, mon garçon, l'amour de cette Chinoise ne vous a quand même pas incité à vous convertir au bouddhisme ?

— Pas encore, mais ça pourrait venir. C'est une religion pour laquelle j'ai la plus sincère admiration !

— Pourquoi ?

— Elle n'est faite que de philosophie. Dès que vous aurez l'adresse de Maï, vous me la communiquerez ?

— C'est promis. Nous nous serrons la main, Burtin ?

— Pourquoi pas ?

La conversation pendant le premier repas, pris avec sa mère dans l'appartement de la rue Vaneau, fut d'abord un long monologue de M^{me} Burtin pendant lequel celle-ci ne cessa de poser questions sur questions. À la fin, excédée par le silence de son fils, qui n'avait aucune envie de répondre, la vieille dame dit :

— Mais enfin, Pierre, qu'est-ce que tu as ? Ce serait à croire que tu es désespéré d'être rentré chez toi ?

— Je suis heureux de vous avoir retrouvée, mère, mais je ne peux pas vous dire que je ne regrette pas l'existence que j'ai menée là-bas.

— Même en ne voyant plus depuis plusieurs mois ?

— Même n'y voyant plus...

— Tu me stupéfies ! Je ne parle pas de ton infirmité, mais sais-tu que je ne te retrouve plus du tout le même ? Tu as beaucoup changé ! Avant, tu étais gai, tu me racontais tout ce que tu faisais, tu me confiais tes projets ou tes rêves. Aujourd'hui tu te tais comme si tu avais un secret qui t'oppressait... Y a-t-il quelque chose que tu craignes de me dire ?

— Rien, je vous assure.

— S'il y a quelqu'un au monde à qui tu dois te confier, c'est à ta mère, mon enfant !

— Je sais.

— Tout à l'heure, quand je t'ai expliqué les transformations de l'appartement que j'ai pu faire grâce à une partie de l'argent que tu m'avais laissé avant ton départ, j'ai eu l'impression qu'elles ne t'intéressaient pas...

— Je suis sûr qu'elles sont très réussies, maman : je connais votre bon goût. Mais que voulez-vous ! J'aurais aimé les voir.

— C'est cela qui te hante, ta vue ? Mon pauvre petit, je te comprends. Seulement ce n'est pas une raison suffisante pour te laisser aller au découragement ! Je connais ton énergie : c'est la même que

celle de ton père. Je te garantis que si un pareil accident lui était arrivé, il aurait immédiatement réagi ! Tu dois faire comme lui : d'où il est en ce moment, c'est lui qui te le demande. Tu es un Burtin, ne l'oublie pas ! Et les Burtin sont courageux ! D'ailleurs, après la visite du colonel Sicard hier, j'ai beaucoup réfléchi. Avant, je l'avoue, j'ai longuement pleuré. J'étais désespérée ! Je me disais : « Est-ce possible, mon Dieu, que vous nous envoyiez cette nouvelle épreuve au moment où nous pensions pouvoir enfin envisager la vie avec plus d'optimisme ? » C'est vrai : nous n'avons plus de difficultés financières.

— À ce propos, maman, voici un autre chèque qui m'a été remis comme indemnité pour mon accident. Vous n'aurez qu'à le remettre à la banque pour encaissement.

Après avoir jeté un regard sur le montant du chèque, Jeanne Burtin s'écria :

— Mais... C'est énorme ! Enfin, je veux dire que c'est normal après ce qui t'est arrivé.

— J'aurais préféré que la somme fût moins importante : cela aurait prouvé que j'avais quelque chance de guérison !

— Ta guérison ? Précisément, nous y arrivons. Donc hier, je t'ai dit avoir réfléchi. J'ai pensé que, malgré tout ce qui a été tenté à Saïgon comme me l'a expliqué le colonel, il y avait peut-être encore une chance.

— Quelle chance ?

— Celle de te rendre la vue, Pierre !

— Il n'y a plus aucun espoir : l'un des plus grands spécialistes français a fait exprès le voyage pour venir m'examiner là-bas. Son diagnostic a été formel : rien à faire !

— C'est peut-être un très grand spécialiste, mais cela ne signifie pas qu'il soit infaillible ! Il n'y a pas que lui sur terre ! Il existe d'autres spécialistes tout aussi compétents ! Et si nous ne les trouvons pas en France, maintenant que nous avons de l'argent, je n'hésiterais pas à t'emmener à l'étranger, s'il le fallait, pour consulter d'autres médecins. On m'a dit qu'il y en avait de remarquables en Allemagne et aux États-Unis...

— Qui vous a dit cela ?

— Tous nos amis auxquels j'ai téléphoné hier soir.

— Déjà ? Je constate que vous n'avez pas perdu de temps pour annoncer la grande nouvelle : « Pierre revient, mais il est aveugle ! » C'est affreux, maman ! Ils vont tous venir pour me plaindre. Je ne

veux plus de cette pitié inutile !

— Ne sois pas si amer ! Nous avons de bons amis, qui nous aiment sincèrement et qui ont toujours eu pour toi la plus grande estime. Tous ne veulent que ton bien et je vais te le prouver. Parmi eux se trouve M^{me} Rufec... Tu la connais.

— Cette vieille folle qui passe son temps à faire du spiritisme ?

— Cette vieille folle ne l'est pas autant que tu le crois ! Quand je lui ai raconté ce qui t'était arrivé, elle m'a tout de suite dit : « Il faut le conduire immédiatement chez la doctoresse Northier ! »

— Qui est-ce ?

— Une femme exceptionnelle ! Je dirais même : une femme qui fait des miracles ! Ce que tu ne sais sans doute pas, c'est qu'il y a deux ans M^{me} Rufec était devenue aveugle : tous les spécialistes consultés avaient déclaré qu'il n'y avait rien à faire. Désespérée, elle est allée chez la doctoresse Northier : six mois plus tard, elle avait retrouvé une vue presque normale ! C'est tout.

— Il n'y a aucun rapport entre une cécité qui vient progressivement et un accident comme le mien !

— C'est possible mais cela ne veut pas dire qu'il faut hésiter à demander pour toi une consultation à cette doctoresse. Je l'ai fait ce matin avant d'aller chez le colonel. Elle nous attend demain à 10 heures. Et même si elle nous disait qu'il n'y a aucun espoir, je continuerais, moi ta mère, à croire en ta guérison possible. Je suis même prête, après t'avoir donné la vie, à t'offrir mes propres yeux s'il le fallait, pour que tu puisses voir à nouveau ! Qu'est-ce que ça peut faire qu'une vieille femme comme moi devienne aveugle ? Mais toi, Pierre ! Toi qui n'as que quarante ans et qui peux connaître encore une magnifique carrière d'ingénieur ! Il te faut des yeux ! Tu veux bien venir avec moi, demain, chez la doctoresse ?

— Pour vous faire plaisir, oui.

La première nuit dans sa chambre parisienne fut pour lui la plus atroce qu'il eût jamais connue. Celle qu'il avait passée dans la maison de l'antiquaire à Saigon et pendant laquelle il avait revécu une grande partie de son effarante aventure, lui semblait — avec le recul du temps — presque douce en comparaison de celle-ci. Son cerveau et son cœur étaient torturés comme ils ne l'avaient jamais été. Il se sentait partagé entre deux sentiments, qui s'opposaient, se détruisaient même : l'amour filial pour sa mère et la passion inassouvie pour celle

dont l'absence était déjà la plus intolérable des souffrances.

Il s'en voulait aussi de ne pas avoir su se montrer plus affectueux pendant les premiers instants où il avait retrouvé cette maman qui avait été pour lui toute sa famille. Une mère souvent tyrannique, mais admirable qui venait de lui prouver une fois de plus qu'elle n'abdiquerait jamais et qu'elle ne se laisserait pas dominer par l'adversité : elle n'avait même pas attendu son arrivée, ni son consentement, pour prendre le rendez-vous avec cette doctoresse que l'on disait prodigieuse. Que se passerait-il demain ? Quel serait le diagnostic ? S'il était optimiste, ne serait-ce pas uniquement pour lui redonner le désir de rester en France pendant tout le temps nécessaire à un traitement ou peut-être même à plusieurs opérations successives ? Les jours, les semaines, les mois sans doute s'écouleraient avant qu'il puisse envisager de retourner auprès de Maï... S'il était pessimiste, sa mère, avec son terrible entêtement, s'acharnerait et essaierait de le traîner de médecin en médecin, de clinique en clinique, de ville en ville, de pays en pays en conservant toujours l'espoir d'une guérison problématique. Ne serait-ce pas pire que tout que d'être ainsi ballotté de désillusions en désespoir ? Que de temps perdu pendant lequel Maï serait loin !

Il se reprochait de n'avoir pas parlé tout de suite de son grand amour à sa mère. Mais connaissant son intransigeance, ses ambitions pour lui, se doutant que pendant son absence elle avait dû élaborer pour lui mille projets de mariage avantageux, il n'en avait pas eu le courage. Le colonel Sicard, lui-même, ne lui avait-il pas conseillé de se taire ? Et cependant ! L'aveu immédiat n'aurait-il pas arrangé beaucoup de choses, dissipé le nuage qui n'avait cessé de planer, pendant toute cette première journée, sur une conversation qui aurait dû être franche et sincère comme le sont généralement celles d'une maman avec son fils unique ?

Il était surtout bouleversé à la pensée qu'en ce moment, alors qu'il bénéficiait du confort douillet de son domicile parisien, la petite Maï devait être dans l'une des sinistres geôles vietnamiennes, en butte aux questions insidieuses posées sans cesse par les valets du redoutable commissaire Xi-Dien, se défendant seule contre d'injustes accusations... Maï qui ignorait certainement que son amant lui avait été arraché par la force sans qu'il ait même eu la possibilité de la prévenir ou de lui dire au revoir ! Le mot « adieu » ne lui venait pas à l'esprit, puisqu'il savait qu'il irait la retrouver... Mais comme elle devait le maudire en ce moment, croyant avoir été abandonnée au moment même où elle était allée à la recherche d'un domicile où ils pourraient abriter leur bonheur ! Jamais, malgré ce que lui avait demandé « la vieille chouette », il ne pardonnerait à l'antiquaire d'être

parti pour la Chine sans avoir tenu sa promesse ou, tout au moins, sans avoir fait dire à Maï que son protecteur reviendrait vite.

Plusieurs fois, pendant cette nuit, l'aveugle entendit s'ouvrir la porte de la chambre : sa mère s'était approchée de son lit, avec cette même discrétion dont avait su faire preuve Serge Martin, pour savoir s'il se reposait. Là aussi il avait fait semblant de dormir, contrôlant la régularité de sa respiration. Par ces visites silencieuses, sa mère marquait — tout autant que l'antiquaire — sa volonté de le surveiller, de le protéger... Et cela lui semblait odieux ! La seule protection qu'il aurait souhaitée était celle de l'amante. Il n'y avait qu'avec elle qu'il s'était senti en pleine sécurité. Même la tendresse excessive d'une maman l'exaspérait, même le baiser qu'elle avait déposé sur son front comme elle le faisait déjà quand il n'était encore qu'un enfant. Il n'avait plus besoin de ces caresses-là...

La voix de la doctoresse Norther était étrange, presque trop grave pour une voix de femme, mais calme... Une voix qui, sans être douce, apportait l'apaisement. Dès les premières paroles, l'aveugle chercha à imaginer le visage et l'aspect de celle qui avait la réputation de pouvoir rendre la vue à ceux qui s'étaient crus condamnés à une nuit désespérée. Dans cette voix, dont les résonances profondes venaient d'Europe centrale, il y avait l'espoir...

Après avoir laissé parler M^{me} Burtin pendant quelques instants, la doctoresse dit :

— Je vais examiner votre fils, madame, mais je vous demande d'avoir l'obligeance d'attendre dans mon cabinet pendant que je procéderai à l'examen dans ma salle de consultation. Venez, monsieur.

Elle le conduisit vers une porte, recouverte d'une lourde tapisserie, qu'elle referma derrière elle. Après l'avoir fait s'installer sur un siège spécial, dont le dossier réglable permettait de maintenir la tête droite et immobile, elle lui demanda :

— Pouvez-vous m'expliquer avec le plus de précision possible comment s'est passé cet accident ?

Il eut une courte hésitation avant de répondre :

— Ma mère vous a dit qu'une chaudière de navire avait éclaté : c'est ce que j'ai été dans l'obligation de lui faire croire pour des raisons qu'il m'est impossible de vous révéler... Mais, en réalité, l'accident a été tout autre : ce fut un attentat...

Sans précipitation, car il sentait que chacune de ses paroles

était rigoureusement enregistrée, il raconta ce qui s'était passé dans la maison de M^{me} Tchang, sans toutefois préciser les véritables raisons pour lesquelles il s'y trouvait. N'était-il pas préférable que cette doctoresse crût qu'il n'y était venu qu'en touriste avec un ami, pour y passer un moment agréable ? Bien que se sachant maintenant libéré de ses obligations à l'égard du Service auquel il avait appartenu, il n'avait pas le droit de révéler à qui que ce fût les activités auxquelles il s'était livré. C'était là une règle absolue du code d'honneur qui oblige tous les anciens agents d'un service secret à se taire.

Quand il eut fini, elle dit simplement :

— Maintenant, ne bougez plus.

Pendant les semaines passées à l'hôpital de Saigon, il avait subi tant d'examens de ce genre que tout ce que fit la doctoresse lui parut normal, même cette légère sensation de chaleur sur l'épiderme provenant de l'ophtalmoscope électrique, qui projetait de la lumière dans les diverses parties de l'œil pour permettre de voir éventuellement la rétine. Mais, malgré les projections faites successivement en haut, en bas, à droite et à gauche, dans neuf positions différentes de l'appareil, la doctoresse ne parvint pas à voir le fond de l'œil : ce qui prouvait qu'il y avait, avant tout, de fortes hémorragies du corps vitré qui, en le rendant opaque, empêchaient de voir plus loin. Il fallait utiliser maintenant la lampe à fente — ce biomicroscope pouvant grossir de douze à trente fois l'œil — qui montrerait plus en détail les hémorragies du vitré : celles de l'humeur aqueuse s'étaient déjà résorbées, depuis le temps écoulé après l'accident. La tension oculaire enfin, prise sur chaque œil grand ouvert à l'aide d'un troisième appareil posé sur le globe de l'œil, était très forte, démontrant qu'il y avait de grosses contusions de ce globe.

Tout cela fut fait avec une extrême minutie.

L'anxiété de M^{me} Burtin, restée seule dans le cabinet, grandissait au fur et à mesure que le temps passait. Ce ne fut qu'au bout de trois quarts d'heure que la tapisserie se souleva et que la doctoresse ressortit, avec Pierre, de la salle de consultation.

— Madame, commença-t-elle, si je n'ai pas encore fait part à monsieur votre fils du résultat de cet examen, c'est parce que je tenais à parler en votre présence... Une première constatation s'impose : il n'y a pas d'éclatement du globe de l'œil qui enlèverait tout espoir de guérison... Il faut donc, avant tout, faire se résorber les caillots du vitré : ce qui doit être possible. Ensuite, quand on pourra apercevoir la rétine, on verra si elle est, oui ou non, déchirée et si une opération doit être tentée. En cas de déchirure, l'intervention chirurgicale sera

obligatoire. Mais si la vue commençait à revenir au cours du traitement du vitré, ce serait signe que la rétine est intacte et l'opération ne serait plus nécessaire.

L'aveugle et sa mère avaient écouté avec une attention où, très vite, l'angoisse s'était atténuée pour laisser place à un faible espoir.

— Je pense pouvoir commencer dès demain, continua la voix grave, le traitement du corps vitré. Je vous ferai directement, dans le globe de chaque œil, une piqûre d'Opsomyl, qui est à base de chlorure de sodium. Il vous faudra une piqûre par mois pendant six mois, soit six piqûres en tout. Ces piqûres ont une action irritante sur les tissus et provoquent leur exhalation : progressivement le sang sera attiré par osmose vers l'extérieur de l'œil qui s'éclaircira peu à peu... J'ai pensé un moment vous administrer des hormones lipocaiques, sous forme de comprimés de Liphormone, mais c'est absolument inutile : elles ne sont destinées qu'à empêcher de nouvelles hémorragies du vitré qui ne sont pas à craindre puisque les vôtres n'ont pas été spontanées mais provoquées par un choc. Par contre, en plus de la série de piqûres, nous procéderons à une dizaine de séances d'ultra-sons au niveau du globe de l'œil pour permettre la désagrégation des caillots. Nous élargirons également la pupille par des gouttes de Collyre Mydriatique.

Après un silence, M^{me} Burtin demanda, la voix tremblante :

— Et vous pensez, docteur, que la vue pourrait revenir après ces six mois de traitement ?

— Si la rétine n'est pas atteinte, elle reviendra même avant, madame... La guérison sera progressive. Dès les quatre premiers jours qui suivront la première piqûre, M. Burtin devrait apercevoir une sorte de brouillard et des corps flottants. Au bout de quinze jours, il récupérera à peu près trois dixièmes de sa vue ; enfin, entre trois et six mois, sa vue reviendra totalement.

— Telle qu'elle était auparavant ?

— Je le pense.

— Mon fils n'aura même pas besoin de lunettes ?

— Quand il sera guéri, non. Mais pendant la durée du traitement, il devra porter des lunettes noires, pour éviter la fatigue.

— Tu entends, mon chéri ? Ce serait prodigieux !

L'aveugle ne répondit pas mais de ses yeux encore éteints coulaient des larmes silencieuses.

— J'aime ces larmes ! dit la doctoresse. Elles me prouvent, monsieur, que vous avez retrouvé la volonté de guérir. Quand vous êtes entré dans ce cabinet, j'étais inquiète : je vous sentais désespéré et n'ayant plus aucune confiance dans personne ! Avouez que vous n'êtes venu ici que pour faire plaisir à madame votre mère ?

— C'est vrai.

— Mais enfin ! s'exclama M^{me} Burtin, comment se fait-il que tous les médecins et spécialistes consultés à Saigon n'aient pas compris qu'il y avait une chance de guérison ?

— Ne sous-estimons pas les confrères, madame ! Ils ont procédé exactement de la même façon que moi et ils ont fait les mêmes constatations. Seulement ces examens ont eu lieu il y a quelques mois. À cette époque, le traitement que je tente était peu pratiqué. Il n'y a que très peu de temps que l'on a pu observer les résultats obtenus. Pouvez-vous venir demain matin à 8 heures pour la première piqûre ?

— Nous serons là, docteur ! répondit vivement M^{me} Burtin. Et merci pour tout ce que vous venez de nous dire.

— Je n'ai dit que des choses normales, fondées sur des constatations. Quant au remerciement, je l'aurai le jour où votre fils verra.

Dès qu'ils furent sortis de l'immeuble, Pierre demanda à sa mère :

— Comment est-elle, cette doctoresse ?

— Que veux-tu dire ?

— Physiquement ?

— Mon chéri, ce n'est pas une femme pour toi ! répondit-elle, joyeuse. Elle a au moins mon âge ! La principale différence entre elle et moi, c'est qu'elle n'a aucune coquetterie ! Ses cheveux sont tout blancs. Ça lui va bien d'ailleurs. Elle est très sympathique.

— Je l'ai senti.

— Pourquoi m'avoir posé une pareille question puisque tu la verras bientôt ?

— Vous le croyez vraiment ?

— Une maman n'est-elle pas toujours prête à croire ce qui peut faire le bonheur de son enfant ?

L'après-midi, il profita de ce que sa mère était sortie pour

téléphoner au colonel Sicard.

— Vous avez de la chance de me trouver chez moi à cette heure, répondit ce dernier. Comment se sont passées ces premières vingt-quatre heures ? Vous êtes-vous un peu réadapté à la vie parisienne ?

— Je ne le pourrai jamais. Avez-vous pu agir pour Ngô-Thi-Maï-Khanh ?

— Je puis vous confirmer que « l'antiquaire » a fait le nécessaire avant de quitter Saigon et que la jeune personne a été remise en liberté par la police vietnamienne une heure après votre départ. Je vous avais dit que l'on pouvait compter sur notre ami.

— Alors Maï a dû revenir à la maison de Serge Martin ?

— En effet... Et elle y a trouvé un autre de nos amis.

— Qui cela ?

— Vous ne le connaissez pas et comme il y a peu de chances pour que vous fassiez un jour sa connaissance, je n'ai aucune raison de vous dire son nom. Celui-ci, qui a la mission de veiller sur la demeure et sur les trésors qu'elle contient, a informé votre belle amie de votre départ.

— Que lui a-t-il dit ?

— La vérité : que vous aviez été expulsé par ordre du gouvernement vietnamien.

— Mais c'est de la démence !

— Cela me paraît au contraire très intelligent : ainsi cette femme ne pourra pas penser une seconde que vous l'avez abandonnée délibérément. Vous sortez de l'aventure avec les honneurs de la guerre, en gentleman !

— Lui a-t-il fait comprendre que j'allais revenir le plus vite possible ?

— Comment aurait-il pu avancer une pareille affirmation ? D'abord cet agent ignore que votre démission a été acceptée par nous, ensuite votre retour éventuel là-bas ne dépend plus de nos Services mais du bon vouloir du Viêt-Nam.

— Puisque je vous ai dit que j'y retournerai !

— Mon cher, vous ferez ce que vous voudrez : ceci ne nous concerne plus.

— Enfin, comprenez-moi : j'aime cette femme !

— Vous me l'avez déjà dit mais je persiste à croire que cette passion ne durera pas.

— Je vous interdis de parler ainsi !

— Et moi je vous interdis de me déranger pour des choses qui n'en valent pas la peine ! S'il fallait que je m'occupe des histoires de cœur de tous mes subordonnés, je n'en sortirais plus !

— Je vous demande pardon.

— Vous êtes tout excusé, mon petit.

— Mon colonel, je vous supplie de répondre à une dernière question. Après je vous promets que je ne vous ennuierais plus !

— Je vous écoute.

— Cet « ami » qui a accueilli Maï vous a-t-il dit quelle a été sa réaction quand elle a appris que je n'étais plus là ?

— Elle est, paraît-il, restée très calme et elle a emporté toutes ses affaires personnelles dans un cyclo-pousse conduit par un certain Sen.

— Où a-t-elle été ?

— Ça, nous l'ignorons. Et il n'y avait aucune raison de le lui demander.

— Mais vous ne vous rendez pas compte ! Comment puis-je la retrouver ? Je ne sais même pas où lui écrire !

— Lui écrire ? C'est une idée, en effet. Seulement qui rédigera la lettre que vous serez bien obligé de dicter ? Madame votre mère ? Je ne pense pas que ce soit très indiqué !

L'aveugle resta sans réponse.

— Il faut penser à tout ! continua la vieille chouette. Je veux bien vous rendre encore un service : dépêchez-vous de sauter dans un taxi et venez chez moi. Vous m'y dicterez la lettre et je m'arrangerai pour la faire parvenir à cet ami, qui remplace Serge Martin à Saïgon pendant son absence, en lui donnant des instructions pour qu'il retrouve à tout prix l'adresse de la belle enfant et qu'il lui remette votre lettre en mains propres. Comme vous êtes capable de signer, elle sera rassurée. Mais il faudra que la lettre soit très courte, sans trop d'amour dedans. Cette offre vous convient-elle ?

— Ne serait-ce pas mieux d'adresser cette lettre directement au *Grand Monde* ?

— Pensez-vous qu'elle y soit retournée travailler ? Et, dans

ce cas, je serais bien surpris si la lettre lui parvenait ! À moins qu'elle n'ait réintégré sa chambre de l'hôtel *Piccadilly* ?

— Certainement pas !

— Peut-être s'est-elle réfugiée dans l'appartement de cette amie qui a caché si longtemps le plan ?

— C'est l'hypothèse la plus vraisemblable. Malheureusement, j'ignore l'adresse et même le nom de cette amie !

— Alors utilisons notre agent là-bas. Il est loin d'être sot ! À un moment, après votre accident, nous avons même pensé à lui pour vous remplacer au cas où nous aurions été dans l'obligation de vous rapatrier tout de suite. Mais, finalement, j'ai préféré la solution de l'attente.

— Celle du peintre aveugle, dont personne ne se méfie !

— N'ai-je pas été bien inspiré puisque cette prolongation de votre séjour a été couronnée par la réussite ? Alors, vous venez ?

— Oui.

Une demi-heure plus tard la lettre, très courte comme l'avait voulue le colonel et disant que son auteur allait tout tenter pour revenir au Viêt-Nam, était faite, signée « Jacques Fernet ».

— Maintenant, dit l'officier, ne vous tourmentez pas sur l'itinéraire assez spécial que prendra votre missive. Vous devez bien vous douter que je ne la confierai pas à la poste ordinaire ! Admettons que nous utilisons une sorte de « valise diplomatique » secrète... Mais ce dont vous pouvez être assuré, c'est que le remplaçant de Serge Martin l'aura en mains d'ici une dizaine de jours. Entre-temps, il se sera renseigné sur le lieu où se cache votre bien-aimée. Mais se cache-t-elle seulement ? Après tout, il n'y a aucune raison pour qu'elle le fasse !

— Je ne suis pas de votre avis ! Il y en a une essentielle maintenant.

— Laquelle ?

— Si Serge Martin talonne vraiment, comme vous me l'avez dit, M. Jojo dans sa fuite en Chine avec le document, vous pouvez être certain que les communistes ne se font plus d'illusions sur l'identité de celle qui les a trahis. Serge Martin ne peut avoir été renseigné que par Maï, à travers moi.

— Je suis stupéfait à la pensée que vous puissiez continuer, après l'avoir fréquenté pendant aussi longtemps, à croire que

l'antiquaire est un apprenti ! Apprenez une fois pour toutes que, s'il le veut, personne ne pourra le repérer... même en Chine ! C'est un homme capable de changer complètement de silhouette et même de visage en quelques heures.

— Je sais... Le caméléon... Lui-même s'est comparé devant moi à cet animal !

— Vous devriez plutôt dire : le plus prodigieux des acteurs de composition ! Si un jour, avec votre entêtement borné, vous réussissiez quand même à retourner là-bas, il pourrait vous arriver de le rencontrer et même de lui parler sans le reconnaître.

— Il y a une chose que je reconnaîtrai toujours maintenant : sa voix...

— Croyez-vous ?

— Et si je parviens à retourner en Extrême-Orient, peut-être sera-ce après avoir retrouvé toutes mes facultés.

— Cela signifierait-il que vous avez un espoir de retrouver la vue ?

— Un espoir très vague, je le reconnais, mais il existe.

— Voilà bien la meilleure nouvelle que j'aie entendue depuis longtemps !

La voix rude avait prononcé ces derniers mots avec sincérité. Elle enchaîna presque aussitôt :

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Je ne puis encore rien vous dire de précis. Mais si jamais cela arrivait, je vous promets que vous seriez l'une des premières personnes à qui je viendrais rendre visite.

— Le ciel vous entende ! Alors là, je comprendrais que vous retourniez immédiatement au Viêt-Nam...

— Pour y reconnaître, malgré ses déguisements, l'antiquaire ?

— Avouez que vous seriez bien surpris si ce géant vous apparaissait rapetissé et bossu ? Mais lui ne vous intéresserait que médiocrement. Ce serait votre maîtresse que vous cherchiez d'abord pour découvrir enfin son visage que vous ignorez. Je reconnais que ce doit être là un moment prodigieux, quand on a vraiment adoré une femme ! Ça peut être dangereux aussi : on risque d'avoir des déceptions...

— Je n'en aurai pas !

— Alors je vous souhaite la guérison la plus rapide possible !

— Vous rendez-vous compte de ce que ce serait pour moi de revoir ?

— Ce serait surtout juste parce que vous n'avez pas mérité ce qui vous est arrivé. Je vous aime bien, Burtin !

— Je le sais.

— Si cela arrivait, n'oubliez quand même pas que c'était quand vous n'y voyiez plus que vous avez fait pour nous le travail le plus utile. N'est-ce pas étrange ?

— Très étrange, en effet.

Quand il se retrouva seul, l'officier eut un sourire avant d'allumer un cigare. Pendant qu'il commençait à le savourer il ne put s'empêcher de penser : « Je ne sais pas ce qui s'est passé pendant ces vingt-quatre heures, mais j'ai l'impression que la maman de ce garçon-là est très forte ! Elle est déjà parvenue à lui redonner le désir de ne retourner auprès de sa Chinoise qu'une fois guéri. Une pareille guérison, si elle a lieu, va demander du temps. Le temps, ça favorise l'oubli ! Rien ne prouve que lorsqu'il verra, il ait envie de repartir. Paris offre tellement de distractions ! Et les Françaises sont si jolies ! »

Ce que la vieille chouette ne pouvait comprendre, c'était que plus le temps passé loin de Maï s'allongeait et plus son amant ressentait le besoin de la retrouver. Chez lui, ce n'était même pas un besoin mais une nécessité.

Pendant la deuxième nuit qu'il passa à Paris, il fut obsédé par l'idée de connaître enfin le visage de l'aimée. C'était la toute première raison pour laquelle il voulait retrouver la vue. Aucun autre visage ne l'intéressait. Que lui importait qu'un Serge Martin lui réapparût un jour sous un autre aspect ? Il n'avait que faire de cet aventurier !... Revoir aussi le visage de sa mère ? Ce serait très doux mais ne le portait-il pas déjà gravé dans son cœur et dans son âme depuis tant d'années ? Non, il n'y avait que Maï...

Un autre visage inconnu l'intriguait cependant : celui de la doctoresse. Il avait aimé tout de suite cette voix qui ne parlait que pour apporter le plus fantastique des espoirs ! Une telle femme ne pouvait avoir qu'un diagnostic sûr. Et, de toute façon, Jacques sentait déjà qu'elle tenterait tout pour qu'un jour il pût enfin prononcer les deux mots qui seraient presque un cri de délivrance :

— Je vois !

La première piqûre était faite.

Suivant les prescriptions de la doctoresse, Pierre était rentré se reposer à la maison. Pendant la fin de la matinée et le début de l'après-midi, il s'était senti assez fatigué, mais sans plus. La doctoresse l'avait prévenu :

— Dans les premières heures qui suivront chaque piqûre mensuelle, vous aurez une grande lassitude mais, assez vite, l'impression d'abattement disparaîtra.

Vers 6 heures du soir, brutalement, il fut pris d'une violente crise d'étouffement. Le voyant presque râler, M^{me} Burtin, affolée, avait appelé d'urgence son médecin traitant habituel : le D^r Crépin. Celui-ci diagnostiqua rapidement une hémorragie pulmonaire nécessitant l'injection immédiate par piqûre de vitamine K à forte dose. Une heure plus tard, le malade était soulagé.

Alors qu'il commençait à sommeiller, le D^r Crépin eut une consultation dans le salon avec la doctoresse Northier, mandée également en toute hâte.

— Je ne m'explique pas, dit-elle, une réaction aussi violente. La piqûre d'Opsomyl, faite ce matin, ne peut absolument pas en être la cause. Il y a autre chose. Vous avez très bien fait d'envoyer tout de suite son sang dans un laboratoire pour une analyse. Quand aurez-vous le résultat ?

— Il faut attendre au moins vingt-quatre heures.

La nuit fut relativement calme, ainsi que la journée du lendemain. Mais l'état de prostration du malade ne s'améliorait pas. Revenue en fin d'après-midi, la doctoresse ne cessait de répéter à M^{me} Burtin et au médecin traitant :

— C'est anormal ! Il devrait avoir déjà retrouvé toute sa vitalité.

Après avoir tenté, en compagnie de son confrère, d'interroger le malade, elle revint auprès de M^{me} Burtin en lui confiant :

— Le D^r Crépin et moi-même sommes de plus en plus perplexes : votre fils a une grande difficulté d'élocution et un commencement d'hémiplégie : la moitié droite de son visage est légèrement paralysée. Mon confrère est en train de lui injecter une nouvelle dose de vitamine K.

Enfin le résultat de l'examen de sang arriva du laboratoire.

Après en avoir pris connaissance et s'être à nouveau consultés, les deux médecins déclarèrent à M^{me} Burtin :

— L'examen démontre un temps de coagulation très lent : c'est donc un cas d'hémophilie prouvant un défaut grave de vitamine K dans l'organisme. Votre fils a-t-il déjà été sujet à des accidents de ce genre ?

— Jamais !

— Votre défunt mari, madame, n'avait jamais connu non plus... d'accident ?

— Je puis vous affirmer que tout le monde est sain des deux côtés des ascendants de mon fils !

— Dans ce cas, madame, il faut rechercher une cause plus récente, dit la doctoresse. Avez-vous expliqué à mon confrère que monsieur votre fils n'était revenu d'Extrême-Orient qu'il y a trois jours, après y avoir séjourné pendant une année ?

— Oui.

Le D^r Crépin eut une légère hésitation avant de dire :

— Mon confrère Norther vient sans doute de trouver la véritable origine du mal. Il n'y a pas une seconde à perdre ! Je vais immédiatement téléphoner au P^r Trumaud, qui est l'un de nos plus éminents toxicologues actuels ainsi qu'un grand spécialiste des maladies contractées en Extrême-Orient, en Asie et surtout dans le Sud Asiatique.

— Que voulez-vous dire ? demanda M^{me} Burtin.

Le P^r Trumaud, assisté de ses deux confrères, resta longtemps au chevet de Pierre. Quand ils ressortirent de la chambre, tous trois étaient soucieux. Ce fut le professeur qui parla :

— Actuellement, madame, votre fils est sous l'effet de la nouvelle dose de vitamine K que lui a administrée tout à l'heure mon confrère Crépin. C'était d'ailleurs la seule chose à faire et il faudra continuer à pratiquer ce traitement jusqu'à ce que l'organisme de M. Burtin recommence à lui fournir normalement cette vitamine K qui, si elle avait continué à lui manquer, l'aurait conduit très rapidement à une issue fatale. C'est à dire que l'intervention du D^r Crépin hier a été providentielle.

La voix blanche, M^{me} Burtin balbutia :

— Vous voulez dire, monsieur le professeur, que mon fils a

été en danger de mort ?

— Il l'est toujours, madame... Mais depuis hier, le mal commence à être enrayé. Il faudra pourtant de six mois à un an pour obtenir une guérison complète ! Tout dépendra de la rapidité et surtout de la facilité avec laquelle son organisme absorbera la vitamine K. De toute façon, nous devons avoir confiance.

— Mais le traitement commencé par la doctoresse Norther pour sa vue pourra-t-il continuer aussi ?

— Il n'y a aucune raison pour que nous ne le poursuivions pas parallèlement, affirma la doctoresse. Le mois prochain, je ferai la seconde piqûre d'Opsomyl.

Et vous pensez que mon pauvre Pierre commencera quand même à entrevoir un brouillard et des corps flottants demain puisque vous nous aviez dit que cela se produirait après quatre jours ?

— Je le crois, madame... Attendons demain. Pour le moment, il n'y a qu'à suivre les prescriptions du P^r Trumaud et à continuer le traitement pratiqué par mon confrère Crépin.

— Messieurs, je vous remercie de la diligence dont vous avez fait preuve... Mais je vous demande, avec toute l'angoisse dont peut être capable un cœur de mère, si vous croyez vraiment dans une guérison possible.

— Il doit guérir, madame ! affirma le professeur.

— Avez-vous enfin une idée sur la véritable cause de cette hémophilie soudaine ?

— Nous attendrons que monsieur votre fils soit en état de parler et surtout de mieux nous comprendre pour expliquer ce qui lui est arrivé. Si l'effet bienfaisant de la vitamine K continue à s'affirmer, peut-être sera-ce bientôt.

La nouvelle nuit et la journée qui suivit furent calmes. Le commencement de demi-paralysie faciale avait disparu et, vers 3 heures de l'après-midi, Pierre put recommencer à parler sans difficulté avec sa mère, qui n'avait pas quitté son chevet.

— Que m'est-il arrivé ? demanda-t-il.

— Une chose assez étrange, mon chéri... Mais maintenant tu es en de bonnes mains.

— C'est sans doute dû à l'injection faite par la doctoresse ?

— Il n'y a aucun rapport, ont affirmé les spécialistes. D'ailleurs le Pr Trumaud doit revenir te voir ce soir vers 6 heures avec le Dr Crépin qui s'est montré très dévoué.

— Et la doctoresse ?

— Elle aussi est déjà venue deux fois : c'est une femme admirable qui a une entière confiance dans le résultat de son traitement.

— Mais six mois, c'est tellement long !

— Pas quand il s'agit de retrouver l'un des biens les plus précieux du monde : la vue ! Ce sera le temps qu'il faudra aussi pour guérir ton autre mal... Mais surtout ne t'agite pas ! Ne t'inquiète pas ! Dis-toi bien que ta maman te tirera de tout !

— Je sais que vous êtes tenace.

— Et tu t'en plains ?

Il resta muet une bonne heure, comme s'il se perdait dans un rêve désespéré. Assise près du lit, M^{me} Burtin savait qu'il ne dormait pas. Elle aurait voulu le questionner, lui demander quelle était la cause secrète de cette tristesse qui ne l'avait pas quitté depuis son retour. Elle comprenait maintenant que ce n'était pas uniquement la perte de la vue qui le hantait. Il y avait autre chose... mais quoi ? Comment aurait-elle pu se douter que l'éloignement de Maï était pour lui la plus atroce des souffrances ?

Brusquement, il se dressa sur son lit en criant :

— Maman... je vois !

— Tu en es sûr, mon Pierre ?

— Oui... C'est faible : un brouillard, et, au milieu de ce nuage... des corps... indéfinissables, plus sombres, qui tournent sans cesse devant mes yeux dans une sorte de ronde, toujours la même ! Maman, la doctoresse avait raison ! Il faut tout de suite lui téléphoner pour l'informer : expliquez-lui bien ce que je vois.

Quelques instants plus tard, M^{me} Burtin revint du vestibule, où se trouvait le téléphone, en disant :

— La doctoresse Northier est satisfaite. Elle te fait dire de rester tranquille et surtout de ne pas t'exaspérer si les corps flottants, qui dansent devant tes yeux, finissent par t'agacer. Cela durera une dizaine de jours. Ensuite, comme elle te l'avait annoncé, tu récupéreras environ 3/10^e de ta vue : c'est-à-dire que tu verras les gens et les choses d'une manière très floue. C'est merveilleux, mon

chéri ! Tu m'en veux toujours de mon entêtement ?

— Non, maman.

— La doctoresse a ajouté que, dès que le Pr Trumaud t'autorisera à sortir, il faudra que tu viennes chez elle pour ta première séance d'ultra-sons.

— J'irai ! s'écria-t-il, presque joyeux.

Le soir, ce fut la visite du professeur, accompagné du Dr Crépin.

— Je constate avec plaisir, dit ce dernier, qu'il y a une très nette amélioration de votre état, cher monsieur... Mais je reconnais que vous nous avez inquiétés ! Avant toute chose, je vais vous faire une nouvelle piqûre de vitamine K... Ensuite vous écouterez attentivement ce que vous dira le Pr Trumaud qui est en ce moment en conversation avec madame votre mère dans le salon.

Dix minutes plus tard, le professeur entra à son tour dans la chambre :

— Cher monsieur Burtin, mon confrère Crépin va avoir l'obligeance d'aller tenir compagnie à madame votre mère pendant que nous aurons ici tous deux une petite conversation d'homme à homme que j'estime indispensable...

Dès qu'ils furent seuls, Pierre répondit :

— Je vous écoute, monsieur le professeur...

— Vous allez d'abord me promettre de répondre avec la plus grande franchise à toutes les questions que je vous poserai ?

— C'est promis.

— Je sais que vous revenez du Viêt-Nam où vous avez séjourné pendant une année. Qui avez-vous rencontré là-bas ?

— Cette première question m'embarrasse un peu, monsieur le professeur ! J'ai rencontré là-bas beaucoup de monde.

— Beaucoup de monde, c'est vague ! Avez-vous vécu plus particulièrement avec une personne déterminée ?

— Pendant toute la durée de mon séjour, j'ai habité, dans la banlieue de Saigon, chez l'un de mes amis qui est antiquaire.

— Un Français ?

— Un Français qui habite au Viêt-Nam depuis près de cinquante ans.

— Un vieux colonial endurci ?

— Ça, vous pouvez le dire !

— C'est donc un homme qui doit connaître à fond non seulement le pays mais toutes les coutumes et les habitudes qui s'y pratiquent ?

— Sans aucun doute.

— Estimez-vous que vous pouviez avoir pleine confiance en cet homme ?

— Qu'entendez-vous par là ?

— Vous ne pensez pas que cet homme aurait pu, pour une raison que j'ignore, vous en vouloir jusqu'au point de ne pas hésiter à attenter à vos jours ?

Pierre eut une longue hésitation avant de répondre :

— Sincèrement, je ne crois pas qu'il aurait été jusque-là.

— Votre réticence prouve que vous n'avez quand même eu qu'une confiance assez limitée en lui ?

— Pour certaines choses, c'est exact.

— Avez-vous fréquenté régulièrement d'autres personnes ?
Je dis bien *régulièrement*, car la cause de votre mal ne peut venir que d'une personne qui a vécu avec vous dans une telle intimité qu'il vous a été impossible de vous apercevoir de ce qu'elle pratiquait contre vous.

— Mais enfin, expliquez-vous, monsieur le professeur.

— Monsieur Burtin, vous avez été empoisonné.

L'affirmation venait d'être faite par un homme qui savait peser ses mots. Il y eut un long silence avant que celui-ci ne reprît :

— Et empoisonné d'une façon qui se pratique assez fréquemment en Extrême-Orient et en Asie... Suivez-moi bien, monsieur Burtin : des cas d'empoisonnements similaires au vôtre ont été souvent constatés chez des coloniaux qui ont eu des maîtresses indigènes... Celles-ci, pour garder entièrement à elles leurs amants et les empêcher de les quitter un jour soit pour une autre femme, soit pour revenir en Europe, n'hésitent pas à leur administrer dès le début de la liaison — et j'insiste sur ce point — certains poisons dont elles ignorent elles-mêmes les réactions scientifiques. Ce sont des recettes ultra-secrètes qui se transmettent de femmes en femmes et souvent même de mère en fille pour tenir les amants et même les maris

complètement sous le pouvoir de leurs compagnes.

» Il arrive aussi que ceux qui ont été questionnés ou séquestrés par certains Services de Renseignement secrets aient été victimes de cette méthode d'empoisonnement progressive et dosée. Vous-même, qui avez séjourné en Extrême-Orient, ne devez sans doute pas ignorer le cas des poils de tigre que l'on coupe finement avant de les mêler au thé. Dans les six ou, au plus, les douze mois qui suivent l'absorption de ce breuvage, ces poils provoquent de petites hémorragies des parois de l'estomac contre lesquelles on ne peut rien faire et qui provoquent irrémédiablement la mort !

— Vous avez bien dit dans le thé ?

— Oui... C'est une tisane qui s'y prête et qui offre pour les criminels l'avantage d'être très répandue dans les pays chauds. Je vous garantis qu'il est infiniment préférable d'y boire du whisky qui, dans certains cas, peut presque jouer le rôle de contrepoison ! C'est pourquoi ceux ou celles, qui cherchent à empoisonner lentement quelqu'un, s'efforcent d'abord d'accoutumer leur future victime au thé, tout en essayant de la déguster parallèlement du whisky si elle avait l'habitude d'en prendre !

— Monsieur le professeur, ce que vous dites là est effrayant !

— Ce n'est hélas ! cher monsieur, que la vérité... Mais n'allez surtout pas en tirer des conclusions trop hâtives pour vous ! Si vous aviez vraiment absorbé des poils de tigre, la vitamine K n'aurait pas produit en moins de quarante-huit heures les excellents effets que nous constatons... Mais pourquoi cette remarque ? Seriez-vous amateur de thé ?

— Je ne l'étais pas mais je m'y suis mis depuis environ trois mois... Et assez vite j'ai trouvé cette boisson si agréable que j'ai encore du mal à m'en passer !

— Combien de tasses buviez-vous par jour ?

— Je serais incapable de vous le préciser mais au moins six ou sept entre le petit déjeuner et le coucher.

— Évidemment, vous étiez une proie rêvée pour quelqu'un qui vous en aurait voulu !... Vous m'avez bien dit que vous habitiez chez un ami. C'était lui qui préparait ce thé ?

— Non.

— Peut-être alors l'un de ses serviteurs ?

— En effet, répondit Pierre après une nouvelle hésitation.

— J'estime qu'il y a de fortes présomptions pour que ce boy — c'est ainsi qu'on les nomme, je crois ? — soit l'auteur de votre empoisonnement... Il y aurait la plus grande urgence à prévenir votre ami !

— Il n'y a aucune urgence, monsieur le professeur... Mon ami ne boit jamais de thé, dont il a horreur, et le boy en question est mort

— Peut-être empoisonné lui aussi ?

— Non.

— Et après sa mort, qui préparait ce thé ?

— Je... Je ne sais pas... Mais puisque vous m'avez dit que je ne courais aucun risque d'avoir avalé des poils de tigre, le thé que j'ai pris n'était peut-être pas empoisonné ?

— Cher monsieur, puisqu'il s'agit d'une carence en vitamine K dans votre organisme, il est à peu près certain qu'on vous a administré par doses successives un poison à base de Dicoumarol dont il existe un dérivé soluble dans le thé. Ce poison provoque dans l'organisme la formation d'anticoagulant.

— Cette formation est-elle sensible dès les premières doses ?

— Certainement.

— Alors comment se fait-il que je n'aie ressenti aucun trouble pendant le temps de mon séjour là-bas quand je buvais déjà du thé ?

— C'est là où intervient tout le raffinement de l'Extrême-Orient qui peut être aussi bénéfique que maléfique... Vous pensez bien que si une femme y administre régulièrement un poison à un amant ou à un mari auquel elle tient, ce n'est pas pour le voir mourir rapidement ! Elle ne le laissera mourir que s'il l'abandonne... Mais, tant que ce ne sera pas le cas, elle ajoutera au poison, dans le même breuvage, un contrepoison. Pour vous ce contrepoison a été tout simplement de la vitamine K... Sous quelle forme exacte ? C'est un problème que bien des toxicologues se sont posés avant moi, sans parvenir à le résoudre pleinement. Sans doute doit-il exister là encore l'une de ces mystérieuses recettes que se transmettent les sorcières ou les femmes entre elles... Jusqu'à votre départ de Saïgon, il y a six jours, avez-vous continué à boire du thé ?

— Oui.

— Vous souvenez-vous de la dernière tasse que vous avez bue là-bas ?

— C'était au milieu de la nuit qui a précédé mon départ...

— Qui a préparé ce thé ?

— Monsieur le professeur, il m'est très difficile de vous le dire... Cela impliquerait que la personne en qui j'ai le plus confiance au monde m'aurait empoisonné... Je ne puis me résoudre à le croire ! Ce serait à la fois inexplicable et monstrueux... Je ne vois pas la raison...

— Monsieur Burtin, vous m'avez promis de me répondre avec franchise et vous n'êtes pas en train de subir un interrogatoire de police ! Vous n'êtes qu'en présence de votre médecin qui est lié par le secret professionnel... Je vous donne ma parole que ce qui est dit en ce moment entre vous et moi ne sera révélé à personne, pas même à mes confrères Norther et Crépin. Je ne pense pas en effet que de telles révélations soient nécessaires maintenant puisque votre organisme commence à réagir victorieusement. Donc vous me devez une réponse : aviez-vous une maîtresse là-bas ?

— Oui...

— Européenne ?

— Chinoise.

— C'est elle qui a préparé la dernière tasse de thé ?

— Oui...

— ... Ainsi que toutes les tasses de thé que vous avez absorbées pendant près de trois mois ?

— Oui.

— Croyez bien que je suis désolé d'avoir été contraint de vous amener à de telles précisions. Maintenant il est inutile de chercher ailleurs le nom de la personne qui a voulu vous tuer !

— Mais pourquoi l'aurait-elle fait, monsieur le professeur ? Je suis sûr qu'elle m'adorait !

— Elle vous adorait trop ! Voyons, monsieur Burtin, vous n'êtes plus un enfant ! Vous savez mieux que personne, pour avoir vécu en Extrême-Orient, que les femmes y sont encore plus jalouses que celles de nos régions. Plus jalouses et plus barbares aussi dans les moyens qu'elles emploient pour garder un homme dont elles ont su faire leur amant. Ce qui vous arrive s'est produit pour des centaines, des milliers de Blancs qui se sont laissé prendre au mirage de l'Asie ainsi qu'aux roueries subtiles des femmes de race jaune. Elles connaissent très bien, ces dangereuses créatures, l'art de se rendre

séduisantes ! Combien de temps a duré cette liaison ?

— Trois mois environ.

— Il faut croire que là-bas les mois comptent double pour les raffinements de plaisir que les femmes peuvent y apporter ! Estimez-vous heureux que cette maîtresse tyrannique et exigeante ne vous ait pas entraîné aussi vers les fumeries d'opium ! L'analyse de votre sang prouve qu'il n'y a aucune trace de drogue de ce genre. Vous m'avez bien dit tout à l'heure qu'assez vite vous aviez trouvé le thé, que cette femme vous préparait, très agréable ?

— C'est vrai.

— Elle a employé un processus simple : dès la première tasse — dans laquelle se trouvaient déjà les doses de poison et de contrepoison s'équilibrant — elle a dû ajouter un produit inoffensif, donnant rapidement le goût d'accoutumance : ceci pour que vous preniez l'habitude de boire ce breuvage.

— Je l'avoue : ce thé me manque ! J'ai essayé d'en prendre dans l'avion qui me ramenait en France, et ici même... Mais aussi bien celui qui a été préparé par l'hôtesse d'Air-France que le thé servi par la cuisinière de ma mère m'ont paru exécrables ! Et j'ai pensé que seule ma maîtresse savait faire le thé !

— Ces Chinoises sont démoniaques ! Vous comprenez qu'ensuite, ce n'a plus été pour elle qu'un jeu de continuer à vous faire ingurgiter le breuvage.

— Mais je le répète, monsieur le professeur : pourquoi m'aurait-elle empoisonné ?

— Pour vous garder auprès d'elle ! Réfléchissez : tant que vous avez été là-bas, il ne vous est rien arrivé parce que le contrepoison annulait l'effet du poison : comment aurait-on pu découvrir votre hémophilie !... Mais, dès que vous êtes parti, le poison, beaucoup plus tenace que le contrepoison dans l'organisme, a commencé à produire ses effets destructeurs qui n'étaient plus contrebalancés par les doses régulières de contrepoison... Si le Dr Crépin n'était pas intervenu à temps en vous faisant une injection d'une dose massive de vitamine K, beaucoup plus forte que les doses de poison que vous avez encore dans l'organisme, vous seriez actuellement à l'agonie. Maintenant vous êtes sauvé, mais le traitement durera au moins six mois, pendant lesquels on continuera à vous administrer de la vitamine K jusqu'à ce que votre organisme en refournisse normalement. On verra les progrès du traitement à l'analyse de votre sang, qui montrera un temps de coagulation de plus en plus rapide.

Pierre restait silencieux, anéanti par la révélation.

— Ce n'est pas parce que vous savez exactement ce qui vous est arrivé, reprit le professeur, que vous devez rester prostré ! Il faut réagir au contraire et vous estimer très heureux d'être à nouveau en France, débarrassé de cette femme...

— Mais je l'aime, monsieur le professeur !

— Vous l'aimez ? Malgré ce que vous venez d'apprendre ?

— Comment pourrais-je lui reprocher d'avoir voulu me garder entièrement à elle ? N'était-elle pas, dans son esprit, Fille du Dieu et moi le protecteur qui lui a été destiné par Bouddha ?... Je me doute combien mes paroles doivent sembler incohérentes à un homme de science mais je vous adjure de croire que je ne déraisonne pas !

— Je sais que vous êtes un homme parfaitement équilibré, monsieur Burtin... Seulement vous êtes encore — et cela durera un certain temps — sous le choc de ce que vous venez de subir. Vous connaîtrez de terribles moments de dépression pendant lesquels il vous arrivera même de penser au suicide : c'est la suite logique de l'empoisonnement. Mais, peu à peu, vous reprendrez goût à l'existence, car le fond de votre organisme est sain. Dans six mois, vous tiendrez un tout autre langage ! S'il vous arrivait alors de repenser à celle qui a prémédité votre assassinat dans le cas où vous la quitteriez, elle vous fera horreur ! Ne croyez-vous pas qu'elle aurait pu vous aimer tout autant sans utiliser de tels procédés ?

— Elle est capable de tout pour assurer ce qu'elle considère comme étant son droit au bonheur pendant la durée de passage sur terre.

— Curieuse conception du bonheur ! Mais je vous en ai assez dit pour aujourd'hui. Pensez plutôt au moment où vous retrouverez la vue ! À propos, cette femme, l'aviez-vous connue avant l'accident qui vous a rendu provisoirement aveugle ?

— Non.

— Je ne m'étonne plus que vous soyez aussi indulgent pour elle ! Je ne vous conseille quand même pas, quand vous serez guéri, de retourner là-bas pour la voir enfin ! Ce serait la plus grave des erreurs : conservez vos illusions sur elle puisque vous en avez encore mais ne cherchez pas à les concrétiser ! Un tel retour serait dangereux : vous vous laisseriez reprendre par le charme asiatique et elle n'hésiterait pas à recommencer à vous intoxiquer sournoisement pour vous attacher à nouveau à elle ! Ce jour-là, vous seriez perdu ! On ne trouve pas toujours, sur un simple appel téléphonique, un D^r Crépin

qui a l'idée de vous administrer immédiatement de la vitamine K ! Je reviendrai vous dire un petit bonsoir demain... Et surtout du calme !

Du calme ! Tous avaient répété la même chose : le colonel, la doctoresse, sa mère, le professeur... Comme s'ils s'étaient donné le mot pour établir une conjuration contre les seuls souvenirs merveilleux qu'il possédait ! Tous, il le sentait, en voulaient à Maï ! Même sa mère, à qui il n'avait cependant pas révélé l'existence de sa jeune maîtresse, mais qui — comme toutes les mères — avait déjà dû deviner... Sa mère qui était encore là, à côté de son lit, le veillant pendant la nouvelle nuit qui allait commencer... Sa mère qui le croyait endormi, enfin calmé, alors que ses pensées étaient de plus en plus angoissées...

Il aurait souhaité que Serge Martin fût l'auteur de l'empoisonnement : ce qui aurait expliqué beaucoup de choses... En le faisant brutalement rapatrier en France, l'antiquaire n'avait-il pas un moyen infaillible de voir disparaître quelques jours plus tard un agent devenu inutile, sans paraître être l'auteur du crime ? N'aurait-ce pas été une façon élégante de le liquider ? Peut-être même aurait-il reçu de la « vieille chouette » l'ordre d'agir ainsi ? Malheureusement, c'était Maï qui avait préparé le thé... C'était même à se demander si Serge Martin, s'étant rendu compte qu'elle l'empoisonnait, n'avait pas précipité intentionnellement son départ pour lui permettre, sans qu'il pût s'en douter, de rentrer en France où il trouverait des spécialistes capables de le sauver ?

La seule question, à laquelle il ne parvenait pas à trouver une réponse, lui revenait sans cesse à l'esprit : pourquoi Maï avait-elle agi ainsi ? Parce qu'elle aurait reçu de M. Jojo ou d'autres l'ordre de l'intoxiquer peu à peu pour le laisser mourir en quelques jours quand elle ne lui administrerait plus le contrepoison ? Maï ne lui avait-elle pas répété une phrase du directeur du *Piccadilly* : « *Tant que vous serez auprès du peintre, il ne se passera rien... Ce ne sera que quand vous le quitterez, après lui avoir arraché tous ses secrets, qu'il faudra l'abattre, pour qu'il ne puisse pas les livrer à d'autres !* » Cela ne cachait-il pas une entente secrète entre la jeune femme et celui dont elle avait été la maîtresse pendant des mois ! Mais pourtant, ce n'était pas Maï — à qui il n'avait rien révélé de sa véritable identité — qui lui avait « arraché tous ses secrets » ! C'était elle, au contraire, qui lui avait livré les siens dans un élan d'amour...

Amoureuse ? Elle l'était... Donc le Pr Trumaud avait raison quand il lui avait fait comprendre que les femmes d'Asie ou d'Extrême-Orient sont prêtes au crime pour conserver l'homme dont

elles s'estiment la compagne. C'était la seule explication de cette réponse de Maï, pendant leur dernière nuit : *« Si j'ai parlé ce soir, c'est parce que je sais que tu ne pourras plus te passer de moi ! Tu es à la fois mon Protecteur et mon prisonnier... Si tu me quittais seulement pendant quelques semaines, tu ne pourrais plus vivre ! »* Elle savait l'effet foudroyant que produirait l'absence de contrepoison.

Mais, dans son aveuglement d'amante, elle n'avait pas prévu un seul instant qu'il pourrait y avoir entre eux la séparation brutale. N'avait-elle pas eu raison d'être sûre d'elle ? Jamais il n'aurait eu le courage de la quitter ! Il avait fallu le cerveau machiavélique de l'antiquaire, aidé par la complicité d'un commissaire Xi-Dien... Sinon Pierre serait encore à Saigon, dans l'appartement trouvé par sa maîtresse continuant à aimer et à absorber régulièrement les tasses de thé... Et si un jour, longtemps après, il avait manifesté le désir de la quitter, sans doute lui aurait-elle avoué :

« Ce n'est plus possible. Tu es lié à moi par mon amour et par le poison que j'ai répandu dans ton corps qui maintenant m'appartient complètement ! »

Peut-être même que, dans son mysticisme exalté, Maï avait estimé avoir le droit le plus absolu d'agir ainsi : puisqu'elle était convaincue que Jacques Fernet était son protecteur voulu par Bouddha, n'était-ce pas son devoir de tout faire pour que ce protecteur ne pût pas l'abandonner sans mourir ? Ainsi le Dieu serait satisfait.

Quand le Pr Trumaud revint le lendemain faire la visite promise, l'état du malade s'était encore amélioré.

— Vous êtes, déclara le médecin, sur la voie d'une guérison qui devrait être plus rapide que je ne l'avais pensé. D'ici deux ou trois jours vous pourrez vous relever et sortir. La prochaine visite, ce sera vous qui me la ferez !

Ce même soir, M^{me} Burtin entra dans la chambre en annonçant :

— Il y a dans le salon un visiteur que tu recevras, je crois, avec plaisir.

— Qui cela ?

— Ton vieil ami, le colonel Sicard... Je vais profiter de ce qu'il te tiendra compagnie pour aller faire quelques courses dans le quartier. Si tu savais comme le colonel a été ému quand je lui ai raconté ce qui venait de t'arriver !

— Pourquoi le lui avoir dit ? J'aurais préféré de beaucoup qu'il ne sût jamais rien.

— Mon chéri, une crise d'hémophilie peut arriver à tout le monde ! Ce n'est pas un déshonneur !

— Et vous n'avez pu résister au besoin de lui expliquer la cause initiale de cette crise ?

— Je lui ai raconté exactement ce que m'ont expliqué les médecins : que tu avais sûrement dû être empoisonné là-bas par l'alimentation. Il paraît qu'on mange n'importe quoi dans ces pays-là ! Crois-moi : rien ne vaut la cuisine que tu as toujours connue ici ! À tout à l'heure.

En pénétrant dans la chambre, l'officier s'écria, bougon :

— Eh bien ! Voilà un garçon qui nous donne de belles émotions ! Dites-moi, Burtin, vous ne pensez pas que vous m'avez causé assez de soucis depuis une année pour ne pas y rajouter une maladie supplémentaire ? Vraiment, vous exagérez ! Enfin, comme on vous aime bien, on est quand même venu prendre de vos nouvelles. Je peux m'asseoir ?

— Je vous en prie.

— Et je vous fais remarquer que je n'allume pas de cigare ! J'avais déjà téléphoné il y a trois jours : j'avais une communication à vous faire...

— Au sujet d'Elle ?

— Oui... C'est par M^{me} Burtin, qui m'a répondu, que j'ai appris ce qui vous arrivait... Aussi vous pensez bien que je me suis contenté de formuler des souhaits de prompt rétablissement ! Depuis j'ai téléphoné matin et soir pour savoir si votre état s'améliorait. Vous l'a-t-on dit ?

— Non.

— Il ne faut pas en vouloir à madame votre mère. La pauvre femme devait avoir d'autres soucis en tête ! Enfin, je sais depuis hier soir que ça va beaucoup mieux et que vous commencez à entrevoir un vague brouillard devant vos yeux. Est-ce exact ?

— Oui.

— C'est sensationnel, mon petit ! Vous êtes d'ailleurs en d'excellentes mains : cette doctoresse Norther a une prodigieuse réputation.

— Je pense qu'elle est en effet une femme extraordinaire...

Ce que vous vouliez me dire par téléphone concerne Ngô-Thi-Maï-Khanh ?

— D'une façon indirecte... Je voulais vous confirmer que j'ai pu avoir, par le relais de Phnom-Penh, un contact avec l'agent qui remplace actuellement Serge Martin à Saigon. Je l'ai informé qu'il recevrait bientôt une lettre destinée à votre belle amie et je lui ai donné l'ordre de tout mettre en œuvre pour la retrouver le plus rapidement possible. Il n'a pas dû perdre de temps car je viens de capter à 16 heures ce message codé que je vous traduis : « *Personne recherchée semble avoir complètement disparu de Cholon, Saigon et même Viêt-Nam. Poursuivons enquête selon instructions reçues.* » Voilà, mon bon ami, tout ce que j'avais à vous dire... Vous constaterez, en tout cas, que je tiens mes promesses.

— Je vous remercie. Mais pourquoi a-t-elle disparu ainsi ?

— Il faudrait peut-être le demander aux communistes chinois ! Seulement je crains fort qu'ils ne nous répondent pas ! À moins que — ce serait à la fois assez extraordinaire et très romantique — cette jeune personne, ne pouvant se passer de vous, n'ait pris elle aussi un avion pour vous rejoindre en France ? Dans ce cas, elle devrait déjà être arrivée à Paris. Seulement une difficulté doit se présenter pour elle : personne ne connaît ici le peintre Jacques Fernet. J'espère au moins que vous ne lui aviez pas trop parlé de votre mère, ni indiqué votre adresse parisienne ?

— Évidemment non. Elle ignore tout de Pierre Burtin.

— Je n'en attendais pas moins de votre conscience professionnelle. Si jamais elle débarquait brusquement ici, je vous conseille la plus extrême prudence.

— Pourquoi ?

— N'ayant pu recevoir la lettre que nous avons expédiée, elle pourrait venir ici avec les intentions vengeresses d'une maîtresse qui se croit délaissée... C'est toujours ennuyeux, ces histoires de femmes... Pensez aussi à l'émotion de madame votre mère...

— Maï n'abandonnera jamais son pays pour l'Europe ! Elle est persuadée que ce n'est pas sa destinée... C'est moi, au contraire, qui dois tout quitter ici pour aller la rejoindre là où le Dieu veut que nous vivions.

— Bouddha ? Décidément, il vous a envoûté !

— Par sa clairvoyance et sa sagesse, oui.

— Vous êtes un garçon étrange, Burtin... Vous persistez à

vouloir retrouver cette femme ?

— J'ai maintenant une raison encore beaucoup plus impérieuse de le faire !

— Je pense que si je vous demandais quelle raison, vous ne répondriez pas. Chacun agit selon sa conscience... ou selon ses goûts ! Les vôtres sont, pour le moins, surprenants ! Et je finis par croire que cette femme est un véritable danger pour un homme de race blanche ! Elle a su vous prendre et vous êtes prêt à vous brûler à nouveau les ailes auprès de cette lampe incandescente malgré tout le mal qu'elle vous a déjà fait !

— Elle ne m'a fait aucun mal ! Elle m'a aimé... Et elle m'aimera toujours !

— À sa façon ! Mon petit, je vais être obligé de vous laisser... Après tout, peut-être est-ce vous — qui la connaissez mieux que moi — qui êtes dans le vrai quand vous affirmez que cette Ngô-Thi-Mai-Khanh ne viendra pas vous rechercher... Mais alors on se demande vraiment pourquoi elle se cache si elle n'a rien à se reprocher ? À moins que...

— Dites-le...

— Je ne voudrais pas vous alarmer inutilement, puisque vous semblez tant tenir à elle, mais enfin il reste une autre hypothèse qu'il faut bien envisager : peut-être est-elle... morte ?

— Non ! Ce n'est pas possible ! Ne dites surtout pas cela ! Vous lui porteriez malheur !

— Superstitieux, maintenant ?

— Je ne sais plus.

— Vous avez beaucoup changé depuis l'époque où vous étiez l'agent 2884 !

— Qu'importe puisque je ne serai jamais plus cet anonyme ! Mais maintenant que vous en avez parlé, qui aurait une raison de s'en prendre à la vie de Maï ?

— Certainement pas nos services qui n'ont que des remerciements à lui adresser pour les précieuses révélations qu'elle vous a faites. Je ne pense pas non plus que la police vietnamienne puisse lui en vouloir : c'est une police qui sait nous écouter, quand il le faut... Par contre, je vois deux personnes qui pourraient être responsables de sa mort... D'abord M. Jojo qui ne doit pas être homme à pardonner à une maîtresse qui l'a quitté pour un autre amant, surtout si c'est un Blanc !

— Vous m'avez bien dit que M. Jojo était parti précipitamment pour la Chine en emportant le document ? Il n'a donc pas eu le temps d'assouvir une vengeance personnelle.

— Vous savez bien que M. Jojo avait des amis très dévoués...

— Et quelle serait la deuxième personne ?

— Vous !

— Moi ? S'il le fallait, je donnerais ma vie pour assurer celle de Maï !

— N'exagérez pas ! Vous avez déjà commis assez de sottises pour elle ! Et la pensée que vous pourriez l'avoir tuée personnellement ne m'a même pas effleuré l'esprit ! Mais il arrive que l'on tue sans le savoir et surtout sans le vouloir ! Par exemple quand la personne qui vous aime croit qu'elle a été abandonnée : ce qui est probablement le cas pour cette jeune femme qui n'a pas encore pu recevoir la lettre dans laquelle vous lui donnez des explications. Elle peut s'être tuée par désespoir ! Il n'y a pas qu'au Japon que l'on se suicide avec une froide détermination !

— Maï est beaucoup trop équilibrée, trop réfléchie aussi pour commettre un acte pareil...

— Vous ne pensez pas que son amour pour vous pourrait aller jusque-là ?

Et, comme il ne répondait pas, la « vieille chouette » poursuivit :

— Si elle avait cependant accompli ce geste, ce serait de loin la plus grande preuve de la sincérité de sa passion. Je serais obligé de reconnaître que vous avez bien fait de l'aimer.

— Vous parlez comme si notre amour était déjà au passé !

Apprenez que même si elle était morte, je continuerais à l'adorer.

— C'est très beau de votre part, mais heureusement, je n'ai fait qu'émettre une hypothèse tout ce qu'il y a de plus gratuite ! Pour le moment, il nous faut attendre encore une huitaine de jours. Si, ce délai passé, mon agent n'a pu la joindre pour lui remettre votre lettre — qui devrait arriver à Saigon d'ici trois jours au plus tard — vous pourrez considérer que votre message ne lui parviendra jamais et agir par une autre voie.

— Soyez certain que j'agirai en personne quand je serai guéri et dès que j'aurai retrouvé la vue !

— Nous restons en contact... À bientôt, mon petit !

Au moment où il allait sortir, Pierre demanda :

— Mon colonel, serait-ce indiscret — maintenant que je ne fais plus partie de vos Services — de vous demander si vous avez des nouvelles de Serge Martin ?

— Il vous intéresse donc toujours celui-là ?

— Je suis curieux de savoir s'il aboutira.

— Je le suis encore plus que vous, Burtin ! Il devrait réussir... Quant aux nouvelles, je peux vous confier que nous n'en avons aucune depuis son passage signalé à la frontière du Yunnan : tout ce que nous savons, c'est qu'il est en Chine...

— Toujours à la poursuite de M. Jojo ?

— Nous l'espérons !

— A-t-il autant de possibilités qu'au Viêt-Nam pour communiquer avec vous ?

— Je mentirais si je disais que ce n'est pas plus difficile... Mais l'antiquaire a tellement de tours dans son sac que nous pouvons avoir confiance... Bonsoir.

*

Les huit jours passèrent. Le matin du neuvième, Pierre, dont l'état n'avait cessé de s'améliorer et qui avait recommencé à sortir en compagnie de sa mère, confia à celle-ci :

— Le brouillard que j'avais devant les yeux s'est dissipé et ce qui m'apparaissait sous la forme imprécise de corps flottants a pris

maintenant des contours beaucoup plus nets. Sans que je puisse encore distinguer les traits de votre visage, je vois très bien votre silhouette. J'ai compté le nombre de jours : ce qu'avait annoncé la doctoresse Norther est exact. Je dois avoir récupéré à peu près 3/10^e de ma vue. Je distingue également les meubles autour de moi et je suis surtout libéré de cette effroyable impression de nuit qui n'en finit plus ! Déjà, grâce au brouillard entrevu dès le cinquième jour, je pouvais différencier le jour de la nuit... La seule chose qui me fatigue, c'est la lumière électrique, mais c'est une fatigue que j'aime car elle me prouve que je commence vraiment à voir... Je vais téléphoner moi-même à la doctoresse pour lui faire part de ces progrès.

Après l'avoir écouté à l'appareil, cette dernière lui dit :

— Venez à 2 heures de l'après-midi avec M^{me} Burtin : nous procéderons à la première séance d'ultra-sons...

Quand ils en revinrent, la femme de chambre annonça :

— M. le colonel Sicard a demandé que Monsieur le rappelle dès qu'il serait de retour.

Une nouvelle fois, Pierre se précipita sur l'appareil sans même se préoccuper de la présence de sa mère.

— Allô ?... C'est moi, Burtin... Comment je vais ? beaucoup mieux, merci !... Vous avez des nouvelles ?

— Êtes-vous seul dans l'appartement ? demanda la voix du colonel.

— Pas tout à fait.

— Alors sachez rester calme... Voilà : j'ai la confirmation absolue que la personne recherchée est introuvable... Toutes les recherches possibles ont été faites... Votre lettre est bien arrivée là-bas entre les mains de notre représentant mais il n'a aucun espoir de pouvoir la remettre à sa destinataire. J'aurais voulu vous apporter d'aussi bonnes nouvelles que celles que vous me donnez au sujet de votre vue...

— Je vous remercie quand même... Et l'antiquaire ?

— Pas de nouvelles non plus ! Nous commençons à être très inquiets à son sujet... Nos agents de Pékin et de Canton n'ont pu prendre contact avec lui... C'est assez curieux, mais il semble que ses traces se perdent juste à la frontière.

— Et celles de M. Jojo ?

— Également !

Lorsqu'il se retrouva le soir, seul dans sa chambre, il s'efforça, malgré son très grand désarroi, de faire le point : Maï restait introuvable, Serge Martin ne donnait plus de ses nouvelles, M. Jojo s'était volatilisé avec le document... Un bilan catastrophique ! La seule note d'espoir le concernait : il retrouvait la vue. Dans quelques mois, quelques semaines peut-être si les progrès étaient foudroyants, il reverrait. Ce jour-là, il repartirait pour le Viêt-Nam. Une fois arrivé, il ne perdrait pas une seconde pour retrouver les traces de Ngô-Thi-Maï-Khanh et peut-être aussi de l'antiquaire. Ce n'était pas à un agent secret, si habile qu'il fût, d'accomplir ces recherches : ce serait à lui seul qu'incomberait cette mission qu'il s'imposerait, libre de toute contrainte et ne dépendant plus que de lui-même. Il irait à la poursuite de son amour. Le document l'indifférait mais pas la disparition de Serge Martin. S'il parvenait à le retrouver, celui-ci lui révélerait certainement où se cachait Maï. Il ne pouvait pas ne pas le savoir : l'antiquaire était le seul homme auquel rien n'échappait !

Un étrange revirement s'opérait en Pierre : la silhouette de l'aventurier se dressait à nouveau dans ses souvenirs : attirante, passionnante, fascinante... Depuis qu'il savait que Serge Martin était en train de se débattre seul au milieu des pires dangers pour essayer, malgré tout, de mettre enfin la main sur le carré de papier dont l'existence avait tout déclenché, Pierre se sentait pris d'une immense sympathie pour celui qui avait peut-être été quand même son plus grand ami. Ne lui avait-il pas déjà sauvé la vie à deux reprises ? Ne s'était-il pas montré le plus attentif des gardes du corps le jour où il avait cessé de voir ? Ne l'avait-il pas fait expulser en deux heures pour l'arracher à celle qui l'empoisonnait ?

Plus la silhouette de l'antiquaire grandissait dans son esprit, plus la féminité de Maï s'estompait... C'était un peu comme si Pierre se fût trouvé au centre d'une étrange balance dont l'un des plateaux — occupé par Serge Martin — avait son pesant d'intelligence, de courage et d'amitié alors que l'autre — occupé par la *taxi-girl* — n'avait qu'un poids de beauté, de sensualité et de rouerie... À un moment — quand il avait découvert Maï au *Grand Monde* — les plateaux avaient paru s'équilibrer, mais assez vite, celui de la femme l'avait emporté... Aujourd'hui, après le recul de quatre semaines, il semblait que l'équilibre se fût rétabli et que la balance commençait même à pencher légèrement en faveur de l'antiquaire... Si on lui avait prédit un pareil revirement de ses pensées seulement quinze jours plus tôt, il ne l'aurait pas cru ! Il était vrai que deux facteurs nouveaux étaient intervenus : la certitude de retrouver la vue et la révélation de l'empoisonnement.

Il s'acharna à guérir, allant de la doctoresse Norther au Pr

Trumaud. Trois nouveaux mois passèrent pendant lesquels trois nouvelles piqûres d'Opsomyl furent faites ainsi que de nombreuses injections de vitamine K. Le double miracle s'accomplissait : la vue redevenait de plus en plus nette tandis que le poison s'éliminait progressivement de l'organisme.

Il n'y avait pas de nuit où l'homme en voie de guérison complète ne pensait à Maï : tantôt pour la désirer, tantôt pour la haïr. Plusieurs fois, il avait téléphoné au colonel Sicard dans l'espoir d'avoir enfin des nouvelles de la jeune femme. Les réponses avaient toujours été négatives. De Serge Martin non plus, on ne savait plus rien. Au cours de la dernière conversation téléphonique, l'officier avait confié :

— J'ai bien peur que le pire ne soit arrivé à « notre » ami ! Voici déjà trois mois que nous recherchons ses traces sans succès.

Celui qui avait été Jacques Fernet n'osait même plus parler du document.

Au fur et à mesure que sa vue s'améliorait, il découvrait le visage de la doctoresse Norther tel qu'il l'avait imaginé : calme, empreint de bonté, s'harmonisant avec la voix grave. Après chaque consultation, il ressortait apaisé, confiant dans l'avenir. Cette femme était véritablement le docteur-miracle ! Souvent, il fut pris de l'envie de lui parler de Maï, comme il l'avait fait avec le toxicologue, pour lui demander conseil : devait-il, une fois guéri, retourner au Viêt-Nam pour tenter de retrouver celle qui avait su être sa maîtresse ou, au contraire, fallait-il tout essayer pour l'oublier ? Mais en serait-il capable ? Peut-être, si la doctoresse l'aidait... Il avait foi en elle. Il était même prêt à lui révéler tout ce qu'il avait encore caché à sa mère. Malheureusement, à chaque fois qu'il avait voulu se confier, il ne l'avait pu : soit que M^{me} Burtin l'accompagnât comme elle avait pris l'habitude de le faire, soit qu'il se sentît retenu par une sorte de pudeur l'empêchant de parler de sa maîtresse devant une autre femme, même si cette dernière avait les cheveux blancs.

Après la sixième piqûre, la doctoresse avait dit :

— C'est la dernière. Le mois prochain, quand vous reviendrez me voir, ce ne sera plus que pour une visite de contrôle : vous aurez retrouvé votre vue normale.

Quelques jours plus tard, le P^r Trumaud tenait un langage similaire :

— La dernière analyse de votre sang prouve qu'il ne s'y trouve plus de traces de poison. Il est donc inutile de continuer à vous administrer de la vitamine K puisque votre organisme en fournit normalement. Autrement dit, vous êtes guéri.

— Merci, monsieur le professeur.

— Remerciez plutôt madame votre mère qui n'a pas perdu de temps avant d'appeler mon confrère Crépin ! À ce moment-là, votre salut dépendait de quelques heures...

Remerciez sa mère ! La doctoresse lui avait donné le même conseil, précisant, comme le toxicologue :

— Le jour où votre vue sera redevenue normale, ce ne sera pas à moi à qui il faudra en savoir gré mais à votre maman qui a eu raison de ne pas croire que vous seriez aveugle pour le restant de vos jours. C'est là l'un de ces admirables entêtements qu'il faut respecter. J'ai toujours pensé que seule une mère est capable, soit par ses conseils, soit par ses prières, soit par son amour, de sauver son enfant quand il est en danger...

Si tous lui demandaient d'avoir de la gratitude pour sa mère, c'était bien parce qu'elle était le véritable moteur de la double guérison. Et s'il ne l'avait pas encore fait, c'était uniquement dans la crainte que leurs espérances communes — celles de sa mère et les siennes — n'aient dépassé le résultat final. Mais aujourd'hui, après six mois, la preuve était faite : il voyait, il était guéri. Aussi profita-t-il d'une soirée dans l'appartement, qui n'offrait cependant pas beaucoup de différence avec celles qu'il avait vécues depuis six mois, pour dire :

— Mère, je vois aussi bien qu'avant... C'est vous qui aviez raison le jour où vous m'avez entraîné presque de force chez cette doctoresse. Je vous remercie.

— Mon chéri, je savais que le Bon Dieu ne pouvait pas rendre aveugle mon fils unique !

— Je vous remercie aussi de m'avoir fait soigner de mon intoxication.

— De ton empoisonnement, devrais-tu dire ! Car tu as bel et bien été empoisonné, mon pauvre petit ! Et ceci par une horrible femme !

Pierre s'était dressé, blême, demandant :

— Qui vous a révélé cela ?

— Toi, mon chéri...

— Jamais je n'ai dit une chose pareille !

— Sais-tu que tu as déliré pendant plusieurs jours, au début de ta maladie ? Je t'ai veillé toutes les nuits... Tu parlais, tu criais, tu souffrais, mon enfant ! Et un nom revenait sans cesse dans tes paroles :

Maï... Je n'aurais pas été une vraie mère si je n'avais pas compris que tu appelais cette Maï au secours, qu'elle te manquait, qu'il te la fallait auprès de toi... Désespérée, voulant ta guérison complète et ton bonheur, je me suis renseignée pour savoir qui pouvait bien être cette femme.

— Au près de qui ?

— J'ai été voir le colonel Sicard en lui faisant promettre, que jamais il ne te ferait part de ma visite : je sais que c'est un homme de parole. Je lui ai dit que les médecins étaient très inquiets et que tu avais le délire, réclamant une certaine Maï... Que j'étais toute prête aussi, s'il le fallait, pour aider ta guérison, à faire venir cette femme auprès de toi... Il me répondit que ce n'était pas possible et que, même s'il avait su où elle se trouvait, il me l'aurait déconseillé car ce n'était pas une compagne pour toi !

— Il n'avait pas le droit de parler ainsi ! Il n'a jamais connu Ngô-Thi-Maï-Khanh !

— Il avait ce droit parce qu'il t'estime et qu'il m'a révélé avoir été ton chef pendant la guerre. Pourquoi ne me l'avais-tu jamais dit ?

— Parce que je ne le connaissais pas alors...

— Pourquoi mentir à ta mère, mon chéri ?

— Je vous jure que c'est la vérité.

— Quand je suis rentrée ici, revenant de cette entrevue avec ton ancien chef, j'ai trouvé le Pr Trumaud qui m'a dit qu'il pensait que tu te tirerais d'affaire mais qu'il ne s'expliquait pas comment tu avais pu être empoisonné.

— Parce qu'il ne vous a jamais dit que j'avais été empoisonné par des aliments ?

— Il m'a précisé : par des aliments dans lesquels un poison avait été introduit par une main criminelle... Il m'a demandé si j'étais au courant de tes relations au Viêt-Nam et des gens que tu y avais fréquentés. Je lui ai répondu que j'ignorais absolument tout de ton activité là-bas et que tu ne m'avais envoyé que très peu de nouvelles, te bornant à m'adresser de temps en temps quelques cartes postales dans lesquelles tu ne me donnais aucune précision !... Le professeur a semblé étonné et ne m'a plus posé d'autres questions ce jour-là mais, le lendemain, trouvant que ton état s'était nettement amélioré, il m'a dit : « Madame, pendant que vous resterez dans ce salon en compagnie de mon confrère Crépin qui vous expliquera le traitement que nous appliquons à monsieur votre fils, je vais avoir une conversation

importante avec ce dernier. Il y a, en effet, un certain nombre de choses que je ne m'explique pas... » Une heure plus tard, il ressortait de ta chambre. Comme je lui demandais s'il était satisfait, il me répondit simplement : « Très satisfait, madame. C'était bien ce que je soupçonnais... » Et il est parti avec le D^r Crépin sans rien dire d'autre. Depuis, je l'ai interrogé à plusieurs reprises mais il s'est toujours borné à me répondre : « Pourquoi vous tracasser inutilement, madame, au sujet de l'origine de cet empoisonnement puisque vous savez maintenant que M. Burtin est sauvé ? » Si je te raconte tout cela, Pierre, c'est pour te prouver que ce n'est pas le professeur qui t'a trahi, ni personne au monde ! C'est ta mère seule qui a deviné... Ta maman dont l'angoisse a été indescriptible pendant des nuits, pendant des semaines entières... À chaque fois que je m'approchais de ton lit, quand tu dormais, je regardais ton visage en me disant : « Mais qui a pu faire tant de mal à mon enfant ? Qui a cherché à l'empoisonner ? » Et un soir, brusquement, j'ai compris ! Mon instinct de mère m'a révélé que ton ennemie ne pouvait être qu'une femme, l'une de ces créatures diaboliques dont on parle souvent dans les romans, mais qui doivent exister... L'une de ces femmes d'Extrême-Orient ou d'Asie qui sont toujours la perte des Blancs ! C'était cette Maï que tu réclamaï dans ton délire et dont ton ancien chef m'avait dit qu'elle n'était pas une compagne pour toi... C'était donc qu'elle l'avait été !

» J'ai été atterrée à la pensée que mon fils ait pu avoir une liaison avec une femme pareille ! Mais le lendemain matin, j'ai su te cacher mon désespoir et je suis allée chez le P^r Trumaud auquel j'ai dit : « Monsieur le professeur, mon fils vient de tout me révéler... Il a eu une maîtresse en Extrême-Orient... J'estime nécessaire que vous m'expliquiez comment cette femme a pu l'empoisonner pour que je parvienne à lui retirer de l'esprit l'idée d'aller la retrouver un jour ! » Et le professeur a parlé... Je sais que c'est très mal de ma part d'avoir menti ainsi en faisant croire que tu t'étais confié à moi, mais je ne le regretterai quand même jamais ! Une mère a tous les droits quand il s'agit de sauver son enfant ! Et je te sauverai, même contre toi ! Tu es guéri physiquement mais pas moralement, mon petit... Je dois encore t'aider !

» Au fur et à mesure que ta vue est revenue, j'ai senti que tu n'étais plus hanté que par une idée fixe : retourner auprès de cette Maï ! Peut-être est-ce même, plus encore que ma volonté, ce qui t'a incité à suivre le traitement avec une telle ardeur ! Mais ton idée est folle, Pierre ! Tu oublies d'abord que cette femme a voulu te faire mourir, et ceci avec une trahison inimaginable !

— Elle a voulu me garder pour elle seule... Tous ses actes, même ceux qui peuvent nous paraître répréhensibles à nous

Européens, n'ont été dictés que par l'amour : un amour passionné qui ne craint pas d'aller jusqu'au crime ! Vous ne trouvez pas que cela mérite l'indulgence et même une certaine admiration ?

— Cette femme t'a complètement fait perdre la tête ! Croistu qu'elle s'est souciée de savoir que tu aurais pu mourir dans des souffrances atroces ?

— Qui vous dit que je ne l'ai pas abandonnée et que je ne méritais pas une pareille vengeance ?

— Mais, mon chéri, tu as bien fait de la quitter ! Tu ne pouvais pas toute ta vie, toi, Pierre Burtin, rester auprès d'une telle créature !

— Vous ne m'avez pas encore demandé si je l'aimais ?

— Tu l'aimes !... Évidemment tu l'aimes, parce que tu es un sensible et que tu es un garçon qui as du cœur... Je crois même que tu peux t'attacher rapidement à une femme si elle sait se montrer un peu compréhensive à ton égard. Elle a su l'être, n'est-ce pas ?

— Comme vous-même ne l'avez jamais été !

— Pierre, tu es un ingrat ! Aurais-tu déjà oublié tout ce que j'ai fait pour toi ?

— Pardonnez-moi de parler ainsi, mais vous n'avez toujours pensé qu'à votre intérêt quand il s'est agi de moi...

— Même pour te faire rendre la vue ?

— Vingt-quatre heures après l'avoir appris au cours de la première visite que vous a faite le colonel Sicard, vous ne pouviez déjà plus supporter l'idée d'avoir un fils aveugle ! Et vous avez tout mis en œuvre, téléphonant même partout avant mon arrivée... Vous avez bien fait : le résultat est là... Je vous en ai une reconnaissance infinie, mais je n'irai pas plus loin ! Tandis qu'avec Maï, ce fut tout autre chose ! Elle était devenue amoureuse de moi avant mon accident, mais moi je ne l'ai pas aperçue à cette époque et je ne l'ai pas su. Ce ne fut que lorsque je n'y voyais plus que le hasard a voulu que nous nous rencontrions : elle m'a aimé encore plus et elle n'a nullement appréhendé d'être, pendant tout le restant de sa vie, la compagne d'un aveugle ! Ça, je n'ai pas le droit de l'oublier... Je ne l'oublierai jamais ! Pendant tout le temps qu'elle est restée auprès de moi, elle a su se montrer la plus attentive et la plus douce des compagnes... Vous voyez, mère, que je n'hésite pas à répondre à la question que vous m'avez posée tout à l'heure ! Si j'ai pu revenir vivant ici — sans avoir été tué dans un attentat préparé à Saigon et dont je ne vous aurais jamais parlé si vous n'aviez pas fait preuve d'un tel acharnement

contre cette jeune femme — c'est uniquement grâce à elle ! Je lui dois donc la révélation d'un amour sincère et la vie... Et vous voudriez que je l'oublie aussi vite ? que je ne sois pas désespéré à la pensée de ne plus être auprès d'elle et de ne même pas savoir où elle est en ce moment ? Peut-être est-ce elle qui a besoin de moi maintenant ?

— Mon chéri, si tu ne connaissais pas ces angoisses et même ces remords, tu ne serais pas l'enfant auquel j'ai donné la vie en souhaitant de toute mon âme qu'il soit plus tard un homme au sens le plus complet du mot... Si je comprends tes peines, je ne peux quand même pas t'approuver quand tu veux t'engager à nouveau dans une voie qui ne t'a apporté que le malheur... Je te promets de ne plus jamais te parler de cette femme, ni même de t'empêcher d'aller la retrouver si ton cœur te dit que ce n'est qu'auprès d'elle que tu peux connaître cette chose si rare, le bonheur... Mais, en échange de ces deux promesses de ma part, je te demande de m'en faire une... Une seule qu'il te sera facile, je crois, de tenir.

— Qu'allez-vous encore me demander ?

— Ai-je donc exigé tant de choses de toi ?

— Pour vous je devais d'abord être une machine à gagner de l'argent !... C'est uniquement dans ce but que je suis parti là-bas ! Je vous ai laissé, avant mon départ, beaucoup d'argent et, quand je suis revenu aveugle, je vous ai donné à nouveau une très grosse somme... De cela, au moins, vous devez être satisfaite ?

— Pierre, tu es terrible ! On ne parle pas ainsi à sa mère.

— Qui a fait tant de sacrifices pour vous élever ? Je sais ! Ne reprenez pas cette antienne que vous m'avez rabâchée aux oreilles pendant des années ! J'estime que maintenant, je ne vous dois plus rien : j'ai fait mon devoir de fils en vous assurant la tranquillité dont vous rêviez... Alors changeons de sujet de conversation, voulez-vous ? Je suis tout prêt à vous écouter si la promesse que vous me demandez est d'un autre ordre.

— Elle l'est.

— Parlez.

— Tu dois te douter que tous nos amis ont été affreusement inquiets à ton sujet quand ils ont su que, non seulement tu n'y voyais plus mais que tu nous étais revenu accablé d'une affreuse maladie.

— Tout cela, ils l'ont appris par vous bien entendu ? Était-ce bien utile de le leur dire ?

— C'était indispensable ! Tout le monde se demandait ce

que tu étais parti faire là-bas. Généralement, quand un homme s'expatrie ainsi c'est parce qu'il a commis des sottises.

— Vous en êtes encore là ? L'engagement du dévoyé à la Légion Étrangère ? Mais c'est fini tout cela, depuis longtemps ! Les voyages ne comptent plus ! On part pour le pays où l'on peut gagner correctement sa vie !

— C'est bien ce que j'ai dit à tout le monde ! Seulement, tu m'es revenu dans un tel état et dans de telles circonstances que j'ai jugé préférable de ne pas tout cacher... Oh ! rassure-toi : j'ai déformé la vérité... Il le fallait ! J'ai proclamé, avant même ton retour, que j'étais certaine que tu guérirais... Tous ont fini par me croire ! Tous ont pris de tes nouvelles... Aujourd'hui toi et moi, nous avons gagné mais il faut le montrer aux autres ! Il n'y a que les preuves qui comptent de nos jours ! Nos amis veulent te voir... Je te demande donc de me promettre d'attendre encore un mois avant de repartir.

— Et pendant ce mois, que se passera-t-il ?

— Nous sortirons beaucoup ! Et quand je dis « nous », je veux surtout dire toi ! Il m'arrivera, au début, de t'accompagner dans certaines réceptions ou dans quelques dîners... Mais ensuite, tu iras seul ! Avant que nous n'ayons un peu d'argent devant nous, tu me disais toujours : « Mère, je n'ai pas les moyens de sortir... Ça coûte cher ! Il faut rendre les invitations... Notre budget est très limité. » Je reconnais que tu avais raison. Aujourd'hui les choses ont changé : nous avons les moyens... Tu n'as plus le droit de rester terré comme un ours ou comme un garçon qui a peur de se montrer ! Tu n'as rien à cacher, Pierre ! Tu es en pleine force de l'âge, tu es beau, intelligent et tu as réussi...

— Quelle réussite !

— Sais-tu ce que tu devrais faire, maintenant que ta vue est normale : réaliser ce rêve que tu as caressé si longtemps... Acheter l'une de ces petites voitures de sport qui te faisaient tellement envie !

— Acheter une voiture si je ne reste qu'un mois ?

— Tu pourras facilement la revendre avant ton départ : elle sera presque neuve... Mais pendant le temps où tu seras là, elle te permettra d'emmener des amis, de faire des week-ends... Tu acceptes de rester encore pendant ce mois ?

— J'accepte pour que vous ne puissiez plus dire que je suis un ingrat, mais ne vous attendez pas à ce que, ce mois écoulé, j'aie changé d'avis !

— Et tu te montreras un peu à nos amis ?

— Oui, puisque je serai là !

— Alors je t'annonce que demain nous dînons chez les Verdet...

— Comme toujours, vous aviez tout prévu ! Ceci dit, je préfère aller chez les Verdet plutôt qu'ailleurs. Ils offrent au moins l'avantage de former un couple sympathique : il est intelligent et elle est jolie.

— N'est-ce pas ? J'étais certaine que cette idée ne te déplairait pas trop pour tes nouveaux débuts dans le monde. Les Verdet sont enchantés de te revoir et je crois savoir qu'ils ont convoqué d'autres amis charmants... Alors, mon chéri, tu me pardonnes ?

— Vous pardonner quoi ?

— D'avoir cherché à savoir la véritable raison de ta tristesse ?

— Après tout, si vous n'aviez pas agi ainsi, peut-être vous en aurais-je voulu ? On pardonne toujours à sa mère.

M^{me} Veuve Burtin avait prévu les événements beaucoup plus loin que son fils ne le pensait. Affolée à l'idée qu'elle risquait de le perdre définitivement le jour où il déciderait de retourner au Viêt-Nam pour y retrouver la femme dont il semblait ne plus pouvoir se passer, elle avait vu s'approcher avec angoisse le moment où Pierre retrouverait complètement la vue. Elle n'avait pas eu besoin de ses aveux pour comprendre qu'il n'aurait plus qu'un désir : voir enfin cette créature dont il avait été l'amant passionné.

La seule façon de lutter contre l'emprise de la Chinoise n'était-elle pas d'agir exactement comme l'avait fait cette exigeante maîtresse ? Pour contrebalancer l'effet du poison, pendant que son amant était encore auprès d'elle, Maï lui avait administré un contrepoison... Pour une Marguerite Burtin, le poison, c'était la femme jaune... Le contrepoison ne pouvait être qu'une autre femme, de race blanche, dont la beauté, le charme, la finesse et un atout supplémentaire considérable — auquel la vieille dame avait toujours attaché une grande importance — la richesse, sauraient contrebalancer très vite les qualités d'une Ngô-Thi-Maï-Khanh ! À la femme, ne faut-il pas toujours opposer la femme ? Et, pendant que son fils se faisait soigner, elle s'était mise en campagne : une campagne discrète mais tenace qui avait fini, après cent coups de téléphone et des dizaines de thés pris en compagnie de ceux qu'elle appelait « de

bons amis », à lui faire découvrir la femme miraculeuse.

Intentionnellement, elle l'avait choisie très différente d'une fille d'Asie. Alors que cette Maï devait avoir, comme toutes celles de sa race, la peau mate et les yeux noirs, la rivale avait toute la blondeur des Anglo-Saxonnes agrémentée d'admirables yeux dont le gris-vert était saupoudré de paillettes d'or. C'était le contraste absolu : l'antidote. Elle se prénommaït Nicole ; elle était la fille unique de l'un des plus riches industriels de l'Est qui ne demandait qu'à avoir pour gendre un homme de valeur doublé d'un technicien ayant fait ses preuves. Pierre ne pourrait pas ne pas être ébloui ! Le jour même où il la verrait, le souvenir de la Chinoise commencerait à s'effacer... Il fallait la victoire complète et rapide ! Ce n'était que pour cela qu'elle lui avait demandé de rester encore un mois en France. Un mois, c'est plus qu'il n'en faut à une mère organisée pour changer la destinée de son fils... D'autant plus qu'elle ne perdrait pas de temps ; demain soir, à ce dîner chez les « chers amis Verdet », Nicole serait là, resplendissante, accompagnée de son père qui était, lui aussi, un véritable charmeur. Le hasard étant ainsi organisé, ce ne serait plus ensuite qu'un jeu d'amour...

Tel avait été le travail.

Le dîner fut une réussite. Pierre, qui avait retrouvé toute sa forme, produisit une grosse impression, spécialement quand il raconta après le repas quelques contes et légendes d'Extrême-Orient parmi lesquelles l'une, tout particulièrement, obtint le plus franc succès : il s'agissait d'un mari jaloux qui avait trouvé le moyen, pour la cacher aux regards de ses rivaux, d'avalcr sa femme...

Assise dans un coin du salon, éblouissante elle aussi, M^{me} Burtin n'avait cessé d'observer en cachette son fils qui semblait prendre un réel plaisir à la conversation de la belle Nicole. Celle-ci n'était-elle pas pour lui la compagne rêvée ? Sans être une oie blanche — il en reste d'ailleurs très peu à notre époque et c'est tant mieux, pensait M^{me} Burtin, puisque les hommes n'en veulent plus ! — la fille aux yeux gris n'était pas non plus l'une de ces petites sottes qui croient n'avoir plus rien à apprendre de la vie parce qu'elles ne sont pas laides et que leurs parents sont en extase devant leur jeunesse qui n'a que des droits et assez peu de devoirs.

Bien qu'elle eût tout observé avec satisfaction, M^{me} Burtin se garda bien, pendant le retour rue Vaneau, de faire le moindre éloge de la riche et charmante héritière : connaissant Pierre, ce n'aurait été qu'une maladresse. Elle savait que lorsqu'il avait des décisions graves

à prendre — ne l'avait-il pas prouvé quand il était parti en moins de vingt-quatre heures pour l'Extrême-Orient ? — son fils n'aimait consulter personne. Et, en cela, il était bien son fils !

Aussi se contenta-t-elle seulement de demander :

— J'espère que tu ne t'es pas trop ennuyé ?

— Pas du tout ! Cela m'étonne moi-même !

— Tu vois que ces petites sorties ont du bon... Sais-tu que j'ai été très fière de toi ?

— Il n'y avait vraiment pas de quoi !

— Tout de même, Pierre, il n'y a pas tant d'hommes qui peuvent raconter des choses aussi passionnantes sur les coutumes et sur le mystère de l'Extrême-Orient ! C'est fou ce que tu as dû voir et apprendre là-bas ! J'avoue que si j'étais plus jeune, moi aussi je me serais volontiers laissé tenter par le démon des voyages lointains et de l'aventure ! Malheureusement, quand j'avais ton âge, j'étais déjà veuve depuis longtemps et je devais me consacrer entièrement à ton éducation... Aussi tu peux comprendre quel est mon orgueil de maman quand je te vois briller dans un salon ! Ton cher père aussi aurait été fier de toi ! Cet industriel qui était parmi les invités m'a fait les plus grands compliments de toi... M^{me} Verdet m'a dit qu'il possédait une très grosse affaire.

— Je la connais de nom...

— Quelle affaire ?

— Les Forges et Aciéries de l'Est : l'industrie lourde...

— J'ai vu que tu as parlé longuement avec sa fille... Est-elle agréable ?

— Elle est mieux qu'on ne pourrait le penser, étant donné sa fortune.

M^{me} Burtin n'insista pas. Pour cette première soirée, c'était suffisant : les jalons étaient posés. Demain elle trouverait autre chose, mais ce dont elle était déjà sûre, c'est que — partout où il irait les jours suivants — son fils rencontrerait la blonde Nicole. Du moment qu'après la première entrevue, il n'avait pas dit « non », tous les espoirs étaient permis...

Elle sut se montrer d'une habileté diabolique, la veuve Burtin ! Tout aussi habile qu'une Ngô-Thi-Mai-Khanh, avec peut-être en plus l'expérience de l'âge et les ressources inépuisables de l'invention maternelle. Jamais elle ne parlait de la jeune Nicole, ni de son père, «

le gros industriel ». Elle s'extasiait au contraire sur d'autres jeunes filles ou sur d'autres parents qui n'offraient aucun intérêt et que Pierre lui disait avoir également rencontrés au cours des sorties suivantes. Car la voiture de sport anglaise, achetée dès le lendemain du dîner chez les Verdet, avait accompli le premier miracle espéré : elle avait redonné au garçon, assez solitaire jusqu'à ce jour, le goût de circuler, de rouler, de voiturier du monde, de « sortir » ! Il n'y eut pas un soir de la semaine où, comme par hasard — c'était toujours le hasard qui favorisait les plans de M^{me} Mère — il n'y eût une réunion, un cocktail, un dîner... Dès le deuxième jour, M^{me} Burtin avait dit :

— Je sais, mon chéri, que ça te ferait un grand plaisir que je t'accompagne ce soir, mais vraiment je suis un peu fatiguée ! Autant ces sorties sont bonnes pour toi, autant elles me sont néfastes ! Mais surtout que cela ne t'empêche pas d'en profiter !

Elle semblait se sacrifier, restant seule à la maison, mais, dès qu'elle avait vu la petite voiture rouge démarrer en trombe devant son immeuble, elle s'était précipitée sur le téléphone et elle avait dit, la voix radieuse et haletante, à M^{me} Verdet, sa complice dans le projet élaboré :

— Ça y est ! Il est parti... Vous êtes bien certaine qu'elle sera à ce cocktail, et sans son père cette fois ?

Elle, c'était Nicole.

Nicole qui, à chaque nouvelle rencontre, était de plus en plus belle, de plus en plus élégante, de plus en plus charmante, de plus en plus femme en puissance. Une Nicole qui se sentait irrésistiblement attirée par cet homme nettement plus âgé qu'elle et dangereux — l'homme de quarante ans n'est-il pas le plus séduisant ! — un homme qui avait quelque chose à dire, qui avait voyagé, qui connaissait le Japon, l'Extrême-Orient. Un homme qui ne ressemblait pas à tous les prétendants qu'on lui avait présentés. Un garçon qui savait se présenter tout seul grâce à sa personnalité. Du moins, c'était ce que croyait Nicole.

Comment aurait-elle pu se douter que derrière cette façade d'imprévu et de naturel, se cachait, dans la coulisse, la prodigieuse Veuve Burtin puissamment aidée par cette cohorte de femmes désœuvrées qui ne peuvent voir un célibataire attardé et une riche héritière encore libre sans penser à un mariage.

Aussi M^{me} Burtin ne fut-elle qu'assez peu surprise quand après deux semaines de ce carrousel organisé, son fils lui confia :

— Je pense, mère, que si jamais je prenais la décision de me marier en France, ce serait avec une jeune fille dans le genre de

Nicole.

M^{me} Burtin avait retenu son souffle, tout en prenant soin de ne rien laisser paraître de son émotion... Une émotion teintée de satisfaction : ses savants calculs avaient été justes. Elle sut répondre :

— Vraiment, chéri ? Je t'avoue que cette idée ne m'était même pas venue à l'esprit, mais tu es seul juge. Du moment que tu parles ainsi de cette jeune fille, c'est qu'elle doit avoir de sérieuses qualités.

— Plus encore que vous ne le croyez.

La satisfaction se transforma chez M^{me} Veuve Burtin en un sentiment d'exultation intense. Le moment n'était-il pas enfin venu pour elle d'appuyer « l'idée » qui semblait être née spontanément dans le cœur de son cher enfant ? Et ses paroles déferlèrent dans un torrent vertigineux où tout se mêlait : l'ambition, l'orgueil de mère, la rancœur assouvie, le chant de victoire... Tout cela enrobé sous une tendresse exigeante qui se glissait habilement entre deux réflexions pratiques comme si elle n'en était que la ponctuation :

— Évidemment, cette jeune fille et toi feriez un couple magnifique ! Vos enfants ne pourraient être que très beaux... Tu sais très bien que mon plus cher désir serait d'être grand-mère ! Vous me confieriez vos enfants quand vous auriez envie d'être seuls et je te garantis qu'ils seraient bien élevés !... Nicole offre aussi l'avantage d'être fille unique : donc pas de risque de mésentente avec des beaux-frères ou belles-sœurs... Elle n'a plus que son père : ce qui est très bien aussi ! J'ai toujours craint pour un garçon, aussi sensible que toi, l'influence d'une belle-mère... Tandis que tu sais que je saurais être pour ta femme une vraie maman ! J'aurais tant voulu avoir également une fille ! C'est toi seul qui peux me l'apporter, mon Pierrot !... Nicole ! Quel charmant prénom ! Nicole et Pierre, c'est gentil... Nicole Burtin, ça sonne bien !... Je ne parle pas de sa fortune, qui est considérable, bien que j'aie toujours été persuadée que l'on ne vit pas uniquement d'amour et d'eau fraîche ! Une belle dot, ça n'a jamais fait de mal à personne ! Ça facilite tellement les choses... Mais, même sans penser à cela, on ne peut nier qu'une union pareille t'apporterait une situation que des milliers d'hommes cherchent et ne trouvent jamais ! Il me paraît normal que tu prennes un jour la succession de ton beau-père... Cela aussi, ça sonnerait très bien : « Pierre Burtin, Président-Directeur Général des Forges et Aciéries de l'Est... » Ce serait tout autre chose que les emplois que tu as connus jusqu'à présent et qui n'ont jamais été dignes de toi, ni en rapport avec tes capacités. Tu as l'étoffe d'un grand patron, je te l'ai toujours dit !... Oui, je crois que je comprendrais, mon chéri, que tu puisses te décider pour une jeune

filles de ce milieu. Vous devez avoir les mêmes goûts, les mêmes affinités... Non, vraiment, je n'aurais pas le droit de faire la moindre objection à une telle union...

Il l'avait laissé parler, l'écoutant à peine... Tout ce qu'elle venait de dire, il l'avait pensé avant elle, mais sans que ce fût pour lui essentiel. La seule chose qui comptait, c'était que Nicole était aussi belle que simple : en un mot, adorable. Sans qu'elle ait cependant rien fait, ou dit, d'extraordinaire, en quelques jours la jeune fille avait réussi à faire sa conquête. Elle était même parvenue — mais de cela elle ne pouvait se douter — sinon à ce qu'il oubliât, du moins à ce qu'il pensât plus rarement à la maîtresse lointaine. M^{me} Burtin ne s'était pas trompée dans le choix du contrepoison.

Et elle sut être assez fine pour ne jamais prononcer le nom de Mai, pour n'établir surtout aucune comparaison entre une jeune fille de race blanche et une Chinoise... C'était comme si Mai n'avait pas existé, comme si on n'en avait jamais entendu parler et comme si l'empoisonnement de Pierre n'avait été qu'une invention des médecins...

Une nouvelle semaine passa pendant laquelle il n'y eut pas de jour où Nicole et Pierre ne sortirent ensemble. Le délai d'un mois que M^{me} Burtin avait demandé à son fils était expiré et Pierre ne parlait plus de départ pour l'Extrême-Orient. Sa mère se garda bien d'évoquer le Viêt-Nam, sachant que le triomphe discret de Nicole était proche.

Celui-ci fut confirmé par une phrase lapidaire, dite avec beaucoup de simplicité par Pierre :

— Maman, je t'annonce que Nicole et moi sommes fiancés.

M^{me} Mère sut feindre encore la surprise :

— Déjà ? Eh bien, vous au moins, vous n'avez pas perdu de temps ! Sais-tu que ton père et moi avons attendu six mois avant de nous fiancer ! Enfin ! Tout va tellement plus vite de nos jours ! Es-tu bien certain de tes sentiments, mon chéri ?

— Oui, maman.

— Et de ceux de cette jeune fille ?

— C'est la fille la plus franche que j'aie jamais rencontrée !

— Tant mieux ! Je n'ai plus qu'à approuver, n'est-ce pas ? Et tu dois savoir ce que tu fais, à ton âge. Le père de Nicole est-il au courant ?

— Elle a dû lui annoncer également notre décision ce

matin... J'ai l'intention d'aller faire ma demande en mariage dès cet après-midi. Nous voulons nous marier le plus vite possible.

— Ne penses-tu pas qu'il y a dans tout cela un peu de précipitation ? C'est très grave, le mariage, Pierre.

— Je le sais.

Ce fut alors que M^{me} Burtin sut se montrer géniale. Connaissant l'entêtement de son fils, il fallait se montrer réticente : plus elle paraîtrait lutter contre cette brusque décision de mariage et plus Pierre activerait les choses. Avant un mois, deux tout au plus, il serait marié et ce jour-là, c'en serait bien fini de la Chinoise.

Aussi dit-elle avec une extrême gentillesse :

— Tu ne regrettes vraiment pas de ne pas repartir en Extrême-Orient ?

— Non.

La réponse avait été catégorique. Elle insista cependant :

— Ni de ne plus revoir cette femme dont tu m'avais fait un tel éloge et pour laquelle tu étais prêt à tout abandonner ?

— J'ai beaucoup réfléchi. Vous aviez raison, mère : cette femme n'était pas faite pour moi.

— Ça, j'en ai toujours été persuadée ! Malgré leur charme indéniable et l'attrait qu'elles peuvent avoir pour des Européens, ces femmes d'une autre race ne peuvent pas être les compagnes de toute une vie pour des Blancs. Il y a trop de différence ! Et enfin, elle ne t'a jamais donné de ses nouvelles ?

— Comment l'aurait-elle pu ?

— Mon chéri, quand une femme veut vraiment un homme, il n'y a pas de frontières, ni de distances qui comptent ! Elle parvient toujours à le retrouver. Les sept mois qui viennent de s'écouler te prouvent qu'elle t'a complètement oublié ! Sans doute même t'a-t-elle déjà remplacé depuis longtemps ! Je suis persuadée qu'elle a dû trouver une autre victime — peut-être même un Blanc ? — pour tenter de l'asservir, comme elle a essayé de le faire avec toi, par un empoisonnement progressif.

— Et si elle était morte ?

— Ne le souhaitons pas ! Il ne faut jamais rendre le mal pour le mal, mon enfant ! Maintenant embrasse-moi comme tu n'as pas su encore le faire depuis ton retour. Je te souhaite de vivre avec Nicole le même bonheur que j'ai connu avec ton cher père !

Pierre n'avait pas menti quand il avait dit avoir longuement réfléchi. Plusieurs fois, depuis sa guérison, il était retourné voir le colonel Sicard et toujours la réponse avait été la même : « Aucune nouvelle » ! L'antiquaire aussi avait disparu. À sa dernière visite Pierre avait trouvé son ancien chef très abattu :

— Mon petit, lui avait dit ce dernier, j'estime que tout ce que nous avons fait n'a servi à rien ! Et dire que vous avez failli réussir ! Serge Martin et vous faisiez une rude équipe ! Vous avez été à deux doigts du document : on peut dire que vous l'avez frôlé ! Mais les Chinois ont su se montrer plus forts que tout le monde !

— Je n'arrive pas à croire qu'un M. Jojo ait pu se montrer plus habile qu'un Serge Martin !

— Il n'y a plus aucune trace de l'antiquaire... et Dieu sait pourtant si nous avons tout mis en œuvre pour le retrouver ! Nous n'avons pas hésité à utiliser les services des agents du *C.I.A.*, de l'*Intelligence Service* et même des Russes !

— Ce n'est pas vrai ?

— Si ! Tous ont très bien compris que l'ennemi commun dans cette affaire était la Chine et que ce serait dramatique pour la paix du monde si elle acquérait rapidement la possibilité d'utiliser la puissance atomique... Nous nous sommes donc tous plus ou moins associés pour essayer de retrouver notre vieil ami : c'est l'intérêt commun.

— Même celui des Russes ?

— Surtout celui des Russes ! Ils comprennent très bien qu'ils seraient les premiers visés par leur redoutable adversaire ! Ils savent également que Serge Martin était de loin l'agent du monde occidental le plus près d'aboutir, le plus habile aussi. Vous avez été suffisamment dans « le métier » pour ne pas ignorer qu'il existe une sorte de confraternité secrète entre agents de renseignement, même s'ils travaillent pour des puissances différentes. Il arrive souvent que les uns et les autres soient contraints de s'épauler. Le vieil axiome : « Passe-moi la rhubarbe, je te donnerai le séné » prend dans notre travail toute sa valeur et pourrait se transformer en « Passe-moi un bon renseignement, et je te dirai où se trouve ton agent disparu ! » J'estime qu'il vaut mieux tout accepter plutôt que de perdre un agent de grande classe. Mon personnel est sacré pour moi ! Je vous l'ai prouvé. On peut, à la rigueur, reconstituer en quelques mois un réseau démantelé, mais il faut des années pour faire un Serge Martin ! Sincèrement, Burtin, je suis très inquiet...

— Les Russes vous ont réellement aidé ?

— Ce sont eux qui se sont montrés les plus compréhensifs. N'est-ce pas leur intérêt ? S'ils parvenaient à nous faire récupérer Serge Martin, celui-ci serait définitivement « brûlé » et n'aurait plus qu'à rentrer, comme vous, dans la vie civile. Mais le drame, c'est qu'ils ne l'ont pas retrouvé ! Ils sont pourtant les mieux placés, ayant sur tout le territoire chinois des agents de premier ordre. La mise en place d'un tel réseau leur a été relativement facile à l'époque où ils avaient envoyé en Chine d'innombrables missions, destinées à aider au relèvement du pays et à y implanter le communisme... Depuis ces dernières années, effrayés des progrès foudroyants accomplis par leurs alliés chinois dans tous les domaines : militaire, économique et social, ils ont retiré peu à peu leurs techniciens et rapatrié leurs missions. Mais comme ils ne sont pas fous, ils ont eu bien soin de laisser un peu partout des agents de renseignement.

— Et dire que vous ne m'avez envoyé là-bas que pour ravir le plan aux Russes !

— Mon cher, comme les guerres officielles, la guerre secrète offre toujours des renversements de situation ! La base essentielle d'organisations telles que la nôtre est la souplesse... Je l'avoue : au cours de ma longue carrière, il m'est arrivé plusieurs fois d'être obligé de retourner ma veste ! Mais cela n'a aucune importance quand on n'agit que dans l'intérêt de son propre pays... Je pense avoir toujours servi la France. En demandant aux Soviétiques de nous aider, je crois avoir encore agi pour le mieux.

— Parce que vous estimez qu'un Serge Martin vaut un tel retournement de situation ?

— Actuellement, pour notre pays, la perte d'un seul Serge Martin équivaldrait à celle de trois bons diplomates ! Vous me comprenez ?

Plus peut-être que le silence de Maï, la disparition de l'antiquaire avait contribué à ce que Pierre ait commencé à changer d'avis sur ses projets d'avenir. Qu'irait-il faire à nouveau dans ce lointain Viêt-Nam quand tous ceux qu'il y avait connus et avec qui il avait continuellement vécu semblaient ne plus s'y trouver ? S'il y retournait, n'y disparaîtrait-il pas, lui aussi, à son tour, sans que cela soit d'aucune utilité ? Il n'y retrouverait pas Maï et encore moins le document. Si Serge Martin avait véritablement échoué, personne ne réussirait.

Plus les heures et les jours de réflexion avaient augmenté, et plus il réalisait que sa maîtresse, si elle l'avait réellement voulu, aurait

pu, sinon le rejoindre en France — n'avait-elle pas dit avoir accumulé une réelle fortune ? — du moins lui donner signe de vie. Depuis son retour, il ne s'était jamais caché. Mai lui avait très bien fait comprendre qu'elle n'ignorait pas que, sous le couvert de son activité artistique, il en dissimulait une autre. Très vite, avec sa subtilité et sa finesse, la jeune femme serait parvenue à l'identifier sous son véritable nom ! Mais elle n'avait pas bougé. Il ne voyait que trois raisons valables à ce silence.

Ou bien Mai était persuadée que le poison avait accompli son œuvre destructrice et que celui dont elle avait fait son amant n'était plus. Ou bien elle craignait, au cas où des médecins français auraient réussi à le guérir, de se retrouver en sa présence alors qu'il ne devait plus la considérer que comme une criminelle. Ou enfin, désespérée d'avoir perdu son « protecteur », Mai s'était tuée... Pendant les premières semaines de son retour, Pierre avait été hanté par cette idée lancée par le colonel. Mais le sentiment de sa propre culpabilité s'était atténué progressivement : il n'avait quitté le Viêt-Nam que contraint par la force. Si Mai avait cru à un abandon volontaire, elle s'était trompée.

Une autre hypothèse restait : Mai ne se serait pas suicidée, mais aurait été tuée par les communistes chinois. Sans savoir trop pourquoi, son ancien amant ne pouvait y croire. Un instinct secret l'incitait à penser que la jeune femme était toujours en vie. Mais plus le traitement de désintoxication avait accompli son œuvre régénératrice, et plus il avait perdu peu à peu le désir sensuel de retrouver ses caresses. C'était comme si le goût d'accoutumance, qu'elle avait su lui donner en même temps que le poison, s'était émoussé... Quand la rayonnante Nicole était apparue, les derniers sursauts de désir avaient été balayés. Sans qu'elle pût même s'en douter, la jeune fille avait joué le rôle du catalyseur, qui déclenche une réaction, sans y participer lui-même. C'était d'abord dans le cerveau, puis dans le cœur de Pierre, que tout s'était passé. La transformation s'était accélérée en lui avec la double guérison : sans regret maintenant, il tournait le dos à l'Asie et à l'Extrême-Orient pour ne plus penser qu'à une Europe irradiée de beauté blonde.

Comme l'avaient voulu les amoureux, la période des fiançailles fut courte. Six semaines après leur annonce, Pierre et Nicole étaient à la veille du mariage. Dans quelques heures, cet après-midi, aurait lieu le mariage civil à la mairie du XVI^e, quartier où habitait la jeune fille. Et demain, à Saint-Honoré-d'Eylau, ce serait — au milieu d'une foule innombrable d'invités — la cérémonie religieuse. Ensuite viendrait le départ pour le voyage de noces en Espagne dans la voiture de sport anglaise. Après, il y aurait le retour à Paris dans le luxueux

appartement que l'industriel avait offert à sa fille... Et ce serait le bonheur complet avec tout : l'amour, la compréhension mutuelle, la richesse... Il avait déjà été décidé qu'en attendant de succéder à son beau-père, Pierre prendrait la direction des bureaux de Paris avec le poste de « Vice-Président des Aciéries de l'Est ». Entre un vice-président, qui est le gendre unique, et un président, il n'y a qu'un pas très vite franchi. M^{me} Burtin l'avait compris depuis longtemps.

Au moment où son fils et elle allaient quitter l'appartement de la rue Vaneau pour se rendre à la mairie, où la cérémonie civile aurait lieu à 16 heures, un coup de sonnette retentit à la porte. C'était un télégraphiste apportant un pneumatique.

— Encore des félicitations ! dit M^{me} Burtin quand la femme de chambre tendit à Pierre le message. Nous n'avons pas le temps de les lire, mon chéri, sinon nous serons en retard et ça fera très mauvais effet ! Tu verras cela plus tard.

Sans l'ouvrir, Pierre enfouit le pneumatique dans l'une de ses poches d'où il ne le ressortit que lorsqu'ils furent dans la voiture de grande remise qui les emportait vers la mairie.

— De qui est-ce ? demanda sa mère, distraite.

Il ne répondit pas et froissa le pneumatique.

— Des gens que nous connaissons bien ? demanda à nouveau M^{me} Burtin.

— Non... des inconnus...

Comment aurait-il pu lui dire :

— Ce message est en vietnamien... L'écriture est volontairement impersonnelle, rédigée en lettres d'imprimerie... Et savez-vous comment il se traduit : *« Tu t'apprêtes à me trahir. Tu n'en as pas le droit. N'oublie pas que nous sommes unis devant Bouddha pour tout le temps de notre passage sur terre. Tu peux encore te racheter en n'épousant pas cette femme de ton pays. Je t'attends toujours. Maï. »*

Il restait silencieux, blême.

— Qu'est-ce que tu as, chéri ? Tu es tout pâle. Tu ne te sens pas bien ?

— Si, maman, je vous assure.

— Ce n'est pas une mauvaise nouvelle, au moins ?

Il dut faire un effort pour répondre :

— Aujourd'hui, il ne peut y avoir que de bonnes nouvelles...

Mais il était bouleversé. C'était la première fois que son ancienne maîtresse lui donnait signe de vie ! Et elle avait attendu le moment où il se rendait à la mairie pour son mariage civil ! Ce pneumatique, apporté à la toute dernière minute, c'était à la fois un défi et une menace. Défi dont tous les termes avaient été mesurés : *N'oublie pas que nous sommes unis devant Bouddha...* Cela signifiait que Ngô-Thi-Maï-Khanh n'avait renoncé à aucun des droits qu'elle croyait avoir sur lui. Menace ? *Tu peux encore te racheter...* Et ça se terminait sournoisement par des mots très doux qui résumaient tout : *je t'attends toujours...*

Dans quelques instants, il arriverait à la mairie. Maï y serait peut-être, prête à faire un scandale ou même à accomplir un geste fatal ? Il se sentait envahi par une inquiétude indescriptible qu'il n'avait encore jamais connue. Celle qu'il avait vécue pendant la nuit de Saigon où il attendait la venue de son assassin et pendant toutes les nuits passées dans l'appartement de Paris alors qu'il se demandait si, oui ou non, il retrouverait jamais la vue, n'était rien en comparaison !

Que faire ? Renoncer à Nicole ? Non... Il l'aimait trop maintenant. Elle seule lui était destinée et non pas celle qui s'était prétendue Fille du Dieu ! Il ne cherchait même pas — il n'en avait plus le temps — à se demander comment la Chinoise avait pu savoir ? Ce qu'il fallait, c'était prendre la décision immédiate... Il n'y en avait qu'une : ne pas reculer ! Il épouserait Nicole... Même si la rivale cachée devait surgir de la foule au dernier moment pour l'abattre, il aurait au moins accompli son devoir d'homme. Et un Burtin ne cédait pas aux menaces ! Sa seule crainte était que Maï, si elle était vraiment là, ne s'en prît à Nicole. Avec elle ne fallait-il pas s'attendre au pire dans la vengeance ?

Quand la voiture s'arrêta devant le porche de la mairie, Pierre eut un regard circulaire pour voir si la silhouette — dont il redoutait maintenant la présence après l'avoir tant désirée — ne se dressait pas, menaçante.

— Mais qu'est-ce que tu as ? demanda à nouveau M^{me} Burtin. Tu es inquiet ?

Il ne répondit pas et s'engouffra avec elle sous le porche. À l'entrée de la grande salle des mariages, ils retrouvèrent les témoins et les amis. Ce fut avec un réel sentiment de soulagement qu'il constata qu'aucun visage asiatique ne se trouvait, non plus, à l'intérieur du bâtiment.

Quelques minutes plus tard, Nicole arrivait avec son père. Elle était véritablement charmante dans un strict tailleur bleu marine.

Ses boucles d'or s'échappaient d'un chapeau blanc. Le sac aussi était blanc, ainsi que les gants.

Ce fut d'une voix claire et assurée que Pierre répondit « oui » à la question rituelle : « Désirez-vous prendre mademoiselle X pour épouse ? »

Un quart d'heure s'était écoulé : Nicole et Pierre étaient unis devant les hommes. Demain ils le seraient devant Dieu. La toute jeune M^{me} Pierre Burtin était radieuse en ressortant de la mairie au bras de son époux qui, lui, continuait à scruter du regard les alentours. Mais il dut se rendre à l'évidence : Maï n'était pas là.

Pendant qu'une voiture emportait le nouveau couple vers l'hôtel particulier de l'industriel où était prévue une réception destinée au « Tout-Paris », Pierre demanda à sa femme :

— Nicole, m'en voudriez-vous beaucoup si, après vous avoir ramenée chez vous, je profitais de cette voiture pour aller rendre une rapide visite à l'un de mes amis ? Je vous promets d'être de retour d'ici une demi-heure.

— Quelle drôle d'idée, Pierre ! Cette visite est donc si importante ?

— Elle l'est moralement en ce sens que j'ai omis d'informer l'un de mes plus vieux camarades de guerre de mon mariage ! Je ne m'en suis rendu compte que tout à l'heure, au moment où je me rendais à la mairie et j'ai trouvé que c'était très mal de ma part ! Il aurait le droit de ne pas me le pardonner. Les vrais amis sont si rares, chérie, qu'il ne faut pas leur faire de peine !

— Je vous approuve d'être ainsi. Cela vous ferait-il plaisir qu'avant d'aller à la maison, nous fassions ensemble le détour pour que votre camarade puisse me connaître ?

— Je n'ose pas vous demander une chose pareille... Et votre père vous en voudrait à juste titre de ne pas être à ses côtés pour recevoir les premiers invités qui ne vont pas tarder à arriver.

— Vous avez raison. Allez vite ! Mais n'oubliez pas que, maintenant, vous avez une femme qui vous attend.

Le « vieil ami de guerre » était le colonel Sicard. Dès qu'il fut dans son appartement, Pierre lui tendit le pneumatique :

— Je l'ai reçu au moment où je me rendais à la mairie pour y épouser la plus adorable des jeunes filles !

— Et alors ? Ça ne vous a pas empêché de vous marier ?

— Évidemment non.

— Dans ce cas, acceptez d'abord mes félicitations. Je suis très heureux de ce mariage. Bien que vous ayez négligé de m'en faire part — ce qui n'est pas très gentil pour « la vieille chouette » — j'avais lu, en son temps, dans les journaux, l'annonce de vos fiançailles et je m'apprêtais même à aller vous serrer la main demain à l'église.

— Je vous remercie, mon colonel... Oui, je n'ai aucune raison de le cacher : je suis heureux ! Mais je le serais encore bien davantage si je n'avais pas reçu un pareil message !

— À votre place je serais plutôt satisfait... N'avez-vous pas là une preuve que l'ex-dame de vos pensées ne s'est pas suicidée de chagrin après votre départ et que ses compatriotes chinois ne lui ont fait aucun mal ? N'étaient-ce pas les deux points qui vous tourmentaient ?

— Vous ne pensez pas qu'elle pourrait chercher à se venger ? Sur moi, ce serait encore explicable, mais ce serait terrible si elle s'en prenait à ma femme !

— Avez-vous avoué cette liaison à votre future femme pendant vos fiançailles ?

— J'ai estimé que c'était inutile.

— Peut-être avez-vous eu tort. Souvent, quand on a décidé de faire place nette dans son cœur et de balayer un passé, il vaut mieux la franchise.

— Pensez-vous que Ngô-Thi-Mai-Khanh soit à Paris ?

— Si elle avait pris l'avion ou le bateau pour venir en France, mes agents d'Extrême-Orient, auxquels je n'ai jamais donné l'ordre de cesser les recherches, m'en auraient immédiatement informé... Si elle a pénétré en France, ce ne peut être que par un itinéraire détourné et sous une fausse identité. Seulement on se demande pourquoi elle aurait pris autant de précautions puisqu'elle sait très bien que ni nos Services ni le gouvernement français n'ont rien à lui reprocher. La seule personne qu'elle pourrait craindre est vous... En effet vous auriez très bien pu porter plainte contre elle pour tentative de meurtre... Mais puisque vous ne l'avez pas fait, elle peut dormir tranquille.

— Qui vous a dit qu'elle m'avait empoisonné ?

— Madame votre mère.

— Décidément, elle en a parlé à tout le monde !

— À tous ceux en qui elle avait confiance ! La pauvre M^{me} Burtin était tellement affolée par votre état ! Elle n'a agi que dans votre intérêt... Et la suite des événements prouve qu'elle a bien fait ! Jamais vous n'auriez rencontré votre femme si votre mère ne s'était pas entêtée à faire soigner votre vue et à vous obliger à ne plus mener une vie de solitaire. Moi aussi, vous devriez me remercier, Burtin ! C'est parce que je vous ai fait revenir de force que vous êtes aujourd'hui le plus heureux des hommes ! Quant à ce bout de papier — il désignait le pneumatique — je le conserve à toutes fins utiles mais je n'y attache aucune importance.

— Si ce n'est pas Maï qui l'a posté elle-même deux heures avant que je ne le reçoive, c'est donc qu'elle a chargé une autre personne de cette mission ?

— C'est plus que probable. Pendant le temps où vous avez vécu avec elle, vous a-t-elle parlé de la France ?

— Rarement... Je me souviens seulement l'avoir entendue dire à Serge Martin et à moi, le jour où nous avons fait connaissance au *Grand Monde*, qu'elle avait été élevée dans un couvent de Sœurs françaises à Hué et que c'était là qu'elle avait appris notre langue. Ce ne fut que longtemps après, exactement pendant la dernière nuit que j'ai passée en sa compagnie, qu'elle m'a dit aimer la France plus que tous les autres pays étrangers parce que ces Sœurs Missionnaires de Hué avaient su se montrer accueillantes et compréhensives à son égard en lui permettant de continuer à pratiquer la religion bouddhique.

— Elle ne vous a pas dit s'être fait alors des amitiés parmi les jeunes filles qui poursuivaient leurs études dans le même collège et dont certaines, filles de fonctionnaires, d'officine ou de commerçants, eurasiennes pour la plupart, ont dû revenir en France depuis les accords de Genève ?

— Non.

— Donc si nous voulons trouver l'auteur de la rédaction de ce pneumatique, qui évoque assez la lettre anonyme, il nous faudrait orienter nos recherches parmi les milieux d'exilés vietnamiens installés en France. La difficulté, c'est qu'ils sont innombrables depuis ces dernières années ! Sans doute votre ancienne maîtresse a-t-elle conservé parmi eux quelques amis, dont elle ne vous a jamais parlé, mais avec lesquels elle est restée en relations... Vous-même m'avez dit, peu de temps après votre retour, que vous ne pensiez pas que Ngô-Thi-Maï-Khanh viendrait vous relancer en France et qu'elle ne

quitterait jamais son pays où elle était certaine que vous finiriez vos jours auprès d'elle. Sur ce point, je continue à vous croire volontiers : cette jeune beauté doit être farouchement asiatique ! Pourquoi aurait-elle couru le risque de partir à votre poursuite, sachant qu'elle vous avait empoisonné et qu'elle risquait, à son arrivée, de se trouver devant votre tombe avec tous les ennuis que pourrait lui apporter ensuite une enquête de police sur la véritable cause de votre mort ? Cette jolie fille a déjà montré qu'elle était beaucoup trop intelligente pour agir aussi sottement...

» Son premier soin, quand elle a appris votre départ, a été de se cacher. Pour elle il n'y avait pas d'autre solution : elle savait que, normalement, il ne vous restait plus qu'une quinzaine de jours à vivre... Puisque vous, son protecteur voulu par Bouddha, l'aviez abandonnée, cette mort était juste... Sa consolation était que vous n'appartiendriez pas à une autre femme. Mais elle s'est dit aussi que vos amis — et entendez par là nos Services auxquels elle savait par M. Jojo que vous apparteniez — tenteraient tout pour vous tirer d'affaire... Parallèlement, elle a dû prier l'une ou même plusieurs de ses relations parisiennes de se renseigner vite et avec discrétion sur ce qu'était devenu un certain Jacques Fernet, artiste peintre débarqué à Orly le... par l'avion n° X... Il n'y a rien de plus facile à contrôler qu'un passage dans un aéroport... Seulement, il a fallu un certain temps aux amis de la belle Chinoise pour remonter la filière et découvrir que Jacques Fernet et Pierre Burtin n'étaient qu'un seul et même personnage.

» Si nos services avaient eu à faire une telle enquête, ils n'auraient pas mis huit jours à vous identifier : il n'y a pas tant de peintres aveugles qui débarquent à Paris, venant du Viêt-Nam ! Vous pouvez être certain que, dès que vous avez été repéré, les moindres de vos allées et venues ont été surveillées. C'est ainsi que Ngô-Thi-Maï-Khanh a dû apprendre que, non seulement vous suiviez un traitement pour retrouver la vue, mais que le poison n'avait pas accompli l'effet mortel escompté. Aussi bien votre immeuble de la rue Vaneau que les domiciles de la doctoresse Norther et du Pr Trumaud, sans oublier mon propre appartement ici, ont dû être soigneusement repérés !

» Tant qu'il ne s'est agi que de votre guérison, celle qui continuait à se considérer comme étant toujours votre maîtresse n'a pas bougé. Elle devait estimer que votre guérison était primordiale. Puisqu'elle vous aimait avec passion, m'avez-vous dit, son cœur a dû exulter quand elle a appris que votre vue revenait ! N'importe quelle femme amoureuse aurait eu les mêmes sentiments... Quant au poison, elle a dû se dire que si les médecins européens étaient décidément très forts, cela n'aurait pas de conséquences directes pour elle. Ne m'avez-

vous pas laissé entendre que cette jeune personne était très sûre d'elle, orgueilleuse comme pas une et tout à fait convaincue que vous ne pouviez pas vous passer d'elle ?

— Oui...

— Alors mettez-vous à sa place ! Pas un instant elle n'a douté que, dès que vous auriez retrouvé la vue, vous n'auriez plus qu'une idée en tête : retourner au Viêt-Nam pour la voir enfin ! Elle s'est dit aussi que la toute-puissance de Bouddha ne pouvait pas ne pas vous ramener vers elle ! Ceci explique son silence volontaire pendant les six premiers mois qui ont été ceux de votre guérison... La seule erreur de cette femme a été de sous-estimer la volonté acharnée d'une autre femme, qui est votre mère... Elle a eu tort de croire que les mamans européennes sont moins tenaces que les mamans chinoises ! Dès que vous avez été guéri, M^{me} Burtin a agi comme je l'aurais fait moi-même si vous aviez été mon fils ! Et une charmante jeune fille s'est présentée sur votre route hésitante alors que vous ne saviez plus très bien où vous en étiez... Est-ce vrai ?

— Oui...

— Jeune fille qui, depuis une heure, porte votre nom : vous avez raison d'en être fier et heureux ! Mais les observateurs de Ngô-Thi-Mai-Khanh ont dû la prévenir, pendant ces deux derniers mois, qu'il y avait du nouveau, que l'on vous voyait souvent en compagnie d'une jolie Française... La rage a dû alors envahir le cœur de celle qui a compris que ni le souvenir de ses caresses, ni la violence du poison, ni enfin la toute-puissance de Bouddha ne seraient assez forts pour vous ramener à elle ! Ses informateurs ont dû également repérer le domicile de votre fiancée... Quand on connaît l'adresse d'une jeune fille et son nom, il est très facile de se rendre chaque jour à la mairie de son arrondissement pour lire, sur les tableaux d'affichage installés dans les couloirs, les listes de publication de futurs mariages. La réaction a été immédiate ! Vous la connaissez : elle s'exprime dans ce bout de papier, dont vous pouvez être certain que tous les termes ont été dictés de loin. Les ordres de Ngô-Thi-Mai-Khanh ont été de ne vous faire parvenir ce pneumatique qu'au moment précis où vous vous apprêtiez à vous rendre à la mairie. C'est loin d'être stupide ! Elle prévoyait que la seule lecture de ces quelques mots sibyllins produirait en vous un choc psychologique intense... Avouez que, sur le moment, vous avez connu ce choc ?

— Je l'avoue.

— Seulement, grâce au ciel qui n'a pas toujours le visage de Bouddha, vous êtes redevenu un homme fort !... Celui que je

désespérais à un moment de retrouver et qui a été pour moi le plus valeureux des collaborateurs ! Vous n'êtes plus, Burtin, ce garçon découragé et affaibli que j'ai connu après une année de séjour en Extrême-Orient. Vous n'êtes plus rongé par un double mal : celui, physique, du poison secret, et celui, psychique, d'une passion contre laquelle j'ai bien cru que personne ne pourrait lutter ! C'est un homme revigoré, transformé, qui a dit « oui » tout à l'heure dans une salle de mairie. Puisque vous avez franchi ce cap du premier coup, vous avez gagné ! Vous n'avez plus à vous inquiéter de rien car il ne se passera rien !... Demain, comme je vous l'ai déjà dit, je me ferai une joie d'aller vous serrer la main après la cérémonie religieuse, et je prendrai quand même quelques dispositions pour qu'un service d'ordre, discret et efficace — sur ce point vous pouvez me faire confiance ! — soit mis en place dans l'église et dans ses alentours. Sans que personne des invités puisse même s'en douter, tous les visages seront soigneusement examinés et le public filtré. Ce sera un peu comme si des Serge Martin inconnus se trouvaient là pour continuer à vous protéger le plus beau jour de votre vie... Ceci doit rester strictement confidentiel entre vous et moi... Admettons que ce soit là le cadeau de mariage qu'offre notre S.R. à l'un de ses anciens agents qui l'a bien mérité ! Maintenant, mon garçon, filez ! Votre jeune femme vous attend.

L'immense nef de Saint-Honoré-d'Eylau était archicomble : les grands industriels ont tant d'amis ! La cérémonie venait de prendre fin : Nicole et Pierre étaient unis devant le Dieu de leur croyance. Le défilé à la sacristie, dans lequel tous se bousculaient pour être les premiers à féliciter les époux et leurs familles respectives, venait de commencer. Il durerait une bonne heure. La mariée était de loin la plus jolie mariée de l'année. Son père faisait digne. Le marié paraissait calme. Sa mère était la plus radieuse de toutes les mamans triomphantes. Les cloches commençaient à sonner leur *alléluia* pendant que les poignées de mains se succédaient, épuisantes pour les mariés, accompagnées de mots de félicitations d'une banalité de bon aloi. Parmi tous ces gens, hommes ou femmes, qui passaient devant lui dans une file ininterrompue, l'ex-agent 2884 ne reconnaissait que quelques visages. À tous il répétait invariablement, avec le sourire : « Merci... Merci... »

Mais brusquement, ce « Merci » fut sincère : la « vieille chouette » se trouvait devant lui, grommelant de sa voix bourrue :

— Mon petit, nous sommes très contents pour vous.

Le colonel s'adressait maintenant à la jeune femme :

— Madame, je vous félicite d'avoir épousé un chic type !

Le flot d'invités continua. Mais le rapide passage de son ancien chef fit que Pierre ne put s'empêcher d'avoir une pensée pour un autre homme qu'il eût aimé voir également là... Un homme sans âge qui lui avait confié un soir dans la grande demeure de la banlieue saïgonnaise : « *S'il vous arrivait plus tard, quand vous serez rentré en France, d'entendre, prononcer ce mot très banal d' « antiquaire », j'ose espérer qu'il aura pour vous une résonance particulière.* »

Alors que ces paroles étaient encore dans sa mémoire, il serra — dans la file qui continuait à s'allonger — la main d'un homme dont le visage n'évoquait pour lui rien de plus que ceux de tous les autres inconnus. Profitant de la poignée de mains, l'homme lui glissa un morceau de papier plié en huit qui tenait dans le creux de la paume. Ce seul contact fit tressaillir Pierre qui voulut voir la physionomie de l'homme, mais celui-ci avait déjà disparu, emporté par le courant de la foule. Il était impossible au marié de le poursuivre. Sa seule réaction fut, comme il l'avait déjà fait la veille après avoir reçu le pneumatique, d'enfouir dans l'une de ses poches le petit carré de papier que personne, même pas sa jeune femme, n'avait vu.

La fin du défilé fut pour lui un supplice. Quand donc cette corvée se terminerait-elle ? Il avait hâte de lire ce qui était écrit sur ce nouveau message, mais il ne le pourrait que plus tard... Il ne fallait pas non plus que Nicole pût se douter de quelque chose... Si seulement le colonel était passé après cet homme, il lui aurait remis le papier en lui confiant rapidement à l'oreille :

— Celui qui vient de me le donner est encore sûrement dans l'église ! Essayer de le rattraper !

Car il ne se faisait aucune illusion : ce ne pouvait être qu'un nouveau message de Maï...

Enfin ce fut la sortie du cortège, la descente des marches extérieures de l'église pour monter dans la voiture tapissée de roses blanches, puis le départ avec sa jeune femme, radieuse. Lui aussi se devait de sourire comme si rien ne s'était passé... Personne ne remarqua que son sourire était crispé.

Pendant que la voiture les emmenait vers l'hôtel particulier du beau-père où les attendait un lunch gigantesque, il trouva la force de demander à Nicole :

— Heureuse ?

— Je t'adore, répondit-elle en le regardant avec amour.

Jamais je n'aurais cru connaître un pareil bonheur !

— Moi non plus, chérie...

Il n'osa pas sortir le papier de sa poche et dut attendre l'arrivée à la maison. Alors, vite, profitant de ce que sa femme était entourée à nouveau par des amis, il déplia le papier. Comme le premier message, c'était rédigé en vietnamien, et écrit en caractères d'imprimerie : *Tu m'as trahi. Toi et tes descendants êtes à jamais maudits par le Dieu mon Père.* Ce n'était même pas signé.

Rageusement, il déchira le papier en tout petits morceaux. À quoi servait de conserver cette nouvelle marque de dépit et de haine ? La prédiction du colonel ne s'était-elle pas réalisée : rien ne s'était passé, absolument rien ! Le double mariage avait eu lieu, confirmant l'impuissance de celle qui prouvait, par ses menaces tardives, qu'elle n'était plus qu'une ennemie. Après avoir tenté de l'empoisonner physiquement, elle essayait de le harceler moralement. La lâcheté du procédé avait quelque chose de révoltant. Heureusement, il y avait une justice immanente : toutes ces tentatives s'étaient soldées par des échecs.

Il ne fallait plus jamais penser à Ngô-Thi-Maï-Khanh et se consacrer entièrement au bonheur de Nicole.

*

Six semaines plus tard, ils revenaient du voyage de noces et s'installaient dans un bel appartement. La lune de miel, ajoutée à l'enchantement de l'Espagne, avait contribué à ce que Pierre oubliât presque complètement Maï et ses menaces. Deux ou trois fois cependant, il avait failli — suivant les conseils de la vieille chouette qui estimait qu'en amour la franchise est préférable à la dissimulation — raconter à Nicole l'étrange liaison qui l'avait enchaîné et obsédé pendant des mois. Mais cet aveu l'aurait contraint à d'autres explications sur les véritables raisons de son séjour au Viêt-Nam. Et il ne pouvait rien dire. Comment révéler, par exemple, qu'il n'était connu en Extrême-Orient que sous l'identité d'un artiste peintre se nommant Jacques Fernet ?

Et Nicole n'était-elle pas une merveilleuse compagne, dont le calme tranquille était pour lui un véritable baume ? C'eût été la pire des aberrations que de troubler une harmonie qui ne ferait que grandir de jour en jour.

Malheureusement le retour à Paris marqua pour lui un

brusque renouveau d'inquiétude. Sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, il avait l'impression de se rapprocher dangereusement de son passé. De l'autre côté des Pyrénées, il s'était senti délivré, dans un autre monde. Aucun contact n'existait pratiquement entre l'Espagne et le Viêt-Nam alors que les avions reliaient trop facilement Paris à Saïgon.

Il tenta tout pour réagir contre le sentiment qui recommençait à l'envahir. Un sentiment ? Plutôt une angoisse persistante, comme si l'ombre de l'ancienne amante rôdait encore autour de son foyer et de son bonheur... Ce n'étaient pourtant pas les occupations qui lui manquaient entre l'organisation de sa nouvelle vie et sa situation de vice-président du trust industriel dirigé par son beau-père. De temps en temps, M^{me} Burtin venait rendre visite au jeune couple, mais, très vite, Nicole avait su la juger en disant à son époux :

— Ta mère est une femme étonnante... Seulement si nous ne nous défendons pas tout de suite contre son envahissement progressif, je crains que nous ne soyons submergés !

Il avait approuvé en souriant et, insensiblement, Nicole et lui s'étaient efforcés d'espacer les relations.

Rien donc n'aurait dû troubler la quiétude du couple. Mais il y avait le souvenir caché et tenace de Maï...

Une heureuse nouvelle aurait pu cependant resserrer encore les liens de joies : quelques jours après le retour du voyage de nocces, Nicole fut enceinte. À l'annonce de cet événement, M^{me} Burtin déclara :

— Ce sera un garçon ! Les Burtin ont toujours des fils. Il faudra l'appeler André comme mon défunt mari.

Pour elle le triomphe était complet : bientôt l'avenir de la lignée des Burtin serait assuré.

Mais, au fur et à mesure que les mois de grossesse augmentaient, l'inquiétude presque malade de Pierre ne faisait que s'accroître. Il entourait sa jeune femme de précautions extraordinaires comme s'il craignait pour elle et surtout pour l'enfant qu'elle portait dans ses flancs un danger indéfinissable.

— Enfin, chéri, lui dit un jour Nicole, je me demande pourquoi ma maternité prochaine semble tant te tourmenter. Ne suis-je pas en excellente santé et le gynécologue n'a-t-il pas affirmé que tout se présentait sous les meilleurs auspices ?

Malgré cela, le futur père était soucieux, ne formulant qu'un souhait : que Maï ne pût pas savoir que Nicole attendait un héritier ! Il

la sentait capable de tout à l'encontre de la jeune maman et de l'enfant.

Rien cependant ne justifiait ses craintes : Maï, ou ses espions, n'avaient plus jamais donné signe de vie depuis le deuxième message reçu à l'église. Peut-être la Chinoise avait-elle enfin compris qu'il n'y avait plus rien à tenter pour elle et avait-elle définitivement renoncé à ce qu'elle avait cru être son destin terrestre ? Seulement une « Fille du Dieu » a-t-elle le droit de se laisser prendre son « protecteur » sans réagir ? Son âme exaltée ne l'incitait-elle pas à croire que, si elle ne se vengeait pas de l'affront, elle n'aurait plus droit aux félicités éternelles quand elle retournerait dans le sein de Bouddha ? On peut tout craindre d'une folie mystique.

Peu à peu, la prochaine venue au monde de l'enfant commença à créer un climat de gêne qui tourna à la hantise. L'homme en arrivait presque à redouter cette naissance et la jeune femme à regretter d'avoir été enceinte aussi rapidement. Le malaise se dissimulait pourtant sous d'innombrables marques de sollicitude réciproque.

Un soir où Pierre rentra de son bureau plus tôt que d'habitude, il trouva Nicole en larmes.

— Ma chérie, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien...

— On ne pleure pas pour rien ! Dis-moi tout... À qui veux-tu te confier, si ce n'est à ton mari ?

— Je sais, Pierre... J'ai peur... Très peur !

— Peur de quoi ?

— De tout et de rien... Toi aussi, je sens que tu es inquiet ! Tu n'es plus le même depuis ces derniers mois... C'est toi qui devrais d'abord tout me dire parce que ton inquiétude a fini par me gagner : je t'aime, mon chéri ! Comment veux-tu que ta femme soit heureuse si elle te sent malheureux ? Je suis sûre que si tu retrouves ta joie, la mienne reviendra... Ne crois-tu pas que c'est très important pour le petit être que je vais mettre au monde ? Un enfant doit être enfanté dans l'euphorie et non pas dans la tristesse... Parle, mon amour !

— Que veux-tu que je te dise, ma petite Nicole ! Tu t'imagines des choses qui ne sont pas... ou qui ne sont plus, ce qui revient au même !

— Pierre, il y a une période de ton passé que tu ne veux pas me révéler pour des raisons que j'ignore.

— Elle n'a aucun intérêt pour toi !

— Crois-tu ? J'ai au contraire l'impression qu'après m'avoir tout raconté, tu te sentiras libéré, plus sûr de toi... Heureux !

— Je t'aime moi aussi, n'est-ce pas la seule chose, qui compte ?

— Es-tu certain de m'aimer complètement, autant que je t'aime ?

Comme il restait silencieux, elle insista :

— Tu n'oses pas répondre ?... Je ne te ferai cependant aucun reproche ! Je n'ai pas le droit de te juger pour ce que tu as fait quand nous ne nous connaissions pas. Ce serait stupide ! Mais j'ai quand même le droit d'être un peu jalouse de ce que tu me caches... Si tu m'avais tout dit, je ne le serais pas !

— Je t'en prie, Nicole !... C'est à toi de me répondre avec franchise : c'est ma mère qui t'a parlé ?

— Elle ne m'a rien dit. Si elle l'avait fait, je ne l'aurais pas écoutée parce que j'ai compris, depuis le premier soir où nous avons dîné chez les Verdet, que tout en étant ta plus grande alliée, ta mère pouvait être aussi ta plus grande ennemie !

— Que veux-tu dire ?

— Elle cherche à te conserver pour elle seule comme toutes les mamans qui ont un fils unique... Elle est à la fois terrible et admirable ! Pour elle, je suis nécessaire mais pas indispensable ! Elle se croit la seule femme de ta vie ! Je suis certaine qu'elle a toujours dû agir ainsi avec toi, face aux maîtresses que tu as pu avoir...

— Pourquoi parles-tu de maîtresses ? Jamais tu n'avais prononcé ce mot jusqu'à présent.

— Sans doute parce qu'il n'en était pas temps ! Mais je crois que le moment est venu...

— Non !

— Je parlerai ! Il le faut ! Qui était cette femme dont le souvenir continue à te hanter ?

— Une ennemie...

— Raison de plus pour te confier à ta seule amie, ta femme !

— Tu ne pourrais pas comprendre... Il s'agit d'un autre monde, tellement éloigné du tien, du mien, de tout ce que l'on nous a appris et fait découvrir dans notre jeunesse ! Ne me pose plus de

questions, veux-tu ?

— Je ne t'en poserai plus, rassure-toi ! Mais si notre bonheur s'écroulait, tu serais le seul responsable parce que tu auras manqué de confiance en ta femme alors qu'elle était enceinte...

— Ce ne sera pas ma faute, Nicole !... Au-dessus de toi et de moi, au-dessus des lois que nous croyons intangibles, il y a le Destin... Et lui, il ne se préoccupe ni des hommes, ni de leurs origines, ni de leur race ! Il décide... Selon les pays ou les climats, il a le visage d'une Divinité différente... Il peut s'appeler Dieu, ou Allah, ou Bouddha ! Mais ses décisions sont toujours inexorables ! Que nous le voulions ou non, nous devons nous y conformer... Même si nous avons essayé de le tromper, il sait nous reprendre sous son emprise... Cela commence souvent d'une façon imperceptible, alors que nous pensions sincèrement nous être libérés... Et ça s'enfonce, ça progresse, cela devient une souffrance atroce qui n'est faite que de souvenirs et peut-être aussi de remords... Mais tu ne pourras jamais comprendre, petite Nicole !

— Je crois en effet, Pierre, que nous aurions pu, toi et moi, nous comprendre s'il n'y avait pas eu entre nous ce que tu appelles le Destin... La seule chose que je puisse te dire maintenant, à toi mon époux, c'est que je commence à haïr cet enfant que je porte en moi !

— Tais-toi !

Le moment de la naissance était arrivé.

Pierre arpentait le couloir de la clinique. Il était seul, dans l'attente. Sa mère avait voulu l'accompagner mais il avait refusé, sachant qu'il y a quelques instants dans la vie d'un homme où il doit savoir se trouver face à ses responsabilités, sans l'aide de personne. Tout se passerait bien, il en était sûr : l'accoucheur l'avait dit. Mais elle était longue, très longue cette attente !

Enfin le médecin reparut.

Il avait le visage grave et dit simplement :

— C'était l'un ou l'autre... Votre femme est en vie.

Ce fut ainsi que Pierre apprit que Nicole avait accouché d'un fils et que ce fils était mort.

Il ne voulut même pas le voir et sortit de la clinique comme un fou. La malédiction de Ngô-Thi-Mai-Khanh se réalisait : *Toi et tes descendants êtes à jamais maudits...*

Il alla directement chez le P^r Trumaud et lui demanda, haletant :

— Est-il possible que ce poison que l'on m'a administré ait pu avoir une influence sur l'enfant dont ma femme vient d'être délivrée et qui est mort-né ?

— Calmez-vous, monsieur Burtin ! Ce qui vous arrive est terrible, mais je ne pense pas, sincèrement, qu'il puisse exister une relation de cause à effet.

— Mais enfin, monsieur le professeur, cette femme m'a fait prévenir que je serais maudit ainsi que mes descendants ! N'est-ce pas la preuve qu'elle savait ce qu'elle disait ?

— Je dois reconnaître que des cas semblables se sont déjà produits et que les toxicologues restent perplexes sur ce problème... Il est possible qu'il y ait une relation entre l'intoxication de l'un des ascendants directs et l'accident à la naissance de l'enfant, mais ce n'est pas certain... De toute façon, je vous répète que votre organisme est sain : il n'y a donc aucune raison pour que vous ne puissiez avoir d'autre enfant, d'autant plus que votre femme est très jeune. Ayez confiance dans l'avenir, monsieur Burtin !

Confiance ? L'avenir ? Deux mots qui sonnaient faux pour celui qui se sentait de plus en plus seul... Certes, il y avait Nicole, encore sur son lit de clinique, à peine réveillée sans doute, ignorant le drame... Nicole à qui l'on avait dû tout cacher et qui apprendrait bien assez tôt la vérité ! Nicole qu'il n'avait pas encore eu le courage d'aller embrasser... Cette effusion serait-elle même de circonstance ? La jeune femme n'avait-elle pas prononcé les paroles terribles, qui avaient déchaîné le malheur : « Je commence à haïr cet enfant ! » ?

Nicole n'était déjà plus son alliée avant l'accouchement. Maintenant elle serait son ennemie involontaire : la tombe de l'enfant, que le Destin n'avait laissé vivre que dans le ventre de sa mère, serait le pire des fossés... Pourquoi s'acharner à lutter contre le Destin ? Il était le plus fort... La Chinoise n'avait cessé de le répéter et de le faire comprendre à travers les contes et les légendes de son pays. C'était elle qui avait raison... Mais elle était aussi doublement criminelle : après avoir tenté de faire mourir un homme, elle avait réussi à l'atteindre dans son enfant. La réponse même du P^r Trumaud était ambiguë : « *Il est possible qu'il y ait une relation entre l'empoisonnement et l'accident de la naissance... Des cas semblables se sont produits. Les toxicologues restent perplexes sur ce problème...* » Les toxicologues n'avaient pas trouvé l'explication. La seule qui pouvait la donner était la Fille du Dieu qui connaissait les recettes maléfiques...

Il revint à la clinique. Quand il se retrouva en présence de Nicole, il découvrit une femme très différente de celle dont il avait fait son épouse. Elle ne pleurait pas, son visage était marqué par la lassitude de la maternité, le regard était lointain, n'appartenant plus à celui dont elle continuerait à porter le nom plus par habitude que par amour. Un enfant mort-né, ça peut quelquefois resserrer des liens mais le plus souvent, ça les brise.

Des semaines passèrent pendant lesquelles aussi bien elle que lui firent quelques efforts pour maintenir une harmonie chancelante et donner surtout à leur entourage l'illusion que leur bonheur conjugal continuait... Ni le père de Nicole ni la mère de Pierre ne se doutaient de rien : tous deux étaient persuadés que bientôt l'annonce d'un nouvel enfantement viendrait effacer le triste souvenir. L'orgueil de Nicole était aussi grand que celui de Pierre : pourquoi donner en spectacle aux autres la faillite rapide d'une union ? Les autres — et surtout les proches parents — ne comprennent jamais, ne veulent pas chercher à comprendre.

Un soir, Pierre, excédé, vint trouver son ancien chef :

— Je veux repartir là-bas !

L'officier n'avait marqué aucun signe d'étonnement en entendant cette déclaration. Il s'était borné à demander :

— Pourquoi ?

— Vous connaissez le deuil dont nous avons été frappés. Mon fils n'est mort que parce qu'il a subi la malédiction de Ngô-Thi-Mai-Khanh ! C'est elle qui a invoqué les dieux infernaux pour qu'il disparaisse !

Et, pour la première fois, il lui avoua avoir reçu un deuxième message, celui de la menace à l'église.

— Pourquoi ne pas m'en avoir informé plus tôt, Burtin ?

— J'ai voulu suivre vos conseils et ne pas attacher d'importance à ce chantage déguisé. J'étais persuadé, comme vous me l'aviez dit, qu'il ne se passerait rien... Rien ne s'est passé, en effet, jusqu'au jour de l'accouchement !

— Je crois que vous exagérez beaucoup les pouvoirs de sorcellerie de votre ancienne maîtresse... Qu'elle ait l'étoffe d'une empoisonneuse, c'est possible, mais qu'elle puisse agir à distance sur la vie d'un petit être qu'elle n'a jamais approché, ceci me paraît infiniment plus douteux !

— De toute façon, je veux en avoir le cœur net ! Il faut que

je la retrouve pour lui demander des comptes ! C'est là mon droit le plus absolu ! Ce ne sera qu'à ce prix que je pourrai retrouver enfin non seulement la paix de l'âme, mais la joie dans mon foyer... Comprenez-moi ! C'est effrayant de sentir sans cesse rôder autour de soi l'ombre d'une ennemie sournoise ! Cette Chinoise a réussi, sans cependant jamais se montrer, à s'immiscer dans mon intimité conjugale, à s'interposer nuit et jour entre ma femme et moi... Je n'ose plus toucher à mon épouse et je sens qu'elle se refuserait à moi si je tentais de le faire : il y a, entre Nicole et moi, le cadavre d'un premier enfant... Il y en aurait d'autres si nous avions à nouveau des rapports ! Tous ceux auxquels nous donnerions la vie mourraient comme le premier, soit en naissant, soit un peu plus tard... Et cela uniquement par la faute de la malédiction de Mai ! Ma femme et moi nous ne le savons que trop : c'est pourquoi nous n'osons plus nous approcher l'un de l'autre... C'est horrible ! Notre existence est intenable ! Je dois retourner au Viêt-Nam pour empêcher le démon — qui a pris un visage de femme — de continuer à nous nuire... Je n'hésiterai pas à la supprimer, s'il le faut !

— Croyez-vous qu'un crime ait jamais arrangé les choses ?

— J'ai connu dans ce Viêt-Nam des crimes qui avaient beaucoup moins de raisons d'être que celui-là et qui ont cependant été commis.

— De qui voulez-vous parler ?

— Vous le savez mieux que moi ! C'est tellement facile de faire disparaître quelqu'un là-bas !

— Mais êtes-vous bien sûr que cette femme soit encore au Viêt-Nam ? Si toutes les recherches que nous avons entreprises sont restées vaines, c'est qu'il y a une raison : elle n'y est plus...

— Elle ne peut être que là ! Si c'est nécessaire, je mettrai des années mais j'aboutirai ! Je parcourrai tout l'Extrême-Orient, et même la Chine, son vrai pays où elle s'est probablement réfugiée.

— Vous avez bien dit : la Chine ?

— Oui ! Elle ne m'effraie pas !

— Serge Martin disait comme vous... Et cependant, la Chine l'a eu !

— Que voulez-vous dire ?

— Nous avons acquis la quasi-certitude que notre meilleur agent n'est plus vivant...

— Ça non plus, ce n'est pas possible ! Je me refuse à croire à

la mort de « l'antiquaire » ! C'est un homme qui ne peut pas mourir, qui ne mourra jamais ! Il y a en lui quelque chose d'éternel... Tous vos agents passeront, sauf lui !

— Mon cher ami, j'aimerais partager votre foi !

— Si on ne l'a pas retrouvé jusqu'à présent, c'est parce qu'on le connaît mal ! Mais moi j'ai appris à le deviner pendant toute une année... Et je le retrouverai ! Oui, ce sera moi ! Ce ne peut être que moi !... Je le lui dois car il m'a sauvé la vie et surtout parce qu'il a eu raison de me mettre en garde contre la trahison d'une Ngô-Thi-Mai-Khanh ! Il m'avait prévenu et je n'ai jamais voulu l'écouter ! Je l'entends encore me dire, alors qu'il me parlait des femmes de ces régions : « *N'oubliez jamais qu'elles possèdent sans doute le plus grand don de dissimulation que vous ayez jamais rencontré chez n'importe quelle créature du doux sexe !* » Aussi ai-je maintenant une double raison de repartir : châtier Mai et retrouver Serge Martin ! Je suis sûr de réussir ! Et quand je serai à nouveau auprès de l' « antiquaire », peut-être parviendrai-je également à récupérer le document qui a été la cause de tout !

— Il y a longtemps que ce plan doit être entre les mains des dirigeants de Pékin ! Je vous avoue que nous en avons fait notre deuil ! C'est une affaire manquée... Et ceci par ma faute ! J'aurais beaucoup mieux fait de ne pas sortir de ma retraite et de ne pas reprendre du service pour mener ce dernier combat ! D'ailleurs on ne s'est pas gêné en haut lieu pour me le faire comprendre... Ils ont eu raison ! Je ne suis plus qu'une vieille baderne !

— Vous n'êtes fautif en rien, mon colonel ! Je suis prêt à le dire à qui vous voudrez.

— Ce serait inutile. Quand il y a un échec, il faut bien un responsable : mieux vaut que ce soit moi ! D'ailleurs je suis responsable : mon plan initial, qui a consisté à faire de vous un peintre, n'a pas été bon !

— Je ne suis pas de votre avis ! S'il n'avait pas été suivi, jamais sans doute je ne serais entré en relations avec la Chinoise et nous n'aurions rien su du travail du Japonais Kova-Sako, ni frôlé de quelques heures la possession du document... Votre plan était excellent !

— Voilà bien, Burtin, la chose la plus gentille que vous m'ayez jamais dite ! Alors, sincèrement, quand vous êtes parti là-bas, c'était avec la certitude que je ne vous envoyais pas dans une bagarre inutile ?

— Ce fut avec la conviction absolue que nous réussirions.

— Donnez-moi la main... Merci !

— Et je ne croirai que tout est définitivement perdu que lorsque je me trouverai en présence du cadavre de Serge Martin ! Pas avant ! S'il n'a pas donné signe de vie depuis huit mois, c'est qu'il y a une raison... Et cette raison ne peut être que la suivante : il est toujours sur la bonne piste, que ce soit en Chine ou ailleurs ! Notre plus grand tort, à nous qui sommes habitués à la vie trépidante de l'Occident, c'est d'oublier un principe que Serge Martin m'a énoncé le soir même de mon arrivée à Saïgon : « *En Asie, il ne faut jamais se montrer trop pressé... Le Temps seul fait du bon travail.* » Il est en train d'appliquer ce précepte : il ne se presse pas...

— Savez-vous que votre optimisme a quelque chose de réconfortant ! Je vais finir par bénir cette Chinoise d'avoir tenté de vous empoisonner et de vous avoir envoyé ces messages ! C'est elle qui vous a transformé... Peut-être pas exactement comme elle l'espérait, mais tel que tous vos vrais amis souhaitent vous retrouver... Seulement méfiez-vous de l'esprit de vengeance : il n'a rien à voir avec l'esprit de combat ! Que vous vouliez repartir là-bas pour obliger cette femme à ne plus se mêler de votre vie privée, c'est bien... Que vous mettiez tout en œuvre pour rechercher notre ami, l'antiquaire, c'est encore mieux... Mais sachez limiter à ces deux objectifs votre activité. Et, dès qu'ils seront atteints, revenez-nous vite !

— Vous oubliez le troisième objectif : le document...

— Je ne l'oublie pas mais je préfère ne plus en parler avant que vous ne l'ayez déposé ici sur cette table...

— Alors vous acceptez de me reprendre dans votre Service ?

— Si cela ne tenait qu'à moi, je vous répondrais tout de suite « oui ». Mais, hélas ! j'ai été mis définitivement à la retraite à la suite de « notre » échec et je n'ai plus droit à la parole ! De plus, on ne reprend jamais un agent qui a donné officiellement sa démission comme vous l'avez fait... Aujourd'hui vous n'êtes plus qu'un civil. Si vous voulez vraiment retourner au Viêt-Nam, il vous faudra le faire par vos propres moyens et en agissant en cavalier seul. En aucun cas vous ne pourrez compter sur l'appui des Services Secrets : c'est vous dire que les risques seront beaucoup plus grands !

— Je ne le pense pas... Je crois sincèrement que j'obtiendrai de bien meilleurs résultats si je suis indépendant... Je vais repartir là-bas sous ma véritable identité, celle de Pierre Burtin, vice-président d'une importante société industrielle française qui cherche à établir des contacts avec l'industrie lourde vietnamienne. En somme je repars « pour traiter des affaires »...

— Je vous approuve de ne pas repartir sous l'identité de Jacques Fernet, artiste peintre : le mandat d'expulsion le concernant n'a jamais été rapporté par le gouvernement vietnamien... Seulement ne craignez-vous pas que l'on vous reconnaisse, à peine serez-vous débarqué de l'avion ?

N'oubliez pas que Jacques Fernet était devenu très populaire, que sa photographie a paru dans tous les journaux et que ses œuvres continuent à être cotées là-bas !

— Vous ne voudriez tout de même pas que je porte une fausse moustache ou même la barbe ?

— Pourquoi pas ? Ça peut transformer un bonhomme... Ajoutez-y des lunettes teintées : avouez que ce serait plutôt original de porter des lunettes maintenant que vous y voyez ! Croyez-moi, Burtin, il faut vous faire un nouveau visage et, dès qu'il sera présentable, vous irez chez Photomaton pour avoir de nouvelles photographies que l'on collera sur votre carte d'identité et surtout sur votre passeport.

— C'est tout de même inouï de penser que je vais devoir me camoufler alors que je voyagerai sous ma véritable identité ?

— Que va devenir votre épouse pendant cette nouvelle expédition ? Car je ne pense pas qu'il soit dans vos intentions de lui demander de vous accompagner ?

— Certainement pas ! Je ne lui dirai même pas où je vais.

— Ceci me paraît difficile : elle s'inquiétera à juste titre ?

— Je lui laisserai, avant de partir, une lettre qui la rassurera... Et je crois qu'elle ne sera pas fâchée, étant donné nos rapports actuels, qu'il y ait une pause... Une coupe dans notre vie conjugale. Cela nous permettra à tous deux de nous ressaisir et de voir plus rationnellement les choses grâce à une séparation.

— Vous n'allez tout de même pas abandonner votre femme ?

— Nullement ! Je l'aime toujours. Si j'agissais ainsi, après la mort de notre premier enfant je serais un monstre ! Non, je reviendrai dès que j'aurai réussi dans ma triple mission : châtier Ngô-Thi-Mai-Khanh, retrouver Serge Martin et vous rapporter le document ! Bien que vous m'ayez confié ne plus faire partie du S.R., ce sera quand même à vous que je le remettrai. Je veux vous donner la satisfaction de le présenter à votre tour à ceux qui n'ont plus confiance dans les possibilités de « la vieille chouette »... Ce sera votre vengeance à vous !

— À mon âge, mon bon ami, on a perdu tout désir de

vengeance et on ne pense plus qu'à terminer paisiblement son existence.

— Je sais que vous ne pensez pas un seul mot de ce que vous venez de me dire et je pourrais vous retourner une phrase que vous avez prononcée devant moi dans le bureau de la rue Saint-Lazare.

— Dites-la toujours...

— *Quand on a appartenu à un S.R., ce n'est pas si facile que cela de lui échapper complètement !*

— Puisque vous avez une telle mémoire, je pense qu'elle pourra vous être utile là-bas le cas échéant... Je vous ai dit que vous ne pourriez compter sur aucune aide « officielle » du Service auquel nous avons appartenu, vous et moi... Néanmoins, je prends sous ma responsabilité de vous indiquer un numéro de téléphone à Hanoï qui — si vous étiez, ce que je pense, contraint de franchir le 18^e parallèle pour pénétrer en plein Viêt-Minh communiste — pourrait vous être d'un grand secours... Mais je vous demande de ne former ce numéro qu'à la toute dernière extrémité et qu'au cas où la situation serait désespérée pour vous... Ce numéro, qui se compose de six chiffres, vous allez bien vous le mettre dans la tête...

— Il y est déjà ! Je le connais... N'est-ce pas le 28-26-24 ?

— Qui vous l'a donné ?

— Serge Martin, quand je devais m'embarquer sur le *N. 625* soviétique auquel nous avons prêté, à tort, l'intention de remorquer l'épave jusqu'à l'avant-port d'Haiphong pour la mettre en cale sèche et la découper complètement au chalumeau. Dès que je me serais emparé du document, je devais m'enfuir avec Raczinski jusqu'à Hanoï. Là, j'aurais formé ce numéro sur l'automatique. Une voix m'aurait répondu, à qui je devais dire en vietnamien : « *L'antiquaire se rappelle à votre bon souvenir.* » La voix m'aurait alors conseillé de me rendre à une heure H à un endroit déterminé de la ville où quelqu'un se serait présenté en disant, toujours en vietnamien : « *J'ai de nouvelles pièces de collection.* »

— Le numéro est toujours valable. Seule la phrase change. Vous direz : « *L'hôtelier a besoin d'aide.* » Vous indiquerez l'endroit où vous vous trouverez et l'on fera l'impossible pour vous tirer d'affaire. C'est compris ?

— Je vous remercie.

— C'est, hélas ! tout ce que je puis faire pour vous ! Quand pensez-vous partir ?

— Le plus tôt possible...

— Attendez quand même que votre barbe ait poussé... Les postiches sont toujours à redouter, surtout dans les pays chauds ! Rien ne vaut le naturel. Que va dire votre épouse quand elle constatera que vous laissez pousser moustache et barbe ?

— Je ne lui donnerai aucune explication...

— Mais elle va peut-être vous trouver très laid ? Ce pourrait être un cas de divorce !

— Au point où nous en sommes !

— Une dernière question : si par bonheur vous réussissez à vous retrouver en présence de Ngô-Thi-Maï-Khanh, comment la reconnaîtrez-vous puisque vous ne l'avez jamais vue ?

— Une voix ne peut plus me tromper...

— Toutes les voix de ces femmes d'Extrême-Orient se ressemblent : elles sont à la fois gutturales et nasales.

— Celle de Maï ne ressemble à aucune autre ! Elle est douce... très douce !

— Donc plus trompeuse ?

— Oui...

— D'ailleurs je crois que lorsque l'on a eu une liaison assez poussée avec une femme, on doit pouvoir la reconnaître même sans l'avoir jamais vue... Il y a l'odeur, il y a la peau... Pourtant, je pourrais peut-être vous rendre là aussi un service... Attendez une minute.

Il était allé vers un bureau-secrétaire fermé dans lequel il introduisit une clef qu'il portait sur lui. Après avoir ouvert un tiroir intérieur, il en sortit deux photographies d'identité qu'il tendit à son visiteur en disant :

— C'est elle...

— Maï ?

— De face et de profil...

— Ce n'est pas vrai ? balbutia Pierre qui ne pouvait s'arracher à la contemplation des deux petites photos, qu'il tenait dans ses doigts tremblants.

— Je comprends que vous soyez un peu ému... N'est-ce pas la première fois que vous la voyez ?... Jolie fille, je le reconnais !

— Mais... Comment avez-vous pu vous procurer ces photographies ?

— Rien de plus simple ! C'est votre ami l'antiquaire qui les a prises en cachette, sans doute un soir où la jeune beauté vous racontait l'une de ses fabuleuses légendes... Ni elle ni à plus forte raison vous, n'avez pu vous apercevoir de rien... Il est vrai que l'on fabrique aujourd'hui des appareils tellement perfectionnés, qui ont des dimensions microscopiques et dont l'objectif peut se dissimuler dans la boutonnière d'un veston ! À tous ses dons, Serge Martin ajoutait celui d'être un remarquable photographe... Il ne l'a pas ratée, cette Ngô-Thi-Maï-Khanh : de face et de profil ! Exactement comme si elle avait posé pour une fiche signalétique de police ! Dès qu'il a eu ces petits documents, il nous les a fait parvenir pour que nous puissions procéder à quelques recherches dans nos archives... N'était-ce pas la plus élémentaire prudence ? On ne sait jamais qui l'on introduit chez soi, dans son intimité... Imaginez que cette jeune personne ait été réellement l'agent secret d'une autre puissance : cela aurait été très dangereux, non seulement de vous la jeter dans les bras, mais de vous confier à elle en lui permettant de vous servir de public-relations...

— Quel a été le résultat de vos recherches ?

— Nous avons acquis la certitude que Ngô-Thi-Maï-Khanh n'appartenait à aucun réseau, ni occidental, ni russe, ni japonais, ni chinois, ni sud-asiatique... Elle n'était que la maîtresse de M. Jojo, ce qui, pour nous, pouvait avoir les conséquences les plus heureuses ! Il suffisait de la dégoûter du directeur du *Piccadilly*... Vous y avez parfaitement réussi.

Pierre restait silencieux, continuant à regarder les photographies.

— Personnellement, reprit le colonel, je la préfère de profil... Mais ce n'est là qu'une question de goût ! Vous n'êtes pas trop déçu, au moins ?

Pierre hésita avant de répondre.

— Je... Je ne sais pas... Elle n'est quand même pas telle que je me l'imaginais...

— La trouveriez-vous moins belle que vous ne le pensiez ?

— Oui, avoua-t-il dans un souffle.

— Sans doute avez-vous été victime du mirage de votre imagination ? Ce sont de ces choses qui arrivent... L'inverse aussi se produit : combien de stars ou starlettes avons-nous trouvées idéales quand nous les contemplions sur l'écran ou dans les magazines

illustrés et qui nous ont terriblement déçus quand nous les avons vues en chair et en os !... Notez bien que ces deux photos n'ont nullement la prétention d'être des œuvres d'art ! Elles se contentent d'être vraies. La vérité est parfois cruelle... Allons ! Remettez-vous, mon garçon ! La découverte que vous venez de faire devrait, au contraire, vous rendre heureux : n'indique-t-elle pas que la femme absolument ravissante, que vous avez épousée, peut supporter avantageusement les comparaisons ?

— Oui... Il y a quand même une chose que je ne m'explique pas : c'est que Serge Martin m'ait décrit cette femme comme étant, de loin, la plus belle Chinoise qu'il eût jamais connue !

— Notre vieil ami, qui n'a pas quitté l'Extrême-Orient depuis tant d'années, a peut-être des idées très personnelles sur le type de la Beauté idéale ! Mais je crois qu'il y a une autre raison à ce mensonge : souvenez-vous que, le soir où cette jeune femme vous a été présentée au *Grand Monde*, vous étiez sous l'effet d'une dangereuse dépression... Vous étiez dégoûté de tout et vous n'aviez plus qu'une idée : retourner en France ! Seulement c'était trop tôt, à mon avis. Vous pouviez encore nous être utile et vous l'avez été... Avec son immense clairvoyance, Serge Martin a compris qu'il fallait vous retenir là-bas par quelque chose d'autre... Et il a pensé à la femme ! Elle venait de se présenter brusquement sous l'apparence d'une charmante *taxi-girl* dont vous me l'avez dit vous-même ! — la voix était tellement douce que vous fûtes immédiatement conquis... N'était-ce pas l'occasion inespérée ? Serge Martin a bien fait de vous dire, quand vous lui avez demandé de vous la décrire, que cette Ngô-Thi-Mai-Khanh était une splendeur d'Asie... Ce fut peut-être là, de sa part, le plus grand geste d'amitié à votre égard ! Vous ne pouvez pas le lui reprocher.

— J'ai compris depuis quelques mois qu'il a été pour moi un ami surprenant... C'est pourquoi je veux l'aider à mon tour.

— Estimez-vous que ces photographies pourront vous être utiles ?

— Très utiles !

— J'ignore, mon cher Burtin, si nous nous reverrons avant votre départ. Mais je compte bien recevoir votre visite dès votre retour.

— Je vous promets que vous l'aurez...

— Il ne me reste donc plus qu'à vous redire ces mêmes mots que j'avais déjà prononcés la veille de votre premier départ, dans le bureau du président Ekko : Bonne route !

Un mois plus tard, alors qu'elle rentrait chez elle en fin d'après-midi, Nicole trouva — placée sur sa coiffeuse — une lettre dont l'enveloppe portait cette simple inscription, écrite de la main de Pierre : « À ma femme. » Puis elle lut :

Ma chérie,

À l'heure où tu ouvriras cette lettre, je serai déjà loin de toi. Mais tu te diras, comme moi, que cette séparation était nécessaire. Je te promets de revenir, car toi seule est ma compagne. Te souviens-tu, mon amour, m'avoir reproché un jour de te cacher une période de mon passé ? Tu m'as même dit : « Si tu retrouves ta joie, je suis sûre que la mienne reviendra... »

Si je te quitte, pour un temps que je souhaite le plus court possible, ce n'est que pour me libérer définitivement de ce passé qui m'obsède et qui nous a empêchés, toi et moi, d'être heureux. Quand je serai de retour, plus rien ne pourra s'interposer entre nous. Je ne puis pas t'en dire plus mais tu dois faire confiance à ton mari. Je suis certain aussi que nous redeviendrons les amants que nous avons déjà été pendant notre voyage en Espagne. Et nous aurons un autre enfant parce qu'il n'aura plus à subir les terribles conséquences d'une malédiction qu'un innocent ne mérite pas. Nous deux aussi, nous avons le droit de connaître le bonheur absolu.

Ne cherche pas à savoir où je suis : cela pourrait t'inquiéter inutilement. Dès que cela me sera possible, je te ferai parvenir de mes nouvelles. Montre-toi patiente. Je n'ai prévenu personne à l'exception de toi. Je te demande de dire à ma mère que je suis parti pour un important voyage d'affaires à l'étranger. Tu connais sa curiosité et ce besoin qu'elle a de toujours se mêler du bonheur des autres ! Moins tu lui en diras, mieux cela vaudra pour l'avenir.

Je t'aime. Ton mari.

*

L'homme, portant une courte barbe blonde et dont le regard se dissimulait derrière des lunettes noires, n'eut aucune difficulté à franchir le service de contrôle de l'aérodrome de Tan-Son-Nhut. Ses visas étaient en règle, au nom de Pierre Burtin, ingénieur des Aciéries de l'Est.

Quand il passa dans le bâtiment de la douane pour la visite de ses bagages, le voyageur ressentit un léger serrement au cœur. Durant quelques secondes, il resta immobile, espérant entendre une voix murmurer derrière lui : « *Je vous attends auprès de ma voiture, devant la deuxième porte* », mais personne ne parla. Et il se retrouva à la sortie de l'aéroport, hélant un taxi auquel il lança l'adresse de la maison de l'antiquaire.

Pendant le voyage en avion, il avait eu tout le temps de réfléchir sur la façon dont il devait agir. Et il était arrivé à la conclusion que, pour réussir dans sa triple mission volontaire, il devait reprendre la filière là où elle débutait.

N'était-ce pas dans la demeure de l'antiquaire que l'on avait vu Mai pour la dernière fois, libérée de sa courte incarcération et revenant chercher ses affaires personnelles qu'elle avait emportées dans le cyclo-pousse de Sen ? Ensuite plus personne n'avait retrouvé sa trace. La dernière personne qui l'y avait vue était cet agent — inconnu de Pierre et dont la vieille chouette n'avait jamais révélé ni le nom ni l'identité — qui était venu s'installer dans la maison pour remplacer Serge Martin. Le prétexte de cette nouvelle présence avait été d'assurer la garde des précieuses collections mais la véritable raison ne pouvait être que d'établir une permanence pour le poste émetteur installé dans la cave. Comme l'antiquaire, le remplaçant avait continué à recevoir, grâce à ce moyen, les instructions de Paris, retransmises par le relais de Pnom-Penh. Pierre était anxieux de connaître enfin le remplaçant qui avait reçu du colonel Sicard l'ordre de rechercher Ngô-Thi-Mai-Khanh pour lui remettre une certaine lettre d'explications mais qui n'avait jamais abouti dans ses recherches.

C'était de cette demeure aussi que Serge Martin était parti, quelques heures à peine après que lui-même Pierre eut été reconduit sous l'identité de Jacques Fernet à l'aérodrome par le commissaire Xi-Dien. Ensuite un agent de Hanoï avait signalé le passage de l'antiquaire dans la capitale du Viêt-Minh, puis sa silhouette s'était évanouie à la frontière du Yunnan.

L'enquête que Pierre entreprenait devait recommencer de A jusqu'à Z... La lettre A, c'était la maison où il arriverait dans quelques minutes. Z, ce serait le point final, c'est-à-dire la réussite ou l'échec définitif. Mais l'homme, qui agissait maintenant en loup solitaire, était de plus en plus sûr de lui.

Quand le taxi franchit le portail grand ouvert pour aller jusqu'au perron, Pierre fut très étonné d'apercevoir un groupe d'enfants vietnamiens en bas âge qui jouaient sur les pelouses du jardin sous la surveillance d'une jeune nurse indigène. Les enfants

avaient aussitôt couru après la voiture pour l'entourer, en poussant des cris de joie, dès qu'elle s'était arrêtée.

Le voyageur gravit les quelques marches du perron, qu'il connaissait bien, pour se trouver — à l'entrée du vestibule — en présence d'une femme assez austère, vietnamienne elle aussi, pouvant avoir la cinquantaine, et dont l'accueil fut réservé.

— Vous désirez, monsieur ? demanda-t-elle en vietnamien.

Poussé par une inspiration secrète, le visiteur répondit en français :

— Excusez-moi, madame... Je viens rendre visite à l'un de mes vieux amis que je n'ai pas revu depuis très longtemps : M. Serge Martin.

— Il y a déjà deux années que M. Serge Martin n'habite plus ici, monsieur, répondit la femme dans un excellent français.

— Mais... cette maison lui appartient toujours ?

— Depuis un an déjà, elle a été réquisitionnée par notre gouvernement qui y a installé un pensionnat d'enfants orphelins dont je suis la directrice. Je n'ai pas connu personnellement M. Martin, mais seulement l'homme qu'il avait laissé pour liquider ses affaires.

— Liquider ?

— Oui, M. Martin, m'a-t-on dit, a définitivement quitté ce pays pour raison de santé, je crois, il y a de cela deux années. Mais, avant de partir, il avait laissé l'un de ses associés, le Dr Klein, un Allemand spécialisé comme lui dans le commerce des antiquités. C'est à lui que nous avons eu affaire au moment de la réquisition : il avait reçu de M. Martin l'ordre d'assurer le transfert des collections et de tous les objets d'art au Musée d'Hanoï où ils sont maintenant.

— Au Musée ?

— M. Martin s'est montré généreux : il a fait don au Musée de la totalité des merveilles qu'il avait réunies ici... Ensuite la maison a subi d'importantes transformations pour servir d'orphelinat comme vous pouvez en juger.

La directrice s'était effacée pour laisser Pierre pénétrer dans le salon. Là, il éprouva un véritable choc : du salon il ne restait qu'une vaste pièce, dont les murs avaient été ripolinés en blanc et qui évoquait tout aussi bien un parloir qu'une salle de jeux pour les jours de pluie. Il n'était plus question de figurines T'ang en terre cuite, ni de porcelaines Ming bleues et blanches... Mais ce qui frappa le plus le visiteur fut la vision du mur nu auquel n'étaient plus fixés les

panneaux du paravent, où était racontée la merveilleuse histoire de la danseuse sacrée... Pendant un court moment, Pierre eut comme un éblouissement... Il croyait encore entendre la voix tendre de Maï lui décrivant chaque motif pendant que ses doigts racés guidaient ses propres mains d'aveugles sur le relief de la laque incrustée d'ivoire...

Mais, très vite, il fut ramené à la réalité par la voix sèche de la directrice qui disait :

— Sans doute n'habitez-vous pas Saigon ? Sinon vous auriez su que M. Martin avait fait ce legs important... Tous les journaux en ont parlé !

Les journaux ! Ils avaient parlé de beaucoup d'autres choses et d'autres manifestations artistiques ! Ne serait-ce que d'un certain vernissage dont un peintre, inconnu jusqu'alors, avait été la révélation... Il répondit cependant :

— J'habite la France d'où j'arrive... Comme Serge Martin, je suis antiquaire, mais à Paris. Il y a longtemps que nous étions en relations d'affaires mais depuis deux années, je n'ai plus eu de ses nouvelles... J'ai profité d'un voyage de prospection artistique dans le Sud-Asiatique pour faire un détour par Saigon et venir lui rendre visite... Je n'étais même venu que pour cela, aussi suis-je vraiment navré ! Vous n'avez pas idée où il peut être ?

— On m'a dit qu'il était rentré en France...

— Cela me surprendrait ! S'il y était revenu, il m'aurait certainement rendu visite à mon magasin... Et ce M. Klein, que je ne connais pas, pensez-vous qu'on puisse le voir ?

— Lui aussi a quitté le Viêt-Nam dès que les collections ont été remises, par ses soins, au Musée...

Pierre réfléchissait : ce nom de Klein lui disait quelque chose. Brusquement il se souvint : Serge Martin avait prononcé ce nom juste avant l'attentat à la Pointe des Blagueurs, quand il avait simulé de le laisser seul avec Kim qui devait le conduire dans la Chevrolet. Il lui avait dit : *« Je vous aurai quitté ostensiblement un quart d'heure plus tôt pour me rendre à pied, dans le voisinage, chez l'un de mes vieux amis, le Dr Klein, un Allemand implanté dans ce pays depuis des années, avec qui j'ai fait pas mal d'échanges de figurines en terre cuite : lui aussi est un collectionneur. »* Et, pendant le trajet en voiture avec Kim, Pierre se souvenait d'avoir demandé au boy s'il connaissait ce Dr Klein ? Kim lui avait alors répondu : *« C'est un grand ami de M. Martin. Lui aussi possède de belles collections. »*

Un « grand ami » dont Pierre n'avait jamais plus entendu

prononcer le nom par l'antiquaire et qu'il n'avait jamais rencontré pendant toute la durée de son séjour ! C'était, pour le moins, étrange... Mais ce n'était que maintenant qu'il s'en rendait compte. Ce « Dr Klein » devait être tout simplement l'agent auquel la vieille chouette et Serge Martin avaient pensé pour le remplacer éventuellement quand il était devenu aveugle et qui, ensuite, avait occupé la maison après le brusque départ de l'antiquaire pour Hanoï. C'était cet homme qui avait dû continuer à assurer la liaison radio avec Paris par le relais de Pnom-Penh en utilisant le poste clandestin de la cave. Lui aussi qui avait reçu du colonel l'ordre de rechercher Ngô-Thi-Mai-Khanh et de lui remettre la lettre.

— Excusez-moi, madame, de vous avoir dérangée : la direction de cet orphelinat doit vous donner un tel travail !... Savez-vous que je suis dans l'admiration, moi qui ai connu cette demeure il y a une dizaine d'années déjà, de voir comment vous avez su la moderniser !

La directrice eut un sourire : le compliment avait porté. Et pourtant, tout ce qui avait été fait était hideux ! Le ripolin, le néon et le linoléum avaient tout envahi...

— Cela vous ferait-il plaisir, monsieur, de la visiter en entier pour voir les transformations ?

— Je n'osais vous le demander...

La visite commença... Pour Pierre, cette modernisation n'était qu'un massacre. Pour la directrice, c'était le comble du raffinement... Ce fut à peine s'il reconnut les chambres du premier étage : celle de Serge Martin et surtout celle où il avait habité... Il frémissait à la pensée qu'il ne restait plus rien du charmant petit appartement que Mai avait réussi à aménager, en utilisant ces deux pièces contiguës le jour où elle était venue s'installer et où Serge Martin était descendu habiter dans l'ancienne chambre de Kim. La cloison, séparant les deux pièces, avait été abattue pour transformer le tout en un dortoir.

— Avez-vous pu utiliser également le sous-sol ? demanda-t-il négligemment. Je me souviens qu'il y avait une cave voûtée très spacieuse...

— Nous en avons fait une cuisine : celle qui se trouvait au rez-de-chaussée était insuffisante.

Il vit la nouvelle cuisine et eut la preuve que tout avait disparu de l'installation radio cachée derrière les bouteilles de champagne... Puis ce fut la promenade dans le jardin où M^{me} la directrice tenait absolument à lui faire admirer les portiques de

gymnastique et les terrains de jeux. Toutes les pelouses avaient été piétinées. Mais le regard de Pierre fut attiré par une clôture, faite de quelques piquets supportant une corde circulaire, entourant un sycomore... Son cœur cessa de battre pendant qu'il demandait d'une voix qu'il s'efforça de rendre le plus désinvolte possible :

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?

— Nous avons été obligés d'entourer cet arbre pour que les enfants n'aillent pas jouer autour... En effet nous avons découvert qu'il y avait, au pied de ce sycomore, une gigantesque fourmière... J'ai déjà adressé plusieurs réclamations à notre ministère de l'Hygiène pour qu'on la détruise, mais vous devez savoir ce que c'est : les administrations ne sont jamais pressées !

— C'est la même chose en France...

Les tombes de Racinski et de Kim avaient trouvé ainsi une protection éphémère... Il était vrai que, depuis le temps, les fourmis avaient dû achever leur travail de destruction.

— Madame la directrice, il me reste, après vous avoir félicité pour le magnifique effort accompli qui fait bien augurer de l'avenir de votre jeune nation, à prendre congé... Encore une fois, je m'excuse de vous avoir fait perdre un temps aussi précieux.

— J'aimerais, monsieur, que vous fissiez part de vos impressions à des personnalités de Saigon, s'il vous arrivait d'en rencontrer. Cela pourrait nous rendre un grand service. Il y a encore tant à faire dans ce pays pour nos enfants déshérités !

— Je n'y manquerai pas... Malheureusement mon séjour sera très court... Si j'avais su que mon ami Martin n'était plus au Viêt-Nam, sans doute n'y serais-je même pas venu ! Mes hommages, madame.

Dès que le taxi, qui l'avait attendu devant le perron et dans lequel étaient restés ses bagages, eut démarré, il ordonna au chauffeur :

— Menez-moi à l'hôtel *Piccadilly*, à Cholon...

Quand il pénétra dans la hall du *Piccadilly*, il constata que rien n'avait changé dans la décoration : les rangées de pots de faïence, toujours constellés de crachats colorés, brillaient sous l'éclairage au néon. La seule différence était l'absence de M. Jojo, remplacé par un autre directeur, tout aussi obséquieux, tout aussi chinois. Croyant sans doute que le gentleman à barbe blonde était un fils d'Albion, il

l'accueillit en anglais.

— Je suis français, dit intentionnellement le visiteur.

Le visage du directeur s'éclaira d'un sourire d'extase pendant qu'il répondait dans un excellent français :

— C'est une joie pour nous, monsieur, d'accueillir un compatriote !

— Vous n'allez tout de même pas me dire que vous êtes né à Paris !

— Je suis né à Cholon à l'époque où la seule langue que l'on y parlait était la vôtre...

— Et le chinois !

Le directeur eut un nouveau sourire d'acquiescement :

— Monsieur désire une chambre, sans doute ?

— Exactement. Pouvez-vous me faire voir ce que vous avez de mieux ? et faire prendre mes bagages dans le taxi ?

Ils gravirent l'escalier en bois, orné de plantes vertes disposées toutes les trois marches. En longeant le couloir du premier étage, Pierre aperçut, par les portes latérales, des silhouettes identiques à celles qu'il avait vues deux années plus tôt quand il visitait l'hôtel avec Serge Martin. Ce n'étaient peut-être pas les mêmes personnages, mais ils leur ressemblaient étrangement : replets, bruyants, satisfaits d'eux-mêmes. Il n'y avait aucune différence apparente entre un M. Ty, un M. Tchou ou un M. Wong...

Dès qu'ils eurent visité les chambres disponibles, le voyageur demanda :

— C'est tout ce que vous avez à me proposer ?

— Oui...

— Je suis déjà venu dans cet hôtel que j'aime beaucoup, voici quelques années au cours de l'un de mes précédents voyages... Le directeur, qui était un homme aimable et se nommait — si mes souvenirs sont justes — M. Jojo, m'avait donné une chambre véritablement ravissante...

— Monsieur a connu M. Jojo ? demanda le directeur étonné.

— Oui... Je l'aimais beaucoup. Je suis antiquaire à Paris et plusieurs fois j'ai eu affaire à lui pour l'achat de pièces rares. C'est un homme dont le goût est très sûr. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je suis venu loger à son hôtel plutôt qu'au *Majestic* de Saigon. Et j'aime

le pittoresque de Cholon ! Votre ville est véritablement unique, dans tout l'Extrême-Orient... Je la préfère à Hong Kong qui s'est trop modernisée... Mais qu'est donc devenu M. Jojo ?

— Il a quitté la direction de cet hôtel voici deux ans et je crois qu'il est parti pour l'Europe.

— Lui aussi ? lâcha Pierre.

— Je ne comprends pas, monsieur ?

— Je ne suis arrivé de Paris par l'avion d'Air-France que depuis quelques heures et je découvre, avec consternation, que tous les bons amis que j'aurais aimé retrouver au Viêt-Nam sont partis pour l'Europe ! Le plus étrange est qu'aucun d'eux n'est venu me rendre visite à Paris... Pour M. Jojo, par exemple, c'est inexplicable ! Je suis très déçu... Enfin ! Comme j'ai de bons souvenirs de cet hôtel, je veux bien y rester une ou deux nuits à condition que vous me redonniez la chambre que j'y ai déjà occupée.

— Monsieur se souvient-il de l'étage ?

— Ma foi non ! Montrez-moi les autres chambres... Je vous dirai laquelle...

La visite de l'hôtel reprit. Les chambres du deuxième étage ne parurent pas plus enthousiasmer le voyageur que celles du premier. Quand ils arrivèrent sur le palier du troisième, le directeur confia :

— Ici, ce sont des chambres plus luxueuses». À droite, c'était précisément l'appartement privé de M. Jojo...

— Je le connais, répondit Pierre en continuant à mentir. Sans doute vous l'êtes-vous réservé ?

— En effet...

Cette succession de mensonges paraissait nécessaire à celui qui, pour la deuxième fois en une heure de temps, s'était présenté comme étant un antiquaire : devant la directrice de l'Orphelinat et devant le nouveau directeur du *Piccadilly*. Ce ne serait que par la dissimulation qu'il réussirait à obtenir un résultat ! Les salutaires leçons de Serge Martin commençaient à lui être utiles. Puisque tout était faux chez les Chinois, il fallait savoir se montrer encore plus fourbe qu'eux ! Il avait un peu l'impression, en se parant de cette qualité d'« antiquaire », d'usurper une identité dont seul Serge Martin avait le droit de se servir parce qu'il avait su l'utiliser en virtuose. Mais il avait aussi la conviction intime de se rapprocher de plus en plus de l'extraordinaire personnage qui l'avait fasciné. Sans qu'il ait eu à faire le moindre effort, il avait même pris, instinctivement, son ton

persifleur et désabusé... Ce directeur d'hôtel, il fallait le traiter avec la même morgue et avec la même désinvolture qu'aurait employées à son égard un Serge Martin ! D'ailleurs ne commençait-il pas déjà à lui ressembler vaguement depuis qu'il avait laissé pousser, lui aussi, sa barbe ?

Une curieuse lueur se fit dans son esprit : il comprenait enfin pourquoi Martin portait la barbe ! Ce n'était que pour impressionner les foules asiatiques... Cet attribut ne marquait-il pas, sinon l'âge, du moins l'expérience et la connaissance des choses de ce monde ? Serge Martin n'avait fait en cela qu'imiter les Missionnaires qui, pendant des années, avaient apporté la foi chrétienne en Chine. Tous portaient la barbe du mandarinat qui impose le respect. Décidément, une fois de plus, la vieille chouette lui avait donné un excellent conseil !

Le directeur du *Piccadilly* avait ouvert une porte faisant face à son appartement privé. Dès qu'il eut pénétré dans cette chambre, qui n'avait cependant rien de plus extraordinaire que toutes celles qu'il venait de visiter, Pierre s'écria avec ravissement :

— Enfin ! C'est la chambre que j'occupais...

Le directeur eut un sourire épanoui : il avait eu si peur de perdre un client de cette qualité ! En bon Chinois, sachant que le commerce passe avant tout, il confia :

— C'est une chambre que nous ne réservons qu'à nos grands amis... Du moment que M. Jojo vous l'avait proposée, c'est que vous avez certainement été l'un de ses meilleurs amis... Pour rien au monde, je ne voudrais trahir cette amitié...

— Faites apporter mes bagages ici, dit simplement le voyageur.

Le directeur se retira après s'être incliné jusqu'à terre dans un geste de reconnaissance émue pour l'honneur qui lui était fait. Pierre se retrouva seul dans la contemplation d'un tableau, accroché juste au-dessus du paillot qui tenait lieu de lit... Un tableau qu'il connaissait bien, représentant la pointe du cap Saint-Jacques et signé Jacques Fernet... La signature était de lui : il avait eu assez de mal à la faire un soir en présence de Serge Martin ! C'était la première fois de sa vie qu'il faisait un faux de ce genre... Mais la toile était de l'antiquaire. Il se souvenait que la sienne, barbouillée sur la jonque de Hô, n'avait pas résisté à la comparaison. Et il resta rêveur...

Cette chambre qu'il avait voulu connaître — poussé par un sentiment qu'il ne cherchait même pas à analyser — était donc celle qu'avait occupée Maï quand elle vivait dans l'hôtel... Mais à l'exception du tableau, les murs étaient nus. Il aurait voulu retrouver,

accroché sur une étagère, le petit autel des ancêtres et sans doute aussi la statuette de Bouddha devant laquelle la jeune femme lui avait dit avoir fait brûler des *josssticks*, répandant l'arôme de l'encens, pour supplier le Dieu son père de mettre enfin sur sa route le protecteur qui viendrait d'au-delà des mers... Il s'imaginait Ngô-Thi-Mai-Khanh, revêtue de l'une de ses merveilleuses robes de soie, agenouillée sur le sol, passive et obéissante, attendant avec résignation l'heure choisie par Bouddha... Combien de fois aussi le regard de Maï avait-il dû se poser sur ce tableau qu'elle s'était empressée d'acheter le jour où elle avait cru que son protecteur ne pouvait être que « le peintre français » ?

C'était dans cette chambre également que la *taxi-girl* avait dû devenir la maîtresse de M. Jojo... Celui-ci avait pris bien soin de loger celle qu'il convoitait, juste en face de son appartement : ce qui faciliterait les relations... Tout cela était à la fois émouvant et sordide.

Quand Maï avait quitté le *Piccadilly* pour venir s'installer dans la maison de l'antiquaire, elle n'avait pu emporter le tableau que M. Jojo avait exigé de conserver pour prouver plus tard que celui qui l'avait signé était un faux peintre et un agent secret... Seulement les événements s'étaient précipités. Dès que M. Jojo s'était trouvé enfin en possession du plan, il n'avait plus eu qu'une idée : vite le porter à ses maîtres occultes pour recevoir la récompense suprême ! Et il avait oublié le tableau de Jacques Fernet, dont les activités cachées n'offriraient plus pour lui d'intérêt... M. Jojo n'était jamais revenu. L'hôtel avait changé de directeur. Ce remplaçant était-il, lui aussi, un agent de Pékin ? C'était probable. Serge Martin avait bien cédé sa place au Dr Klein. Pourquoi n'y aurait-il pas eu, attendant son heure dans l'ombre, une doublure de M. Jojo ? Tous les services de renseignement ont la même ossature de base : personne n'y est irremplaçable...

De plus en plus, le voyageur se félicitait d'avoir choisi cet hôtel : le tableau, accroché au mur, ne constituait-il pas le premier chaînon de sa nouvelle enquête ? N'était-il pas là pour lui rappeler que l'action directe avait d'abord débuté sur l'estuaire ? De l'estuaire, après le départ des Russes, elle s'était déplacée à Cholon... C'était à cet hôtel que Serge Martin l'avait d'abord conduit... Ensuite ils s'étaient rendus dans la maison accueillante de M^{me} Tchang... Pierre ne voyait pas la nécessité d'y retourner : la dame Tchang n'était plus là depuis longtemps et il n'avait aucune envie de revoir la misère des toutes dernières images qu'il avait eues du Viêt-Nam avant de devenir aveugle. Par contre, il y avait un endroit où il devait retourner immédiatement : le *Grand Monde* !

La nuit était venue. Quand les lumières criardes s'allumaient dans Cholon, l'enseigne gigantesque du *Grand Monde* devait tout écraser, comme un phare dont le feu aveuglant n'était fait que pour attirer les papillons de nuit : ceux pour qui le jeu, la drogue, la musique, la danse et les femmes faciles constituaient les éléments indispensables d'un Paradis artificiel sans lequel il ne pouvait exister de bonheur terrestre !

Le *Piccadilly*... Le *Grand Monde*... les deux terminus de l'étrange parcours que Maï avait accompli chaque nuit, pendant des années dans le cyclo-pousse de Sen, pour amasser une fortune dont elle n'avait jamais voulu avouer l'emploi qu'elle en ferait... Comme la *taxi-girl*, il se ferait conduire en cyclo à l'endroit où il l'avait rencontrée pour la première fois...

Lorsqu'il avait lancé au cyclo le nom du *Grand Monde*, l'homme l'avait regardé avec étonnement, puis s'était mis à pédaler. Quelques minutes plus tard le véhicule s'arrêtait devant l'entrée de l'établissement, mais celle-ci n'était pas illuminée et l'immense bâtiment, qui semblait abandonné, n'apportait qu'une tache sinistre au milieu des façades des cinémas voisins, qui, elles, ruisselaient de clarté.

— C'est le jour de fermeture ? demanda Pierre au coolie.

— Monsieur ne sait donc pas que le *Grand Monde* est fermé depuis un an par ordre du gouvernement ?

— Pourquoi ?

— On a prétexté qu'il y avait eu des scandales et que des officiers américains s'étaient plaints... C'est quand même très triste pour tout le monde ! Une aussi belle maison ! Monsieur y était déjà venu ?

— Deux fois.

Depuis son arrivée, il jouait de malchance ! La maison de l'antiquaire avait été transformée en orphelinat, personne ne savait ce qu'étaient devenus Serge Martin et son successeur, le nouveau directeur du *Piccadilly* ignorait où se trouvait M. Jojo et le *Grand Monde* était fermé ! Beaucoup de choses semblaient avoir changé au Viêt-Nam pendant ces deux années ! Déjà, alors qu'il traversait Saïgon en taxi pour se rendre de l'aéroport à la demeure de Serge Martin, Pierre avait cru remarquer que la ville était moins animée, beaucoup plus triste surtout... Presque à chaque croisement, on apercevait des groupes de policiers armés comme si l'on craignait à tout moment un coup d'État. Ce que lui avait dit l'antiquaire se confirmait : le gouvernement du Viêt-Nam, harcelé par les bandes à la solde du Viêt-

Minh, ne tenait que grâce à sa police.

— Ramenez-moi à l'hôtel *Piccadilly*, ordonna-t-il au cyclo.

À Cholon aussi, la foule grouillante — qui n'avait cependant pas diminué — paraissait moins bruyante. La crise économique devait s'y faire lourdement sentir et les commerçants chinois commençaient à s'inquiéter des événements qui se passaient au Laos, où l'infiltration du communisme avait pris des proportions considérables. Ce n'était pas tellement un changement de régime politique que ces centaines de milliers de Chinois transplantés dans un pays nationaliste redoutaient, mais le risque de ne plus pouvoir exercer bientôt leur fructueux négoce en toute liberté. Beaucoup de trafics étaient déjà interdits et d'autres rendus impossibles par l'intransigeance de la Nouvelle Chine dont l'influence grandissait de jour en jour sur tout le sud de l'Asie.

Après quelques minutes de trajet, Pierre demanda au cyclo :

— Connaîtrais-tu par hasard, parmi tes camarades de métier, un certain Sen ?

— Je connais un Sen qui est l'un de mes bons amis... Mais il y a beaucoup de Sen dans notre pays et même chez les cyclos !

— Tu ne sais pas si ton ami avait l'habitude, il y a deux années environ, de véhiculer une *taxi-girl* du *Grand Monde* qui se nommait Ngô-Thi-Mai-Khanh et dont il était le conducteur attitré ?

— Oui, c'est bien le Sen que je connais.

— Il fait toujours le métier ?

— Toujours, monsieur... Cela devient très dur d'ailleurs parce qu'il y a la concurrence des cyclomoteurs qui appartiennent à des compagnies. Bientôt les indépendants ne pourront plus travailler !

— Si je te donnais un bon pourboire, tu pourrais joindre rapidement ce Sen ?

— Je crois, monsieur. Je sais où il mange son bol de riz.

— Tu arriverais à le retrouver dès cette nuit ?

— Cela dépendra du pourboire.

— Prends ces piastres... Dès que tu m'auras déposé à l'hôtel, tu iras le chercher et tu lui diras que je l'attends à n'importe quelle heure de la nuit au *Piccadilly*.

— Quel nom faudra-t-il donner ?

— Mon nom ne lui dira rien... Dis-lui simplement que je suis un ami de Ngô-Thi-Mai-Khanh et qu'en arrivant à l'hôtel, il demande

au portier de nuit de prévenir le monsieur de la chambre 27. Je descendrai le voir dans le hall.

Lorsqu'il rejoignit sa chambre, Pierre eut la surprise d'y trouver une jeune Chinoise très jolie qui l'attendait, assise à même le sol, les jambes repliées sous elle. La fille était vêtue d'un long fourreau de soie tissée d'or et très maquillée. À son entrée, elle avait incliné la tête dans un gracieux sourire.

— Que fais-tu ici ? lui demanda-t-il.

La fille répondit en anglais :

— Selon les ordres reçus, je vous attendais pour vous faire passer des heures agréables...

— Mais je ne t'ai pas demandée ! dit-il à son tour en anglais.

— C'est l'usage que les clients qui occupent cette chambre soient accueillis de la sorte. C'est compris dans le prix ainsi que la masseuse et la chanteuse que je puis faire venir si vous le désirez.

— Tout le harem ! Je n'y tiens pas... Comment t'appelles-tu ?

— Thuy-Lièu.

— Et cela signifie ?

— C'est le nom d'une longue feuille recourbée, la feuille d'un arbre de nos régions qui ressemble un peu au saule pleureur...

— Ça te va bien. Si tu n'es ni masseuse ni chanteuse, quelle est ta spécialité ?

— Je sais préparer les pipes d'opium...

— Je ne fume pas.

— Je sais aussi des poèmes d'amour...

— Vraiment ? Dis-m'en un.

La fille psalmodia en chinois :

O blanche, blanche jolie

O blanche, ô blanche aimable

Ta taille est fine et harmonieuse

O blanche, tu vas bien avec moi !

Ma main levée te soutiendra

O ma chérie, ne pleure pas !

O blanche, blanche jolie

O blanche, que tu es blanche !

J'embrasse tes seins en appuyant

Mais sans laisser de marques...

Je baise ton sein gauche

Réservant le sein droit

Mais sans lui faire de marques...

Je garde des baisers pour ce soir encore.

Dis bien à ta mère de ne pas nous déranger,

La porte est fermée au verrou

Et la route étroite !

— Il me plaît, ton poème, Thuy-Lièu...

— Vous avez tout compris ?

— Pas tout... mais cela n'a aucune importance !

— C'est quand même bien de parler un peu notre langue...

Moi j'aimerais tant savoir le français !

— Tu le devrais ! N'as-tu pas été élevée à Cholon quand la ville était encore sous l'autorité des Français ?

— Non. On m'a amenée de Chine et quand je suis arrivée ici, les clients français avaient déjà été remplacés par les Américains... Je sais aussi faire l'amour...

— Je m'en doute !... Laisse-moi maintenant et dis à ton aimable directeur que je le remercie de ses attentions...

Resté seul, il se demanda pourquoi il n'avait pas renvoyé tout de suite cette fille. Serait-ce parce qu'elle lui avait rappelé la présence de Maï ? Il sortit de son portefeuille les photographies données par le colonel : Maï ne ressemblait nullement à cette poupée trop peinte, tout juste bonne à satisfaire les désirs de la clientèle du *Piccadilly*... Pourquoi aussi l'avait-il laissée réciter un poème ? Sans doute parce qu'il conservait la nostalgie cachée de la voix douce et qu'il avait voulu se rendre compte si celle de Thuy-Lièu l'égalait ? Il avait été déçu : aucune voix, jamais, n'égalerait celle de Maï...

On frappa à la porte. C'était le portier de nuit qui annonça :

— Il y a en bas un certain Sen, qui prétend que monsieur l'a fait demander ?

— C'est exact. Je descends.

Il n'avait jamais vu Sen, puisque celui-ci ne l'avait véhiculé avec Maï qu'après qu'il fut devenu aveugle. Mais Sen l'avait vu, lui ! L'expérience serait cruciale : s'il le reconnaissait tout de suite, malgré sa barbe et ses lunettes noires, ce serait signe que la transformation était inutile. Il y avait aussi la voix... Heureusement, il se souvenait avoir toujours conversé en français en présence de Sen et pas en vietnamien. Il n'avait jamais non plus eu l'occasion de donner directement des ordres au cyclo. C'était Maï qui s'en était chargée. Il attaquerait donc l'homme en vietnamien. La différence très sensible de prononciation pouvait modifier la voix. Sen enfin n'était venu aussi vite dans la nuit que parce que son camarade lui avait dit qu'un ami de Ngô-Thi-Maï-Khanh voulait le voir. Cela prouvait que le seul nom de la *taxi-girl* avait des résonances très nettes pour celui qui lui avait été tant dévoué à l'époque où elle était pensionnaire du *Grand Monde*.

Il ne put douter que le personnage famélique — aux longues jambes maigres émergeant d'un short incolore, qui se tenait gauchement debout dans le hall près de l'entrée, tournant et retournant sans arrêt dans ses mains calleuses un feutre incolore — était Sen. L'homme lui semblait moins jeune qu'il ne l'avait imaginé quand il se faisait voiturier par lui deux ans plus tôt. Il donnait surtout l'impression d'être usé par les privations et par l'effort musculaire quotidien. Après l'avoir entraîné dans un coin du hall, suffisamment éloigné du portier pour que celui-ci ne pût pas entendre leur conversation, il lui demanda :

— Tu es bien Sen, le cyclo ?

— Je suis Sen.

— Tu ne te souviens pas de moi ?

Les petits yeux perçants du coolie le regardèrent avec insistance, mais très vite sa voix, éraillée d'avoir trop crié au hasard de la rue et des carrefours pour obliger les piétons à se ranger, répondit sans hésitation :

— Non.

— Pourtant j'ai été un grand ami de quelqu'un que tu connais bien : Ngô-Thi-Maï-Khanh.

Cette affirmation ne parut pas tellement surprendre Sen qui

déclara avec conviction :

— Ngô-Thi-Mai-Khanh n'a eu que des amis... Elle était si gentille et si bonne !

— Elle était belle aussi ?

— Comme toutes les *taxi-girls* du *Grand Monde*. On n'y trouvait que des belles femmes ! J'étais fier quand je transportais Ngô-Thi-Mai-Khanh ! Cela rendait jaloux tous les autres cyclos !

— Pourquoi parles-tu au passé ? Ngô-Thi-Mai-Khanh n'est donc plus à Cholon ou à Saigon ?

— À Cholon, elle habitait dans cet hôtel. C'est pourquoi je suis venu à toute vitesse quand mon camarade m'a fait votre commission.

— Peut-être croyais-tu qu'elle y était revenue ?

— Oui, je l'ai cru.

— Cela t'aurait fait plaisir ?

— Oh, oui ! Je l'aimais beaucoup... Et elle me faisait bien travailler ! C'était toujours moi qu'elle employait.

— Où est-elle maintenant ?

— Je ne sais pas.

— Moi aussi, Sen, je voudrais bien la revoir ! J'ai dansé avec elle au *Grand Monde* et je n'ai jamais pu l'oublier.

— Comme tous ceux qui l'ont connue !

— Est-ce qu'il t'est arrivé de véhiculer avec elle beaucoup de ses amis ?

— Un seul !

Les petits yeux s'étaient écarquillés et, dans un cri de joie sincère, le coolie s'écria :

— Monsieur Fernet !

— Oui... C'est moi. Mais surtout ne prononce pas mon nom ! Et parle plus bas ! Je me méfie de cet hôtel !

— Ngô-Thi-Mai-Khanh ne l'aimait pas non plus !

— Je le sais... Que penses-tu du nouveau directeur ?

— Tous les directeurs d'hôtels se ressemblent à Cholon : ce sont des Chinois !

— Tandis que toi tu es un pur Vietnamien ?

— Oui, répondit Sen avec fierté.

— Et tu n'aimes pas les Chinois ?

— Ce sont des voleurs et ils discutent toujours sur le prix d'une course.

— Ce sont avant tout des commerçants ! Tu ne les aimes pas, mais pourtant Ngô-Thi-Mai-Khanh était chinoise ?

— C'est vrai, mais elle était généreuse ! Elle venait sûrement d'une famille de mandarins !

— Tu as senti cela, toi ?

— Oui. Nous ne nous trompons jamais, nous les cyclos, sur la clientèle...

— Quand l'as-tu vue pour la dernière fois ?

L'homme parut interloqué par la question. Ce ne fut qu'après un moment de silence qu'il répondit avec calme :

— La nuit où vous êtes reparti pour la France, monsieur Fernet. Ngô-Thi-Mai-Khanh était très triste. Elle est venue me trouver là où elle savait que je dormais, dans mon cyclo... Elle m'a réveillé et elle m'a dit : « Vite, Sen ! Conduis-moi tout de suite à la maison de l'antiquaire ! »

— Tu te souviens de l'heure ?

— Il était très tard... Au moins 2 heures du matin... Pendant le parcours de Saigon jusqu'à la maison, elle m'a dit : « Sen, je suis à nouveau seule... M. Fernet est reparti pour la France... Je ne veux plus habiter là où nous vivions, lui et moi. Tu vas m'attendre et j'emporterai toutes mes affaires. » Je l'ai attendue devant le perron.

— Tu as dû apercevoir l'antiquaire ?

— Je ne l'ai pas vu... Il y avait un autre Européen que je connaissais un peu pour l'avoir eu deux ou trois fois comme client... Sa maison n'était pas très éloignée de celle de M. Martin. Lui aussi était antiquaire, aussi n'ai-je pas été surpris de le voir chez son voisin.

— Le Dr Klein ?

— C'était lui.

— Ensuite que s'est-il passé ?

— Nous sommes repartis, Ngô-Thi-Mai-Khanh et moi avec les bagages, après que le Dr Klein lui eut adressé un salut du haut du

perron.

— Et où s'est-elle fait conduire ?

— Au *Majestic*, à Saigon.

— Au *Majestic* ? répéta Pierre, saisi.

C'était là où Maï lui avait dit avoir eu ses rendez-vous avec Kova-Sako, le Japonais... N'était-ce pas étrange qu'elle y fût retournée ? Cela pouvait s'expliquer sans doute par le fait que cet hôtel était immense et devait avoir des chambres libres.

— Et après ?

— Quand je l'ai déposée devant l'hôtel, je lui ai demandé si je devais l'attendre à proximité comme j'avais pris l'habitude de le faire lorsqu'elle habitait ici, au *Piccadilly*. Mais elle rentra dans l'hôtel, suivie des boys qui portaient ses bagages, sans me répondre et sans même me souhaiter un bon repos comme elle le faisait toutes les nuits. J'en fus un peu chagriné mais je me dis que si elle n'y avait pas pensé, c'était sûrement qu'elle était encore attristée par votre départ.

— Quelle heure était-il approximativement quand elle est entrée au *Majestic* ?

— Au moins 4 heures du matin... Je ne pouvais quand même pas me douter que ce serait la dernière fois que je verrais Ngô-Thi-Maï-Khanh !

— La dernière fois ?

— Oui... Je suis resté devant l'hôtel et j'ai dormi dans mon cyclo. Ce n'est que vers 4 heures de l'après-midi que j'ai fait demander par le portier à quelle heure ma cliente aurait besoin de mes services. Il m'a répondu que Ngô-Thi-Maï-Khanh ne sortirait pas et que je pouvais disposer du restant de la journée et de ma nuit. Je suis donc reparti pour essayer de trouver d'autres clients. Le lendemain, je suis revenu stationner devant l'hôtel où j'ai attendu jusqu'à 4 heures de l'après-midi à nouveau. Je connaissais très bien les habitudes de Ngô-Thi-Maï-Khanh qui ne sortait jamais avant... Je suis retourné voir le portier pour lui dire que j'attendais les ordres de ma cliente mais il me répondit qu'elle avait quitté l'hôtel le matin même à 8 heures avec tous ses bagages dans un taxi. J'ai été stupéfait car elle ne prenait jamais de taxi : elle m'avait souvent dit qu'elle détestait ce mode de locomotion parce que les chauffeurs commettaient trop d'imprudences. Je n'ai jamais pu savoir, ni par le personnel du *Majestic* ni par aucun chauffeur de taxi — et ils ne sont pas tellement nombreux à Saigon ! Je les connais tous ! — où elle s'était fait conduire. Je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles depuis deux années.

J'ai même pensé qu'elle avait dû aller vous rejoindre en France et qu'elle était tellement heureuse auprès de vous qu'elle avait oublié ses vieux amis du Viêt-Nam...

— Elle n'est pas venue me rejoindre, Sen. C'est pourquoi je la recherche, moi aussi. Comme je recherche également Serge Martin.

En entendant ces derniers mots, le coolie eut une expression d'étonnement avant qu'il ne dise :

— Pour « l'antiquaire », c'est différent... Lui, il n'a pas quitté le Viêt-Nam...

Pierre crut avoir mal entendu :

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? On m'a affirmé que Serge Martin n'était plus dans ce pays !

Le coolie eut un moment d'hésitation avant de répondre, très sûr de lui :

— M. Martin est toujours parmi nous... Il ne nous quittera même jamais !

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que c'est la vérité... Je sais où il est.

— Ce n'est pas vrai, Sen ? Tu mens, ou tu es fou !

— Pourquoi mentirais-je ? Ce n'est pas parce que je suis très pauvre que je n'ai pas toutes mes idées !

— Où est-il ?

— Tout près de Saigon, mais pas du côté où il habitait avant.

— Tu pourrais m'y conduire ?

— Si vous ne savez pas où il est, c'est sans doute qu'il n'a pas voulu que vous le sachiez, ou même que personne ne le sache ! Alors je n'ai pas le droit de vous le révéler !

— Je te donnerai ce que tu veux, Sen ! Combien ?

— Je vous ai dit que j'étais très pauvre, monsieur Fernet...

— Et moi je t'ai dit de ne plus m'appeler ainsi ! Tu as bien compris ! Écoute... Quoi qu'il arrive, tu ne m'as pas reconnu : il n'y a plus de Jacques Fernet, le peintre ! Il est retourné en France pour toujours ! Je m'appelle maintenant Pierre Burtin et je suis antiquaire comme Serge Martin... Alors, combien veux-tu ?

— Pour ne pas reconnaître le peintre ou pour vous conduire

auprès de Serge Martin ?

— Pour les deux ! Je suis prêt à payer cher... Parle, Sen !

— Nous sommes tellement misérables, nous, pauvres cyclo indépendants !

— Je sais : les compagnies de cyclomoteurs vous font une concurrence terrible ! Pourquoi ne t'achèterais-tu pas, toi aussi, un cyclomoteur ?

— C'est trop cher, monsieur Burtin !

— Combien ?

— Ça va chercher dans les 10 000 piastres !

— Les voici ! Et maintenant conduis-moi chez Serge Martin !

— En pleine nuit ce n'est pas possible où il est... Demain matin, dès qu'il fera jour, si vous le voulez... J'attendrai devant l'hôtel en dormant dans mon cyclo. Nous pourrons partir vers 7 heures... Avant, ce serait trop tôt : ce ne serait pas ouvert...

— Quoi ?

— Les portes de sa nouvelle demeure : elles sont toujours fermées de 6 heures du soir à 8 heures du matin.

— Quelle drôle d'idée ! Ça ne ressemble pourtant pas à l'antiquaire qui avait l'habitude de sortir de chez lui à n'importe quelle heure de la nuit ! Enfin, c'est bon... Nous partirons à 8 heures. Combien de temps te faudra-t-il pour le trajet ?

— Trois quarts d'heure environ...

— C'est donc tout près ?

— C'est à la fois très près... et très loin !

— Mais ne va pas t'aviser de me faire faux bond maintenant que je t'ai payé ! Si jamais tu agissais ainsi, je te garantis que je te retrouverais ! Par contre, si tu es là demain je te donnerai encore quelques piastres de plus quand je serai en présence de Serge Martin. Nous sommes d'accord ?

— Je vous mènerai auprès de lui... Bonne nuit, monsieur Burtin.

Pendant qu'il rejoignait sa chambre, Pierre avait l'impression de tituber, comme s'il était ivre... Il se demandait même si la conversation qu'il venait d'avoir avec le misérable cyclo, avait été réelle et si elle n'était pas le fruit de son imagination obsédée par les

missions dont il s'était chargé. Mais très vite, il réalisa que les événements continuaient — comme cela s'était toujours produit depuis qu'il avait été entraîné dans la fantastique aventure — à se succéder à l'encontre diamétralement opposée de ses projets. Alors qu'il n'avait interrogé Sen que pour essayer d'avoir quelques éclaircissements sur la disparition inexplicable de Ngô-Thi-Mai-Khanh, il découvrait que Serge Martin se trouvait à quelques kilomètres de Saigon !

C'était à peine croyable ! Ce qu'il ne parvenait pas à s'expliquer, c'est que le colonel Sicard lui ait affirmé à plusieurs reprises — et avec une tristesse non dissimulée — qu'il avait la conviction que Serge Martin n'était plus ? Cette opinion aurait pu, à la rigueur, se justifier si les traces de l'antiquaire s'étaient perdues — comme l'avait dit également la vieille chouette — à la frontière du Yunnan ou en Chine... Mais si, vraiment, Serge Martin n'était qu'à quelques kilomètres de Saigon, il était impensable que ses chefs ne fussent pas au courant ! Il y avait là un mystère...

À 7 heures — Sen avait été fidèle à sa promesse — le cyclo prenait la direction de Saigon. Pierre, qui n'échangea pas une parole pendant le parcours, remarqua qu'après avoir traversé la ville, où la circulation et l'animation étaient encore assez réduites à cette heure matinale, le cyclo s'était engagé sur une route de la banlieue : celle qui conduisait à Bien-Hoa.

Après les trois quarts d'heure de course annoncés par Sen, le véhicule ralentit et s'arrêta devant une grille d'entrée, pratiquée dans un mur longeant la route.

— C'est ici, dit simplement Sen en s'épongeant le front ruisselant de sueur.

— Mais... C'est un cimetière !

— C'est là où se trouve M. Martin... C'est pour cela que je vous ai dit qu'il ne quitterait plus jamais le Viêt-Nam... Pour cela aussi que nous ne pouvions pas arriver avant l'heure où l'on a le droit d'y pénétrer. La nuit, la visite en est interdite.

Pierre n'osait pas entrer.

— Suivez-moi, monsieur Burtin... Vous verrez la tombe de votre ami.

La majorité des tombes était dissimulée sous d'imposants monuments dont l'architecture d'un goût discutable cherchait à rappeler les petites pagodes. Certaines d'entre elles étaient cependant

surmontées d'une croix prouvant que la chrétienté avait laissé des traces profondes au Viêt-Nam. La survivance du bouddhisme se retrouvait dans le style. Sur chaque monument, le nom d'une famille vietnamienne était inscrit... Au bout de la troisième travée, une tombe attirait l'attention par sa simplicité. Il n'y avait pas de monument mais une simple dalle portant un nom français : Serge Martin, suivi de deux dates indiquant la naissance et la mort. Un peu au-dessous, sur la dalle, étaient gravés ces mots : *on supporte d'être logé à l'étroit, mais on ne supporte pas d'avoir le cœur à l'étroit.*

Pierre resta pétrifié. Il n'était pas possible que « l'antiquaire » fût là ! Ne l'avait-il pas toujours cru éternel ? C'était une folie, il le savait bien, mais il ne parvenait pas à se libérer du sentiment qu'un Serge Martin ne pouvait pas mourir et surtout être enseveli comme les autres hommes ! Il s'était toujours imaginé que si, un jour, le vieux colonial disparaissait, personne ne retrouverait son corps... Et voilà qu'il était sous la dalle d'un cimetière quelconque !

Les deux dates prouvaient qu'il avait vécu soixante et onze années : cela surprenait quand on se souvenait de sa vigueur physique. Comment oublier la facilité déconcertante avec laquelle il avait transporté Kim, ficelé, sur son épaule pendant le dernier trajet qu'il lui avait fait accomplir entre la maison et l'endroit, situé au fond du jardin, où il l'enterrerait vivant ? À cette époque, l'antiquaire avait déjà soixante-dix ans : quel était l'homme de cet âge qui aurait pu accomplir, sans avoir même besoin de reprendre son souffle, un pareil effort ?

Par contre, si l'on se souvenait de l'aspect de l'homme, on était étonné qu'il n'eût que soixante et onze ans ! Le Serge Martin qu'avait connu Pierre paraissait aussi vieux que le monde !

La deuxième date indiquait aussi que la mort avait eu lieu un mois après le départ de Pierre pour la France, un mois également après que Serge eut quitté précipitamment sa demeure pour aller à la poursuite de M. Jojo... L'instant de sa mort se situait donc au moment où Pierre, ayant déjà retrouvé 3/10^e de sa vue, avait eu avec le colonel Sicard une conversation téléphonique au cours de laquelle celui-ci lui avait dit : « *Il semble que ses traces se perdent juste à la frontière du Yunnan...* » N'était-ce pas la preuve qu'à cette époque la vieille chouette était encore persuadée que Serge Martin était en vie et ignorait absolument que celui-ci venait d'être enterré dans la banlieue de Saigon ? En ce même temps, le Dr Klein était toujours installé dans la maison de l'antiquaire et continuait à entretenir des relations suivies par radio avec Paris ! S'il avait appris la mort et l'inhumation de Serge Martin, il en aurait aussitôt informé le colonel... À moins

que, lui aussi, ne l'ait ignoré ? Mais pourtant, les journaux avaient dû mentionner la disparition de celui qui avait fait don d'aussi admirables collections au Musée de Saigon ! On n'enterre pas un homme, surtout quand il a eu l'envergure d'un Serge Martin, comme un chien !

— Pour connaître cette tombe, dit doucement Pierre à Sen qui était resté immobile derrière lui, c'est donc que tu as conduit un client à l'enterrement ?

— Non. Je l'ai découverte par hasard, il y a seulement six mois. Une cliente vietnamienne m'avait demandé de la transporter : elle voulait se recueillir sur la tombe de son époux... Je l'ai accompagnée dans le cimetière parce que je portais une grande quantité de *josssticks* qu'elle désirait faire brûler... Cette tombe est la pagode que vous voyez à droite de celle de M. Martin... Quand j'ai vu le nom inscrit sur la dalle voisine, j'ai été comme vous tout à l'heure : j'ai cru que ce n'était pas vrai et que je ne savais plus lire votre langue ! C'est la seule tombe de ce cimetière où les inscriptions sont en français...

Pierre relisait la pensée gravée dans la pierre tombale : *on supporte d'être logé à l'étroit, mais on ne supporte pas d'avoir le cœur à l'étroit...* C'était à croire que Serge Martin l'avait choisie lui-même avant de mourir ! N'était-ce pas tout à fait dans sa manière, dans sa façon de juger les gens et leurs agissements... N'était-ce pas une pensée de seigneur ? L'antiquaire avait horreur de la médiocrité mais celle qu'il exécrait par-dessus tout était celle du cœur : toute sa vie l'avait prouvé. Il avait le sens de la grandeur, même quand il accomplissait une basse besogne nécessaire telle que l'exécution de Kim. Ces quelques mots gravés exprimaient toute sa morgue... C'est pourquoi on pouvait penser qu'il était réellement là !

S'il n'y avait ni croix ni pagode bouddhiste, cela prouvait que ceux qui avait fait édifier la tombe connaissaient bien l'homme qu'elle recouvrait : un sceptique qui avait trop étudié les diverses religions pour pouvoir en adopter une ! Serge Martin ne croyait qu'en une chose : en sa propre étoile. Elle s'était éteinte...

Mais il fallait quand même une prière pour lui, une prière très spéciale, un peu impie, qui lui plairait... Pierre la prononça mentalement : *Pardon d'abord pour toute l'incompréhension dont j'ai fait preuve à votre égard ! Mais d'où vous êtes en ce moment, vous devez être satisfait de constater que je suis revenu de France pour vous rechercher. Vous étiez l'un des trois buts essentiels de ce nouveau voyage que j'accomplis de mon plein gré, sans en avoir reçu l'ordre et sans aucun appui... Je vous demande de l'admettre pour un geste de réparation. Mais je veux faire mieux ! Quand je saurai dans quelles circonstances vous avez*

perdu la vie, j'agirai... Et si j'apprenais que vous avez été victime d'un crime, je vous jure, sur notre amitié, de vous venger ! Je ne vous dis pas « adieu », mais « au revoir »... Il n'est pas possible que nous ne nous retrouvions pas, vous et moi, dans un autre monde où nous reconstituerons la « rude équipe » chère à la vieille chouette.

La vieille chouette ? Il fallait la prévenir immédiatement par un télégramme qu'il enverrait par la poste normale. L'arrivée du message serait un rude coup pour le vieux Chef mais elle lui permettrait peut-être, bien qu'il eût prétendu ne plus appartenir au S.R., de réorganiser immédiatement son réseau d'Extrême-Orient ? Ne fallait-il pas encore tout essayer pour tenter de retrouver le document ? Cette mort de Serge Martin faisait comprendre à l'ex-agent 2884 que c'était à lui qu'incombait de reprendre le flambeau. De quelle façon ? Il ne le savait absolument pas.

— M. Burtin paraît très triste ? dit derrière lui la voix de Sen qui n'avait toujours pas bougé.

— Oui. Il sut être pour moi le plus sûr des amis...

— M. Martin était très connu à Saigon... et très estimé ! Surtout depuis qu'il avait légué ses collections au Musée...

— Sais-tu à peu près à quel moment il a fait ce legs ?

— Il y a un an environ...

— Mais alors ce legs a eu lieu après sa mort ?

Et il pensa : « C'est donc qu'il a laissé un testament ! Je serais curieux d'en connaître la teneur si c'était possible... »

— À l'époque, les journaux ont d'ailleurs parlé de ce don, continua le cyclo.

— Les journaux ? Dans ce cas, ils ont dû dire qu'il était mort ?

— Ils ne l'ont pas dit, sinon cela m'aurait frappé... Ce n'est que six mois plus tard que le hasard m'a fait découvrir la tombe. Sen a bonne mémoire... M. Burtin se souvient-il qu'il a fait cette nuit, au *Piccadilly*, une promesse à Sen ?

— Oui... Prends encore ces piastres. Tu ne m'avais pas menti : tu m'as bien conduit auprès de Serge Martin ! Nous n'avons plus rien à faire ici... Allons...

— Nous rentrons à Cholon ?

— Non. Conduis-moi à Saigon... Au Musée ! Et dépêche-toi !

Une salle entière était réservée aux dons de Serge Martin sans que soit cependant mentionnée, sur le catalogue, la date à laquelle ils avaient été faits. Il n'y avait pas de notice non plus sur la vie du généreux mécène. Aucun visiteur ne pouvait savoir s'il était encore vivant ou décédé. Une telle imprécision parut à Pierre aussi regrettable qu'insolite.

Pourtant il n'y avait aucun doute : les pièces exposées étaient bien celles qu'il avait connues dans la demeure de l'antiquaire. Il reconnut notamment, parmi beaucoup d'autres merveilles auxquelles il avait eu tort de ne pas attacher d'importance quand il avait eu la chance de vivre au milieu d'elles, l'extraordinaire masque de pierre dont nul ne découvrirait jamais l'origine ! Mais il manquait le morceau de choix : l'immense paravent en laque dont les différents panneaux racontaient l'histoire de la danseuse sacrée. Après avoir pointé avec soin dans le catalogue la nomenclature de tous les objets exposés, Pierre dut se rendre à l'évidence : Serge Martin n'avait pas légué sa pièce maîtresse au Musée de Saïgon. Et comme celle-ci ne se trouvait plus dans la maison, on pouvait se demander avec anxiété où elle était ? Seule, peut-être, une lecture éventuelle du testament le révélerait... Mais où se trouvait ce testament ? Sans doute chez un notaire ? En supposant même que Pierre finisse par découvrir le tabellion, ce dernier consentirait-il à ce qu'un étranger — qui n'était nullement héritier — prit connaissance de dispositions testamentaires ?

Alors qu'il était encore perdu dans la contemplation muette d'une porcelaine Ming, décorée d'un fantastique dragon rouge, qu'il se souvenait également avoir vue dans le salon du rez-de-chaussée, il entendit une voix murmurer doucement derrière lui, presque à son oreille :

— Êtes-vous satisfait de retrouver ces objets que vous avez bien connus ?

Pierre tressaillit : cette voix, il l'aurait reconnue entre mille ! C'était celle qui avait dit un soir : « *Nous avons un mandat d'expulsion immédiate pour M. Jacques Fernet.* » La voix du commissaire Xi-Dien...

Il se retourna : le policier était bien là, énigmatique, égal à l'agaçant personnage qu'il avait toujours été.

— Je serais enchanté de vous revoir, monsieur Fernet, si le mandat d'expulsion vous concernant avait été rapporté par notre gouvernement ! Malheureusement, comme ce n'est pas le cas, ce mandat est toujours valable...

— Et, une fois de plus, vous avez la mission de le mettre à exécution ?

— On ne peut rien vous cacher ! Aussi vais-je vous demander d'avoir l'extrême obligeance de m'accompagner à mon bureau qui me paraît un endroit plus indiqué que ce temple de l'Art pour une conversation d'ordre un peu terre à terre...

— Je commence à avoir une certaine habitude de vos arrestations, monsieur le commissaire... Je vous suis.

Quand il fut dans la rue, Pierre remarqua, au moment de monter dans la voiture de police, que le cyclo de Sen avait disparu. Il eut un vague sourire en pensant que Sen, maintenant qu'il avait empoché ses piastres, avait dû trouver habile d'informer la police de son retour sous une nouvelle identité.

Le bureau du commissaire Xi-Dien offrait, sur ceux de ses confrères du Quai des Orfèvres, l'avantage d'être moderne et propre. Mais c'était la seule différence : les méthodes que l'on y employait devaient être sensiblement les mêmes.

— D'abord, commença le policier, permettez-moi de vous féliciter pour l'étonnante transformation physique de votre visage ! Il faut croire que c'est très réussi puisque votre retour dans notre pays est passé complètement inaperçu !

— Jusqu'à ce que Sen vous en informe ?

— Nous avons compris depuis longtemps que ces cyclos, qui parcourent Saïgon et sa banlieue, peuvent constituer une remarquable cohorte d'indicateurs... Nous nous servons d'eux puisqu'ils ont besoin de nous : comment pourraient-ils obtenir la licence de circuler avec leur véhicule de transport si nous ne la leur donnions pas ? Mais ceci n'est qu'un détail... Je tiens à vous féliciter également d'avoir retrouvé la vue. Tous les admirateurs que Jacques Fernet a laissés au Viêt-Nam s'en réjouiront comme moi...

— Il n'y a plus de Jacques Fernet !

— C'est aussi ce que j'ai entendu dire... On m'a expliqué que non seulement vous auriez renoncé à votre nom, mais même à votre art ? Selon ces on-dit vous ne seriez plus peintre mais antiquaire... Serait-ce exact ?

— Je n'ai qu'à vous retourner votre phrase de tout à l'heure : on ne peut rien vous cacher !

— Donc, maintenant, vous vous nommez Pierre Burtin ?

Pouvez-vous avoir l'amabilité de me présenter votre passeport ?

— Le voici.

Après avoir examiné longuement la pièce d'identité, le commissaire la plaça sur son bureau sans la rendre à son propriétaire et en disant :

— Il me paraît en règle. Tous les visas indispensables y ont été apposés... Autrement dit, si M. Jacques Fernet n'a plus de papiers, Pierre Burtin par contre possède tout ce qu'il faut ! Avouez que c'est plutôt curieux puisqu'il s'agit du même personnage ! Peut-on connaître les raisons de ce changement d'identité ?

— La seule chose que je puisse vous dire est que Pierre Burtin est mon véritable nom et que je ne suis pas plus antiquaire que peintre, mais ingénieur comme c'est mentionné sur le passeport.

— Je l'avais remarqué... Mais alors peut-on savoir pourquoi vous êtes venu la première fois au Viêt-Nam sous l'étiquette de peintre ?

Pierre ne répondit pas.

— Je dois reconnaître, poursuivit le commissaire, que les choses avaient été remarquablement orchestrées ! Tout y était : une publicité tapageuse, une réception grandiose avec la présence effective de l'attaché culturel de l'ambassade de France, le vernissage d'une exposition qui fit courir tout Saigon... N'importe qui s'y serait laissé prendre ! Cependant, quand j'ai appris par le lieutenant Dàng-Ngoc-Tuê que vous peigniez — quarante-huit heures à peine après votre arrivée — sur une jonque qui se promenait dans l'estuaire, vous avez commencé à m'intriguer... Lorsque j'ai su que vous aviez réussi à vous faire inviter sur le navire soviétique, vous m'avez intéressé... Enfin, quand vous avez été la victime d'un premier attentat, vous m'avez passionné... Et je vous avoue avoir commencé à émettre quelques doutes discrets sur la véritable raison de votre séjour parmi nous ! Seulement, à chaque fois que j'ai fait part de ces vues toutes personnelles à mes supérieurs hiérarchiques, il m'a été impérativement répondu de vous laisser, ainsi que votre ami Serge Martin, opérer en toute tranquillité... Bien plus ! Quand vous avez perdu la vue, j'ai reçu l'ordre de vous faire protéger ! Ce qui a été fait et qui vous a sans doute évité de graves ennuis au moment du deuxième attentat à la Pointe des Blagueurs. Aussi comprendrez-vous que vous êtes devenu pour moi un personnage de plus en plus extraordinaire ! Je m'étais toujours promis de continuer, de mon propre chef et sans en avoir reçu l'ordre, à essayer de percer le mystère qui vous entourait... J'étais sur le point d'aboutir lorsqu'un

nouvel ordre, venu de très haut cette fois, m'a été donné : vous expulser du Viêt-Nam dans les six heures. Ce qui a été fait. Personnellement j'ai toujours regretté la rapidité d'une pareille décision dont vous ne pouvez me tenir aucun grief ! Si cela n'avait tenu qu'à moi, je vous aurais laissé séjourner encore un certain temps dans notre pays avec la certitude qu'un jour ou l'autre, j'aurais pu apporter à mon gouvernement quelques précisions, vous concernant, qui auraient été du plus haut intérêt !

— Si les choses s'étaient passées ainsi, monsieur le commissaire, j'ai tout lieu de croire qu'elles vous auraient coûté votre place !

— C'est très possible... Mais, au moins, ayant fait mon métier, j'aurais eu la conscience tranquille !

— Et vous ne l'avez plus ?

— Parce que vous êtes revenu ! Notez que j'ai toujours la possibilité de vous faire reconduire immédiatement à l'aéroport !

— Mon nouveau départ vous redonnerait la sérénité ?

— Non... C'est pourquoi j'ai tenu à ce que nous ayons ce petit tête-à-tête... Monsieur Burtin, qu'êtes-vous revenu faire au Viêt-Nam ?

— Sur ce point, je puis vous répondre... Je tiens d'abord à vous préciser que j'accomplis ce voyage de mon plein gré et sans que personne au monde ne me l'ait demandé.

— Je veux bien en prendre note, mais sous toutes réserves ! Mettez-vous à ma place !

— Vous devez me croire, monsieur le commissaire... Le premier but de mon voyage a été de retrouver un ami dont je n'ai plus eu de nouvelles depuis la nuit de mon expulsion : Serge Martin...

— Et... Vous l'avez trouvé ?

— Oui : au cimetière ! Vous saviez qu'il était mort ?

— J'en ai entendu parler...

— Étant donné sa personnalité et l'intérêt que vous sembliez lui porter, vous n'allez tout de même pas me faire croire que vous ne vous êtes contenté que de vagues rumeurs au sujet de la fin de Serge Martin ? Vous savez très bien, par exemple, que son décès remonte, jour pour jour, à un mois exactement après mon départ et qu'il a été enterré dans le cimetière qui borde la route de Saigon à Bien-Hoa ?

— Je le sais, en effet.

— Dans ce cas, monsieur le commissaire, puis-je vous demander de quoi Serge Martin est mort ?

Le commissaire Xi-Dien prit tout son temps avant de répondre, très calme :

— Il a été décapité.

Son vis-à-vis le dévisagea avec stupeur : le visage du policier demeurait impassible.

— Vous en êtes sûr ?

— On ne peut plus, monsieur Burtin ! C'est moi-même qui ai reconnu le corps...

Un long silence suivit avant que Pierre ne demandât :

— Et où l'a-t-on trouvé ?

— À deux kilomètres à peine de l'endroit où il est enterré : le long de la voie ferrée qui relie Saigon à Phan-Thiet... On l'a trouvé à l'aube... J'en ai été presque aussitôt informé. Après m'être rendu sur les lieux, connaissant — comme vous le disiez si bien — la personnalité de votre ami, j'ai immédiatement demandé des instructions en haut lieu. Elles n'ont pas été longues à venir et se sont résumées à ceci : « Évitez d'ébruiter cette affaire. Il ne faut aucune publicité, ni relation du crime dans la presse ! Faites immédiatement inhumer le corps au cimetière de Bien-Hoa dans le plus grand secret. »

— Il n'y a eu aucune cérémonie ?

— Aucune ! Seul un attaché de l'ambassade de France, accompagné d'un représentant de notre ministre de l'Intérieur sont

venus s'incliner devant le corps. Je crois que ces messieurs étaient surtout là pour s'assurer que les instructions données étaient scrupuleusement exécutées.

— C'est fantastique ! Et vous êtes certain que ce fut un crime ?

— Aucun doute possible sur ce point.

— Mais enfin... Vous me dites qu'il a été retrouvé à l'aube le long d'une voie de chemin de fer ? Ce pourrait être un accident ? Il aurait pu tomber du train, par exemple ?

— Ou s'être endormi sur la voie jusqu'à ce qu'un train passe et le décapite ? Non, monsieur Burtin ! Votre ami ne prenait jamais le chemin de fer et n'avait pas pour habitude de s'endormir sur les voies !... Il a été exécuté d'un seul coup de sabre.

— Un coup de sabre ?

Pierre frissonna, se souvenant des visions de Hô le sampanier et de Racinski, assassinés de la même manière... Il se rappelait surtout une phrase de Serge Martin, prononcée devant le sycamore où le corps du Polonais était encore attaché : « *Exactement la même exécution que l'autre ! D'un seul coup ! À la chinoise !* »

Serge Martin avait subi le supplice. Et d'autres paroles de l'antiquaire, dites quelques heures plus tard après qu'ils eurent enterré Racinski, lui revinrent à l'esprit : « *Un vieux dicton affirme : jamais deux sans trois ! Hô est mort, Racinski est mort... Quel sera le troisième : vous ou moi ?* » Instinctivement, il se passa la main autour du cou.

— Qu'avez-vous, monsieur Burtin ? demanda le commissaire sur un ton compatissant. Craindriez-vous, par hasard, de connaître un jour le même sort ?

— Oh, nullement ! Qui pourrait m'en vouloir aujourd'hui ? Je pense que mes ennemis ont dû être suffisamment satisfaits de m'avoir fait perdre la vue !

— Le seul ennui, c'est que vous l'ayez retrouvée.

Cela avait été dit sur un ton glacial.

— De plus n'oubliez pas que, grâce à nous, ceux qui vous en voulaient vous ont manqué à la Pointe des Blagueurs et qu'ils y ont perdu l'un des leurs. Ce qui est terrible dans notre pays, monsieur Burtin, c'est que les haines y sont tenaces et que les gens savent attendre pour exercer leur vengeance.

— Parce que vous estimez que Serge Martin a été victime

d'une vengeance ?

— Sans aucun doute ! C'est la seule explication possible.

— Vous avez entrepris une enquête ?

— J'ai reçu l'ordre de ne pas bouger. Sans doute devait-on craindre que les recherches de police n'ébruient l'affaire ?

— Mais c'est insensé, monsieur le commissaire ! Vous n'allez quand même pas me dire que l'on a laissé assassiner, sans même essayer de châtier le coupable, un homme qui a vécu pendant un demi-siècle au Viêt-Nam et qui lui a prouvé — en léguaant toutes ses admirables collections au Musée de Saïgon — qu'il aimait votre pays !

— Ce furent cependant les ordres.

— Mais Serge Martin était citoyen français ! Le gouvernement français se devait de protester par l'intermédiaire de son ambassade ou de son consulat !

— Si votre gouvernement ne l'a pas fait, c'est sans doute qu'il avait d'excellentes raisons. Je vous ai dit qu'un attaché de l'ambassade était venu assister à l'inhumation... Vous devez être assez averti de certaines choses pour savoir qu'il arrive, plus souvent qu'on le croit, qu'un gouvernement préfère ne pas faire toute la lumière sur la mort subite de l'un de ses ressortissants.

Ces derniers mots faisaient réfléchir Pierre : il était sûr maintenant que la vieille chouette avait été tenue au courant de l'assassinat de l'antiquaire... peut-être même par son remplaçant, ce Dr Klein qui n'avait quitté le Viêt-Nam que plusieurs mois plus tard. Sans doute était-ce même le S.R. français qui avait fait dire aux représentants officiels de la France que le silence absolu était préférable ? Ce qui expliquait beaucoup de choses dans l'attitude réservée du colonel Sicard à chaque fois qu'il lui avait demandé à Paris, s'il avait des nouvelles de Serge Martin. Ce n'avait été que progressivement, mais avec une force de conviction de plus en plus grande, que l'officier avait essayé de le persuader que l'antiquaire n'était plus... Seulement lui, Pierre, n'avait jamais consenti à accepter cette idée ! Il s'était révolté dans un sursaut instinctif, qui s'était révélé plus fort que tout ce qu'on lui disait ! Mais pourquoi la vieille chouette l'avait-elle laissé repartir à la recherche de son ami sans lui avouer toute la vérité ?

— Il y a encore un détail, poursuivit le commissaire, que j'ai omis de vous révéler au sujet de cette mort : nous avons retrouvé le corps mais pas la tête.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Oui... Le corps décapité était le long de la voie mais la tête avait disparu. Elle a certainement été emportée par l'assassin... On se demande d'ailleurs pour quelle raison. Ce n'a sûrement pas été pour cacher l'identité du mort sur lequel nous avons trouvé tous les papiers personnels.

— Mais... Êtes-vous certain que ce corps soit celui de Serge Martin ?

— Serge Martin, avec sa haute taille et différentes particularités que je n'ai pas à vous expliquer ici, était beaucoup trop connu de nous tous pour que nous puissions nous tromper ! Je me suis fait la même réflexion que vous, mais très vite j'ai été contraint d'abandonner cette hypothèse. Il n'y avait qu'un Serge Martin au Viêt-Nam où les Français ne sont plus si nombreux ! C'est bien son corps qui est dans la tombe.

— Peut-être l'assassin a-t-il enterré la tête ailleurs ?

— Je n'en vois pas l'utilité pour lui... Je vais vous dire une chose qui va vous sembler effarante mais que je crois possible : dans nos régions, où l'on coupe encore assez facilement les têtes, il y a des gens qui aiment les conserver... Soit comme un trophée, soit surtout pour prouver à d'autres que celui — qu'ils considéraient comme un ennemi — est vraiment mort... Si cela était, il est certain que si l'on avait retrouvé cette tête, conservée d'une façon ou d'une autre, on n'aurait pas été loin de découvrir l'assassin ! Le malheur, c'est que l'on m'ait interdit de poursuivre l'enquête.

— Tout ce que vous m'apprenez est bouleversant !

— Quand je vous ai revu dans le Musée, où vous paraissiez perdu dans la contemplation de la collection Martin, j'ai tout de suite pensé qu'une conversation entre nous serait indispensable. N'est-ce pas maintenant votre avis ?

— Oui... Ces collections n'ont pu entrer au Musée que par disposition testamentaire du défunt ?

— Serge Martin avait fait depuis longtemps un testament qui était déposé chez un notaire de Saïgon. Et pour que le transfert de ces pièces rares soit effectué sans précipitation, il avait même prévu pour exécuteur testamentaire un autre antiquaire qui avait toujours été l'un de ses amis, le D^r Klein. Sans doute l'avez-vous connu ?

— Non.

— Comme c'est étrange ! Eh bien, ce D^r Klein, auquel Serge Martin avait également confié la garde de sa maison le jour où il l'a quittée, s'est acquitté avec beaucoup de soin de cette tâche dès que

nous lui avons appris discrètement la mort. Il a fallu plusieurs mois pour tout inventorier et ce ne fut qu'après une année que la maison, devenue vacante, a été réquisitionnée par l'État qui l'a transformée en orphelinat.

— Serge Martin est bien parti de chez lui quelques heures après que vous m'aviez conduit à l'avion ?

— Oui. Quand j'y suis revenu le lendemain, j'ai trouvé le Dr Klein qui m'a dit que votre ami s'était absenté pour quelques jours. Un mois plus tard, son corps était retrouvé là où vous savez.

— Quel genre de personnage était ce Dr Klein ?

— Un homme charmant qui passait assez inaperçu. Il avait la réputation de ne vivre que pour ses propres collections.

— Mais lui aussi a disparu ?

— Il est reparti pour son pays, l'Allemagne, dès que les collections de Serge Martin eurent été transportées au Musée.

— Et ses propres collections, qu'en a-t-il fait, ce Dr Klein ?

— Il a été moins généreux que votre ami : il les a emportées avec lui.

— Vous ne pensez pas qu'il aurait pris également la plus belle pièce de la collection Martin ?

— Le paravent ? Vous dites cela parce que vous ne l'avez pas vu au Musée ? Eh bien, non ! Quand il y a eu le transfert de la maison au Musée, j'ai fait la même remarque que vous au conservateur, mais celui-ci m'a répondu que Serge Martin avait envoyé, quatre jours après son départ, un ordre écrit au Dr Klein où il lui disait d'expédier immédiatement le paravent à Haiphong.

— En plein pays Viêt-Minh ? Quelle idée saugrenue ! Et comment le gouvernement nationaliste a-t-il laissé partir une telle merveille ?

— À ce moment-là, notre gouvernement ignorait que votre ami léguerait ses collections au Musée de Saigon. Il ne l'a appris qu'après sa mort, quand on a ouvert le testament chez le notaire. De son vivant, Serge Martin, seul propriétaire de ses collections, avait le droit d'en faire ce qu'il voulait : de les vendre ou même de les donner.

— Mais enfin, ce paravent — qui avait au moins douze grands panneaux — était immense ! On peut donc faire passer en transit par chemin de fer ou par avion des objets de cette taille et de cette valeur à la ligne de démarcation du 18^e parallèle ?

— En principe, il n'y a aucun échange commercial entre le Viêt-Minh et nous : la frontière est bien gardée des deux côtés ! Ici notre économie est fondée sur le dollar, chez les communistes elle s'aligne sur les monnaies chinoise ou russe. Si l'on avait quand même réussi à forcer cette barrière pour introduire le paravent au Viêt-Minh, nous l'aurions certainement su... J'ai posé la question au D^r Klein qui m'a très franchement répondu qu'après avoir été transporté en camion jusqu'au port de Saigon, le paravent avait été embarqué sur un cargo anglais qui devait faire escale à Haiphong.

— Vous a-t-il révélé le nom du destinataire ?

— Non. Et je ne pouvais pas exiger qu'il me le dise. À mon avis, je pense que Serge Martin, qui prospectait un peu partout pour dénicher des pièces rares, avait besoin d'une monnaie d'échange au Viêt-Minh : le paravent a dû servir à cet effet. Tel que nous connaissions votre ami, nous pouvons supposer que l'opération a été fructueuse !

— Cela s'est passé quand exactement ?

— Huit jours après son départ, qui a coïncidé avec le vôtre.

— Donc trois semaines et demie environ avant que l'on ne découvre le corps le long de la voie ferrée ?

— Oui.

— Ce paravent, sait-on où il est maintenant ?

— Comment voulez-vous avoir des précisions en plein pays rouge ?

— Vous devez cependant avoir des espions là-bas ?

— Comme tout le monde ! Seulement, ils ont des tâches plus urgentes que de s'occuper d'un paravent !

— Monsieur le commissaire, j'ai quand même l'impression que le départ de ce paravent a joué un rôle déterminant dans la suite des événements qui ont abouti à l'assassinat de Serge Martin... Celui-ci attachait trop d'importance et de prix à ces laques pour les avoir laissées partir de gaieté de cœur, même contre un paiement ou un échange fabuleux ! Beaucoup plus que sa tête, dont vous me parliez tout à l'heure, je suis persuadé que si l'on retrouvait le paravent, on découvrirait en même temps la piste de l'assassin.

Le commissaire parut réfléchir avant de répondre :

— Ce que vous dites là n'est pas dénué de bon sens et pourrait étayer une hypothèse toute personnelle que j'ai souvent

échafaudée au sujet de ce crime... Mais je n'en ai fait part à personne ici pour la bonne raison que l'on m'aurait traité d'imaginatif et surtout parce que l'on m'a donné l'ordre d'abandonner l'enquête.

— Quelle que puisse être votre opinion sur moi, je suis tout prêt à vous écouter parce que je veux vous aider. Il faut absolument que, vous et moi, nous sachions pourquoi Serge Martin a été tué !

— Avant de vous répondre, j'aimerais connaître l'autre but que vous poursuivez en revenant au Viêt-Nam. Vous m'avez déjà expliqué le premier qui était de retrouver votre ami : c'est fait, hélas !... Passons au second, voulez-vous ?

— Je veux également revoir cette jeune femme qui a su se montrer pour moi la plus douce des compagnes.

— Ngô-Thi-Mai-Khanh, la *taxi-girl* qui avait abandonné le *Grand Monde* pour venir vivre auprès de vous ?

— Oui.

— Elle aussi a disparu dans les quarante-huit heures qui ont suivi votre départ.

— Je sais : elle a quitté le *Majestic*, où elle s'était faite conduire par Sen, le surlendemain matin. Depuis personne n'a plus eu de ses nouvelles... Mais vous, monsieur le commissaire, peut-être avez-vous des renseignements plus récents ?

— À vrai dire, je n'avais aucune raison spéciale de m'intéresser au sort de cette jeune personne !

— Vous l'avez cependant fait incarcérer pendant quelques heures sous l'inculpation d'être un agent du Viêt-Minh ?

— Je ne me suis jamais fait la moindre illusion sur la véracité d'une telle accusation ! Ngô-Thi-Mai-Khanh n'a jamais appartenu, ni au Viêt-Minh ni au Parti communiste chinois... Elle ne pensait qu'à la danse et peut-être aussi à l'amour après qu'elle vous eut rencontré. Si nous l'avons arrêtée, c'est uniquement sur la demande de Serge Martin qui estimait qu'elle pourrait nous gêner dans l'exécution rapide de l'ordre d'expulsion vous concernant... Dès que vous avez été dans l'avion, je suis revenu ici dans ce bureau où j'ai trouvé l'antiquaire qui m'a dit en souriant : « Maintenant que l'oiseau s'est envolé, je pense que nous pourrions libérer l'oiselle ? » Nous l'avons fait aussitôt. Sans doute avez-vous dû nous en vouloir terriblement ?

— Surtout à Serge Martin ! Mais je lui ai pardonné depuis longtemps !

— C'est bien de ne pas être rancunier... Reconnaissez aussi qu'il n'a pas eu tout à fait tort d'agir ainsi ? Cette jeune femme n'était pas digne de vous, monsieur Jacques Fernet, et encore moins de l'ingénieur Pierre Burtin ! Vous voulez quand même la revoir ?

— J'ai un compte à régler avec elle.

— Un compte ?

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, le regard froid du commissaire Xi-Dien fut traversé, pendant l'espace d'une seconde, par une lueur que Pierre remarqua avec étonnement. Mais, très vite, les yeux retrouvèrent leur indifférence pendant que la voix sèche disait :

— Vous n'êtes pas le seul, monsieur Burtin !

— Vraiment, Ngô-Thi-Mai-Khanh aurait des ennemis ?

— Je lui en connais au moins un.

— Qui cela ?

— Moi !

— Que vous a-t-elle donc fait ?

— À moi personnellement, rien... Seulement je la soupçonne, sinon d'en être l'auteur, du moins d'avoir inspiré le meurtre de Serge Martin.

— Dans la bouche d'un homme tel que vous, c'est là une accusation très grave !

— Monsieur Burtin, depuis le premier jour où nous avons fait connaissance voici deux ans, avez-vous jamais eu l'impression que je parlais à la légère ?

— Non, évidemment... Je me souviens même avoir dit à Serge Martin que je trouvais votre calme plutôt inquiétant !

— Pas pour ceux qui, comme vous, ont la conscience tranquille ! Parce que vous l'avez, n'est-ce pas ?

— Je pense n'avoir toujours fait que mon devoir.

— Moi aussi... C'est pourquoi mon devoir est de vous mettre en garde contre cette femme, au cas où cela n'aurait pas été déjà fait par d'autres avant moi.

Pierre ne répondit pas.

— Pourquoi je soupçonne Ngô-Thi-Mai-Khanh d'être mêlée à l'assassinat de votre ami ? Pour une foule de petites raisons qui, a

priori, pourraient sembler assez faibles... Je ne m'explique pas, par exemple, la disparition de cette fille coïncidant avec celle de l'antiquaire. Sur le moment je n'y ai pas prêté attention mais quand le corps a été découvert un mois plus tard, j'ai cherché qui pouvait bien avoir eu intérêt à commettre un tel crime. Encore une fois je vous répète qu'il ne s'est pas agi là d'une enquête officielle mais de recherches très discrètes faites par moi seul.

» Quelles étaient les personnes qui avaient vécu les derniers temps dans l'entourage de Serge Martin et qui pouvaient lui en vouloir pour une raison quelconque ? D'abord vous, qui ne deviez que difficilement lui pardonner de vous avoir fait rapatrier aussi cavalièrement en France... Seulement vous y étiez toujours au moment du crime et je vous imaginais mal payant des mercenaires pour accomplir ce forfait !... Je pensais aussi à Kim, le boy qui avait disparu trois mois plus tôt d'une façon assez inexplicable : il était possible que ce fût lui mais il aurait fallu pour cela que votre ami se fût séparé de lui brusquement et l'eût mis à la porte... Ce qui n'a pas été le cas, n'est-ce pas ?

— Non.

— Serge Martin m'a même semblé très sincèrement désolé du départ subit de son boy pour lequel il semblait avoir une prédilection assez spéciale.

— Ce ne peut être Kim, je vous le garantis !

— Serait-ce ce Dr Klein qui l'avait remplacé aussi rapidement dans sa demeure ? Pendant les mois qui ont suivi le crime, le Dr Klein est encore resté là : j'ai eu tout le loisir et toutes les possibilités d'observer ses allées et venues ou ses agissements... Il s'est comporté en homme tranquille qui n'aspirait qu'à une chose : achever de remettre au Musée, selon la volonté expresse du défunt, les collections et rentrer finir ses jours dans son pays. Il n'avait aucun intérêt à tuer Serge Martin pour lequel il m'a toujours paru avoir la plus grande estime.

— Ne l'ayant pas connu, je ne puis rien dire.

— Restait Ngô-Thi-Mai-Khanh qui, de loin, devait être la personne en voulant le plus à Serge Martin ! Je me souvins qu'au moment où nous l'avons libérée de sa très courte incarcération, nous avons dû lui faire des excuses, en lui disant qu'il y avait eu une regrettable erreur. Quand elle a su que la dénonciation avait été faite par Serge Martin, j'ai vu son visage changer : une rage indescriptible s'y devinait. Et en partant, elle m'a dit ces paroles auxquelles j'ai eu tort de ne pas attacher alors d'importance : « *Cet homme a fait mon*

malheur. Je sais qu'il me hait, mais sa haine n'est rien en comparaison de celle que je lui porte ! Un jour viendra bientôt où il paiera au centuple tout le mal qu'il m'a fait ! » J'ai vraiment eu à ce moment l'impression de me trouver en présence d'une furie déchainée qui ne pardonnerait jamais à celui qui l'avait séparée de vous, son amant. Un mois a passé et Serge Martin a été décapité selon la méthode chinoise. Ngô-Thi-Maï-Khanh était d'origine chinoise. Son nom commença à bourdonner tout doucement dans ma tête où il revint de plus en plus souvent...

— Ce n'est quand même pas suffisant pour accuser cette femme d'être l'instigatrice du crime !

— Cher monsieur Burtin, une amoureuse qui se croit bafouée est capable de tout, surtout si elle est chinoise ! Ne l'oubliez jamais ! Et revenons à votre idée selon laquelle la disparition du paravent pourrait avoir un rapport avec l'assassinat de votre ami... Je vous ai dit que ce paravent avait été transporté jusqu'à Haiphong sur un cargo anglais... Je connaissais ce navire qui revient régulièrement faire escale à Saigon pour y charger ou y décharger toutes sortes de marchandises. J'ai donc attendu patiemment son retour. Dès qu'il a été à nouveau dans notre port, trois mois plus tard, le lieutenant Dàng-Ngoc-Tuê, que vous connaissez bien et qui est à la tête de la police fluviale, s'est rendu à bord pour interroger le capitaine anglais. Celui-ci n'avait aucune raison de faire des difficultés pour lui dire que le paravent avait été remis à Haiphong à une certaine Ngô-Thi-Maï-Khanh qui était venue le chercher avec un camion.

— Pourquoi m'avez-vous dit tout à l'heure que vous ignoriez le nom du destinataire ?

— Simplement parce que vous ne m'aviez pas encore révélé le second but de votre voyage : régler un compte avec cette jeune personne... Or, l'ordre, laissé au D^r Klein, de faire expédier le paravent a été donné par Serge Martin quatre jours après son départ, c'est-à-dire après qu'il était venu me demander de libérer Ngô-Thi-Maï-Khanh... Avouez que tout cela est plutôt troublant !

— Et qu'a-t-elle fait de ce paravent après en avoir pris livraison à Haiphong ?

— Nul ne le sait.

— Sauf moi, monsieur le commissaire !

— Vous ?

— Je me souviens très bien qu'un soir où elle contemplait, dans le salon de Serge Martin, ce paravent qui la fascinait, Ngô-Thi-Maï-Khanh m'a dit : « *J'ai vu ce paravent ailleurs, quand j'avais l'âge de*

la danseuse-enfant... Il était dans une pagode... Il y a été volé... Mais un jour il retournera là où il a toujours été... » Et, pendant la dernière nuit que j'ai passée avec elle la veille de mon expulsion, elle m'a raconté qu'étant enfant elle avait été consacrée à Bouddha dans une pagode se trouvant dans la province de Phu-Ly... Ceci évoque-t-il pour vous quelque chose ?

— Je ne l'ai jamais visitée mais je sais qu'il existe, en effet, dans cette région, une pagode gigantesque creusée dans des grottes adossées à la chaîne annamitique... Le nom de cette pagode, qui est l'un des derniers grands refuges du bouddhisme, est même très connu : Huong-Tich...

— Je suis sûr que c'est là où, enfant, Ngô-Thi-Maï-Khanh avait vu le paravent ! Et c'est là où, avec sa folie mystique, elle a dû le rapporter ! Comprenez-moi, monsieur le commissaire : Ngô-Thi-Maï-Khanh est persuadée que l'histoire racontée sur les laques — celle d'une petite fille consacrée au Dieu pour devenir danseuse sacrée — est sa propre histoire ! Elle se prétend même Fille du Dieu ! Sur le dernier panneau de laque, racontant l'histoire, on voit la fille consacrée, devenue grande, monter les marches d'une pagode, les bras tendus vers Bouddha qui l'attend... Je suis certain que Ngô-Thi-Maï-Khanh est à Huong-Tich, où elle doit se croire dans la demeure du Dieu son Père... Il faut que j'aille là-bas !

Pour la première fois, un imperceptible sourire effleura les lèvres minces et dures du commissaire Xi-Dien avant qu'il ne réponde :

— Ce n'est peut-être pas impossible, monsieur Burtin... Peut-être pourrais-je vous aider à réaliser ce projet ! Seulement j'y mettrai une condition !... Vous m'avez bien dit que vous aviez un compte à régler avec cette femme ? Un compte de quel ordre ? Sentimental ?

— Admettons... Elle a tenté de m'empoisonner.

— Voilà qui m'éclaire ! Et pourquoi voudriez-vous, dans ce cas, qu'elle n'ait pas fait assassiner votre ami l'antiquaire ? Elle voulait sa vengeance totale : sur l'homme qui l'avait quittée et sur celui qui avait favorisé votre fuite... N'est-ce pas très logique, tout cela ?

— Oui.

— Je commence à comprendre que vous ne portiez plus cette jeune beauté dans votre cœur ! Voici la condition que je mets pour vous aider à faire ce voyage : vous allez me donner votre parole d'homme — et ce n'est pas au « faux peintre » que je m'adresse mais à l'authentique ingénieur — que vous ferez l'impossible, si vous avez enfin la preuve qu'elle a trempé dans l'assassinat de Serge Martin,

pour la ramener avec vous ici au Viêt-Nam ?

— Pourquoi tenez-vous tant à récupérer cette femme ?

— Le jour où elle sera là, je l'arrêterai immédiatement en tant que criminelle de droit commun et elle sera jugée comme telle ! Ceci me permettra de prouver à ceux qui m'ont scié les bras dans cette affaire, parce qu'ils s'imaginaient qu'il s'agissait d'un crime politique, qu'ils se sont trompés lourdement et que nous ne nous trouvons — comme je l'ai toujours pensé — que devant l'absurde vengeance d'une amante délaissée. Cette mise au point risque de renforcer considérablement ma position et peut-être de m'apporter un poste beaucoup plus important que celui où je piétine en ce moment.

— L'arrestation de Ngô-Thi-Mai-Khanh serait, en somme, votre action d'éclat ?

— Dans mon métier, on les trouve là où l'on peut, les actions d'éclat...

— Vous avez ma parole. Comme j'ai déjà promis, sur sa tombe, à mon vieil ami de le venger, ça ne m'est pas difficile ! Quand puis-je partir ?

— Ce soir, si vous le voulez... Voici comment nous allons procéder pour vous permettre d'opérer en toute tranquillité au Viêt-Minh... Je vais vous expulser à nouveau, mais, cette fois, ce ne sera pas le peintre Jacques Fernet ! Le mandat concernera Pierre Burtin, ingénieur affilié au Parti communiste français, personnage dangereux dont nous ne voulons plus en pays nationaliste. N'est-il pas normal que nous vous conduisions à la frontière communiste la plus proche : celle du Viêt-Minh ? Le motif de votre expulsion sera le suivant : « *A tenté de faire de l'espionnage au profit de puissances étrangères...* » Je vais vous faire établir une carte de membre actif au P.C. français... Vous verrez comme elle vous sera utile ! Nous en avons toujours quelques-unes en réserve... Pour vous, ce sera la meilleure carte de visite de l'autre côté du 18^e parallèle !

» Vous avez un train qui part à 20 h 45 pour Dang-Hoï, la dernière grande ville avant la frontière. Là, on vous attendra : l'un de nos officiers de police avec une jeep. Il vous conduira directement à un poste frontière où il vous remettra entre les mains des communistes. Vous exhiberez alors votre ordre d'expulsion — qui sera, à leurs yeux, un titre de gloire — ainsi que votre carte de membre du P.C. français. Je vous préviens que vous aurez à subir un interrogatoire très serré ! Je vous crois assez habile pour répondre que, n'ayant pu rendre service comme vous l'espériez quand le P.C. vous a envoyé de France au Viêt-Nam, vous vous mettez à l'entière

disposition du Viêt-Minh.

» Ils vous accueilleront très vite à bras ouverts car ils manquent actuellement de techniciens et d'ingénieurs. De plus, tout ce qui vient de France est très prisé au Viêt-Minh, beaucoup plus qu'au Viêt-Nam où nous nous sommes laissés trop américaniser. Étant donné votre qualité d'ingénieur, il est presque certain que l'on vous enverra rapidement à Hanoï. Là, vous vous débrouillerez...

— Comment pourrai-je revenir avec Ngô-Thi-Mai-Khanh ?

— Cher monsieur, un homme qui a réussi à se faire inviter sur le N. 625 soviétique alors qu'il n'était qu'un faux peintre, doit avoir plus d'un tour dans son sac... N'est-ce pas votre avis ?

Et comme Pierre ne répondait pas, il continua :

— Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous êtes venu, la première fois, chez nous, sous une fausse identité...

— Vous ne me croiriez sans doute pas si je vous affirmais que je n'ai employé ce « canular » que pour faire plaisir à Serge Martin qui me l'avait conseillé.

— Vous le connaissiez depuis longtemps ?

— Pas personnellement, mais nous étions en correspondance depuis des années... L'un de mes amis avait emporté quelques-unes de mes toiles au Viêt-Nam et les avait fait voir à Serge Martin.

— Ces fameuses toiles que vous aviez peintes d'imagination sans être pourtant jamais venu dans notre pays ?

— Oui... L'antiquaire a été tellement étonné qu'il m'a écrit pour me conseiller de continuer parce qu'il était dans ses intentions, quand il y aurait assez de toiles, d'organiser ici une exposition de mes œuvres. J'ai continué... Mon métier est d'être ingénieur mais mon violon d'Ingres a toujours été la peinture ! Seulement Serge Martin m'a judicieusement fait remarquer, dans l'une de ses lettres, que si je voulais faire une véritable carrière de peintre, je ne devais pas passer pour un amateur qui ne barbouille des toiles qu'à ses moments perdus... C'est comme cela que je suis devenu Jacques Fernet ! Avouez que ça n'a pas trop mal réussi ?

— Je le reconnais d'autant plus que j'ai moi-même acheté l'une de vos toiles !

— Non ? Laquelle ?

— La seconde que vous avez peinte ici après votre arrivée et qui représente l'estuaire, vu du cap Saint-Jacques.

— Comme c'est amusant ! Savez-vous qui a acheté la première qui représente au contraire le cap Saint-Jacques vu de l'estuaire ?

— Qui cela ?

— Ngô-Thi-Maï-Khanh...

— Sans doute était-elle déjà amoureuse de vous !... Mais méfiez-vous quand même si vous la retrouvez à la pagode de Huong-Tich. Sachez être prudent !

— Les marques d'affection, qu'elle a su me prodiguer depuis, m'obligent à l'être ! J'aimerais savoir une dernière chose au sujet de la mort de Serge Martin. Vous m'avez dit que l'inhumation avait eu lieu dans le plus grand secret parce que personne, et surtout le gouvernement français, ne tenait à ce que l'on sût qu'il avait été assassiné... Mais n'a-t-on pas cherché même à cacher qu'il était mort ?

— Peut-être votre gouvernement, en accord avec le nôtre, a-t-il estimé qu'il y avait intérêt à faire croire pendant quelque temps encore qu'il était toujours vivant.

— Il y a eu cependant la pose de la pierre tombale sur laquelle ont été gravés non seulement un nom et la date de sa mort, mais une pensée ?

— La tombe est restée anonyme pendant onze mois. Ce n'est qu'à la veille de son départ et après en avoir obtenu l'autorisation de votre ambassade, que le D^r Klein a fait poser la dalle.

— Après que les collections eurent été remises au Musée ?

— Oui.

— Et, à ce moment-là, y a-t-il eu une cérémonie quelconque ?

— Aucune. Quant au choix de la pensée, il a été fait par Serge Martin lui-même qui l'avait prévue dans son testament.

— Je me doutais qu'elle venait de lui.

— Sen m'a dit que vous aviez élu domicile au *Piccadilly* de Cholon. C'est vrai ?

— J'adore Cholon !

— Tous les artistes aiment Cholon ! Le mieux maintenant, c'est de rentrer à votre hôtel, d'y faire vos bagages et de revenir ici dans deux heures... Vos papiers seront prêts, ainsi que votre place retenue dans le train. Ah ! Un conseil : quand vous franchirez la

frontière, arrangez-vous pour avoir une tenue plus négligée... Avec votre barbe, ce sera facile ! Et pas de cravate ! Ça fera plus « camarade prolétaire » ! À tout à l'heure, « camarade Burtin » !

— Vous ne seriez pas mal non plus en commissaire du peuple !

Dès que son visiteur fut parti, le commissaire Xi-Dien décrocha un téléphone intérieur pour annoncer à un interlocuteur invisible :

— Tout est en ordre. Il prend ce soir le train de 20 h 45... Je transmets immédiatement à nos agents... Soyez tranquille : on ne le perdra pas de vue... Lui ? Il n'a plus qu'une idée en tête : venger son ami l'antiquaire ! Selon vos instructions, je lui ai bien fait comprendre que je tenais la femme pour la vraie responsable de cette mort... Il part à sa recherche... Du moins c'est ce qu'il dit ! Mais il n'était pas obligé de tout me dire... Je me suis bien gardé de lui parler du document mais je suis toujours convaincu qu'il n'est revenu que pour le trouver... S'il court après la femme, c'est parce qu'elle a dû être mêlée de très près à l'affaire : elle était la maîtresse de M. Jojo... S'il la retrouve, il saura la faire parler : ce sera à ce moment-là qu'il faudra agir vite !... Vous avez prévenu notre réseau de l'autre côté ? Bien... Vous aviez raison. Il faut appliquer exactement la même tactique qui a failli réussir avec les Russes : les laisser opérer pour leur prendre le plan au tout dernier moment... Ils sont très forts, ces Français ! Et très bien dirigés de Paris ! Puisque nous n'avons ni les moyens ni surtout les hommes capables de faire ce genre de travail, servons-nous des autres sans qu'ils le sachent ! Nous restons en liaison.

*

Le commissaire Xi-Dien avait bien fait les choses : une couchette était réservée dans le train jusqu'à Dong-Hoï où celui-ci n'arriverait que le lendemain à midi après avoir serpenté, depuis Phan-Thiet, tout le long de la côte bordant la mer de Chine. Le voyageur à la tenue assez négligée s'installa dans son compartiment où il y avait trois autres couchettes, toutes occupées par des Vietnamiens.

Il put constater qu'il était l'un des rares Européens se trouvant dans ce train bondé où les voyageurs s'entassaient dans les couloirs. Un train dont la lenteur avait quelque chose de désespérant !

Avant de retourner chercher les faux papiers indispensables chez le commissaire, Pierre avait fait un détour par la poste centrale d'où il avait adressé au domicile personnel du colonel Sicard un câble dont la teneur ne pourrait pas attirer l'attention d'un service de contrôle éventuel mais qui lui paraissait suffisamment explicite : « *Recevez mes condoléances pour décès confirmé de votre fils Serge.* » Et c'était signé simplement : *Pierre*.

Après une nuit, où, bien qu'allongé, il lui fut impossible de dormir — tellement la chaleur était étouffante — il sauta sur le quai de la gare de Huê à 6 heures du matin pour s'arracher, pendant la halte, à la fournaise du compartiment. Là il apprit que l'arrêt était d'au moins deux heures. C'était plus de temps qu'il n'en fallait pour faire en ville un rapide tour qui lui permettrait d'avoir une vision d'ensemble de la cité, dont il avait entendu maintes fois vanter la beauté et que les anciens Empereurs d'Annam avaient choisie pour capitale. Il n'oubliait pas non plus que c'était dans cette ville que Maï lui avait dit avoir appris à aimer la France dans un pensionnat dirigé par des Sœurs françaises.

Le plaisir de cette promenade matinale dans un taxi décapotable fut complet : la ville était encore bien chez elle, nullement dépossédée par l'invasion de l'Occident. Elle continuait à se prélasser au bord de la Rivière des Parfums... Les rives, plates et gazonnées, étaient ombragées par de sveltes filaos, dont les aiguilles bruissaient à la moindre brise, sous un ciel bleu et jaune. Le charme de Huê était indéniable.

Au milieu des eaux calmes de la rivière s'élevait le tombeau sur pilotis de l'Empereur Thu Duc alors que les autres empereurs défunts dormaient au cœur d'imposantes urnes de bronze alignées dans une cour de rêve près du temple de Thê-Miêu. Il n'était même pas nécessaire de songer à regarder pour voir, ni à écouter pour entendre. Peut-être était-ce parce qu'il y avait une tiédeur inaccoutumée dans la caresse du vent sur le fleuve ? parce que l'eau semblait chargée de reflets aux tons plus variés ? parce que les montagnes, au loin, apparaissaient plus bleutées que partout ailleurs ? Le plaisir, d'une qualité rare, se changeait en émotion : le cœur du voyageur était pris. Il ne cherchait pas à comprendre et n'avait plus qu'à s'abandonner.

Pendant sa rêverie, Pierre ne put s'empêcher de se souvenir de quelques-unes de ces légendes que lui avait racontées Ngô-Thi-Maï-Khanh et Serge Martin. Hué était en harmonie avec le passé. Ce fut avec regret qu'il dut donner l'ordre au chauffeur, dolent comme tous les habitants que l'on croisait dans cette cité encore à peine éveillée —

et qui ne devait jamais tout à fait sortir de sa léthargie — l'ordre de retourner à la gare.

S'il le pouvait un jour, il reviendrait flâner sur les bords de la Rivière des Parfums...

Le train était reparti, l'emportant vers Dong-Hoï où le commissaire Xi-Dien lui avait dit qu'une jeep de police l'attendrait pour le conduire jusqu'à la frontière. Pendant cette dernière étape sur rail, un détail lui revint en mémoire : alors qu'il accomplissait sa visite de Hué dans le taxi, il avait remarqué qu'un autre taxi n'avait pas cessé de suivre le sien à une distance respectable. Dans cette voiture, il n'y avait également qu'un seul voyageur, un Vietnamiens, dont il put distinguer enfin le visage pendant qu'il réglait à son propre chauffeur le prix de la promenade, au retour dans la cour de la gare. Ce visage, il l'avait eu devant lui pendant toute la nuit d'insomnie : c'était celui du voyageur qui occupait la couchette du bas, faisant face à la sienne. Mais il n'attacha pas trop d'importance à cette découverte. Après tout, ce Vietnamiens n'avait peut-être cherché, comme lui, qu'à s'arracher pendant deux heures à la monotonie du voyage ?

Devant la gare de Dong-Hoï, où la plupart des voyageurs descendirent, la jeep était là, occupée par deux hommes : un soldat qui la conduisait et un officier qui se présenta au voyageur en saluant militairement et en demandant en vietnamien :

— Vous êtes bien monsieur Pierre Burtin ?

Sans répondre, après avoir salué d'une inclinaison de tête, Pierre montra son passeport ainsi que l'ordre d'expulsion tamponné d'innombrables cachets selon l'habitude chère à la police du pays.

— Montez ! dit simplement l'officier.

Quelques minutes plus tard, la voiture sortait de la ville, se dirigeant vers le Nord-Ouest sur une route très étroite qui avait tout de la piste de montagne et rien du chemin carrossable.

Après une heure de voyage, dans un décor de montagnes d'une sauvagerie grandiose où ils ne rencontrèrent pas un seul être vivant, l'officier annonça :

— Dans cinq minutes, nous serons à la frontière. De notre côté, les ordres vous concernant ont déjà été donnés : donc il n'y aura aucune difficulté mais il n'en sera certainement pas de même chez les communistes... Ils sont très méfiants au Viêt-Minh pour laisser pénétrer quelqu'un sur leur territoire... Seulement, comme vous êtes également communiste et expulsé du Viêt-Nam, vous avez quelques chances... Il y a deux cents mètres à franchir entre les deux postes :

vous irez seul et en portant vos bagages. Aucun de nous ne peut vous accompagner, sinon les Rouges tireraient aussitôt ! Dès que vous entendrez un ordre vous enjoignant de vous arrêter, vous déposerez immédiatement vos bagages et vous croiserez vos deux mains au-dessus de votre tête. Vous ne bougerez plus et vous attendrez que l'on vienne vous fouiller pour vérifier que vous n'êtes pas armé.

Ces instructions avaient été données par une voix sèche et impersonnelle : Pierre comprit que ce Vietnamien avait un profond mépris pour lui et ne le considérait que comme un ennemi dont son pays était heureux de se débarrasser.

Les événements se passèrent comme les avait décrits l'officier nationaliste. Quand l' « expulsé » eut parcouru une centaine de mètres sur la route étroite et désertique, il entendit une voix gutturale crier un ordre en vietnamien :

— Halte !

Il obéit, laissa tomber ses bagages à terre et croisa les mains au-dessus de sa tête en signe de reddition. À peine ce geste eut-il été fait qu'il sentit d'autres mains qui palpaient ses vêtements pour lui retirer toute arme éventuelle. Trois soldats, dont l'un portait une mitraillette sous le bras, l'entouraient. Il semblait qu'ils eussent surgi des cailloux et du sol : avant de les avoir autour de lui, Pierre n'avait pu déceler aucune présence humaine dans la jungle bordant la route. Ces hommes avaient la traîtrise des reptiles. Après avoir fouillé également ses bagages, qui se réduisaient à deux valises légères, ils lui firent signe de continuer à avancer : deux des soldats l'encadraient, le troisième — portant la mitraillette — le suivait, le canon braqué dans son dos. Ce fut ainsi qu'il franchit les derniers cent mètres avant d'arriver devant une hutte qui servait de poste-frontière et dont la porte d'entrée était surmontée du drapeau du Viêt-Minh.

À l'intérieur, assis devant une grêle table de bambou, sur laquelle était placé un téléphone de campagne, un sous-officier attendait. Sans rien dire, Pierre présenta son passeport, l'ordre d'expulsion et sa carte de membre du Parti communiste français. Après avoir pris tout son temps pour examiner les pièces, le sous-officier décrocha le téléphone dans lequel il annonça, sans doute à son supérieur direct, l'arrivée d'un Français expulsé par les autorités vietnamiennes. Il déclina également le nom et la profession d'ingénieur de Pierre. Celui-ci n'eut aucune difficulté à comprendre ce qui était dit en vietnamien. La réponse fut brève. Le sous-officier raccrocha et, sans dire un mot, fit signe aux soldats d'emmener

l'homme qui éprouva la sensation de faire en pays Viêt-Minh beaucoup plus une entrée de prisonnier que d'ami.

On le fit monter dans une autre jeep, de fabrication française celle-là et non pas américaine : Pierre pensa qu'elle devait provenir des stocks laissés sur place par les troupes françaises au moment de leur évacuation du Tonkin, après les accords de Genève en 1954. Son escorte était composée de deux autres soldats : le conducteur et un homme, armé d'une mitraillette. Ils ne furent pas plus loquaces que leurs prédécesseurs.

Au bout d'une demi-heure de trajet sur une piste, encore plus cahoteuse que celle qu'il avait connue depuis Dong-Hoï, la voiture arriva dans la petite ville de Thuong-Trach où Pierre put recueillir une toute première impression sur la façon dont les gens vivaient au-dessus du 18^e parallèle.

Ce qui le frappa le plus fut d'abord le silence : la ville était infiniment moins bruyante que celles du Viêt-Nam. Les véhicules y étaient rares, hippomobiles ou tirés par des zébus. Les quelques autos que l'on croisait étaient toutes, sans exception, occupées par des hommes en uniforme. Mais la grande majorité des gens allait à pied, poussant ou remorquant des charrettes à bras, qui semblaient prêtes à s'effondrer sous des monticules de denrées alimentaires de toutes sortes : peut-être était-ce jour de marché et les paysans apportaient-ils aux coopératives les produits de leurs fermes ? Tuong-Trach avait la physionomie d'un gros marché agricole. La population y semblait paisible mais active, moins dolente qu'à Hué, satisfaite aussi de son sort. Et elle n'était nullement misérable. On ne voyait aucun coolie, allongé paresseusement à même le sol, comme cela se passait sur le port de Saigon. Par contre, il n'y avait pas le moindre étalage de luxe : pas de belles voitures américaines, pas de motocyclettes chromées, pas de cyclos transportant de jeunes et jolies femmes paraissant n'avoir rien d'autre à faire que se faire admirer.

La jeep s'arrêta devant un bâtiment moderne, en ciment armé, construit face à la gare. La ligne de chemin de fer, que Pierre et la plupart des voyageurs avaient dû abandonner à Dong-Hoï, était encore là — après avoir franchi la frontière au col de Qui-Hop — continuant à longer, non plus la Mer de Chine mais le Golfe du Tonkin jusqu'à Hanoï.

Quelques minutes plus tard, Pierre se trouvait dans un bureau, en présence de deux officiers de police du Viêt-Minh en uniforme. Assis devant une petite table, un troisième personnage en civil attendait devant une machine à écrire : Pierre comprit que tout ce qu'il dirait serait immédiatement transcrit. Un premier

interrogatoire commença. Il eut lieu en vietnamien, bien que l'ingénieur s'aperçût que l'un des deux officiers parlait couramment le français. Un interrogatoire serré — l'officier vietnamien l'avait prévenu — où les questions revenaient, répétées sous différentes formes pour essayer d'amener la personne interrogée à se contredire : Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Pourquoi êtes-vous venu de France au Viêt-Nam ? À cette dernière question, il répondit :

— J'appartiens au Parti communiste, comme vous le prouve ma carte de membre actif, depuis l'époque de la Libération en France. J'étais et je suis toujours ingénieur sorti de l'École du Génie maritime... Mais dans le maquis, pendant l'occupation allemande, j'ai lutté en compagnie de camarades communistes et j'ai compris leur idéal auquel je me suis rallié sans hésiter. Quand la paix fut revenue, j'ai refusé de travailler pour la Marine nationale, ne voulant pas apporter ma collaboration aux constructions de guerre et j'ai gagné ma vie dans des entreprises privées ne travaillant que pour la Marine marchande. J'y ai créé plusieurs cellules et, en récompense de mes services, le Parti m'a confié une mission secrète au Viêt-Nam.

— Quelle mission ?

— Je ne pourrai l'expliquer qu'en présence de techniciens mais je puis vous confier qu'il s'agissait de faire un rapport sur les nouvelles installations portuaires et les bases navales américaines établies au Viêt-Nam en accord avec le gouvernement Diêm... Malheureusement, malgré toutes les précautions que j'ai prises, ma présence a été signalée aux nationalistes dans les quarante-huit heures qui ont suivi mon arrivée et ils m'ont expulsé.

— Pourquoi ne vous ont-ils pas renvoyé en France puisque c'est votre pays ?

— Je l'ignore mais je pense qu'ils ont dû consulter l'ambassade de France et que celle-ci leur a dit que l'on m'y considèrerait comme indésirable actuellement étant donné mes activités politiques. L'officier de police qui m'a notifié l'ordre d'expulsion m'a d'ailleurs déclaré : « Puisque vous êtes communiste, vous serez beaucoup plus à votre place chez vos amis du Viêt-Minh ! »

— Pourquoi ne vous a-t-on pas incarcéré et jugé ?

— Il n'y avait aucune preuve contre moi : je n'avais pas encore eu le temps d'agir et de faire un travail utile.

— Souhaiteriez-vous être renvoyé en France par nos soins ?

— Maintenant que le hasard m'a conduit au Viêt-Minh, franchement non... Je suis certain, si je rentre en France, d'y être

arrêté soit sur la demande du gouvernement vietnamien, qui continue à entretenir des relations très serrées avec le gouvernement français, soit plutôt sur la demande du gouvernement américain.

— Mais le Parti communiste français a besoin de vous ?

— S'il apprend que je vous ai offert mes services, il sera satisfait... Je serais très heureux que le Viêt-Minh, pour lequel j'ai toujours eu la plus grande admiration, acceptât d'utiliser mes connaissances techniques dans l'immense effort de rénovation qu'il a entrepris !

Cette profession de foi avait porté. Les paroles du commissaire Xi-Dien, lui rappelant que le Viêt-Minh manquait de techniciens et en recherchait à tout prix, n'avaient pas été inutiles.

— C'est bien, répondit l'un des interrogateurs. Vous restez ici à notre disposition jusqu'à ce que nous ayons reçu des instructions à votre sujet.

On le conduisit dans une pièce où il fut enfermé après qu'un gardien lui eut apporté un bol de riz et de l'eau.

Il y resta deux jours, se demandant, non pas avec inquiétude mais avec anxiété, quel sort allait lui être réservé. Maintenant qu'il avait joué le jeu, il ne pouvait plus reculer et il devait s'en tenir strictement aux déclarations déjà faites. Sa seule crainte était que, par l'intermédiaire de ses agents secrets en France, le Viêt-Minh n'y fit une enquête auprès du Parti communiste français pour savoir si le titulaire de la carte N° X était réellement affilié au Parti ? Mais il ne pouvait croire que la carte délivrée par le commissaire Xi-Dien ne correspondît pas à une certaine réalité : Xi-Dien était un homme trop habile pour ne pas avoir pris toutes les précautions. Si son incarcération se prolongeait au rythme alimentaire d'un bol de riz et d'une cruche d'eau par jour, ce serait signe que le Viêt-Minh attendait la réponse de Paris : le procédé, consistant à simuler l'expulsion d'un soi-disant espion pour le faire pénétrer en pays ennemi, n'était pas nouveau. Il avait déjà été employé de nombreuses fois à toutes les frontières.

Si, au contraire, l'emprisonnement n'était que de courte durée, cela indiquerait que l'on n'avait pas fait d'enquête en France ou, tout au moins, que l'on n'attendait pas son résultat pour l'incorporer rapidement dans la machine de travail organisée du Viêt-Minh en pleine évolution économique et sociale. Son titre d'ingénieur ferait peut-être pencher la balance en sa faveur. Ses nouveaux chefs attendraient de le voir à l'œuvre — et principalement de mesurer le rendement dont il serait capable pour la collectivité — avant de prendre une décision définitive. Il connaîtrait alors une période de

travail à l'essai pendant laquelle ses moindres gestes ou réactions seraient étroitement surveillés.

Ce fut cette conviction qui prévalut dans son esprit quand on vint le chercher, le matin du troisième jour, pour le ramener dans le bureau où il avait déjà été interrogé.

Aux deux officiers de police et au secrétaire s'était joint un quatrième personnage, en civil lui aussi. Mais ce n'était pas un Jaune. L'homme était européen. Pouvant avoir la cinquantaine, trapu, court sur jambes, les cheveux taillés en brosse, des lunettes cerclées d'or lui donnant vaguement l'aspect d'un businessman, celui-ci resta immobile et muet, assis derrière la même table que les deux policiers pendant que ceux-ci procédaient, en alternant, à un nouvel interrogatoire. Les questions furent, à peu de chose près, les mêmes que celles de la première fois. Pierre reconnut en cela une méthode chère aux pays d'obédience rouge : c'était un interrogatoire de vérification qui serait peut-être suivi de beaucoup d'autres du même genre. Mais le calme de ses réponses, identiques à celles qu'il avait faites deux jours plus tôt, contribua à dissiper la méfiance de ceux qui cherchaient à découvrir une faille dans ses déclarations.

La tension, dont il dut faire preuve pendant quatre heures d'affilée pour ne se contredire en rien, était épuisante : ce n'était pas encore un « lavage de cerveau » mais il sentait qu'il n'en était pas loin.

Au moment où les policiers semblaient n'avoir plus de questions à lui poser, l'un de ceux-ci lui dit en désignant l'homme aux lunettes :

— Le P^r Feyginne va vous demander, à son tour, quelques précisions...

Celui-ci s'exprima dans un français dont les résonances sonores rappelèrent étrangement à Pierre la voix du commissaire Grotoff.

— Camarade Burtin, commença-t-il, le gouvernement de la République socialiste du Viêt-Minh m'a demandé de venir spécialement pour vous faire subir, non pas un interrogatoire d'identité que les camarades policiers ont déjà terminé, mais un petit examen d'ordre technique...

Et il eut un gros rire avant de continuer :

— Je suis persuadé qu'un très brillant ingénieur du Génie maritime français saura répondre à toutes mes questions.

— Je suis à votre disposition, camarade.

Les questions commencèrent, rapides, précises, en rafale : Quel a été votre rang de sortie de l'École du Génie maritime ? Quelles méthodes d'enseignement y emploie-t-on ? Quelle a été, ensuite, votre spécialisation ? Dans quelles entreprises avez-vous travaillé ? Combien de temps êtes-vous resté dans chacune d'elles ?

Pierre n'hésita pas à citer les Forges et Chantiers de la Loire ainsi que les Aciéries de l'Est tout en omettant soigneusement de préciser qu'il avait épousé la fille unique du président de la firme ! Il se garda bien aussi de mentionner avoir appartenu, pendant une année, aux cadres de la C.I.R.M. Des rapprochements auraient pu être faits avec l'aventure de l'estuaire et l'échec du *N. 625*... Au fur et à mesure que les réponses arrivaient, prouvant qu'il connaissait à fond son métier d'ingénieur et que ses connaissances techniques étaient considérables, le visage du gros homme s'éclairait. Et il finit par dire :

— Je suis satisfait de constater que vous êtes en effet un véritable technicien. Je pense, camarade, que vous pourrez être très utile au Viêt-Minh et que vous auriez été bien dangereux pour le Viêt-Nam si vous aviez pu accomplir votre mission !

— Je vous sais gré de cette appréciation, camarade.

— Nous savons toujours reconnaître la véritable valeur, là où elle est... Vous ne devez pas être sans savoir que, pour accomplir l'immense effort exigé par l'amélioration du bien-être du peuple, nos camarades du Viêt-Minh manquent actuellement de techniciens... C'est pourquoi ils n'hésitent pas à faire appel aux hommes de bonne volonté de tous les pays qui acceptent délibérément, comme vous, de sacrifier leur confort du monde capitaliste pour se consacrer à la cause commune... Moi-même je suis russe...

— Je m'en doutais un peu, dit en souriant Pierre. Si cela peut faciliter nos rapports, je tiens à vous préciser que je parle aussi votre langue.

Le visage du camarade Feyginne s'épanouit et il dit en français aux policiers...

— Vous entendez cela, camarades ? Il parle russe !

Puis il s'adressa aussitôt dans cette langue à son interlocuteur en lui demandant où il l'avait apprise. Pierre lui expliqua, en russe, qu'il avait eu un père français et une mère russe.

Après l'avoir laissé parler sans l'interrompre pendant deux ou trois minutes, Feyginne lui dit à nouveau en français et en désignant les autres occupants du bureau.

— Les camarades ne connaissent pas notre langue... Parlons

à nouveau en français parce qu'ils pourraient croire que nous nous confions des secrets d'État !

Il hoqueta dans un nouvel éclat de rire avant d'ajouter à l'intention des Jaunes qui, eux, étaient restés impassibles :

— Sa connaissance du russe, du français et du vietnamien va nous permettre de le faire entrer immédiatement dans mon service. Je l'emmène dès ce soir à Hanoï... Il n'y a pas de temps à perdre ! Nous avons un tel travail à faire ! Établissez-lui un ordre de transport : il prendra avec moi le train qui part dans une heure.

Il avait quitté son siège pour s'avancer vers Pierre.

— Serrons-nous la main, camarade !

En accomplissant ce geste, Pierre ne put s'empêcher de penser que c'était la deuxième fois que les Russes lui tendaient la main... Il se souvint aussi que la vieille chouette avait dit à Paris, alors qu'il était de plus en plus inquiet sur le sort de Serge Martin : « *Nous n'avons pas hésité, pour le retrouver, à même utiliser les services des agents Russes.* »

Ensuite Pierre tendit la main aux deux officiers qui s'étaient levés à leur tour, déferents pour la première fois. À cette minute il comprit que les techniciens soviétiques devaient occuper des places de tout premier plan au Viêt-Minh.

— Je pense, camarade, reprit Feyginne, que nous devrions nous restaurer avant le départ car les trains de ce pays sont les plus lents que j'aie jamais connus !

— J'ai déjà pu apprécier ceux du Viêt-Nam.

— Ce sont des express en comparaison de ceux d'ici ! Mais bientôt, tout s'améliorera et il sera infiniment plus agréable de vivre au nord du 18° parallèle plutôt que sous la dictature capitaliste du Sud !

Pendant le repas, qui fut servi dans le bâtiment même de la Police, le Russe sut se montrer très enjoué. Comme Grottoff, il déclara :

— Nous aimons passionnément la France en Russie ! C'est le pays qui, le premier, a donné au monde l'exemple de l'abolition de la tyrannie en 1789... Nous connaissons tous vos grands hommes de la Révolution française. Il n'y a aucune raison pour que vous, qui en êtes l'un des descendants, ne soyez pas de la même trempe qu'eux !

Pour aller à la gare, il suffisait de traverser la place mais l'un des officiers de police sembla mettre son point d'honneur à faire accomplir en voiture ce très court trajet à ses hôtes illustres. Quand ils

furent dans la gare, il les accompagna lui-même sur le quai le long du train, jusqu'à un wagon de voyageurs dont il ouvrit la portière en disant :

— Ce compartiment vous a été réservé, camarades.

Ce n'était qu'un compartiment aux banquettes en bois, dans un wagon sans couloir rappelant ceux qui circulaient encore en France sur certaines lignes départementales avant la guerre de 1940. Après avoir serré une dernière fois la main du policier, le camarade Feyginne et le camarade Burtin se retrouvèrent seuls.

Ils eurent tout le temps de s'installer, pendant que Feyginne expliquait :

— C'est assez rare que les trains partent à l'heure ailleurs qu'à Hanoï... Mais l'important n'est-il pas qu'ils partent ? Et ils offrent le mérite d'être aussi pittoresques que notre Transsibérien d'autrefois !

Accoudé à la portière, Pierre regardait avec stupeur le spectacle qui s'offrait à ses yeux dans la petite gare de Thuong-Trach...

Le wagon, dans lequel ils avaient pris place, était de loin le plus luxueux du convoi. Tous les autres n'étaient que des wagons de marchandises ou des plates-formes en plein vent sur lesquelles s'étaient entassées des grappes humaines d'hommes, de femmes et d'enfants. Sur le wagon à bestiaux accroché immédiatement après le leur, Pierre et le Russe pouvaient lire une inscription encore écrite en français : « *Réserve aux bonzes.* » Mais il n'était occupé par aucun bonze : le commerce avait détrôné la foi. Les passagers, tous Jaunes, semblaient n'avoir aucune préoccupation de confort.

— Tous ces gens ont des billets ? demanda Pierre en russe à son compagnon.

— Quelques-uns seulement... Les autres se débrouillent : les trains ne sont-ils pas faits pour faciliter les déplacements du peuple ?

« Le peuple » était là, transportant avec lui une quantité invraisemblable de colis et de marchandises.

— Regardez sous les boggies, dit Feyginne. C'est là où l'on entasse les grosses briques de poisson sec aggloméré... Tous les endroits sont utilisés... Quand je suis venu hier de Hanoï, le mécanicien a trouvé dans la citerne de son tender un voyageur clandestin qui s'y était noyé : le train s'est arrêté et le contrôleur a demandé de l'aide aux voyageurs pour sortir le corps mais personne n'a bougé ! Ils ne voulaient pas toucher à un mort... Alors on l'a laissé dans la citerne jusqu'à l'arrivée ici.

Il y avait, assis sur le toit de leur propre wagon, des voyageurs, dont les jambes pendaient dans le vide devant chaque fenêtre. Patiemment ils attendaient le départ.

— Les planchers sont rongés, poursuivit le Russe, par le sel qui y a été répandu en couche pour être transporté à la sauvette... Les rails aussi sont peu à peu rongés. Le sel, dans ce pays, c'est l'ennemi numéro un du chemin de fer !

Le départ devait être imminent : une cohue de retardataires monta à l'assaut du train en portant des paniers, des bourriches, des sacs en toile, mais personne n'osa ouvrir la portière du compartiment réservé sur laquelle était inscrite en vietnamien la mention POLICE. Les enfants étaient innombrables : petits Chinois à culotte fendue ou marmots vêtus seulement d'une chemise s'arrêtant au nombril.

— Pourquoi tant d'enfants ? demanda Pierre.

— Ils ne payent pas de place, et, en cas d'inspection de la police, ils servent à attendrir les autorités.

Enfin un coup de sifflet de la locomotive, crachant une fumée noirâtre due à ce qu'elle marchait au bois, retentit et lentement, très lentement, le plus grand train de la République socialiste du Viêt-Minh — celui qui traversait tout le territoire dans sa longueur — s'ébranla.

Le camarade Feyginne, qui n'avait fait que s'exprimer en russe tant que le train était encore en gare, dit alors en français, mais dans un français qui avait brusquement perdu toutes ses inflexions slaves et sonores :

— « *L'hôtelier a besoin d'aide...* »

Pierre abandonna la vision de la gare, qui s'éloignait pour se retourner, saisi, vers son compagnon de voyage qui, après avoir répété doucement la même phrase, demanda :

— Ces mots ne vous disent rien ?

Et comme Pierre se taisait toujours, il continua :

— La vieille chouette ne vous avait-elle pas conseillé, au cas où vous seriez en danger, de former un numéro d'appel téléphonique le 24-26-28 à Hanoi et, dès qu'une voix serait au bout du fil, de dire : « *L'hôtelier a besoin d'aide* » ?

— C'est exact... Seulement d'où vouliez-vous que je lance cet appel ? Des bâtiments de la police à Thuong-Trach où j'étais enfermé à double tour ? Je n'ai jamais eu non plus l'impression d'être véritablement en danger.

— Vous l'étiez cependant à un point dont vous ne pouvez vous faire une idée ! Cher monsieur Burtin, je pense que le moment est venu de me présenter... Sans doute avez-vous entendu parler à Saigon d'un certain Dr Klein, reparti pour l'Allemagne, son pays, après avoir exécuté les dernières volontés de ce pauvre Serge Martin ? Eh bien, c'est moi... Je ne suis pas russe mais effectivement allemand. Comme vous, j'ai la chance d'avoir une certaine facilité pour les langues... Et j'ose espérer que vous ne regrettez pas trop d'avoir pris un train aussi démocratique. C'est le seul endroit où nous pouvons être parfaitement tranquilles, vous et moi, pour deviser sans crainte d'être entendus... Il y a un tel bruit de ferraille ! Et il nous fallait au moins un compartiment réservé ! D'abord je veux vous dire que nous sommes très satisfaits de votre arrivée : il y a encore beaucoup de travail à faire et la mort de notre ami Serge a failli être pour nous catastrophique...

— Il a vraiment été décapité ?

— Oui.

— Par qui, selon vous ?

— Je pense que vous êtes sur la bonne piste.

— Ngô-Thi-Maï-Khanh ?

— Elle-même... ou plus exactement ses hommes de main.

— Pourquoi, puisque vous êtes certain de sa culpabilité, ne l'avez-vous pas supprimée ?

— Il faudrait d'abord la trouver ! À chaque fois que nous sommes sur le point de la rejoindre, Ngô-Thi-Maï-Khanh nous échappe en se réfugiant en Chine... Et là, c'est beaucoup plus difficile pour nous d'opérer ! Cette femme est insaisissable... Vous-même qui l'avez fréquentée de près, pouvez-vous affirmer que vous la connaissez vraiment ?

— Votre question pourrait être indiscrete mais, au point où j'en suis, je reconnais son bien-fondé : je croyais, en effet, connaître cette femme... Je me trompais !

— La deuxième raison pour laquelle nous avons attendu avant de l'exécuter, c'est que nous pensons qu'elle peut nous être utile... Savez-vous qu'en ce moment, Pékin n'est pas encore en possession du document ?

— Je ne peux pas le croire ! Ça va faire bientôt deux années que M. Jojo l'a pris !

— Seulement, M. Jojo n'a pas remis le plan aux nouveaux

maîtres de la Chine !

— Il en a pourtant eu le temps !

— Quand il est parti précipitamment de Cholon, c'était son intention... Mais lorsqu'il est arrivé ici au Viêt-Minh avec le désir de passer au plus vite la frontière pour se rendre à Pékin, il a appris que tous les agents, qui rentraient actuellement en Chine après avoir réussi une mission, étaient assez peu récompensés et qu'on les y envoyait dans des camps de travail forcé pour leur apprendre la modestie ! Une telle perspective ne convenait nullement aux ambitions du directeur du *Piccadilly* qui avait déjà dû s'imaginer être placé à la tête du Parti pour les éminents services rendus... Aussi changea-t-il radicalement de projet et, sans perdre une seconde, entra-t-il immédiatement en contact avec un agent des Russes, qui sont peut-être actuellement les plus grands ennemis de leurs voisins chinois et qui ne veulent surtout pas que ceux-ci puissent acquérir trop rapidement la puissance atomique ! Ce serait la fin de l'équilibre mondial... Le jour où la Chine posséderait cette force de frappe et où sa population aura atteint un milliard d'individus, elle n'hésitera pas à mettre le monde à feu et à sang... Qu'est-ce que vous voulez que ça fasse à la Chine de perdre même cent cinquante millions d'hommes ! Elle estime qu'en dépit de toutes les représailles qu'elle pourrait subir de l'Occident, il restera toujours assez de Chinois vivants sur terre pour qu'elle puisse imposer sa volonté et sa loi à ce qui restera du monde vivant...

— C'est étrange : vous vous exprimez exactement comme Serge Martin !

— Je pense ne parler que comme tous ceux qui essaient de réfléchir et de voir plus loin que leurs intérêts personnels... Serge Martin était une très grande intelligence ! Mais revenons à M. Jojo... La première précaution qu'il prit, avant d'engager les pourparlers avec l'agent soviétique, fut de cacher le précieux document en lieu sûr... Ensuite, il discuta pour savoir combien il pourrait soutirer d'argent aux Russes tout en leur faisant gentiment comprendre que, s'ils ne payaient pas le prix fort, il n'hésiterait pas à s'adresser aux États-Unis...

— Comme Kova-Sako ?

— Comme le Japonais !

— N'est-ce pas fantastique de penser que ce plan, qui fait trembler le monde et que tous les pays convoitent, n'a jusqu'à présent servi qu'à enrichir ses détenteurs privés ?

— Il ne leur a guère porté bonheur ! Le Hollandais, qui l'avait établi après avoir découvert le gisement, est mort quelques

semaines après l'avoir vendu aux Anglais ; Kova-Sako ne l'a conservé que quelques jours avant d'être contraint au suicide par ses propres compatriotes ; Ngô-Thi-Mai-Khanh l'a conservé dans une cachette pendant plus d'une année sans en tirer d'autre profit que de vous perdre ; M. Jojo a été trouvé assassiné à Hanoï la veille du jour où, s'étant mis d'accord avec les Russes sur le montant du prix qui venait d'être consigné dans une banque du Caire, il devait leur remettre le document...

— Qui a découvert sa mort ?

— Serge Martin...

— Il avait réussi à le joindre ?

— Huit jours à peine après leur départ de Saigon... Malheureusement, au moment de son assassinat, M. Jojo ne portait pas sur lui le plan dont la cachette est demeurée introuvable !

— Peut-être les Soviets l'avaient-ils déjà reçu ?

— Je puis vous affirmer que non ! Je le saurais, faisant moi-même partie du Service de Renseignement Secret russe... Vous avez bien vu tout à l'heure que j'étais le « Pr Feyginne » ?

— J'ai vu, en effet...

— Donc les Soviets n'ont pas mis la main sur le document.

— On peut dire que c'est la deuxième fois qu'il leur échappe de justesse !

— C'est bien ce qui les ennuie autant que nous !

— Alors qui a tué M. Jojo ?

— Comme Serge Martin, il a été trouvé décapité d'un seul coup de sabre... Tirez-en vos conclusions...

— Les Chinois ?

— Eux sans aucun doute ! Ils n'ont pas dû lui pardonner sa trahison... Seulement ils ont été trop expéditifs ! Cette exécution hâtive ne leur a pas révélé la cachette utilisée par M. Jojo... Comme les Russes, ils continuent à chercher... C'est pourquoi votre arrivée peut nous être d'un grand secours...

— Je ne vois pas...

— Je n'ai pas encore eu le temps de vous dire que, trois jours après son arrivée au Viêt-Minh, M. Jojo y a été rejoint par la belle Ngô-Thi-Mai-Khanh qui, elle aussi, avait brusquement ressenti le besoin pressant d'entreprendre un petit voyage... Sans doute avez-

vous appris qu'elle avait quitté un matin, à l'aube, l'hôtel *Majestic* de Saïgon pour une destination inconnue ? Ce fut pour Hanoï...

— M. Jojo l'y attendait ?

— Peut-être pas mais avec l'orgueil que nous lui connaissions, il dut être assez flatté que son ancienne maîtresse lui revînt ainsi ! Il l'adorait...

— Je ne suis pas persuadé qu'elle le payait de retour !

— Elle vous préférait certainement, cher monsieur ! Seulement elle était sous le coup d'une amère déception : votre départ ! Dans son esprit, vous ne l'aviez abandonnée aussi brusquement que parce que vous aviez réussi à obtenir d'elle, au cours d'une longue confession, tout ce que vous désiriez savoir... Le fait même qu'en plus de votre fuite, Serge Martin se fût lancé à la poursuite de M. Jojo, le prouvait... Animée par un farouche désir de vengeance à votre égard à tous deux, Ngô-Thi-Mai-Khanh n'eut plus qu'une idée : rejoindre au plus tôt M. Jojo non seulement pour l'avertir du danger qu'il courait à avoir « l'antiquaire » à ses trousses, mais aussi pour lui dire que le pacte fait entre elle et lui n'était plus valable. Souvenez-vous qu'elle avait échangé votre vie contre le document ! Comme vous l'aviez trahie, elle ne tenait plus du tout à ce que vous puissiez continuer à vivre...

— Elle avait d'ailleurs pris ses précautions dans ce sens !

— Nous l'avons appris par Paris... Heureusement la France possède d'excellents médecins !

— La vieille chouette vous a même dit cela ?

— Je n'ai jamais cessé d'être en contact avec elle...

— Encore maintenant ?

— Surtout maintenant ! Comment aurais-je pu savoir que vous nous reveniez, animé d'un tout autre esprit ?

— Et ma lettre, que le colonel vous a fait parvenir pour la remettre à Mai, qu'en avez-vous fait ?

— La voici ! répondit calmement l'Allemand, qui venait de la sortir de l'une des poches de son veston... J'ai pris soin de l'emporter avec moi pour vous la montrer au moment où je vous retrouverais : n'est-ce pas la meilleure preuve que je ne suis venu que pour vous aider ?

Pierre tournait et retournait la lettre, écrite de la main du colonel et qu'il n'avait fait que parapher gauchement alors qu'il était

encore aveugle. Puis il demanda :

— Pourquoi ne l'avez-vous pas remise à Ngô-Thi-Maï-Khanh puisque, contrairement à ce que m'a affirmé à plusieurs reprises la vieille chouette, vous saviez très bien où elle se trouvait ? Maï aurait compris que je ne l'avais pas trahie !

— Étant donné la tournure que prirent rapidement les événements, ce geste eût été une erreur... Réfléchissez : Ngô-Thi-Maï-Khanh avait retrouvé M. Jojo... Si elle redevenait sa maîtresse — ce qu'il fallait — nous pourrions peut-être récupérer le document avant que le bonhomme ne s'en fût débarrassé moyennant finances... Pour qu'elle soit cette maîtresse, que nous saurions bien utiliser ensuite, il fallait que la jeune femme continuât à vous haïr ! Si nous lui avions remis votre lettre, elle aurait compris que vous aviez été sincère et elle aurait quitté immédiatement M. Jojo ! Ce qui n'arrangeait pas nos affaires : elle était notre dernière chance, notre seul pont ! Ce fut alors que Serge Martin, une fois de plus, sut se montrer génial...

» Il parvint à prendre contact avec votre ancienne amie à Hanoï, à l'insu de M. Jojo. Et il lui fit une offre : si elle réussissait à reprendre le document à ce dernier, il lui donnait en échange le paravent chinois qu'elle rêvait de restituer à la pagode de Huong-Tich !

Pendant que l'Allemand parlait, Pierre eut l'impression d'entendre l'incroyable tractation qui avait dû avoir lieu entre l' « antiquaire » et la *taxi-girl* quelque part, à Hanoï...

*

« — Le temps presse, Ngô-Thi-Maï-Khanh... Rêvez-vous toujours de voir le paravent revenir à la pagode de Huong-Tich ?

» — Ce n'est pas chez moi un rêve puisque Bouddha l'exige !

» — Apprenez d'abord que je ne suis pas un voleur et que j'ai acheté ce paravent.

» — À ceux qui l'avaient volé pendant la guerre qui a ruiné le Tonkin !

» — J'ignore s'ils l'ont volé mais moi je l'ai payé une fortune ! Malgré cela, je suis prêt à vous en faire cadeau.

» — Je me méfie de vos cadeaux ! Vous êtes un fourbe.

» — Et vous la plus rusée de toutes les filles de l'Empire

Céleste ! Je vous le donne en échange du document qui est toujours entre les mains de cet amant, que vous venez de rejoindre... Ce document ne vous intéresse pas : vous l'avez prouvé ! Alors que votre devoir, puisque vous êtes Fille du Dieu, est de rapporter à votre Père ce qui lui appartient... C'est là votre vraie mission ! Quand vous aurez accompli ce geste de piété, Bouddha sera satisfait et vous aurez droit aux Félicités Éternelles... Si vous êtes d'accord, je donne immédiatement des ordres pour que les laques vous soient livrées ici.

» — Comment pourriez-vous leur faire passer la frontière ?

» — Aussi facilement que vous et moi l'avons franchie !

» — Et comment pourrais-je reprendre le document ?

» — Grâce à votre charme qui est grand, Ngô-Thi-Maï-Khanh ! M. Jojo ne peut pas y rester longtemps insensible.

» — Il n'y a que vous, Français, à être insensibles !

» — Nous aimons la Beauté mais nous préférons qu'elle ne se mêle pas de nos affaires !

» — J'ignore où est le document.

» — Vous l'apprendrez entre deux de vos caresses... Comme vous l'avez déjà fait avec Kova-Sako...

» — Et qu'en ferez-vous si je vous l'apporte ?

» — Je vous promets que la France, qui est raisonnable, ne s'en servira jamais contre la Chine alors que vous ne pouvez pas me garantir le contraire !

» — Je n'ai plus confiance dans la France depuis que celui qui m'était destiné m'a trahie.

» — Il ne vous a pas trahie ! C'est vous qui vous êtes trompée : il n'est pas celui qui vous est destiné... Un jour, un autre viendra et ce sera celui-là !

» — Quelle preuve pouvez-vous m'en donner ?

» — Une seule mais elle est suffisante : vous avez cru que votre pouvoir était assez grand pour empoisonner mon ami... Seulement je puis vous garantir qu'il vivra ! Je viens d'avoir de ses nouvelles de France... Par votre faute, il a failli mourir mais maintenant il guérira ! Il sait aussi que vous avez voulu le tuer... Il pourrait vous faire arrêter comme criminelle mais il ne le fera pas si je le lui demande.

» — Moi je pourrais vous supprimer ici, bien avant que vous

ne puissiez me dénoncer ! Je suis dans mon pays et vous n'êtes qu'un étranger.

» — Vous êtes au Viêt-Minh que vous détestez encore plus que moi parce qu'il s'attaque à vos croyances... Vous savez bien que le communisme fait tout pour détruire le bouddhisme qui est une religion de paix et d'amour du prochain... Ce retour du paravent à Huong-Tich marquerait une éclatante victoire de votre Foi sur l'incroyance grandissante... Si vous n'aidez pas à ce retour, c'est que vous avez menti en disant que l'on vous avait consacrée à Bouddha !

» — Je suis Fille du Dieu !

» — Alors ne le trahissez pas !... Nous sommes d'accord ?

» — Vous êtes un homme terrible, Serge Martin !

» — Je ne suis, comme vous, qu'un instrument du Destin...

» — Si j'accepte, quelle garantie aurai-je que vous tiendrez parole ?

» — J'ai déjà donné des ordres... Avant une semaine, un cargo anglais apportera à Haiphong le paravent qui y sera livré à votre nom. Vous pourrez aller le prendre et le faire transporter aussitôt à la pagode.

» — Vous étiez donc certain que j'accepterais ?

» — J'étais sûr de vos croyances que je respecte et que j'admire ! Ce sont elles seules qui peuvent vous faire agir pour le mieux et pour le pire... Il me faut le document rapidement, sinon M. Jojo réussira à le vendre à d'autres qui, eux, s'en serviront pour la ruine du monde ! Bouddha ne veut pas la ruine, mais le bonheur de l'Humanité... Quand pensez-vous pouvoir me remettre le document ?

» — Le jour où le paravent sera à nouveau à la pagode...

» — Ce sera donc à Huong-Tich que vous me le remettrez ?

» — Oui, dans la Maison de mon Père...

» — J'y serai... »

*

La voix du Dr Klein continuait :

— Selon les ordres reçus, je fis expédier de Saigon le paravent. Ngô-Thi-Mai-Khanh vint en prendre livraison et le fit

charger, sans attendre, sur un camion qui partit pour Huong-Tich où Serge Martin se trouvait déjà... Ce qui se passa exactement ensuite, je n'ai jamais pu l'éclaircir, ni aucun membre de notre réseau. Tout ce que j'ai su, c'est que le paravent a retrouvé sa place à l'intérieur de la pagode et que Ngô-Thi-Mai-Khanh n'a pas remis à notre ami le document. Elle a manqué à sa parole ! Le lendemain, j'ai reçu indirectement un message de Serge Martin m'informant qu'il avait découvert M. Jojo décapité dans un faubourg de Hanoï, mais que le document restait introuvable. Il terminait en disant qu'il poursuivait les recherches et qu'il pensait aboutir rapidement. Ce fut son dernier message, aussi bien pour moi que pour d'autres... Trois semaines plus tard, une visite du commissaire Xi-Dien à la maison de Saigon — où Paris m'avait donné l'ordre de rester — m'apprit que l'on venait de découvrir son corps là où vous savez... S'il était rentré en secret au Viêt-Nam, c'était qu'il y avait une raison majeure. Pendant les mois qui ont suivi, en accord avec la vieille chouette, j'ai tenté l'impossible — avec l'aide de tous nos agents et même celle d'hommes d'autres réseaux — pour obtenir une explication. Tous nos efforts ont été voués à l'échec.

— Pourquoi avez-vous quitté Saigon et êtes-vous venu au Viêt-Minh ?

— J'en ai reçu l'ordre de Paris... C'est ici que les choses doivent se passer désormais parce que nous avons une certitude absolue : le document n'est toujours pas aux mains des Chinois.

— Vous ne pensez pas qu'après avoir réussi à le reprendre à M. Jojo, et peut-être même après avoir fait assassiner celui-ci, la femme se l'est approprié ?

— C'est infiniment probable, mais pour la faire parler, c'est une autre affaire ! Vous êtes le seul homme qui ait déjà réussi ce miracle une fois... parce qu'elle croyait sincèrement que vous lui étiez destiné ! C'est pourquoi j'ai été très heureux d'apprendre par Paris que vous reveniez...

— Mais je ne suis revenu que de mon plein gré et nullement comme agent du S.R. qui a accepté depuis longtemps ma démission !

— Je le sais aussi... Seulement vous connaissez la vieille chouette aussi bien que moi. Quand elle a décidé de se servir de quelqu'un, elle l'aide... Nous avons reçu des ordres à votre sujet au moment même où vous repreniez l'avion à Orly sous l'identité de Pierre Burtin...

— Et que disaient ces ordres ?

— De vous faciliter au maximum la tâche : ce que nous

avons fait sans que vous vous en doutiez. Le colonel Sicard pense, lui aussi, que si Ngô-Thi-Mai-Khanh se retrouve brusquement en votre présence, elle ne pourra pas longtemps résister.

— À mon charme ?

— Qui sait ?

— Ah ça ! Vous êtes tous fous et le colonel en premier ! Elle tentera de me tuer comme elle a dû le faire pour Serge Martin.

— Ce n'est pas certain. Elle a toujours haï l'antiquaire, tandis que vous, elle vous a aimé ! Cela devrait compter... D'ailleurs, si vous n'aviez pas couru un réel danger, je ne me serais pas manifesté à vous et sans doute n'auriez-vous jamais su que le D^r Klein n'était pas rentré en Allemagne mais s'était réincarné en P^r Feyginne, brillant technicien faisant partie de l'une des missions soviétiques qui se sont installées au Viêt-Minh pour aider à sa modernisation.

— Il y a longtemps que vous faites partie du S.R. français ?

— J'ai toujours aimé la France qui, pendant des années, m'a accueilli à la Légion étrangère... Aussi ai-je pensé, après les événements de 1954, que je pourrais encore lui prouver ma reconnaissance en restant dans un pays que j'avais appris à connaître au cours de durs combats. Le hasard m'a fait rencontrer Serge Martin dans un café de Saïgon : nous avons tout de suite sympathisé. Lui aussi ne voulait pas renoncer. Il a continué la lutte à sa manière, en restant. J'ai fait comme lui, c'est tout.

Pierre — qui n'avait pas cessé, pendant tout l'entretien, de conserver dans les mains son unique lettre à Mai — sortit son briquet et mit le feu au carré de papier en disant :

— Vous aviez raison : c'était une erreur de ma part.

Quand les morceaux furent consumés, il les jeta par la portière en murmurant :

— Mieux vaut que tout disparaisse !

Puis il demanda :

— J'ai vraiment couru un si grand danger ? Les policiers du Viêt-Minh voulaient me faire disparaître sans autre forme de procès ?

— Ce ne sont pas eux qui étaient à craindre, mais les sbires du commissaire Xi-Dien...

— Que voulez-vous dire ?

— Les communistes étaient et sont encore ravis à l'idée

qu'ils viennent de faire en vous une recrue de grande valeur. Je vous l'ai dit en leur présence ! Ils manquent terriblement de techniciens pour deux raisons : ils n'ont pas d'argent pour les payer et même ceux qui ont leurs idées préfèrent carrément aller travailler en U.R.S.S... Les Blancs sont de plus en plus méfiants quand il s'agit de vivre au milieu des Jaunes ! Malgré toutes les promesses qui peuvent leur être faites, la confiance ne règne plus...

— Le fait est que je me suis toujours méfié du commissaire Xi-Dien... Seulement je n'avais pas le choix !

— Vous avez très bien opéré, d'autant plus que nous vous « protégeons » à votre insu depuis l'instant où vous avez débarqué à nouveau à l'aérodrome de Tan-Son-Nhut. Et nous avons très vite compris, quand Xi-Dien vous a rejoint au Musée, qu'il n'avait qu'une véritable idée en tête...

— Me donner toutes facilités pour que je puisse retrouver Ngô-Thi-Mai-Khanh qu'il considère comme étant la responsable de la mort de l'antiquaire ?

— Il se fiche pas mal de la disparition de Serge Martin ! Elle a même dû l'enchanter ! Comme tout policier, il déteste par principe les gens qui ont su se montrer plus forts que lui... Il se moque éperdument aussi du fait que vous trouviez ou que vous ne retrouviez pas Ngô-Thi-Mai-Khanh ! Ceci, parce qu'il est fermement convaincu — et ceux qui le dirigent pensent comme lui — que si vous êtes revenu d'une façon aussi impromptue, c'est uniquement parce que le S.R. français vous en a donné l'ordre. Pour eux, un homme, qui a vécu pendant une année complète avec un Serge Martin, ne peut être que son successeur... Ce en quoi ils ne se trompent pas tellement ? N'est-ce pas vous qui, finalement, allez réussir là où il a échoué au moment où il devait sans doute connaître la plus extraordinaire réussite de sa longue carrière d'agent secret ?

— Ne serait-ce pas plutôt vous qu'ils auraient dû soupçonner comme étant le successeur désigné ? N'avez-vous pas été son exécuteur testamentaire ?

— C'est justement ce qui les a trompés... Pour eux, ce brave Dr Klein n'a toujours été, depuis des années, qu'un obscur collectionneur qui ne faisait jamais parler de lui, le bon voisin de Serge Martin qui ne cherchait qu'à entretenir d'excellentes relations avec son éminent confrère... Et puis, tous ces Asiatiques ne parviennent pas à se mettre encore en tête que la prétendue « haine séculaire » entre la France et l'Allemagne appartient aujourd'hui à l'histoire ancienne ! Ne sommes-nous pas tous égaux devant le péril

commun qui menace la civilisation ? Péri! sur lequel, si j'ai bonne mémoire, le Kaiser avait déjà attiré l'attention de l'Europe avant la guerre de 1914 et qu'il avait défini judicieusement sous le titre de « Péri! Jaune »... Comment un commissaire Xi-Dien et ses acolytes auraient-ils pu supposer qu'il y avait entre le Français Martin et l'Allemand Klein une entente telle que si l'un venait à disparaître, l'autre le remplacerait aussitôt ? En ce qui me concerne, je crois vraiment que nous avons été plus malins que la police vietnamienne ! Tandis que vous, à leurs yeux, vous êtes beaucoup plus inquiétant que moi !

— Je constate en tout cas avec plaisir que l'école de Serge Martin a laissé des fruits...

— C'était un grand bonhomme ! Donc, selon Xi-Dien, vous n'êtes revenu que pour essayer, malgré tout, de mettre enfin la main sur l'objet rare qui avait déjà été la cause de votre première venue dans ces régions... Il est très bien renseigné sur votre compte ! S'il a fait preuve d'une telle compréhension pour faciliter votre deuxième « expulsion », c'est uniquement parce qu'il se dit que vous êtes sur la bonne piste : celle du document... Il sait aussi que vous serez obligé, pour aboutir, de renouer avec la belle Ngô-Thi-Mai-Khanh... Là, il fait preuve d'un certain flair ! Et depuis votre départ de la gare de Saigon en wagon-couche, il vous a fait suivre de très près... Vous l'êtes toujours ! Dans ce même wagon archaïque — qui offre pour nous l'incalculable avantage de ne pas posséder de couloir de communication — se trouve, exactement dans le compartiment voisin, un agent de Xi-Dien qui attend patiemment votre arrivée à Hanoï en ma compagnie...

— Qu'est-ce que vous me racontez là ?

— Vous ne me croyez pas ? Quand vous avez profité de l'arrêt prolongé à Hué pour visiter en taxi cette merveilleuse cité, n'avez-vous pas remarqué qu'un autre taxi suivait le vôtre ?

— Si.

— Et que son occupant était le personnage vietnamien qui était allongé dans la couche faisant face à la vôtre dans le compartiment ?

— En effet.

— C'était un homme du commissaire Xi-Dien... Il vous a lâché à l'arrivée à Dong-Hoi, sachant que là vous seriez pris très officiellement en charge par la jeep de police qui vous a conduit jusqu'au poste-frontière pour vous permettre d'être accueilli par les Rouges. Le réseau secret nationaliste ne se limite pas seulement au

territoire du Viêt-Nam : il possède d'excellentes ramifications au Viêt-Minh. Ses agents, qui ont été alertés, savaient très bien qu'après avoir subi un premier interrogatoire au poste-frontière, vous seriez automatiquement dirigé sur le bâtiment de la direction de la police à Thuong-Trach où les décisions importantes, vous concernant, seraient prises. Ils ont attendu patiemment pendant les quarante-huit heures où l'on vous y a retenu. Et quand ils vous ont vu ressortir, en une aussi brillante compagnie que celle du « Pr Feyginne », agent soviétique, ils ne se sont pas autrement étonnés ! Ils se sont dit, comme l'a toujours pensé Xi-Dien, que vous étiez un garçon très adroit qui avait dû réussir à convaincre le Viêt-Minh de ses bonnes intentions... Ce doit même être avec une certaine délectation qu'ils vous ont vu monter, toujours en ma compagnie, dans ce compartiment réservé... Pourquoi ai-je pris soin de vous faire admirer le pittoresque de la gare de Thuong-Trach avant le départ ? Tout simplement pour qu'un autre agent de Xi-Dien nous repère bien et monte dans le compartiment voisin ! Il y est... Mais ce qu'il ignore, ainsi d'ailleurs que les gens du Viêt-Minh qui me font toute confiance pour vous amener à Hanoï, c'est que dans son compartiment se trouve également un homme à moi... Comme celui de Xi-Dien, c'est un Jaune... Remarquablement intelligent !

» À l'heure actuelle, pendant que nous devisons tous les deux, il a déjà dû — selon mes instructions — engager avec l'espion nationaliste une conversation banale mais très suivie, de façon à nouer une « amitié de voyage ». L'autre, qui risque à tout moment d'être fusillé si les communistes flairent sa présence, a tout intérêt à se montrer aimable causeur. De plus il pense qu'il n'a rien à faire jusqu'au moment de l'arrivée à Hanoï, prévue pour demain matin au plus tôt à 10 heures si le train n'a pas trop de retard ! À ce moment-là, un autre agent de Xi-Dien nous prendra en filature pour voir où je vous emmène. Et cela continuera ! Vous ne serez plus lâché par ces messieurs pendant des jours, des semaines, des mois même jusqu'à ce que vous réussissiez à joindre enfin Ngô-Thi-Mai-Khanh... C'est le moment qu'attend avec impatience le commissaire Xi-Dien pour tenter de réussir le coup qui a raté quand le brillant lieutenant Dàng-Ngoc-Tuê avait la mission de saisir sur l'épave tout document trouvé par les Russes. Malheureusement pour eux, il n'y avait aucun document à bord ! Et la police fluviale vietnamienne, bredouille, a bien été contrainte de donner au camarade Grotoff l'autorisation de faire ce qu'il voulait de l'épave !

» Ces gens-là ne peuvent pas opérer directement : ils n'en ont pas les moyens. Aussi se comportent-ils en chacals qui n'arrivent qu'au moment de l'hallali. Une fois encore, quand vous aurez bien travaillé et que vous aurez enfin le plan, ils pensent pouvoir se

l'approprier à la toute dernière minute. Ce sera à cet instant précis que les agents de Xi-Dien vous abattront s'il le faut.

» Cher monsieur, je viens de vous brosser un tableau général de votre situation actuelle... Elle n'est pas très brillante mais elle peut se modifier ! Et elle se modifiera obligatoirement puisque le P^r Feyginne n'est que votre allié Klein... Dans quelques minutes, cet invraisemblable train s'arrêtera à Vinh. Ensuite nous connaîtrons d'autres haltes, plus ou moins prolongées, à Thanh-Hoa, Vinh-Binh, Nam-Dinh pendant lesquelles nous prendrons soin — pour que l'on nous voit bien — de faire quelques pas sur le quai de chacune de ces gares comme deux braves touristes qui cherchent à se dégourdir les jambes... La nuit sera venue quand nous approcherons de la cinquième halte qui est Phu-Ly...

— Phu-Ly ?

— Je sens que ce nom évoque pour vous quelque chose... Oui, c'est dans la province de Phu-Ly, à une trentaine de kilomètres de cette ville, que se trouve la fameuse pagode de Huong-Tich... Et je ne voudrais, pour rien au monde, vous priver du plaisir de pouvoir aller contempler le paravent là où il restera sans doute jusqu'à la fin des siècles, ou, tout au moins, jusqu'à la disparition complète du bouddhisme : ce qui, je m'empresse de vous le dire, n'est pas pour tout de suite malgré les assauts du communisme !... Donc vous descendrez à Phu-Ly mais sans moi et avant que le train n'arrive en gare... Juste avant la ville, le train doit gravir une rampe assez abrupte que son antique locomotive ne peut monter que très lentement... Pour vous ce sera le moment rêvé pour sauter, en pleine nuit, sur le ballast, d'autant plus qu'au même instant, mon adjoint saura faire le nécessaire pour que, dans le compartiment voisin, la conversation avec l'agent de Xi-Dien soit de plus en plus animée et passionnante.

» Nous nous serons dit au revoir et peut-être même adieu ! Je resterai solitaire dans ce compartiment. Pendant l'arrêt à Phu-Ly, je saurai me montrer à la portière et je n'hésiterai même pas, tout en paraissant regarder avec intérêt les gens déambuler sur le quai, à parler à haute voix comme si vous vous trouviez encore à l'intérieur du compartiment... Puis le train repartira et ce sera la nuit pendant laquelle nous serons censés dormir. Le lendemain matin, quand le « P^r Feyginne » sera accueilli — avec les honneurs qu'on ne manque jamais de lui prodiguer à chaque fois qu'il consent à se déplacer — il sera seul ! J'imagine déjà quelle sera la surprise du « représentant » de ce cher commissaire Xi-Dien ! Il lui restera la ressource de signaler à son patron votre disparition miraculeuse... Mais, tel que je crois connaître ce genre d'agent, il hésitera encore pendant quelques heures par

crainte de son propre avenir... Peut-être aussi le « P^r Feyginne », pris d'un sursaut de patriotisme socialiste, le fera-t-il tout simplement arrêter par la police communiste du Viêt-Minh pour « vérification d'identité » ? J'ai bien peur que ce pauvre diable ne parvienne que très difficilement à sortir d'un tel guêpier !

» Vous, pendant ce temps, où serez-vous ? Voici un petit croquis que je vous ai préparé, indiquant comment, après avoir sauté du train, vous pourrez rejoindre le centre de Phu-Ly et spécialement une certaine place d'où part un autocar qui vous conduira par étapes jusqu'à Lao-Kay en vous permettant d'éviter Hanoï où il est préférable de ne pas trop vous montrer.

— Vous avez bien dit Lao-Kay ?

— Oui. C'est la dernière grande ville du Viêt-Minh située sur la ligne du chemin de fer avant la frontière chinoise.

— Mais c'est là où Ngô-Thi-Mai-Khanh m'a dit être née !

— C'est dans cette région qu'elle opère généralement à chaque fois qu'elle revient de Chine.

— Parce qu'elle passe la frontière ?

— Comme elle le veut ! Étant chinoise et ayant certainement adhéré en secret au Parti communiste chinois, elle est au mieux avec les hommes de Pékin.

— J'ai beaucoup de mal à croire ce que vous me dites ! Elle n'était pas communiste. Ses principes religieux le lui interdisaient.

— Il faut croire que certaines religions s'accommodent de tout !

— Et pourquoi revient-elle à Lao-Kay plutôt qu'à Hanoï ?

— Vous l'avez dit : parce qu'elle y est née ! Ne revient-on pas toujours à la terre de son enfance ?

— Les derniers souvenirs qu'elle avait emportés de cette ville étaient cependant terribles ! Elle y a vu brûler sa maison familiale et les Japonais assassiner son frère unique sous ses yeux...

— Je ne prétends pas qu'elle soit souvent à Lao-Kay mais mes renseignements sont précis : c'est le seul endroit où elle fait, de temps en temps, une incursion en pays Viêt-Minh. C'est donc là que vous avez quelques chances de la retrouver... Une fois arrivé là-bas, je vous conseille d'aller directement à l'adresse que je vous ai griffonnée au dos de ce croquis de Phu-Ly : c'est un bar assez insolite — l'un des derniers qui restent dans cette région — tenu par un Russe. Mais lui,

c'est un Russe authentique ! Il fait partie, comme moi, du réseau d'agents soviétiques répartis un peu partout dans le pays. Mais faites attention ! C'est un sincère ! Seulement, il déteste les Chinois et je sais qu'il n'a été placé là par les Soviets que pour surveiller ce qui se passe entre la Chine et le Viêt-Minh... Disons que c'est un communiste « blanc » qui se méfie du communisme « jaune » comme les dirigeants de Moscou. Il se prénomme Fédor, parle cinq ou six langues — dont le français et le chinois — et n'est nullement antipathique bien que la première apparence soit plutôt rébarbative... Vous lui direz que vous venez de la part du camarade Feyginne. Ce sera pour vous la plus sûre des introductions : je crois qu'il a pour moi une certaine admiration... Vous lui direz aussi que vous êtes ingénieur dans mon Service.

» À ce propos, je vous ai préparé cet ordre de mission, dûment signé et visé, qui vous permettra d'accomplir ce déplacement en toute quiétude et, si la nécessité s'en faisait sentir, d'exiger l'aide des autorités pour vous trouver un logement ou un moyen de transport.

» Sur cet ordre j'indique que vous êtes détaché spécialement pour aller étudier les possibilités de construction de nouveaux barrages destinés à alimenter des centrales électriques, sur le Fleuve Rouge. Les principales villes que traversera l'autocar depuis Phu-Ly jusqu'à Lao-Kay bordent toutes le fleuve : ce seront successivement Son-Tay, Phu-Tho, Yen-Bay et Bao-Ha... Rien de plus normal qu'un ancien ingénieur du Génie maritime soit employé pour s'occuper de questions hydrauliques !

» Quand vous serez en présence du camarade Fédor, ne l'attaquez pas tout de suite au sujet de Ngô-Thi-Mai-Khanh, bien que je sois persuadé qu'il la connaisse très bien ! J'ai même entendu dire qu'à chaque fois qu'elle revenait de Chine, elle ne manquait jamais de rendre visite à son bar, comme si c'était son P.C. au Viêt-Minh.

— Mais que fait-elle exactement ?

— Elle est artiste : danseuse, je crois... Elle fait partie de l'une de ces innombrables troupes ambulantes chinoises qui franchissent la frontière aux époques de grandes fêtes pour venir donner des représentations — tout ce qu'il y a de plus « officielles » — au Viêt-Minh qui, lui, est très pauvre en « artistes d'État ».

— Je ne vois pas de quelle façon ce Fédor pourrait m'aider ?

— Il ne vous aidera pas mais, par lui, vous saurez quand la troupe reviendra et vous n'aurez qu'à attendre, sous prétexte d'établir des plans ou des calques. La durée de votre ordre de mission est illimitée... Quand vous aurez abouti, vous n'aurez qu'à m'adresser un

câble au nom du « *Pr Feyginne, Hanoï* ». Ça suffira comme adresse. Dans ce câble, vous me direz : « *Études préparatoires terminées.* » Cela signifiera qu'en vous servant toujours du même ordre de mission — qui vous permet de circuler sur tout le territoire — vous reprenez la même route en sens inverse. Je vous attendrai deux jours plus tard, entre 18 et 20 heures devant la gare de Phu-Ly. Je m'arrangerai alors pour vous faire quitter le Viêt-Minh dans les deux heures qui suivront.

— Si j'ai le plan, je vous préviens que j'ai promis au colonel Sicard de le lui remettre en mains propres, à son domicile parisien.

— C'est normal : n'a-t-il pas été le premier à avoir confiance en vous ? Ma mission et celle de mes adjoints doit se limiter strictement à vous faciliter les choses et, le cas échéant, à assurer votre protection... N'oubliez pas, si un danger réel se présentait, d'appeler le 28.26.24 à Hanoï où vous n'aurez qu'à dire la phrase prévue. Ah ! Un dernier point de votre voyage qui vous intéressera : une trentaine de kilomètres après le départ de Phu-Ly, l'autocar — qui fait dans son parcours des détours insensés pour desservir le plus de localités possible — passe devant la pagode de Huong-Tich. Il s'y arrête car il n'y a pas un seul des occupants du car qui ne profite de l'occasion pour y accomplir un pèlerinage. Ce sera donc pour vous le moment de la visiter et de constater que le paravent donné par Serge Martin à Ngô-Thi-Maï-Khanh s'y trouve effectivement.

— Il y a quand même quelque chose que je ne m'explique pas : quand vous avez appris par la visite du commissaire Xi-Dien que l'on venait de trouver le corps de Serge Martin, vous avez dû en informer immédiatement la vieille chouette ?

— Évidemment.

— Ceci s'est donc passé un mois après mon propre départ pour la France ?

— Oui.

— Comment se fait-il que, depuis cette date jusqu'au moment où je suis reparti pour Saigon deux ans plus tard, le colonel Sicard m'ait toujours affirmé qu'il n'avait plus aucune nouvelle de l'« antiquaire » et qu'il fallait le considérer comme définitivement perdu ?

— Il a dû craindre que l'annonce de sa mort brutale, dans de telles conditions, ne produise en vous un choc terrible.

— Je ne pense pas que le colonel soit homme à prendre des gants pour annoncer un coup dur à ses subordonnés !

— Et n'étiez-vous pas à cette époque déjà très absorbé par les deux traitements que vous subissiez simultanément pour guérir de

votre cécité et de votre empoisonnement ? La mort de Serge Martin risquait de passer pour vous au second plan...

— Je n'admets pas de telles paroles, monsieur Klein ! J'aurais été aussi bouleversé que lorsque je me suis recueilli sur sa tombe.

— Excusez-moi...

— Pourquoi m'a-t-on dit aussi à Paris que Ngô-Thi-Mai-Khanh avait complètement disparu, alors que vous savez très bien qu'elle fait partie d'une troupe d'artistes chinois, qui revient périodiquement à Lao-Kay ?

— Je ne l'ai appris que depuis très peu de temps par ce Fédor avec lequel nous avons parlé incidemment d'art et de théâtre : ce fut ainsi que le nom de Ngô-Thi-Mai-Khanh arriva dans la conversation à propos de la troupe dont elle est, je crois, l'artiste principale.

— Pourquoi la vieille chouette ne me l'a-t-elle pas dit aussi avant mon départ ?

— Peut-être a-t-elle jugé préférable que vous ne découvriez la vérité qu'une fois sur place ? Vous semblez oublier aussi que vous n'êtes pas venu sur ordre et que si un S.R., auquel vous n'appartenez plus parce que vous l'avez bien voulu, accepte de continuer à vous aider dans vos recherches vous devriez lui en être plutôt reconnaissant ! De toute façon, j'estime avoir scrupuleusement exécuté les instructions de Paris vous concernant. Je n'ai plus rien de spécial à vous dire...

Le train entra en gare de Vinh.

Comme convenu, les deux « camarades » se promenèrent de long en large sur le quai en devisant et sans paraître même remarquer ceux qui, du train, s'intéressaient à eux.

La même tactique se renouvela aux stations suivantes de Thanh-Hoa, Ninh-Binh et Nam-Dinh. Après cette dernière, la nuit vint rapidement. Profitant des derniers moments qu'ils passaient ensemble, Pierre demanda encore :

— Pensez-vous que vous resterez longtemps dans l'équipe des techniciens soviétiques ?

— Je ne la quitterai que quand je m'y sentirai « brûlé »... À moins que les communistes ne me fassent disparaître avant ! Ce sont les risques du métier. Mais mon remplaçant est déjà prévu.

— Je sais que vous avez pris de très gros risques en venant

me chercher vous-même à la frontière.

— N'en avez-vous pas pris en la franchissant ? Vous ne me devez rien !

— Merci pour votre aide.

— J'ai essayé d'agir comme l'aurait fait Serge Martin... Mais trêve de civilités ! Dans quelques instants, le train va attaquer la longue rampe dont je vous ai parlé... Serrons-nous la main une dernière fois, en sachant que cette fois nous sommes tous deux sincères. N'est-ce pas, camarade Burtin ?

— Oui, camarade Feyginne...

Au moment où il fit ce geste, Pierre eut la sensation que plus jamais il ne reverrait l'Allemand...

Deux minutes plus tard, en pleine obscurité, alors que la locomotive haletait avec peine, une ombre sauta du train et attendit que le convoi fût entièrement passé pour se relever et s'éloigner en courant vers la ville.

Le départ de l'autocar était prévu pour 6 heures du matin, mais Pierre comprit que le véhicule ne démarrerait, comme le chemin de fer, que lorsqu'il serait saturé de voyageurs. Cela semblait un principe absolu au Viêt-Minh : les services de transport public n'y fonctionnaient qu'à partir du moment où ils refusaient du monde.

De marque incertaine, l'autocar présentait un curieux aspect, tenant le milieu entre l'arche de Noé, la roulotte foraine et la voiture de déménagement.

Par le capot grand ouvert avant le départ, on découvrait un moteur où les écrous à goupilles et les timoneries ajustées — chers à la construction occidentale — étaient avantageusement remplacés par des tringles à rideau, du fil de fer et même de la ficelle...

Une heure déjà avant le départ, les voyageurs — dont certains attendaient en faisant la queue depuis minuit — commencèrent à monter. Grâce à son ordre de mission, Pierre fit partie du lot privilégié qui eut droit aux places assises. Dès que celles-ci furent occupées, les voyageurs suivants s'installèrent sur les genoux des premiers, mais personne cependant n'osa s'asseoir sur ceux de Pierre qui était le seul Blanc du voyage. Très vite, dans la voiture, ce ne fut plus qu'un enchevêtrement de jambes et de torses nus. Quels que seraient les cahots, personne ne pourrait plus tomber sur son voisin : tout le monde était solidement arrimé...

La carrosserie délabrée, dont c'était un véritable miracle qu'elle restât fixée au châssis, était peinte de couleurs vives. Les Asiatiques aiment les tons qui « chantent ». La toiture était bariolée de caractères confucéens en bleu.

Après les voyageurs, ce furent les colis qui y furent entassés en un échantillonnage de tout ce que la création peut produire de denrées alimentaires, ustensiles de ménage, instruments agricoles, articles de bazar, objets de piété pour pagodes... Sans oublier les paniers sphériques en forme de potiron, qui contenaient des poules caquetantes et l'inévitable cochon de lait qu'une femme tenait tendrement serré dans ses bras.

Un bonze impassible, se rendant sans doute à Huong-Tich, promenait sur toute cette agitation un regard détaché des biens de ce monde. Pierre eut la chance de l'avoir pour voisin.

Quand l'intérieur fut plein, le chauffeur commença à meubler la toiture... D'un geste impérieux, il désigna — à ceux qui n'avaient pu encore prendre place — l'échelle placée à l'arrière. Il n'était pas jusqu'à un impotent qui ne fût poussé, hissé, casé... D'autres paniers, des grappes de poisson séché et d'autres cochons suivirent, lancés au vol par des mains expertes. Maintenant c'était complet également sur le toit : vu d'en bas le car avait pris l'aspect d'une pyramide renversée.

Le chauffeur — qui, véritablement, était un prodigieux organisateur — jaugea, en homme qui en a l'habitude, les possibilités physiques, aptitudes à la gymnastique et degré de résistance à l'épuisement de ceux qui attendaient encore pour monter. Pour que le rendement du voyage fût fructueux, il n'était pas question de laisser un seul amateur !

Catégorique, précis, le chauffeur assigna d'abord à trois jeunes gens le marchepied de droite, puis à trois autres celui de gauche. Trois gamins grimpèrent sur la cabine de conduite et deux vieillards furent calés, un de chaque côté, entre l'aile et le capot : la chaleur du moteur les réconforterait. Cinq adolescents, retardataires, durent se partager les pare-chocs avant et arrière pendant qu'une jolie fille, à califourchon sur le capot, ferait figure de proue.

Satisfait, le chauffeur mit en marche au moyen d'une manivelle dont la toute première destination avait dû être de baisser les stores ! Et le moteur commença à ronronner en faisant entendre des ratés d'une puissance absolument inconnue en Europe. Puis l'homme parvint, non sans peine, à rejoindre sa place au volant où il s'assit sur les genoux du voyageur de marque à qui elle avait été

assignée. Enfin ce fut le départ...

Une heure plus tard — le car n'allait guère plus vite que le chemin de fer abandonné dans la rampe de Phu-Ly — ce fut la halte prévue devant la pagode sainte de Huong-Tich. Tous les voyageurs, sans exception, descendirent : ce qui demanda un bon quart d'heure. Seuls les colis, les paniers de poules et les cochons restèrent dans le véhicule.

La pagode était adossée au roc de la montagne et protégée par une immense grotte. Pierre y accéda, au milieu du flot de voyageurs, par d'interminables portiques que gardaient de gigantesques lions en brique. Pieds nus comme tous les pèlerins, il gravit des marches le long desquelles une file ininterrompue de boutiques proposait des *josticks*, des souvenirs, des images sacrées, des offrandes...

Au cœur de la pagode, un immense *stupa* d'or — dans lequel, lui avait expliqué le bonze pendant le voyage, se trouvaient quelques cendres de Bouddha, mais n'y a-t-il pas des cendres de Bouddha un peu partout en Asie et spécialement à Rangoon, la capitale de la Birmanie ? — écrasait de sa masse une foule de petits sanctuaires qui s'étaient multipliés à sa base pour abriter des « Bouddhas privés », dons de fidèles généreux.

Devant chaque sanctuaire, des bonzes agenouillés sur des nattes priaient. Aux lueurs de milliers de bougies qui brûlaient à leurs pieds, les Bouddhas dorés brillaient doucement dans l'ombre. Sur leurs visages, animés de reflets changeants, le sourire devenait vie... Jamais encore Pierre n'avait senti la valeur de ce sourire... Le sourire énigmatique laissant apercevoir, dans le corps impassible et figé, une âme à qui les mystères promettaient déjà l'immortalité.

Ce sourire de Bouddha était bien celui de la Sagesse qui délivre de tout. Il n'était pas le sourire de l'homme ordinaire : il impliquait le détachement total et se donnait en exemple de la qualité du repos que l'on y trouverait si l'on savait rester juste. Il était aussi le sourire du prolongement de la vie, de tous ceux qui ont fermé leurs yeux sur le monde...

Insensiblement, pendant qu'il le contemplait, Pierre s'imaginait entendre la voix douce de Maï lui récitant des poèmes. Une fois encore il essayait de se représenter son visage — irradié d'une étrange sérénité de l'âme — qu'il allait peut-être enfin connaître autrement que sur des photographies dont son cœur s'était toujours refusé à admettre la ressemblance.

Après avoir glissé sans bruit sur les dalles de marbre que l'on

venait d'arroser et qui paraissaient étonnamment fraîches, le Français s'était brusquement arrêté devant le mur du fond sur lequel se détachait, étincelant de ses petits personnages d'ivoire incrustés dans la laque, le paravent... Et, pour la première fois — la dernière aussi car il n'aurait sans doute plus jamais l'occasion de revenir à Huong-Tich — il s'imprégna complètement de la vision d'Art pur qu'il avait trop négligée dans la maison de l'antiquaire avant qu'il n'ait perdu la vue. Et il revit de ses yeux, rendus à la lumière, toute l'histoire de la danseuse sacrée que Maï lui avait racontée en lui faisant caresser avec ses doigts d'aveugle le relief des laques... Il comprit aussi qu'il était juste que cette merveille fût revenue dans la maison du Dieu. Maï avait raison.

Mais pourquoi n'avait-elle pas remis en échange le document à Serge Martin ? Pourquoi avait-elle failli à sa promesse ? C'était cependant là, devant ce paravent retrouvé, qu'elle aurait dû accomplir ce geste... Serge Martin devait se trouver à cette même place, pieds nus comme lui, attendant la jeune femme dans le lieu sacré qu'elle avait choisi pour terminer la tractation. L'imagination de Pierre aurait voulu, une fois de plus, pouvoir évoquer l'étrange rencontre de ces deux personnages qui se haïssaient l'un et l'autre tout en s'estimant et qui offraient l'étrange point commun de n'être, ni lui ni elle, jamais tout à fait dans la vie... Mais son cerveau restait vide, incapable de ressusciter les paroles échangées.

N'ayant plus rien à faire dans la pagode, lentement, il redescendit les marches pour rejoindre l'autocar autour duquel les voyageurs se rassemblaient déjà pour un nouvel assaut qui leur permettrait de poursuivre leur route...

Pour Pierre, qui n'était pas encore familiarisé avec cette façon de voyager, elle fut interminable, cette route, dont l'aboutissement serait Lao-Kay, à la frontière de Chine... Successivement les villes, dont le « camarade » Feyginne avait prononcé les noms, furent atteintes après des étapes épuisantes. À chacune d'elles, il semblait que le vieil autocar allait définitivement rendre l'âme et qu'il ne pourrait plus pousser plus loin son effort... Mais chaque fois, après un arrêt qui durait parfois plusieurs heures, il repartait, lesté de la plus grande partie de la cargaison embarquée à Phu-Ly et surchargé de nouvelles grappes humaines qui s'étaient agglutinées aux différentes étapes. Ce ne fut qu'après vingt-quatre heures de voyage, sur des routes défoncées, longeant continuellement les rives boueuses du Fleuve Rouge que l'autocar fit, au petit jour, son entrée dans Lao-Kay...

Pour Pierre, ce nom, qui jusqu'alors n'avait toujours évoqué que le bout du monde, marquerait peut-être l'aboutissement de l'aventure ?

Quand il quitta enfin le véhicule il se rendit compte que de son existence, il ne s'était senti aussi sale et aussi harassé. Mais sans perdre de temps, il se renseigna auprès d'un policier, qui surveillait le déchargement de l'autocar, pour demander en vietnamien où se trouvait le bar dirigé par le dénommé Fédor. Comme son interlocuteur le dévisageait avec méfiance, il exhiba l'ordre de mission. Aussitôt, le policier le regarda avec un respect mêlé de crainte et s'offrit à le conduire lui-même à travers la ville.

Lao-Kay avait dû être, au temps où la puissance mandarinale y régnait, une cité merveilleuse dont le calme tranquille rappelait la majesté grandiose de Hué. Mais, depuis l'avènement du communisme, les choses avaient bien changé ! La ville semblait frappée d'un mal secret qui la rongait : ses palais étaient en ruine, ses jardins à l'abandon, ses résidences privées transformées — comme la maison de l'antiquaire à Saigon — en garderies d'enfants ou en « Maisons du Peuple » sur les façades desquelles s'étaient de longues banderoles, portant toutes des inscriptions destinées à rappeler aux passants qu'ils avaient la chance de vivre au Pays de la Liberté.

Il y avait bien, de-ci de-là, quelques arceaux enjambant les avenues, pavoisés aux couleurs du Viêt-Minh, comme si l'on désirait donner un air de fête permanent à la ville. Mais la fête avait quelque chose de lugubre : elle sentait la misère qui n'ose plus se montrer. Pendant ce trajet, toujours accompagné de son guide, Pierre ne vit pas un seul visage blanc. Ici, les Jaunes étaient complètement chez eux, repliés sur eux-mêmes... Mais aucun cependant ne le regardait avec étonnement quand il le croisait, comme s'il ne comptait pas... Pour tous ces hommes et toutes ces femmes, qui marchaient à pas pressés sans détourner la tête, l'étranger n'offrait plus aucun intérêt. On ne voyait que très peu de policiers en uniforme : chaque citoyen devait faire sa police lui-même, épiant son voisin. L'influence de la Nouvelle Chine toute proche se faisait sentir : le communisme intégral avait imposé ses lois de silence et de méfiance.

Aussi fut-ce presque un soulagement pour Pierre quand le policier s'arrêta en lui désignant l'entrée du bar dont la façade rappelait les plus misérables bouges d'Europe. Après avoir salué militairement, le policier était reparti sans pénétrer dans l'établissement. Bien que celui-ci eût une apparence inquiétante, Pierre y entra avec la conviction assez insensée qu'il allait retrouver l'un des derniers refuges du monde capitaliste.

À cette heure matinale, le « bar » était vide de consommateurs ; son unique occupant était le propriétaire, ou tout au moins — dans ce Viêt-Minh où la notion de propriété ne devait plus être qu'un mythe — celui qui avait l'autorisation de l'exploiter. Et, comme cet homme était de race blanche, Pierre comprit qu'il se trouvait en présence de Fédor.

Assis derrière le comptoir, où il semblait très absorbé par le rinçage des verres dans l'évier, l'homme ne bougea pas à l'entrée du visiteur et releva à peine la tête. Pendant qu'il avançait dans la salle mal éclairée, Pierre tenta d'examiner le Russe. La seule chose dont il ne pouvait absolument pas se rendre compte était la taille du personnage toujours assis. Le crâne était rasé, comme s'il avait été passé à la pierre-ponce ; il n'y avait ni barbe ni moustache, mais des lunettes dont la large monture en écaille couvrait la moitié supérieure du visage en retirant toute expression au regard ; une balafre, barrant la joue droite, attirait immédiatement l'attention ; la chemise, au col largement échancré et aux manches courtes, laissait apercevoir un thorax puissant et des avant-bras couverts de tatouages ; la peau était mate, brûlée par le soleil. La première impression ressentie était celle de se trouver en présence d'une authentique brute.

— Camarade Fédor ? demanda Pierre en russe.

— C'est moi, camarade, qu'est-ce que vous désirez ? répondit l'homme dans la même langue.

La voix était sourde, presque plus puissante que celle d'un Grotoff, tout en étant moins sonore.

— Le camarade Feyginne m'a conseillé de venir vous rendre visite. Je suis ingénieur et je travaille avec lui. Voici mon ordre de mission.

Après avoir examiné le papier sans se presser, l'homme dit :

— Ils se décident enfin à les construire, ces barrages sur le Fleuve Rouge ! Depuis le temps que je le leur ai conseillé ! Ça changera toute la vie à Lao-Kay qui deviendra l'une des plus grandes villes de ce pays quand la force motrice lui permettra d'avoir des usines modernes. Vodka, camarade ?

— Vodka...

Deux verres furent remplis à plein bord. Avant de vider le sien d'un trait, Fédor le leva en disant :

— Au triomphe du Peuple, camarade !

— Et à la Grande Union des Républiques Socialistes

Soviétiques !

— À la France aussi, puisque je vois que vous avez un nom français...

Une deuxième tournée était déjà versée dans les verres.

— Vous arrivez de Hanoï ?

— Pas directement. Je viens d'inspecter les rives du Fleuve depuis Phu-Ly.

— Vous avez un logement ici ?

— Pas encore mais j'espère trouver...

— Ce n'est pas facile en ce moment à Lao-Kay ! À cause des Fêtes...

— Quelles Fêtes ?

— Vous ignorez donc que nous célébrons pendant trois jours l'anniversaire de la Libération de Lao-Kay par l'armée chinoise pendant la guerre du Viêt-Minh contre la France ?

— J'avoue que je ne me souvenais plus très bien des dates.

— Pour un Français, c'est regrettable ! C'est vrai qu'à cette époque-là vous deviez être dans votre pays ?

— Et là-bas nous ne savions pas grand-chose...

— Même en appartenant au Parti communiste ? Car vous êtes bien du Parti ?

— Voici ma carte.

— C'est bien. Seuls les purs peuvent réussir ! Dans tous les Partis communistes européens, on accueille trop de membres qui n'ont pas de convictions solides. Au Viêt-Minh c'est la même chose : un bon tiers de ceux qui y sont restés, au moment de la séparation des zones, ne l'ont fait que parce qu'ils ne voulaient pas abandonner leurs biens à la collectivité et dans l'espoir de pouvoir continuer à s'enrichir sur le dos du peuple ! Maintenant ils déchantent et ils sont tout prêts à trahir.

— Je vois que vous les connaissez bien.

— Depuis le temps !

— Il y a longtemps que vous tenez ce bar ?

— Depuis l'établissement de la République socialiste du Viêt-Minh... Camarade, je n'ai pas pour habitude de loger les gens, car je ne suis pas un hôtel et je ne possède qu'une chambre en plus de la

mienne au-dessus de ce bar. Mais, si cela peut vous rendre service, je vous la prête pendant toute la durée de votre séjour à Lao-Kay... Du moment que vous venez de la part du camarade Feyginne, cela suffit... Et ça me fera plaisir de pouvoir parler avec un Blanc ! Si vous saviez comme c'est pénible de ne voir toute la journée que des visages de Jaunes ! Vous devez avoir besoin aussi de vous laver ?

— Je reconnais que les voyages au Viêt-Minh manquent plutôt de confort...

— Venez... Je vais vous conduire à votre chambre.

L'homme s'était enfin levé. Pierre constata qu'il était voûté et qu'il ne semblait se déplacer qu'avec difficulté en s'appuyant sur une canne. Pendant qu'il le précédait dans le petit escalier de bois reliant la salle du bar à l'unique étage, l'ingénieur remarqua aussi qu'il boitait. Quand ils furent dans une pièce, meublée très sommairement d'un lit, d'une table, d'une chaise et d'une penderie, le Russe dit :

— Évidemment, vous devez être mieux installé à Hanoï ! Cette autre porte donne sur ma chambre.

Après l'avoir ouverte, il ajouta sans même se retourner :

— Cela ne vous rappelle rien, une porte de communication avec la chambre d'un ami ?

Et comme Pierre restait interdit, ne répondant pas, Fédor insista :

— Voyons... Souvenez-vous : une grande maison dans la banlieue de Saigon...

À ce moment, l'homme se retourna : il avait retiré ses grosses lunettes, sa taille s'était redressée et il souriait.

— Serge Martin ! s'écria Pierre en français.

— Mais ne le criez pas trop fort ! Au Viêt-Minh les murs possèdent encore plus d'oreilles qu'au Viêt-Nam... Ce qui n'est pas peu dire ! Cependant rassurez-vous : nous sommes seuls dans cette baraque. J'ai quand même préféré que nous montions ici pour parler... Alors ? Qu'est-ce que vous pensez de ma transformation ?

— Fantastique ! Tout était nouveau : la silhouette voûtée, la voix surtout... Et Dieu sait pourtant si j'avais la conviction de pouvoir reconnaître votre voix entre mille pour l'avoir entendue quand je n'y voyais plus ! Écoutez, Martin, c'est trop beau ! On s'embrasse ?

Après une courte étreinte, « l'antiquaire » dit :

— Voilà bien la meilleure accolade que j'aie jamais reçue !

Avouez que je vous ai eu ?

— J'avoue humblement... Qui n'auriez-vous pas d'ailleurs, « camarade Fédor » !

— Camarade Burtin ! Chez vous aussi, le changement est une réussite... La preuve en est que si vous n'aviez pas commis la sottise de vous faire reconnaître volontairement par cette crapule d'indicateur qu'est le cyclo Sen, jamais Xi-Dien ne se serait douté de votre retour ! Enfin, tant pis ! Pourquoi revenir sur ce qui est fait ? Pensons plutôt à l'avenir !

— L'avenir ?

— Mais oui, mon cher ! Si l'aventure est toujours pour vous la même qui se prolonge, c'est cependant une nouvelle vie qui va commencer pour vous ici ! Vous avez fait peau neuve comme moi... Il n'y a plus de « peintre » ni « d'antiquaire » mais un ingénieur du Génie maritime et un tenancier de bar louche : tout est parfait ainsi !

— Jamais je n'aurais pu vous imaginer rasé et le crâne tondu !

— Je trouve, moi, que le port de la barbe vous convient à merveille : cela vous donne un air beaucoup plus sérieux... N'est-il pas savoureux de penser que pour arriver à nous retrouver après deux années, il a fallu que l'un de nous s'identifie avec la personnalité physique de l'autre ? Mais ce qui m'a apporté la plus grande joie a été d'apprendre que vous aviez retrouvé la vue ! Quand la vieille chouette m'en a informé, j'ai failli vous adresser un câble de félicitations ! Malheureusement je ne le pouvais pas, ayant disparu officiellement du monde des vivants.

— Alors cette tombe ? Elle est vide ?

— Pas du tout ! Son occupant a exactement ma taille, la tête en moins bien entendu !... Ça, la tête, mieux valait la faire disparaître ! On ne peut pas refaire une tête à un mort !

— Mais... Qui est-ce ?

— Un aventurier anglais que j'ai toujours soupçonné de travailler pour l'*Intelligence Service*... Il a eu le toupet de vouloir se mêler de mes affaires au moment où j'allais enfin mettre la main sur l'objet de nos convoitises : le plan ! Il avait réussi à se lier d'amitié avec M. Jojo auquel il a dû faire quelques offres substantielles... Seulement j'ai estimé que nos amis Anglais exagéraient ! Ils avaient déjà réussi le coup une fois avec l'ingénieur hollandais et ils étaient impardonnables de s'être laissé bernier par les Japonais. Il aurait été indécent qu'ils eussent deux fois la même chance ! Après courte

réflexion, j'ai compris qu'il fallait que l'un de nous deux disparaisse : soit l'Anglais, soit moi... J'ai décidé finalement que ce serait nous deux ! Quand l'Anglais serait mort, je le ferais passer pour moi... Ainsi plus de Serge Martin ! Au tombeau, « l'antiquaire » ! Avec un magnifique testament qui, en apportant ses collections au Musée de Saïgon, ajoutait encore un parfum d'authenticité au décès !

— J'y ai cru.

— Comme tout le monde ! Il le fallait...

— Il y avait pourtant des gens au courant de la vérité ?

— Deux personnes ! Pas une de plus : la vieille chouette et Klein.

— Celui-là aussi, il m'a eu ! Je dois dire qu'il a été prodigieux : pas un instant il ne m'a laissé supposer qu'en allant à Lao-Kay j'allais vous retrouver.

— Il le fallait également.

— Pourquoi ? Cela n'aurait rien changé à mes projets !

— Mais vous n'auriez pas eu la même conviction ! Tout à l'heure, quand j'étais le russe Fédor, je vous ai dit que l'on ne pouvait faire du bon travail qu'avec des purs... Maintenant vous l'êtes redevenu doublement : je le sais par Paris... Quand vous avez décidé de repartir, ce fut pour deux raisons : vous vouliez retrouver Ngô-Thi-Maï-Khanh et l'antiquaire... La première, pour lui faire payer le talion à la suite de sa tentative d'empoisonnement ; le second, pour lui prouver que vous n'étiez pas un ingrat et que vous n'aviez pas oublié qu'il vous avait sauvé la vie ! Pour vous il ne s'agissait plus de gagner beaucoup d'argent en exécutant des ordres comme la première fois. C'était votre conscience et votre volonté d'homme qui se révoltaient. Un instinct secret vous disait aussi que, malgré tout ce que laissait entendre le colonel Sicard, il n'était pas pensable qu'un vieux cheval de retour comme moi ait disparu sans obtenir un résultat ! C'est vous qui étiez dans le vrai.

» En plein accord avec la vieille chouette, nous vous avons laissé jouer votre jeu. Je ne vous cacherai pas que vous nous aviez terriblement déçus ! Je sais bien que vous aviez une excuse : votre infirmité... Mais quand même, Burtin ! La façon dont vous vous êtes laissé mettre le grappin par cette Chinoise avait quelque chose de désespérant pour ceux qui, comme le colonel et comme moi, ne demandaient qu'à continuer à vous faire pleine confiance... Il n'était pas possible qu'un être de votre valeur et de votre trempe fût définitivement fini parce qu'il croyait avoir découvert l'amour ! C'était

trop stupide ! Il fallait en vous une rénovation complète et brutale, sinon vous étiez un homme perdu !

» Le seul moyen, brutal je le reconnais, a été de vous arracher à cette créature pour vous expédier d'urgence en France où vous pourriez vous retremper dans une atmosphère de calme et de réflexion. Contrairement à ce que prétendent beaucoup de prétendus psychologues, l'éloignement et le temps sont les facteurs les plus efficaces pour ramener un bonhomme égaré à une plus juste compréhension des choses. En ce qui vous concerne, le calcul a été juste : l'homme que j'ai devant moi aujourd'hui est bien l'agent 2884 qui fit merveille pendant la guerre ! C'était celui-là que je voulais retrouver parce que je savais que, tant qu'il ne serait pas tel, il ne pourrait pas accomplir un travail sérieux.

» Ce qui est bon, mon petit, c'est que cette transformation s'est opérée d'elle-même en vous. Nous n'avons fait que la favoriser en vous laissant croire peu à peu que les catastrophes s'accumulaient Il y en a eu beaucoup, je le reconnais ! Il y en a d'autres qui nous attendent. Si les choses étaient si faciles, on ne ferait pas appel à des gens comme vous ou moi !

— Mais puisque vous êtes vivant, vous pouvez très bien réussir sans moi ?

— Pas dans l'affaire dont nous nous occupons en ce moment. Avant de vous le prouver, il est indispensable que je vous éclaire sur certains points qui doivent être encore obscurs dans votre esprit. Je vous demande de ne pas m'interrompre : j'essaierai d'être le plus bref possible. Que diriez-vous d'un petit champagne ?

— Vous en avez même ici ?

— Oui, figurez-vous ! Grâce aux Russes qui le font venir de chez eux... Ils prétendent même l'avoir inventé ! Il ne vaut pas le nôtre, mais il est honnête... N'oubliez pas que je suis russe pour l'instant... Alors, il faut bien que mes « compatriotes » m'accordent quelques faveurs ! Et ce n'est pas parce que l'on perd sa barbe ou ses cheveux, ni parce que l'on change de voix ou parce que l'on boite subitement, que l'on ne conserve pas ses bonnes habitudes ! J'aime le champagne et je continuerai à l'aimer à chaque fois qu'il s'agira de prendre une décision importante... Lui seul me donne des idées claires !

— La vieille chouette est comme vous.

— C'est un bon Français !

Il alla vers un placard de sa chambre qu'il ouvrit et dans

lequel il avait réussi à aménager un petit bar privé. Les bouteilles et les verres s'y alignaient. L'une d'elles, déjà placée dans un seau à glace, attendait d'être ouverte.

— J'avais calculé qu'elle serait frappée à point pour votre arrivée... Voyez.

— Vous saviez que j'arriverais ce matin et à cette heure ?

— Je vous ai accompagné en pensée depuis l'instant où vous avez quitté Orly... Et je ne cessais de me répéter : « Pourvu qu'il ne lui arrive rien !... L'incident banal ou stupide qui flanque tout par terre parce qu'il est imprévisible ! » Le reste je l'avais prévu : vous vous en êtes aperçu quand le « camarade » Feyginne est arrivé à Tuong-Trach...

Le bouchon avait sauté. La mousse dégoulinait des verres.

— À votre santé, mon petit Burtin !

— À celle de feu « l'antiquaire » !

Après qu'ils eurent bu, Pierre dit :

— Je n'ose penser que, derrière ce bar et ces bouteilles alignées, se cache un poste émetteur ?

— Ici ce serait trop dangereux. Mais soyez tranquille : nous sommes admirablement organisés à Hanoï où la France a peut-être conservé encore plus de vrais amis qu'à Saigon... Les gens sont ainsi faits qu'ils regrettent ce qu'ils ont brûlé ! Si la France voulait bien le comprendre, elle aurait encore une très belle partie à jouer dans ces régions... Seulement voilà : le comprendra-t-elle ? Maintenant écoutez-moi...

» Aussitôt après avoir confié la garde de ma maison à Klein, non pas tellement à cause des collections mais pour que le service du poste émetteur fût assuré, j'ai fait libérer Ngô-Thi-Mai-Khanh par Xi-Dien comme vous le savez. Ensuite j'ai couru à Cholon où j'ai constaté que M. Jojo n'avait pas attendu pour quitter le *Piccadilly*. L'un de mes hommes, un Vietnamien qui avait depuis longtemps déjà la mission exclusive de surveiller M. Jojo, m'a informé que celui-ci était parti pour le Viêt-Minh et Hanoï. Dès son passage à la frontière du 18^e parallèle, il a été pris en filature par le réseau que nous possédons ici. Vingt-quatre heures plus tard, je savais où il se terrait dans la capitale du Tonkin. Le fait même qu'il se cachait prouvait qu'il avait une idée en tête et ne tenait peut-être pas tant que cela à rentrer en Chine. Les événements m'ont donné raison : il cherchait avant tout à négocier la cession du plan pour son propre compte. C'est ce qui l'a perdu, comme Kova-Sako.

» Je ne fus pas trop étonné de voir que Ngô-Thi-Mai-Khanh rejoignait le lendemain son ancien amant. Klein vous en a donné les raisons. Vous avez également été mis au courant par lui de l'échange que j'ai proposé à l'ex-taxi-girl et qu'elle a accepté.

— Dites-moi vite ce qui s'est passé dans la pagode de Huong-Tich ?

— J'y étais au moment de l'arrivée du camion, loué par Ngô-Thi-Mai-Khanh. Mais je ne me suis pas montré à elle avant que le paravent n'eût repris sa place grâce à l'aide des bonzes qui restent là en permanence. J'attendais, caché, pour voir quelle serait la réaction de la fille. Elle s'est dépêchée de remonter dans le camion en lui donnant l'ordre de repartir de toute urgence pour Hanoï. Autrement dit, elle me faussait compagnie pour ne pas tenir sa promesse ! Je sautai aussitôt dans la cabine du camion et je m'installai à côté d'elle et du chauffeur sans rien dire. Elle comprit que je ne la lâcherais plus jusqu'à ce qu'elle m'eût remis le plan, mais, folle de rage de voir que j'avais compris sa manœuvre, elle resta muette jusqu'à ce que le camion nous eût déposés à l'entrée de la ville. Là l'explication fut nette :

*

« — Ngô-Thi-Mai-Khanh, donnez-moi le plan !

» — Je ne l'ai pas.

» — Vous mentez !

» — Je n'ai pas encore pu découvrir l'endroit où M. Jojo le cache, ni le faire parler.

» — Il vous a cependant offert, comme Kova-Sako, de vous enfuir avec lui dès qu'il l'aurait vendu très cher à ceux avec qui il est entré en contact ?

» — C'est exact... Et je crains qu'il ne l'ait déjà vendu à un Anglais !

» — Puisque vous n'êtes pas parvenue à le faire parler, je vais vous aider à lui délier la langue... Je sais où il habite avec vous : dans une maison située à cinq cents mètres d'ici. Nous y allons ensemble et je vous garantis qu'il parlera !

» J'avais sorti mon revolver avant de lui ordonner :

» — Passez devant...

» Comprenant que cette fois je ne me bercerais plus de promesses, elle obéit. Quand nous pénétrâmes dans la maison, un spectacle auquel je commence à être habitué nous y attendait : le corps de M. Jojo, assis, était attaché par une cordelette à un siège. La tête gisait sur le sol. Comme le sampanier Hô, comme Raczinski, il avait été décapité d'un seul coup de sabre. La fille demeura impassible, disant simplement :

» — Ils l'ont tué après s'être fait remettre le document.

» — Qu'en savez-vous ? Peut-être l'ont-ils tué justement parce qu'il a refusé de révéler la cachette ?

» — C'est sûrement le travail de l'Anglais...

» — La méthode d'exécution est chinoise, Ngô-Thi-Mai-Khanh ! Ce sont vos compatriotes qui l'ont tué !

» J'avais tout de suite remarqué que le crime datait d'au moins vingt-quatre heures : le corps était tout raide et le sang répandu coagulé. Une pensée me traversa aussitôt l'esprit : c'était elle qui avait fait tuer M. Jojo avant de partir en camion prendre livraison du paravent à Haiphong et elle avait récupéré le plan ! Seulement je n'avais aucune preuve et vous la connaissez suffisamment pour savoir qu'elle aurait préféré se faire tuer plutôt que de parler. Ça ne me donnerait pas ce que je cherchais. N'avait-elle pas déjà caché pendant une année ce plan sans que personne ne le sût ? Je savais aussi qu'en Fille du Dieu, elle haïssait le communisme, l'ennemi acharné du bouddhisme, et qu'elle ne donnerait pas le plan aux hommes de Pékin. Elle ne pouvait pas l'avoir détruit non plus parce qu'elle avait appris, grâce à vous, son importance. Elle devait l'avoir mis en lieu sûr pour s'en servir éventuellement un jour à son profit. Mais quel serait ce profit ? Bien que n'aimant pas l'argent, elle en avait cependant accumulé à Cholon pour pouvoir accomplir un jour une grande action destinée à glorifier le Dieu son Père, auquel elle venait de faire restituer le paravent... L'argent qu'elle recueillerait de la vente du plan viendrait s'ajouter peut-être aux sommes déjà économisées ? Je devais donc changer radicalement de méthode à son égard. Et je lui dis avec le plus de douceur possible :

» — Je suis beau joueur, Ngô-Thi-Mai-Khanh ! Je reconnais que vous m'avez eu pour le paravent... Mais je vous pardonne car je suis heureux, moi aussi, qu'il soit revenu à Huong-Tich... Combien voulez-vous pour me céder le plan ?

» — Si j'avais ce plan, je vous l'aurais déjà donné : Ngô-Thi-Mai-Khanh n'a qu'une parole... Le Dieu mon Père me châtierait si je mentais.

» Il y avait beaucoup de sincérité dans ses paroles. Si c'était un mensonge, elle était vraiment très forte !

» — C'est bien, dis-je. Je vous crois. Mais aidez-moi quand même à fouiller cette maison pour voir s'il ne serait pas caché ici.

» Elle le fit en ne cessant de répéter :

» — Ces recherches sont inutiles ! J'ai déjà tout visité de fond en comble. Le plan n'est pas dans la maison.

» Après plusieurs heures, je dus me rendre à l'évidence et je lui demandai :

» — Vous pensez vraiment que ceux qui l'ont tué ont réussi à se faire remettre le plan par lui avant de l'exécuter ?

» — M. Jojo n'était pas homme à céder aux menaces ! Je ne sais pas quoi vous répondre. Mon seul souhait, c'est que ce plan reste pour toujours là où M. Jojo l'a caché pour que personne ne puisse s'en servir et l'utiliser à des fins de guerre ! Bouddha ne veut pas la destruction du monde, mais son éternité.

» — Qu'allez-vous faire maintenant, Ngô-Thi-Mai-Khanh ?

» — Employer l'argent que j'ai gagné par mon travail pour réaliser la mission que je dois accomplir pendant mon passage sur terre : aider au rétablissement de la foi bouddhique partout où l'on a cherché à la détruire !

» — Je vous approuve et je vous souhaite bonne chance ! Adieu, Ngô-Thi-Mai-Khanh... »

*

— Dès que je l'eus laissée, poursuivit Serge Martin, je rejoignis l'agent qui surveillait l'Anglais. Il me dit que celui-ci était toujours à Hanoï : s'il avait réellement pris le plan vingt-quatre heures plus tôt après avoir tué M. Jojo, il aurait déjà quitté le Viêt-Minh. Mais il fallait quand même avoir une certitude sur ce point : si l'Anglais n'avait pas le document, c'était pour moi la preuve que la fille m'avait trompé une seconde fois... À moins que la cachette, trouvée par M. Jojo, ne continuât à conserver son secret ? Dans ce cas, il n'y aurait plus rien à faire ! J'eus également, par d'autres agents de notre réseau, la confirmation que ni les Russes ni les Américains n'avaient le plan. Le seul qui risquait d'avoir réussi était l'homme de l'*Intelligence Service*.

» Il fallait lui tendre un piège : s'il y mordait, ce serait signe

que lui non plus n'avait pas le document. Un autre de mes hommes, également vietnamien, parvint à entrer en contact avec lui et à lui faire croire qu'il connaissait les assassins de M. Jojo ainsi que le lieu où se trouvait maintenant le plan. Et il s'offrit, moyennant une forte somme, à le conduire. Ce fut si bien monté que l'Anglais finit par accepter. On lui dit alors qu'il devrait franchir le 18^e parallèle pour retourner au Viêt-Nam où le plan avait été emporté par ses nouveaux propriétaires qui ne voulaient à aucun prix le céder aux communistes et qui cherchaient à traiter avec une puissance capitaliste capable de payer le gros prix.

» À l'heure où l'Anglais, escorté de celui qu'il prenait pour un guide sûr, franchissait la frontière, j'en fis autant. Puisque l'homme de l'*Intelligence Service* avait agi ainsi, c'était signe que le plan n'était pas entre ses mains. Ce fut à ce moment que je décidai de faire disparaître cet Anglais en même temps que moi. Si nous ne l'avions pas supprimé, il aurait continué à nous gêner. De plus j'avais remarqué que lui et moi avions la même taille et — à peu de chose près — la même corpulence et la même peau parcheminée... Pour que tout le monde, et surtout Ngô-Thi-Mai-Khanh — à qui on le ferait savoir habilement — puisse croire à la mort de Serge Martin, il fallait un cadavre : ce serait celui de l'Anglais... Paix à ses cendres !

» Quand je revins au Viêt-Minh, j'étais un tout autre personnage : celui que vous avez devant vous, « le camarade Fédor ». Mes agents, qui n'avaient pas cessé de surveiller les agissements de Ngô-Thi-Mai-Khanh, me firent savoir alors qu'en récompense de la donation qu'elle avait faite du paravent à la pagode de Huong-Tich, le gouvernement du Viêt-Minh l'avait autorisée à monter une troupe théâtrale d'État avec laquelle elle donnerait dans le pays des représentations officielles.

» Je compris enfin l'utilisation que l'ancienne *taxi-girl* du *Grand Monde* allait faire de son argent : elle monterait à ses frais la compagnie artistique. Mais, comme il lui était impossible de recruter au Viêt-Minh même tous les éléments d'une pareille troupe, elle reçut l'autorisation d'aller chercher des artistes en Chine. Sur la demande du Viêt-Minh, le gouvernement de Pékin donna son accord pour que cette troupe fût homologuée comme faisant partie des troupes officielles chinoises à condition qu'elle jouât alternativement en tournée soit en Chine, au Yunnan, soit dans le nord du Viêt-Minh et plus spécialement à Lao-Kay, la plus importante des villes-frontière.

» Imaginez ce que ce serait pour Ngô-Thi-Mai-Khanh que de triompher dans ce Lao-Kay où elle avait connu une enfance heureuse jusqu'à l'arrivée des Japonais ! Pourquoi avait-elle pris la décision de

se consacrer au théâtre ? Parce qu'elle avait compris que les danses sacrées sont périmées aujourd'hui et que plus personne, aussi bien au Viêt-Minh qu'en Chine, ne s'y intéresse... Il fallait autre chose pour frapper la sensibilité des foules et les ramener insensiblement vers les croyances en voie de disparition. Le théâtre chinois s'offrait avec son prodigieux répertoire où les bons triomphent et où les méchants sont châtiés, où la loi de Bouddha est toujours respectée ! Pour une Ngô-Thi-Mai-Khanh, faire du théâtre et animer une pareille troupe, c'était un apostolat... Aujourd'hui elle est convaincue de lutter utilement — et sans qu'on puisse l'en empêcher, puisqu'elle dirige une troupe officielle — contre le communisme. Elle choisit avec beaucoup d'habileté les sujets de pièces. Un jour viendra, pense-t-elle, où l'art qu'elle dispense finira par faire réfléchir à nouveau les hommes et leur rendra la Foi. C'est là, chez elle, un authentique courage, caché mais tenace, auquel on ne peut que rendre hommage.

» Connaissant sa nouvelle activité, je n'avais plus qu'à m'installer à Lao-Kay où elle reviendrait régulièrement à certaines périodes de l'année. J'ouvris ce bar, grâce à l'appui des Russes dont je suis devenu, comme « le camarade Feyginne », l'un des agents les plus cotés. Le but des Soviets n'est-il pas maintenant le même que celui des autres nations occidentales qui appréhendent par-dessus tout le moment où Pékin aura la puissance atomique ? La vieille chouette m'a approuvé : je continue à servir la France tout en travaillant pour la paix du monde. Le temps de la lutte entre le capitalisme et le communisme est dépassé ! Il s'agit de sauver la race blanche contre l'assaut terrifiant de la race jaune ! C'est pour cela aussi que vous êtes revenu, Burtin.

— Alors, vous l'avez revue ?

— À chacun de ses passages avec sa troupe. Elle ne manque jamais de venir rendre visite au camarade Fédor en qui elle croit sentir un ami parce qu'il sait — tout en continuant à jouer le personnage du plus convaincu des militants communistes — reconnaître la noblesse et la grandeur du bouddhisme.

— A-t-elle découvert la véritable personnalité de ce Fédor ?

— Si vous vous y êtes laissé prendre, pourquoi voulez-vous qu'elle soit plus perspicace que vous ?

— Pourtant, elle l'a vu de nombreuses fois, ce Fédor, depuis bientôt deux années ?

— Ne pensez-vous pas que, lui aussi, est un très grand artiste ? Et que plus on le fréquente, moins on le connaît ?... Si j'avais voulu m'en donner la peine, mon bon ami, jamais vous n'auriez fait le

rapprochement entre le « camarade Fédor » et « l'antiquaire » ! Seulement, avec vous, ce jeu-là était inutile ! D'autant plus que j'ai besoin de vous... J'ai omis de vous faire part d'une nouvelle qui devrait vous combler de joie : la vieille chouette vient de me faire parvenir un message dans lequel elle m'informe que vous êtes réintégré dans son Service de Renseignement... N'en aviez-vous pas fait la demande avant de repartir pour le Viêt-Nam ?

— Oui. Je suis très sensible à cette marque de confiance. C'est signe aussi que la vieille chouette a réintégré ses fonctions.

— Vous aviez vraiment cru qu'elle les avait quittées ? Maintenant que vous faites à nouveau partie de l'armée secrète, voici les ordres : vous allez, le plus rapidement possible, renouer avec Ngô-Thi-Mai-Khanh...

— C'est-à-dire ?

— Recommencer à la rendre amoureuse de vous ! Ce ne sera pas si ardu que vous le pensez : je suis persuadé que, bien qu'elle semble vous avoir oublié depuis qu'elle s'est consacrée entièrement à sa mission artistique pour la plus grande gloire de Bouddha, elle a quand même conservé — dans le fond du cœur — un sentiment très fort pour le beau Jacques Fernet.

— Vous avez l'impression que je pourrais encore lui plaire avec mon nouveau physique ?

— Le jour où il faudra, vous ferez disparaître cette barbe et ces lunettes noires... Elle vous retrouvera exactement tel qu'elle vous a connu !

— C'était l'aveugle qu'elle aimait en moi... Et non pas l'homme qui peut à nouveau tout voir...

— Elle sera ravie que vous puissiez enfin la contempler ! Joyeuse aussi que vous soyez revenu auprès d'elle comme elle vous l'avait prédit : la toute-puissance de Bouddha lui rend l'homme d'au-delà des mers...

— Mais je ne l'aime plus ! Je la déteste même !

— Ça, j'en suis sûr maintenant ! C'est pourquoi vous réussirez encore beaucoup mieux que la première fois.

— Avez-vous su les menaces qu'elle m'a fait adresser quand je me suis marié ?

— Infantillages !

— Elles me sont cependant parvenues à Paris longtemps

après que vous lui aviez rendu le paravent et que vous lui aviez fait comprendre qu'elle s'était trompée sur mon compte : que je n'étais pas l'homme qui lui était destiné !

— Ces menaces inutiles sont une preuve supplémentaire qu'elle a continué à vous adorer, malgré tout.

— Menaces inutiles ? Elles ont tout de même été la principale cause de la faillite de mon mariage en France !

— Vous aimez toujours votre femme, mon petit... Quand vous lui reviendrez, après cette interruption nécessaire, vous verrez que votre bonheur conjugal n'en sera que plus solide ! Mais continuons à oublier la France, voulez-vous ? Et parlons de votre travail ici... Dès que vous serez redevenu l'amant indispensable de Ngô-Thi-Mai-Khanh, le seul homme vraiment dont elle ne puisse se passer, vous n'aurez pas à lui demander de vous raconter sa vie que vous connaissez par cœur mais simplement si, oui ou non, elle a encore le document ? Elle ne l'avouera qu'à vous... C'était pourquoi il fallait votre retour !

— Mais qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle a encore ce plan ? Vous ne pensez pas qu'elle a profité de l'un de ses nombreux déplacements sur le territoire chinois pour le remettre à ses compatriotes ? Souvenez-vous comme elle était fière d'être d'origine chinoise ! Combien de fois aussi ne m'a-t-elle pas fait comprendre que seule la Chine serait capable un jour de dominer le monde !

— Pour la dernière fois, je vous répète que Ngô-Thi-Mai-Khanh ne fera jamais rien qui puisse favoriser l'expansion du communisme. La seule chose que l'on puisse craindre, c'est que — dans un accès de mysticisme pacifique, dicté par la loi de Bouddha — elle n'ait purement et simplement détruit le plan pour que nul ne puisse s'en servir dans l'un ou l'autre camp ! Cela, nous ne le saurons que par les aveux que vous lui arracherez sur l'oreiller...

— Pendant les visites qu'elle vous a faites dans ce bar, toujours persuadée que vous êtes le Russe Fédor, ne s'est-elle jamais laissé aller à quelques confidences ?

— Elle est beaucoup trop méfiante ! Tout en aimant converser avec moi d'art, de religion ou de théâtre, elle est prudente... C'est normal qu'elle se méfie : ne suis-je pas, à ses yeux, un vrai militant rouge ? Le seul en qui elle aura à nouveau confiance — quand il lui aura fait comprendre que décidément il ne pouvait plus vivre loin d'elle — ce sera vous, le beau Jacques !

— Vais-je être contraint de redevenir Jacques Fernet ?

— Non. Les menaces qu'elle vous a fait parvenir par l'intermédiaire de Vietnamiens vivant en France prouvent qu'elle connaît parfaitement votre véritable identité... Ce que je vais vous demander va vous paraître monstrueux mais il faut cependant le faire ! Elle doit absolument croire que vous n'avez quitté votre femme qu'à cause d'elle.

— C'est un peu vrai... Seulement je ne suis pas reparti pour l'aimer, mais pour me venger !

— La plus douce des vengeance sera de lui arracher enfin le document et de le rapporter en France où vous vivrez ensuite auprès de votre épouse en vous disant que vous avez mené à bien la mission qui vous avait été confiée. Vous ressentirez la satisfaction rare de la réussite ! Que peut-on souhaiter de meilleur ?

— Quand vous avez débouché cette bouteille de champagne, tout à l'heure, vous m'avez fait comprendre que vous étiez bien décidé à ne pas vous débarrasser de vos habitudes... Il y a une chose aussi dont vous ne vous départirez jamais : votre cynisme !

— Ne trouvez-vous pas qu'il m'habille ? Il faut être ainsi, mon cher, si l'on veut gagner la finale de cette rude bataille... Mais je n'ai plus aucune inquiétude à votre sujet : vous avez fait d'énormes progrès ! Vous aussi, maintenant, vous êtes cynique ! Vous l'êtes autant que moi... Et vous saurez l'être encore bien davantage quand vous vous retrouverez face à face avec la belle Maï ! Ceci établi, voici comment nous pourrions procéder... Il va falloir faire preuve d'une extrême habileté, car il ne m'est jamais sorti de l'esprit que vous ne l'avez jamais vue...

— J'ai sur moi des photographies que vous avez prises d'elle.

— Elles ont le défaut d'être trop vraies ! Et quand on a été aussi amoureux que vous, on n'admet pas la déception...

Il faut donc que vous puissiez la contempler réellement une première fois, sans qu'elle vous voie... Vous éviterez ainsi les effets du premier choc visuel en vous et quand nous déciderons que vous devez manifester votre présence, ce sera elle seule qui subira ce choc... Il sera grand, croyez-moi ! À ce moment-là, vous aurez rasé votre barbe et retrouvé le visage exact de Jacques Fernet, l'homme d'au-delà des Mers... Mais jusqu'à cette minute capitale, il ne faudra pas qu'elle vous aperçoive, ni qu'elle puisse se douter que vous êtes de retour ! On ne sait jamais quelles seront les réactions d'une amante qui a trop attendu... Prise de panique, oubliant même la puissance de Bouddha, elle pourrait être capable de retourner immédiatement en Chine pour

fuir à jamais l'homme dont le souvenir a dû hanter ses nuits solitaires et désespérées ! Il ne faut pas cela ! Il faut au contraire qu'à la seconde même où elle vous reverra, vous soyez assez armé et assez sûr de vous pour ne pas lui laisser le temps de la réflexion et la reprendre !

» C'est ce qui s'appelle la manière forte. C'est toujours valable avec n'importe quelle femme, qu'elle soit blanche, ou jaune ! Finalement, dans la vie d'une amoureuse, il arrive toujours un moment où elle a besoin de sentir le pouvoir de l'homme.

— Autrement dit, vous me demandez de faire la chose qui me répugne le plus au monde : tromper ma femme !

— On ne trompe sa femme que quand on le fait de son plein gré, pas quand il s'agit d'un ordre !... Agent 2884, c'est un ordre que je vous donne : couchez avec Ngô-Thi-Mai-Khanh ! Mais, tant que ce moment ne sera pas venu, vous ne changerez rien à votre aspect actuel, principalement ce soir.

— Ce soir ?

— C'est ce soir que vous la reverrez... D'assez loin cependant pour qu'elle ne puisse même pas repérer votre silhouette ! Vous et moi, nous serons perdus dans la foule qui l'applaudira au théâtre.

— Elle est donc ici ?

— Sa compagnie dramatique est arrivée de Chine cette nuit pour rehausser, par quelques représentations de gala, l'éclat des fêtes de la Libération de la ville. Ce soir, c'est la grande première du nouveau spectacle qu'elle présente. Comme toutes les pièces qu'elle a jouées jusqu'à présent, ce sera un sombre drame patriotico-bouddhiste ! J'ai fait réserver nos places au fond de la salle... Avez-vous déjà assisté à un spectacle authentiquement chinois ?

— Non.

— Alors, mon cher, je vous promets un régal d'une qualité rare ! Le véritable théâtre chinois ne ressemble en rien à ce que nous croyons être du théâtre dans le monde occidental. Tout y est différent : l'atmosphère dans laquelle on joue, la façon dont on joue et surtout de ce qu'on joue. Sans que vous ayez eu besoin de franchir la frontière, je vous garantis que vous vous croirez en Chine...

Quand les deux « camarades » pénétrèrent dans la salle du théâtre, le spectacle commençait : ce n'était qu'une sorte de prologue joué par des acteurs brillamment costumés. Il n'y avait pas encore d'actrices en scène : elles feraient leur « entrée » un peu plus tard.

— Il n'y a pas très longtemps, confia Serge Martin en russe à son compagnon, que les femmes peuvent faire partie des troupes chinoises. J'ai connu une époque où tous les rôles étaient tenus par des hommes : ceux qui interprétaient en travesti des héroïnes devaient obligatoirement prendre la voix de fausset. Aujourd'hui les choses ont bien changé puisque vous verrez tout à l'heure Ngô-Thi-Mai-Khanh dans le rôle principal.

Les deux Blancs avaient pris place au fond de l'immense salle — qui ressemblait plus à un gymnase qu'à un temple de l'Art — sur l'un des petits bancs qui correspondent à ce que l'on nomme en Europe « les fauteuils d'orchestre ». Derrière ces bancs, réservés à ceux qui ont payé le plus cher, des centaines de spectateurs s'écrasaient, contenus par une barrière circulaire rappelant le « promenoir ».

Mais ce public n'avait rien de comparable à l'auditoire compassé et silencieux des théâtres occidentaux. Il était bruyant, bon enfant, plaisantant avec entrain tout en buvant force tasses de thé et en grignotant des graines de pastèques. La musique de fond, destinée à accompagner les entrées et les sorties des acteurs — à soutenir aussi l'action dramatique — était jouée par un orchestre composé de tambours, de cymbales et de xylophones, installé à droite de l'estrade qui n'était même pas une scène. Il n'y avait pas de décors et, des coulisses, émergeait à chaque instant un peuple d'enfants, de serviteurs et de nombreux amis des acteurs qui s'installaient sans façon, eux aussi, sur l'estrade.

Comme Pierre semblait quelque peu décontenancé, Serge Martin lui expliqua :

— C'est dans le théâtre que ce public puise pêle-mêle, avec les données historiques et mythologiques, le culte des héros et les valeurs morales. Le théâtre chinois n'est pas seulement un grand art, il offre également l'une des meilleures clés que l'on puisse trouver pour pénétrer l'âme de la Chine. C'est ce qu'a admirablement compris Ngô-Thi-Mai-Khanh quand elle a monté sa compagnie dans le seul but de reconverter les foules à la foi bouddhique.

Les « ouvriers », qui remplaçaient les ouvrières des théâtres occidentaux, semblaient tous très bien connaître le camarade Fédor auquel ils apportèrent, avec la tasse de thé, une serviette humide pour lui permettre de se rafraîchir.

— Je suis un vieil habitué ! confia Serge Martin en souriant à Pierre. Si vous aviez été contraint de vivre à Lao-Kay comme moi depuis aussi longtemps, vous seriez dans le même cas : les distractions y sont plutôt rares ! Aussi la venue d'une troupe de comédiens est-elle

un événement... Mais comme vous ne comprenez qu'imparfaitement la langue chinoise, je vais me faire un plaisir de vous raconter le thème de la pièce que Ngô-Thi-Maï-Khanh et sa compagnie vont jouer dans quelques instants : ce drame n'a rien à voir avec la pantomime qui occupe actuellement l'estrade et qui est destinée, tel un « lever de rideau », à faire patienter les premiers arrivés pendant que le reste des spectateurs continue à s'entasser. Comme vous pouvez le constater, le théâtre chinois joue toujours « à bureaux fermés » devant des salles archi-combles !

» Je connais depuis des années la pièce que vous allez voir pour l'avoir déjà applaudie à Canton et à Pékin, mais c'est la première fois qu'on va la jouer à Lao-Kay. Son titre, annoncé sur les affiches placardées à l'entrée, est *Yu T'ang Tchouen*, ce qui peut se traduire d'une façon très poétique par « Le Printemps de la Salle de Jade »... C'est l'histoire d'un jeune lettré distingué, amoureux d'une petite courtisane — métier qui n'a rien d'infamant ici comme vous avez pu le constater à Cholon — pour laquelle il dépense sans compter. Malheureusement, l'âpreté d'une vieille tenancière, jointe au goût de luxe de la jeune beauté, ont vite fait d'épuiser tous les biens de l'amoureux.

» La tenancière se dépêche de trouver pour la courtisane d'autres ressources chez un vieux richard. Mais la femme de ce dernier, qui a elle-même un amant, s'arrange pour se débarrasser de son mari en l'empoisonnant — vous connaissez le procédé, cher ami ! — et en faisant habilement retomber la faute sur sa toute jeune rivale. Chargée de chaînes et conduite en prison, la pauvre héroïne est envoyée à la capitale pour y être jugée ! L'épisode qui retrace ce voyage, où la malheureuse finit par convaincre son gardien de la débarrasser de la lourde cangue des criminels et réussit à l'émouvoir par le récit de ses misères, est peut-être l'une des plus jolies scènes de tout le théâtre chinois !

» Dans la capitale, la fatalité veut que le juge soit précisément le jeune et bel ex-amant, devenu, après avoir terminé de brillantes études, mandarin et magistrat. Les deux jeunes gens, très gênés, feignent de ne pas se reconnaître, mais les deux assesseurs du juge ont très vite découvert leur secret. Et, dans une scène haute en verve et en couleur, ils se font un malin plaisir d'essayer de forcer la jeune fille à charger son ancien amant... Mais, comme c'est un mélodrame, tout finit bien : le juge punit les vrais coupables avant d'épouser sa petite amie.

» Si vous croyez, cher ami, qu'une courtisane est indigne d'un tel sort, vous êtes moins humain que les Chinois ! Quelques

impératrices ont gagné, grâce à ce métier, la faveur des empereurs et personne n'y trouva jamais à redire ! Ce scénario peut vous sembler assez puéril, mais ce qui intéresse le Chinois, bien plus que l'action, c'est le développement du cas de conscience et le problème psychologique.

» Les artistes, qui vont interpréter cette pièce, porteront tous des masques ou — si certains n'en portent pas — auront un maquillage tellement poussé qu'il sera absolument impossible de reconnaître leur véritable visage. Autrement dit, la vraie Ngô-Thi-Mai-Khanh qui va jouer le rôle de la courtisane — rôle, reconnaissons-le, qu'elle doit pouvoir interpréter mieux que personne ! — ne vous apparaîtra qu'au salut final quand, la pièce terminée, tous les artistes s'avanceront sur un rang pour recevoir les applaudissements. À ce moment seulement, Ngô-Thi-Mai-Khanh, comme tous ses camarades, retirera son masque et vous la verrez enfin ! Par contre, perdus comme nous le sommes au fond de cette immense salle, elle ne pourra même pas vous apercevoir... Reconnaissez que mon idée de vous amener dans ce théâtre n'était pas si mauvaise ? Maintenant, j'ai assez parlé : le drame va commencer : place au théâtre de Chine !

La pièce se déroula selon le thème raconté. Mais les artistes étaient tellement merveilleux qu'il n'était pas nécessaire de savoir la langue pour comprendre. L'absence totale du décor les obligeait à un ensemble de gestes devenus hiératiques : on voyait tout de suite, à la manière dont marchait l'acteur, s'il franchissait le seuil d'une porte, s'il montait un escalier ou s'il se promenait dans un jardin... Le cheval était symbolisé par une baguette ornée de soie colorée. Il n'y avait pas un spectateur qui ne savait que lorsque l'acteur touchait la botte de sa baguette, il était supposé enfourcher sa monture. La baguette magique des sorcières était remplacée par un plumeau. Cet art du geste faisait de tous ces artistes des mimes incomparables et, parmi eux, se détachant du lot par sa grâce ailée, Ngô-Thi-Mai-Khanh — le visage camouflé derrière un masque au sourire figé — triomphait. Une ouverture pratiquée dans le masque à hauteur de la bouche permettait à sa voix de ne pas être déformée. Pierre reconnut tout de suite cette voix qu'il avait tant aimée, à laquelle il avait si souvent rêvé quand il était loin d'elle et dont la douceur caressante avait beaucoup contribué à faire sa conquête : une voix de vraie courtisane, qui pouvait émouvoir ou attendrir...

Au moment où, sur l'estrade, le riche commanditaire de la courtisane s'écroulait, après avoir simulé d'atroces souffrances, sous l'effet du poison que venait de lui administrer son épouse pour se débarrasser de lui, Serge Martin, alias « camarade Fédor », vit son compagnon « le camarade Burtin » s'affaïsser brusquement à côté de

lui sans prononcer un mot... L'antiquaire l'avait saisi pour l'empêcher de rouler sur le sol : Pierre, la bouche entrouverte, râlait déjà, les yeux exorbités, un couteau planté jusqu'à la garde dans le dos, entre les deux omoplates. Il y eut, dans la foule des spectateurs, un moment d'affolement indescriptible : les gens s'étaient écartés pour faire cercle autour de l'homme qui agonisait. Le camarade Fédor s'était dressé et retourné pour repérer l'assassin... Mais comment le trouver dans cette horde dressée, presque menaçante, derrière la barrière circulaire ? Après avoir poignardé le Blanc, le criminel s'était mêlé à la foule. Tout avait été fulgurant.

Des cris de femmes apeurées s'élevèrent. Sous la protection de deux policiers de garde qui étaient accourus, le camarade Fédor aidé de trois « ouvriers », emporta avec le moins de heurts possible son compagnon. Comprenant qu'il n'avait plus que quelques instants à vivre, Fédor le fit déposer — suivant en cela les conseils des policiers qui avaient frayé un chemin dans la foule — dans la dépendance de la salle qui servait à la fois de coulisse et de loge où se maquillaient et s'habillaient les acteurs.

L'orchestre, aux tonalités criardes, s'était tu et la représentation se trouva arrêtée. De leur estrade, les comédiens étaient accourus et se penchaient vers l'homme étendu. Leurs visages, toujours cachés par leurs masques peinturlurés, semblèrent prendre alors des expressions dantesques. On aurait dit des monstres infernaux attendant déjà leur proie.

Agenouillé, soutenant doucement sous la nuque la tête de Pierre, le camarade Fédor essayait de comprendre les quelques mots que le moribond tentait de balbutier en français dans un suprême effort de ses lèvres déjà exsangues. Il put percevoir :

— Cette fois, c'est la vraie, mon vieux... Vous l'aviez bien dit : jamais deux sans...

— Ne parlez pas ! répondit Fédor en russe. Je vous tirerai encore d'affaire.

— Trop tard... Je veux la voir !

Elle était là, au milieu des autres comédiens, le visage toujours caché par son masque de courtisane de répertoire... D'un geste brusque, de sa main libre, Fédor voulut lui arracher le masque pour que le mourant pût enfin connaître la vision de la réalité... Mais elle recula, s'y refusant.

La tête de Pierre était retombée : le camarade ingénieur avait cessé de vivre.

Alors, seulement, la courtisane s'agenouilla devant le corps et lentement, sans y mettre aucune hâte, elle retira d'elle-même son masque. Fédor fut horrifié : le vrai visage de Ngô-Thi-Mai-Khanh, que ne connaîtrait jamais Pierre, avait le même sourire énigmatique que celui du masque mais en plus, on y devinait une expression secrète d'intense satisfaction...

Cinq minutes plus tard, toujours accompagné du camarade Fédor, le corps était emporté dans une voiture de police vers l'hôpital pendant que de la salle parvenait à nouveau le tintamarre de l'orchestre annonçant aux spectateurs que la représentation allait reprendre. Ce n'est pas parce qu'un Blanc meurt quelque part en Asie que les Jaunes doivent se priver de l'un de leurs plaisirs favoris !

Ngô-Thi-Mai-Khanh avait remis son masque avant de remonter sur l'estrade où l'attendait son soupirant de la pièce pour interpréter avec elle la plus tendre des scènes d'amour...

Lorsqu'il sortit de l'hôpital — où les médecins n'avaient pu que constater le décès et où, selon sa demande, le corps avait été placé dans une chambre spéciale dont la porte était gardée par un policier — le camarade Fédor ne retourna pas au théâtre. Il revint à son bar, mais, après y avoir pénétré, il laissa le store en bambou extérieur baissé et la porte verrouillée intérieurement. Cela signifiait que malgré la « Nuit de Fête », l'établissement resterait fermé.

Si un indiscret avait pu se cacher dans la salle obscure, il aurait remarqué que le tenancier semblait avoir brusquement vieilli d'un nombre incalculable d'années. Les traits de son visage s'étaient durcis, comme marqués par une souffrance infinie. Derrière les grosses lunettes, le regard demeurait fixe, perdu dans la contemplation d'une vision désespérée.

Pour avancer dans son bar, l'homme s'était appuyé sur la canne qu'il ne quittait jamais : mais cette fois, c'était à croire qu'il ne pouvait vraiment plus se traîner qu'avec difficulté. Il se laissa tomber lourdement sur le tabouret, lui servant de siège habituel derrière le comptoir, puis il se versa, coup sur coup, trois rasades de vodka qu'il avala sans prendre sa respiration. Jamais cet homme ne s'était senti plus seul, plus abandonné peut-être.

Longtemps, il demeura ainsi, prostré.

Il fut arraché à sa torpeur par des coups frappés contre la porte extérieure. Sans bouger, il cria en vietnamien :

— La maison est fermée aujourd'hui...

Mais une voix répondit en russe :

— Ouvrez vite ! C'est Feyginne...

Le camarade Fédor sursauta. Quelques secondes après, le visiteur était dans la salle. Ce fut lui qui parla, toujours en russe :

— Je n'ai pas pu vous joindre depuis 20 heures. Où étiez-vous ?

— Au théâtre.

Après l'avoir regardé avec étonnement, l'Allemand continua :

— J'ai une mauvaise nouvelle.

— Moi aussi.

— Le document est depuis dix-huit mois à Pékin.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ?

— Je l'ai appris à Hanoï par des Russes qui travaillent dans le même service que moi. Ils sont formels et très inquiets. Après plusieurs recoupements, j'ai pu réaliser comment les choses se sont passées... Quand M. Jojo a franchi le 18^e parallèle pour venir au Viêt-Minh, il n'avait déjà plus le document qu'il avait remis à Cholon — aussitôt après l'avoir reçu de Ngô-Thi-Mai-Khanh — à un autre agent de Pékin qui a pris le train de Pnom-Penh et Bangkok d'où un troisième agent s'est envolé directement pour la Chine... Pour que les poursuivants éventuels soient déroutés, M. Jojo a reçu de ses chefs l'ordre de se rendre assez ostensiblement à Hanoï et de faire croire là qu'il n'avait pas l'intention de rentrer en Chine mais de vendre, pour son propre compte, le plan aux représentants d'une autre puissance. C'est pour cela qu'il a pris contact successivement avec les agents américains, soviétiques et finalement avec l'Anglais. Il avait bien un plan sur lui, mais il était faux, fabriqué à l'avance par les gens de Pékin.

— Qu'est devenu ce faux ?

— Les agents russes viennent de le retrouver, après des mois de recherche, chez un hôtelier de Hanoï auquel M. Jojo l'avait confié en lui faisant croire que c'était une pièce du plus haut intérêt et en lui disant qu'il ne devrait s'en défaire sous aucun prétexte tant que lui-même ne serait pas revenu le chercher... Huit jours plus tard, M. Jojo était décapité : ce sont les hommes de Pékin qui l'ont fait exécuter, estimant qu'il ne leur était plus utile et qu'il risquait un jour de se

vanter d'avoir réussi le coup... Son ami l'hôtelier, pris de panique en apprenant sa mort, s'est bien gardé de bouger. Mais, pensant qu'après deux années, il ne courait plus grand risque et que l'affaire était définitivement classée, il s'est dit qu'après tout lui-même pourrait peut-être tirer profit de l'aventure. Et il est entré en contact avec des agents soviétiques pour leur vendre le plan. L'hôtelier croyait fermement que ce plan était vrai, mais les Russes ont tout de suite vu qu'il était faux... Voilà !

— Nous sommes tous tombés dans le panneau : les Russes, les Anglais, les Français... Ceci me confirme dans mon opinion que les Chinois sont en train de devenir les plus forts !

Ces dernières paroles avaient été prononcées par Serge Martin sans amertume, comme si l'affaire ne l'intéressait déjà plus.

— Qu'allez-vous faire ?

— Prévenir d'abord Paris. Ensuite nous verrons... Klein, je connais quelqu'un qui va être mauvais !

— La vieille chouette ?

— Ce n'est pas une nouvelle que je vais lui apprendre, mais deux : Burtin est mort.

— Non ?

Après avoir raconté les circonstances de l'assassinat de l'agent 2884, Martin conclut :

— Vous arrivez à point pour la cérémonie funèbre... Comme vous êtes très bien vu des autorités du Viêt-Minh en tant que Pr Feyginne, vous allez vous rendre immédiatement à l'hôpital sous le prétexte de vous incliner devant le corps de votre subordonné. Vous vous montrerez menaçant en disant que le gouvernement soviétique ne saurait admettre que l'assassinat de l'un de ses ingénieurs, travaillant dans l'une des missions techniques officielles, restât impuni... Ils seront tellement affolés qu'ils vous remettront le corps selon la demande que vous allez faire. Ce corps, vous le ramènerez à Hanoï et là vous attendrez que j'aie reçu des instructions de Paris pour le faire rapatrier en France. Je ne veux pas que Burtin soit enterré ici ! Il a en France une mère et une épouse qui ont le droit de le réclamer... Vous partirez dès demain avec le corps. Cette nuit, vous pourrez coucher ici dans la chambre que je lui avais réservée.

— Et vous ?

— J'attends... J'ai encore un compte à régler à Lao-Kay.

— Qui l'a tué, selon vous ?

— Je ne sais pas...

— Ne seraient-ce pas les hommes de Xi-Dien qui auraient retrouvé sa trace ?

— Ils n'en auraient pas encore eu le temps.

— Ceux du Viêt-Minh alors ?

— Non. Ce meurtre au poignard, lancé par un homme mêlé à la foule, est signé par la Chine... la Chine qui sait attendre pour exécuter... la Chine qui ne se presse jamais parce qu'elle est sûre, à la longue, d'avoir le dernier mot... la Chine qui, peu à peu, absorbe tout : les idées et les hommes... C'est terrible, Klein, de se battre contre un Pays éternel ! Maintenant laissez-moi... Allez à l'hôpital veiller notre pauvre ami. J'ai besoin d'être seul.

Une nouvelle heure passa. Dehors, dans la nuit, des groupes d'hommes et de femmes passaient de l'autre côté du rideau de bambou, revenant sans doute du théâtre où la représentation du « Printemps de la Salle de Jade » devait s'être terminée après un nouveau triomphe de Ngô-Thi-Mai-Khanh qui, une fois encore, avait dû retirer son masque pour le salut final.

Le vieil homme, de plus en plus voûté, tassé presque sur le tabouret qu'il n'avait pas quitté, semblait attendre... Il connaissait trop l'Asie pour ignorer que d'une attente silencieuse peut toujours naître quelque chose.

Tout à coup, il se redressa : un frôlement, qui eût été imperceptible à d'autres que lui, se faisait sentir contre la mince paroi extérieure du store de bambou... Avec l'agilité et la souplesse d'un félin, Serge Martin bondit, abandonnant son siège, puis il contourna le comptoir avant de courir se plaquer contre la porte dont il tourna tout doucement la clef intérieure. Puis brusquement, il ouvrit la porte en disant :

— Je savais que vous viendriez, Ngô-Thi-Mai-Khanh...

L'ombre de la femme s'engouffra dans la salle pendant que, derrière elle, la clef tournait à nouveau dans la serrure, indiquant que l'homme la considérait comme étant sa prisonnière.

Elle s'adossa contre le comptoir alors que lui restait immobile, barrant la porte. Il lui apparut immense, tel qu'il était à Saïgon... Il avait jeté ses lunettes sur le plancher et son regard d'acier la fixait. Elle n'était plus devant le camarade Fédor mais en présence d'un géant qui exigeait la minute de vérité. C'était « l'antiquaire »...

Elle ne portait plus la merveilleuse robe brodée de la courtisane de scène. Comme toutes les femmes de la Chine Nouvelle, elle était en pantalon, revêtue d'un simple bleu de chauffe. Jamais elle n'avait paru aussi menue, ni aussi fragile.

— Pourquoi l'avez-vous tué, Ngô-Thi-Maï-Khanh ? demanda-t-il d'une voix sourde.

— Le Dieu mon Père interdit à sa Fille chérie d'avoir les mains tachées de sang, mais il lui permet de faire exécuter par des mercenaires ceux qui ont trompé sa confiance.

La voix était toujours douce. C'était à croire que même si cette voix prononçait des paroles de haine, elle ne pourrait jamais s'amplifier : une voix qui tromperait toujours... Elle continua, monocorde :

— Il devait mourir... Oui, je l'ai aimé comme aucune autre femme au monde n'a su le faire ! Je l'avais aimé tout de suite, dès que j'avais vu son portrait dans les journaux... Je l'aimais quand je n'étais encore qu'une enfant, sans même le connaître, parce que je savais que seul l'homme d'au-delà des mers m'était destiné ! Je n'aurais dû l'aimer ensuite que par devoir, pour obéir à la volonté de Bouddha mais, lorsqu'il est devenu mon amant, je l'ai adoré en véritable amante ! Ce fut ma perte et la sienne... Je l'ai trouvé noble quand il regardait toutes les autres femmes, sauf moi, à son exposition... Je l'ai trouvé beau quand il ne pouvait plus me voir... J'ai été sincère, moi, mais pas lui !

— Qu'en savez-vous ? N'est-il pas revenu pour vous retrouver ?

— Il n'est revenu que parce que vous et tous ceux auxquels il obéissait lui ont donné l'ordre de m'arracher d'autres secrets ! Mais je n'avais plus de secrets : je lui avais tout dit en une nuit.

— Je sais maintenant que vous n'avez pas menti à Huong-Tich quand vous m'avez affirmé ne pas avoir pu retrouver le document.

— Pourquoi aurais-je menti puisque vous aviez tenu votre parole et que le paravent était revenu dans la pagode ?

— Pourquoi ne pas m'avoir tué plutôt que lui, puisque vous me considérez comme l'un des responsables de tout ?

— Parce que vous ne m'avez jamais été destiné... Parce qu'un Serge Martin n'a pas été créé pour faire le bonheur d'une femme !

— Quand avez-vous découvert que Fédor et l'antiquaire n'étaient qu'un seul et même homme ?

— La première fois où vous m'avez fait attirer dans ce bar par l'un de vos amis de Lao-Kay.

— Et pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout de suite que vous me reconnaissiez ?

— Du moment que vous n'étiez pas retourné à Saigon et que vous vous étiez installé dans ce bar sordide, c'était qu'il y avait une raison... J'ai compris que cette raison, c'était moi et que vous étiez persuadé que, malgré ce que j'avais dit, j'avais réussi à reprendre le document à M. Jojo... Je savais qu'un jour viendrait — je connais votre patience qui est aussi grande que la mienne ! — où vous joueriez le grand jeu pour me faire avouer ! Et je ne pouvais pas oublier la façon ignoble dont vous vous étiez servi du peintre pour me faire parler une première fois... Il était votre meilleur atout ! Tôt ou tard, vous vous en serviriez à nouveau ! Je savais par mes amis de Paris qu'il avait résisté au poison d'amour... Je savais tout de lui ! Qu'importait pour moi qu'il eût pris une Blanche pour femme légitime ! Sa seule véritable épouse, c'était moi ! Le jour où j'ai rapporté à Bouddha le paravent sacré, je l'ai supplié dans la pagode de me donner — en récompense de cet acte de piété filiale — la joie de châtier celui qui m'avait trahie... Le Dieu m'a exaucée ! Vous et vos chefs de France, qui vous croyez plus intelligents et plus subtils que tous les autres, vous n'avez été que des instruments dociles dans la main de mon Père. En faisant revenir cet homme pour qu'il me questionne une seconde fois avant de m'abandonner à jamais, vous n'avez fait qu'obéir à Bouddha qui, lui, voulait l'offrir à sa Fille bien-aimée... Je l'ai vu ce soir à mes pieds, son visage revêtu du masque de mort... Mais pour le punir, Bouddha n'a pas voulu qu'il puisse connaître le véritable visage de son épouse ! Il n'aura le droit de le voir que lorsque je l'aurai rejoint dans les Félicités Éternelles après mon passage sur terre...

— Ngô-Thi-Mai-Khanh, je pourrais vous dénoncer comme criminelle.

— Serge Martin, j'aurais pu en faire autant pour vous après la mort de votre boy Kim...

— Je pourrais révéler que vous n'avez monté cette troupe théâtrale que pour lutter contre l'emprise grandissante de l'Idée communiste.

— Je pourrais faire savoir que le camarade Fédor n'est qu'un agent du capitalisme...

— Ne pensez-vous pas que nous ferions mieux de nous entendre ?

— Je sais que ni vous ni moi nous n'appartenons à la race des faibles...

— Savez-vous, Fleur de Sérénité, que le document est maintenant à Pékin ?

— Je l'ignorais...

— Vous comprenez ce que cela signifie ? Qu'il n'y aura plus une seule religion, une seule croyance qui pourra tenir devant la puissance destructrice du communisme ! Que les pagodes seront anéanties et que Bouddha lui-même disparaîtra comme toutes les divinités ? Est-ce cela que vous recherchez ?

— Je veux que la loi d'amour et de bonté s'étende sur le monde...

— Alors vous ne devez plus être mon ennemie, mais mon alliée ! Votre profession de comédienne vous permet d'entrer et de sortir de Chine facilement, d'y circuler aussi avec votre troupe... Il n'y a plus rien à faire ici au Viêt-Minh ! Puisque le document est à Pékin, ce sera désormais en Chine que nous devrons travailler... Il faudra que nous sachions très vite où les dirigeants de ce pays préparent en secret leur puissance atomique et s'ils ont passé des accords avec l'Indonésie pour l'exploitation des gisements indiqués sur le plan. Quand nous serons renseignés, nous ferons tout pour saboter ou tout au moins pour retarder leurs entreprises de mort ! Un jour, bien sûr, comme les Occidentaux, ils finiront par réussir à acquérir la force qui leur manque encore, mais, même si nous ne parvenons qu'à reculer pendant quelques années encore l'échéance fatale, ce sera déjà un grand résultat ! Acceptez-vous de m'aider, Ngô-Thi-Mai-Khanh ?

— Je ne vous donnerai ma réponse que le jour où je vous rencontrerai en Chine...

— Ce jour viendra ! J'ignore sous quelle apparence vous m'y retrouverez... Peut-être serai-je un petit fonctionnaire ou un humble paysan ? Mais j'y serai bientôt, je vous le promets !

*

Vingt-quatre heures plus tard, le colonel Sicard accueillait dans son petit appartement parisien M^{me} Veuve Burtin.

— Madame, si c'est à vous que j'ai demandé de venir, plutôt qu'à votre belle-fille, c'est parce que je connais votre force d'âme et de caractère... Votre fils Pierre est mort au service de la France. Malheureusement, je n'ai pas le droit de vous donner de détails... Tout ce que je peux faire pour le moment, c'est de vous offrir de rapatrier son corps.

— Pierre est mort là-bas, auprès de cette femme, colonel ?

Et comme l'officier ne répondait pas, la veuve Burtin dit avec décision :

— Il faut croire que le véritable Destin de mon fils unique devait être en Asie. Alors laissons-le à la terre qui l'a englouti...

FIN

